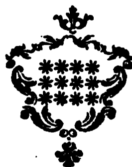


VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.

TOME SECOND.



À PARIS;

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

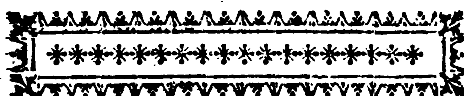
M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce deuxieme volume.

Fin de la Table.



VARIETÉS LITTÉRAIRES,

OU

Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.



ESSAI sur la vie d'Horace, d'après M. Algarotti.

HORACE naquit à Venuse, petite ville située entre la Lucanie & la Pouille, sous le consulat de Cotta & de Manlius, soixante-cinq ans avant l'Ere Chrétienne. Ses talens & ses

dispositions n'échapperent pas à l'œil pénétrant de son pere. Cet homme obscur (1), mais intelligent & vertueux, voulut que son fils fût élevé dans le sein de la capitale du monde, où il se hâta de le conduire lui-même. Il lui fit d'abord apprendre la grammaire sous Orbilius, ensuite la langue grecque & successivement toutes les sciences qui entroient dans le plan de l'éducation qu'on donnoit à la jeunesse la plus illustre de Rome. Ce pere tendre & vertueux s'occupoit uniquement à former l'ame de son fils : il assistoit à ses leçons, il ne le perdoit pas de vue un seul moment, il regardoit avec raison une bonne éducation comme le plus riche héritage qu'un pere puisse laisser à ses enfans ; il sçavoit que c'est des premieres idées que se forme & que dépend le bonheur de toute la vie. C'étoit sur-tout aux vertus de pratique & aux qualités sociales, que cet homme judicieux s'appliquoit à former le jeune Horace, afin que lorsqu'il viendroit à se répandre dans le grand monde, il ne se

(1) Il étoit fils d'un affranchi.

trouvât pas comme tranſporté dans un autre univers. Les préceptes conviennent mal à la jeuneſſe ; ils l'ennuient, lorſqu'ils ne la révoltent pas : auſſi n'étoit-ce qu'au moyen des exemples, que ce pere attentif, & qu'Horace appelle *le meilleur des peres*, jettoit dans l'ame de ſon fils les fondemens de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice. Cette excellente éducation fut terminée ou plutôt couronnée par le voyage d'Athenes. Ce fut dans cette ville célebre, centre de la ſageſſe, de la ſcience & des arts, qu'Horace fut éclairé ſur les principes des vérités & des vertus, dont il n'avoit eu juſqu'alors que le ſentiment, le goût, l'habitude. De retour à Rome, il ſe trouva enveloppé dans une guerre civile, occaſionnée par la mort de Jules-Céſar. Il ſe rangea ſous les étendards de Brutus, il commanda une légion en qualité de Tribun, & combattit contre Octave pour la liberté, Octave triompha. Horace ne ſe fit pas honneur dans cette affaire, & n'eut pas de meilleur parti à prendre que d'en faire l'aveu lui-même.

La proſcription qui ſuivit cette

guerre l'ayant privé de tous ses biens, il eut recours à ses talens.

L'indigence n'abbat que les ames qui ont déja senti le poids de la vie. L'ame d'Horace étoit encore toute neuve ; il étoit à la fleur de son âge ; il avoit d'ailleurs une sorte d'infamie à faire oublier : sa situation réveilla son génie, il fit des vers. Virgile & Varius voulurent le connoître, & s'empresserent de le présenter à Mécene, qui fut d'abord son bienfaiteur, & ne tarda pas à devenir son plus intime ami. La conformité des principes que ce ministre avoit adoptés, avec les opinions philosophiques d'Horace, ne contribua pas peu à resserrer les liens de cette amitié que la mort seule put dissoudre. Ils avoient embrassé l'un & l'autre le systême du philosophe qui fait consister le souverain bien dans la volupté ; mais quoiqu'Epicurien, Horace n'avoit garde de rejetter ce qu'il y avoit de bon dans les autres sectes. Il respectoit & saisissoit avidement tout ce qui portoit le caractere de la vérité. Ses regards & son attention s'arrêtoient principalement sur la philo-

ſophie morale & pratique. C'étoit là qu'il puiſoit la meſure & la regle des jugemens qu'il portoit ſur les différens ſyſtêmes des philoſophes. Faire abſtraction de la matiere, renoncer à ſes propres paſſions, ſe ſéparer de ſoi-même, n'étoit, ſelon lui, qu'un jargon métaphyſique qui ne ſignifie que des choſes dont la pratique eſt impoſſible. Nous ſommes pouſſés par nos paſſions comme un vaiſſeau l'eſt par les vents; c'eſt à la raiſon, c'eſt à l'amour réglé de nous-mêmes, à nous préſerver des écueils. Quelque vif que ſoit un plaiſir, la raiſon veut que nous nous en abſtenions, lorſque nous devons l'expier par des peines encore plus vives. Il faut ſçavoir ſouffrir la douleur, & braver la mort même, quand le devoir l'ordonne, & ſur-tout lorſqu'il s'agit d'éviter l'infamie, le plus grand de tous les maux. Le ſage & le politique ne doivent point calculer comme le peuple. Selon eux, la vertu n'eſt autre choſe que le bon uſage que l'homme fait de ſes propres paſſions, relativement à ſon propre bonheur. Cette définition doit avoir lieu dans toute

espece de gouvernement, comme dans tout systême de philosophie. L'amour de la patrie dans les républiques, le point d'honneur dans les monarchies y trouveront également leur compte. Elle conviendra à l'Epicurien, à moins qu'il ne veuille descendre à la condition de la brute. Elle satisfera le Stoïcien, à moins qu'il ne veuille anéantir l'humanité dans l'homme. Tel étoit à-peu-près le systême d'Horace (1). Fontenelle a dit que le meilleur usage qu'on puisse faire de son esprit, c'est d'être honnête homme. Cette maxime, une des prin-

---

(1) Horace regardoit l'utilité comme la mere de l'équité. Cette opinion peut convenir à un sage Epicurien; mais le vrai philosophe peut-il s en accommoder? Il ne faut pas confondre ce qui est légitime avec ce qui est juste. Quoique souvent les loix & l'équité se doivent réciproquement leur force & leur éclat, il arrive quelquefois qu'elles se heurtent & qu'elles se contredisent: en effet les loix n'ont pour objet que l'utilité publique, au lieu que l'équité est inséparable de l'honnêteté, sentiment universel, inhérent à notre être, & qui ne doit son existence & son énergie à rien d'étranger à lui-même.

cipales d'Epicure, fut la regle invariable de la conduite & des actions d'Horace. Quant aux choſes de pure ſpéculation, il n'embraſſa le ſentiment d'aucun philoſophe en particulier. Ami conſtant & rigide de la vertu, il n'eut ſur tout le reſte que des opinions flottantes.

Il paroît que de toutes les ſectes, celle des Stoïciens le révoltoit le plus. Egalement éloigné de toute extrêmité, il ſçavoit modérer ſes deſirs & les reſtreindre; mais il n'avoit pas l'impertinente & ridicule vanité de ſe prétendre inacceſſible & ſupérieur à tout. Il ſe mocquoit ſouvent de ces hypocrites ſuperbes qui, à force de louer & de prêcher les vertus & les qualités qu'ils n'avoient pas, croyoient pouvoir faire oublier & peut-être oublier eux-mêmes les vices & les foibleſſes dont ils étoient remplis.

Il faut avouer cependant qu'Horace abuſa de la doctrine d'Epicure, ſon maître. Il eut des paſſions déréglées & des goûts dépravés qu'il ſatisfit avec fureur, & il en fit vanité; il aimoit le vin, & pour nous ſervir de ſon expreſſion, plus d'une fois ſes

pieds se refuserent au poids de son corps chancelant. Quoiqu'il se mocque des préceptes que donnoient sur l'art de la cuisine certains gourmets épicuriens ; quoiqu'il nous assure qu'il sçavoit se nourrir avec des olives & de la chicorée, il n'en recherchoit pas moins la table somptueuse & délicate de Mecene, & il éprouva souvent que les indigestions sont pour la bonne compagnie.

Convenons encore qu'il ne fut pas toujours assez réservé dans ses expressions. On trouve dans les satyres III & IV de son premier livre, ainsi que dans sa huitieme épître, des images grossieres & dégoûtantes qui s'accordent mal avec la délicatesse qu'il a répandue dans tout le reste de ses écrits. Peut-être a-t-il voulu dans certains cas se servir du mot propre, pour donner plus d'énergie à son expression ; peut-être faut-il regarder cette licence dans le style, comme un vice qui appartenoit plus à son siecle qu'à lui. Dans les républiques tout porte le caractère de la liberté, comme dans les monarchies tout respire la dissimulation. En effet Catulle, dont la muse effrontée fait souvent rougir les

graces qui l'accompagnent, vivoit dans le tems de la république. Ovide parut dans un tems où la forme du gouvernement étoit devenue entierement monarchique : aussi quoiqu'il eût le cœur tout aussi corrompu, sa plume fut-elle plus réservée. Quant à Horace, il se trouva précisément placé au moment où l'État passoit de la liberté à la servitude.

Du reste il ne se dissimuloit point ses défauts, & souvent il tournoit sur lui-même les traits piquans de sa censure. « Les femmes qui ne t'appar» tiennent pas irritent tes desirs ; à » Rome, tu ne cesses de vanter les » agrémens de la camgagne ; à la » campagne tu portes jusquaux cieux » les plaisirs de la ville ; inconstant » que tu es ! tu ne sçaurois vivre » une heure entiere avec toi-même ; » tu te crains, tu te fuis, ton loi» sir t'embarrasse ; vainement, pour » te dérober à l'ennui, tu as recours » tantôt au vin & tantôt au sommeil, » l'ennui te poursuit & t'accable ». Tels sont les reproches qu'il se fait faire par son esclave. Il réfléchissoit sur lui-même, il cherchoit sérieuse-

ment à se corriger, & ne désespéroi
pas que le tems, les conseils de se
amis & ses propres réflexions ne l
missent à même d'en venir à bout. E
un mot, il parle de ses foiblesses &
de ses défauts avec tant de candeur &
d'ingénuité, qu'il est impossible de n
pas les lui pardonner. D'ailleurs, pa
combien de qualités estimables ces dé
fauts n'étoient-ils pas rachétés ? Per
sonne ne remplit plus fidélement qu
lui les devoirs sacrés de l'amitié :
jamais il lui échappoit sur le compt
de ses amis un bon mot qui fît su
eux une impression tant soit pe
fâcheuse, il se mettoit en quelqu
sorte à leurs pieds, & s'accusoit lui
même des défauts qu'il leur reprc
choit. C'est ainsi qu'il trouvoit le se
cret de placer toujours l'instructioı
sans jamais aigrir l'amour-propre
Doué d'un caractere doux & tran
quille, il ne laissoit pas de répandr
la gaieté sur tout ce qui l'environnoit
sa présence animoit tous les cercle:
L'ambition ne troubla jamais le repo
de son ame ; il ne demandoit au
Dieux que de lui conserver dans u
âge avancé les goûts qui faisoient l

bonheur de ſa jeuneſſe. Egalement éloigné de l'adulation & de l'arrogance, il ne loua jamais des ſottiſes, jamais il n'inſulta à l'ignorante ſimplicité : ſes traits ne tomboient que ſur les demi-ſçavans, qu'il regardoit avec raiſon comme la portion la plus ridicule & la plus incommode de la ſociété. Loin d'afficher, dans les cercles, l'air de l'importance & de la ſupériorité, il mettoit tout ſon eſprit à faire briller celui des autres. Il fut l'ami des plus grands hommes de ſon ſiecle & ſon admiration pour ſes rivaux étoit auſſi ſincere & auſſi profonde que s'ils avoient ceſſé de vivre. Il ne liſoit ſes ouvrages qu'à ceux qui l'en prioient inſtamment, & qu'il jugeoit dignes de les entendre. Perſonne ne ſçut mieux que lui badiner avec les grands, ni tirer un meilleur parti des plaiſanteries qu'ils aiment ſouvent à faire ; ſes contes étoient courts, piquans, pleins de ſens & d'intérêt ; il manioit ſurtout l'éloge avec une adreſſe inimitable ; il louoit ſans avoir l'air d'y penſer ; la louange ſembloit naître d'elle-même, & l'on diroit qu'elle ne lui

étoit arrachée que par la force de la vérité. Ses satyres même sont pleines de finesse & d'urbanité ; jamais la haine ni l'envie n'empoisonnerent les traits de sa censure ; il n'a ni la féroce impétuosité de Juvenal, ni la sévérité dogmatique de Perse ; c'est un philosophe aimable qui, d'après la maxime profonde de Pythagore, croyoit que les hommes avoient moins besoin d'être instruits que d'être simplement avertis.

Aussi Horace fut-il recherché des grands, qui s'empresserent de lui accorder non-seulement leur estime, mais encore leur amitié ; & sçavoir plaire aux grands n'étoit pas alors un petit mérite. A leurs occupations militaires ou politiques ils unissoient presque tous le goût, l'étude & la connoissance des arts & des lettres. Le despotisme, qui peu de temps après éteignit toute émulation & rendit le sçavoir dangereux, n'avoit point encore abruti les ames ; par-tout où brilloient les talens, le mérite & la vertu, on pouvoit leur accorder un hommage public & solemnel ; il étoit permis de mêler les éloges de Caton

aux louanges de Jules-César ; l'ame des mouvemens ſublimes & des grandes actions, la liberté, n'étoit pas encore entiérement éteinte.

Horace eut le ſens auſſi juſte & auſſi droit qu'il eut l'eſprit fin & pénétrant ; on pourroit même dire qu'il eut plus de prudence & de conduite qu'on ne doit en attendre d'un poëte. Il n'ouvroit ſon cœur à qui que ce fût, qu'il ne l'eût connu intimement & à fond ; & pour n'avoir jamais à répondre des fautes d'autrui, il ne recommandoit à ſes amis que les perſonnes dont il avoit ſondé & pénétré le caractere. Il excella dans l'art délicat de manier l'amitié des grands ; mais pour ne pas former avec eux des chaînes indiſſolubles, toujours incommodes & ſouvent dangereuſes, il ne chercha jamais à ſe mêler de leurs affaires.

Nous ne devons pas cependant diſſimuler qu'il oſa une fois s'ingérer dans les affaires d'Etat ; mais ce fut avec tant de précaution & d'habileté, que ce trait de ſa vie nous ſeroit encore inconnu, s'il ne nous avoit été révélé

par quelques critiques pleins d'esprit & de sagacité.

On prétendoit que Jules-César avoit formé le projet de transporter à Alexandrie ou à Troye le siege de l'Empire : le plus grand nombre vouloit que ce fût à Troye, d'où la famille de Jules se vantoit de tirer son origine. Jules n'étoit plus; mais on craignoit fortement qu'Auguste ne réalisât le projet de son pere, ce qui auroit entraîné infailliblement la ruine de Rome & de l'Italie, comme la chose n'arriva malheureusement que trop aux tems de Constantin. Ce fut donc pour détourner Auguste de ce dessein, qu'Horace composa l'ode III. du troisieme livre, laquelle, si l'on ne supposoit cette intention à notre poëte, ne seroit qu'un grouppe de pensées & d'expressions obscures & impénétrables. Après avoir dit que l'homme juste & vertueux est inébranlable, & que c'est par la constance & l'intrépidité que Pollux, Hercule & Romulus ont mérité les honneurs divins, il ajoute que Junon voulut d'abord s'opposer à ce que le

fondateur de Rome fût assis au nombre des Dieux, parce qu'il étoit né d'une femme issue du sang Troyen; mais qu'enfin elle y consentit lorsqu'elle fit attention que Troye n'étoit plus. « Que les Romains, dit Junon, » restent maîtres du monde, tant que » les troupeaux insulteront au tom» beau de Priam & de Pâris; mais si » Apollon lui-même relevoit trois fois » les murs d'Ilium, trois fois j'appel» lerois les Grecs pour renverser les » murs d'Ilium de fond en comble. » Ma muse, qu'oses-tu entreprendre, » s'écrie le poëte en finissant, & quel » est ton dessein? Est-ce à toi de ré» véler les secrets des Dieux? » C'est ainsi que par amour pour sa patrie, Horace voulut une fois, à l'exemple des Grecs, traiter dans ses vers des affaires du gouvernement; mais il s'y prit d'une maniere beaucoup plus détournée, parce qu'il s'en falloit bien que Rome jouît alors de la liberté dont avoient joui les républiques de la Grece, parce qu'enfin il est toujours dangereux de vouloir pénétrer les desseins des hommes puissans, & d'écrire, comme disoit Pollion, contre

ceux qui peuvent proscrire. Du reste, dans les conversations qu'il avoit avec les grands, jamais il ne lui échappoit rien qui eût trait à l'État; elles ne rouloient que sur les objets les plus indifférens, sur les spectacles, sur la poésie, sur la pluie & sur le beau tems; ses propos enfin étoient tels qu'on pouvoit les répéter tout haut, sans que sa tranquillité courût aucun risque (1). La médiocrité lui plut en toutes choses, excepté dans son art; & il songea beaucop plus à conserver le trésor de la liberté, qu'à accumuler des richesses. Quelques philosophes anciens rejetterent avec orgueil les invitations que leur avoient faites des Souverains. Aristippe, dont l'ame étoit au-dessus de tout, & qui cependant ne méprisoit rien, sçut vivre avec les Rois & y trouver son avantage, sans devenir leur esclave. A l'exemple du maître d'Epicure, Horace, content du rang de Cheva-

(1) *Hora quota est? Thrax est gallina Syro par?*
Matutina parùm cautos jam frigora mordent;
Et quæ rimosâ bene deponuntur in aure.

lier, auquel il avoit été élevé, n'auroit pas voulu d'une dignité plus confidérable qui n'eût fait que multiplier fes embarras, en le mettant dans la néceffité d'augmenter le nombre de fes équipages & de fes efclaves, fans rien ajouter à fon bonheur. Mécene le prioit inftamment de quitter la campagne & de venir le rejoindre : notre poëte lui répondit par la fable du renard & de la belette, que tout le monde connoît. Augufte l'invita à être fon fecrétaire & à s'affeoir à fa table : Horace refufa les propofitions que lui faifoit le maître du monde, tant la liberté lui fut chere. Du refte, les lettres qu'il eût écrites au nom d'Augufte, auroient vraifemblablement péri; mais celle qu'il écrivit à Augufte lui-même, nous eft parvenue. Cette épître remplie de chofes admirables, eft d'autant plus intéreffante, que nous y trouvons la maniere dont Horace penfoit, comme écrivain & comme homme de lettres.

Quoique les arts, l'érudition & la philofophie euffent paffé alors à Rome avec les dépouilles de toutes les nations & particulierement des

Grècs, on ne laissoit pas d'y p
tous les jours sur les lettres &
arts, des jugemens faux & ridic
L'Italie étoit dominée par le n
préjugé qui l'enchaîne encore au
d'hui; on ne croyoit pas qu'il fût
sible de s'élever au-dessus des au
que Rome avoit produits lorsq
littérature commença à y être en
neur. Les douze tables, les vieux
tés de paix, les livres des Pont
passoient pour avoir été dictés
les muses mêmes; tout en étoit a
rable, même les choses qu'on
tendoit pas: & c'eût été un crime
d'y appercevoir un défaut, com
ce vernis d'antiquité qui rend le
dailles précieuses, ajoutoit é
ment un prix aux production
l'esprit. Les Italiens pensoient
comme ils pensent encore au
d'hui. Le plus grand nombre ju
des ouvrages comme on juge des
par la date & non par la q
Horace qui n'avoit garde de rég
façon de penser sur celle de la
titude, examina les auteurs an
de l'Italie d'après la regle éterne
invariable du vrai, & il y trouv

termes vieillis, des tournures barbares, des expressions obscures ou négligées, en un mot une infinité de défauts & de vices. Il fit sentir qu'il n'y avoit rien de plus ridicule que de refuser son estime aux ouvrages modernes, uniquement parce qu'ils étoient modernes, & que rien n'est plus méprisable que cette espece d'hommes qui ne louent les morts, que pour acquérir en quelque sorte le droit d'insulter aux vivans. Mais son audace parut extrême, & souleva presque tous les Romains lorsqu'il attaqua les satyres de Lucilius, ouvrages consacrés jusqu'alors par l'estime universelle. Aussi justifie-t-il à plusieurs reprises le jugement qu'il avoit porté sur ce poëte. Il ne me suffit pas, disoit-il, que Lucilius me fasse rire de tems en tems; je voudrois que son style fût moins diffus, plus soigné, plus élégant, & sur-tout plus varié. Si les Dieux l'avoient fait naître dans le siecle heureux où j'écris, il auroit supprimé, même les beautés, lorsqu'elles auroient été déplacées; son style eût été plus châtié: en un mot il auroit fait moins de vers & les eût faits beau-

coup meilleurs. Sa critique quoique vraie, quoique fondée sur la raison même, ne laissa pas d'être regardée comme un sacrilege littéraire ; la tourbe des versificateurs frémit & cria au blasphême ; mais content du suffrage des Quintilius, des Varius, des Virgile & des Mecene, Horace méprisa les cris des envieux & les murmures des sots. Entre les personnes dont notre poëte recherchoit l'approbation, il ne faut pas oublier les Pisons, auxquels il adressa cette épître célebre, qui renferme des réflexions si fines, si judicieuses & si profondes sur l'art poétique ; épître qu'on a appellée avec raison le code du bon goût. C'est-là qu'Horace se moque de la bonhommie de ses ayeux, qui avoient la simplicité d'applaudir aux plaisanteries de Plaute ; & qu'en même tems il attaque indirectement Ciceron, qui pensoit à cet égard comme l'antiquité. Mais entre Ciceron & Horace oseroit-on juger ? On seroit cependant porté à croire que le courtisan d'Auguste & de Mécene devoit mieux se connoître en *urbanité*, que l'orateur de la république, qui le plus

souvent parloit au peuple & cherchoit à le faire rire à quelque prix que ce fût. On sçait d'ailleurs qu'en fait de bons mots & de fines railleries, Ciceron n'étoit pas fort délicat. Il étoit impossible sans doute, que l'homme du monde qui avoit le plus de goût, pût approuver les jeux de mots & les pointes dont Plaute a hérissé son style, non plus que ses portraits chargés & ridicules. Quelle exagération, par exemple, que celle de cet avare, qui avant de s'endormir, attache une bourse à ses levres pour ne rien perdre de son souffle ? Ce n'est pas ainsi que peignoit Moliere cet homme divin, sur lequel Horace auroit porté le même jugement que son imitateur Despreaux qui, lorsque Louis le Grand lui demanda quel étoit le plus beau génie de ceux qui avoient illustré son regne, répondit sur le champ : Moliere. Doué d'un esprit libre & philosophique, Horace ne se borna pas à censurer les poëtes de sa nation, il trouva des défauts, même dans les auteurs dont il vouloit qu'on lût les ouvrages nuit & jour, dans les Grecs & dans Homere lui-même.

& la pompe absorboit toute l'attention du plus grand nombre des spectateurs. Et comme aujourd'hui nous ne sommes attentifs & tranquilles qu'au moment où l'on danse, les Romains ne l'étoient que lorsque dans un intermede on mettoit en pieces sur le théâtre quelque animal extraordinaire, lorsqu'on y donnoit quelque combat, ou qu'on introduisoit des Rois prisonniers, des vases, des trophées, des statues & des chars de triomphe. Il arrivoit quelquefois qu'à la simple apparition d'un acteur tout le théâtre retentissoit d'applaudissemens : qu'a-t-il dit, demandoit Horace ? rien. Qu'est-ce donc qu'on applaudit ? Le goût & la richesse de son habit.

Tel étoit ce siecle que nous avons appellé siecle d'or. Parce que nous y voyons un Horace, un Virgile, le portique du Pantheon, les beaux médaillons d'Auguste, & quelques pierres admirables, gravées par Dioscoride & par Solon, nous aimons à croire, que tout ce que nous n'en connoissons pas, portoit le même caractere de goût & de perfection, d'autant

d'autant qu'en fait de litterature, les seuls auteurs excellens nous sont parvenus, & que les autres ont fait naufrage, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans l'océan du tems. Mais si l'on regle son opinion sur celle de ces mêmes auteurs que nous avons entre les mains, l'idée qu'on se formera de ce siecle ne sera pas bien avantageuse. On dit familierement qu'il n'est point de héros pour les valets de chambre: on pourroit dire qu'il n'y a point de siecle d'or pour les contemporains.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette même épître, c'est qu'on y trouve qu'Auguste ne protégeoit ni n'estimoit les poëtes autant qu'on le pense communément. Il paroît au contraire qu'il n'en faisoit pas grand cas, & qu'il les regardoit comme des hommes au moins très-inutiles: de sorte qu'Horace se vit obligé de faire l'apologie des poëtes devant un Prince, qui devoit aux poëtes la plus grande partie de sa gloire.

Du reste il y avoit dans ce tems-là, comme aujourd'hui, beaucoup de ces pédans que nous appellons *puristes*, qui vouloient qu'on regardât

comme morte une langue qu'on parloit tous les jours, qui se faisoient un devoir de n'employer que les expressions & les tournures dont s'étoient servis leurs prédécesseurs, qui ne croyoient pas qu'il fût permis d'enrichir la langue d'un seul mot, qui anathématisoient enfin quiconque imaginoit un nouveau signe pour exprimer une nouvelle idée. Horace s'éleve avec force contre ces tyrans ridicules; il fait voir que dans les langues vivantes, l'usage est le seul souverain dont on doive reconnoître la loi; que l'on peut, que l'on doit adopter les termes qu'il a produits; qu'il y a même du mérite à en créer de nouveaux, pourvu qu'ils soient placés convenablement, qu'ils soient analogues au fond de la langue, & que sur-tout ils soient absolument nécessaires. « Eh » quoi! s'écrie-t-il, Varius & Virgile » ne pourront pas ce qu'ont osé Cæ» cilius & Plaute, & je serai blâmé » pour avoir introduit dans mes écrits » quelque expression nouvelle, tandis » qu'Ennius & Caton sont élevés » jusqu'aux cieux pour avoir pris » la même liberté, ou plutôt pour

» avoir rendu le même service à la
» langue ! »

Horace condamnoit en même tems les écrivains qui s'imaginoient perfectionner leur langue, en y faisant passer des expressions & des formes étrangeres ; semblables à certains philosophes de nos jours, qui croient avoir donné à leurs raisonnemens la force de la démonstration, lorsqu'ils ont transformé une pensée commune en formule algébrique. Il blâmoit le le sot orgueil de ceux qui dédaignoient d'écrire dans leur langue, comme si la grecque avoit seule mérité d'énoncer & de transmetre leurs productions ; il regardoit ce procédé comme une espece d'infidélité & d'ingratitude envers la patrie. D'ailleurs écrire dans une langue étrangere, n'est-ce pas donner volontairement des entraves à son génie ? N'est-ce pas s'imposer la nécessité de se traîner en tremblant sur les traces d'autrui ? O imitateurs, troupeau servile ! combien vous avez retardé la marche & les progrès des connoissances humaines ! Ce n'est pas qu'Horace improuvât toutes les sortes d'imitations : autre chose est chercher

par quel chemin les grands hommes sont arrivés à la perfection, choisir celui vers lequel notre génie nous pousse, & y marcher librement ; autre chose est prendre un seul auteur pour guide & pour maître. Et que peut-on attendre de ces hommes, qui semblables à la teigne, vont toujours rongeant un même livre ? Jeunes auteurs, si vous ne dédaignez les sources communes, si vous ne cherchez à vous ouvrir des routes nouvelles, renoncez pour jamais à la gloire. Mon pied, dit Horace, n'a passé sur les traces de personne ; avec de la confiance & de l'audace, au lieu de suivre & de se laisser conduire, on entraîne & l'on conduit ; j'ai sçu le premier faire passer dans la poésie de ma langue, la cadence & l'impétuosité d'Archiloque, sans emprunter ni ses pensées ni ses expressions ; j'ai monté la lyre latine au ton de la lyre d'Alcée & de Sapho, sans copier leurs chants ni leurs modulations.

En effet, en transportant dans la poésie latine les formes & les procédés de la grecque, Horace devint auteur d'une maniere toute nouvelle ;

ais Poëte ſur-tout ne prit mieux
lui l'eſprit & le ton des genres
rens qu'il entreprit de traiter. Son
e ne l'égare jamais; il en gouverne
n gré tous les mouvemens. La
ie, qui, dans ſes odes, brille de
e ſa pompe & de tout ſon éclat,
nodeſte, tranquille, & pour ainſi
voilée dans ſes ſatyres & dans
épîtres. Tantôt grave, tantôt lé-
, tantôt badin, tantôt ſublime;
ours varié & cependant toujours
nême; par-tout il eſt fidele à ſon
t, par-tout il reſpire le goût & les
ces : en un mot, il eſt toujours
lele & toujours inimitable.
Commentt des talens auſſi ſublimes
uſſent-ils par irrité l'envie? Auſſi
Fannius, & les Pantilius, & les
netrius, & tous ces braves gens
t la race ne périra jamais, le dé-
oient-ils en ſecret, & ne cher-
ient qu'à empoiſonner ſes propos

dans sa bouche des crimes inpardonnables. Si par modestie il refusoit de lire ses ouvrages en public : il nous méprise, disoient-ils, nous ne sommes pas dignes d'entendre ses chef-d'œuvres ; il en réserve la lecture pour les oreilles de Jupiter. Que faisoit Horace ? il menaçoit, à la vérité, de tems en tems ses ennemis de les rendre à jamais fameux, & leur montroit son esprit comme une épée prête à sortir du fourreau : mais le plus souvent il les méprisa ; il fit mieux, il sçut mettre leur malice même à profit, en s'observant de plus près, en s'appliquant à perfectionner ses ouvrages & à les rendre par là vainqueurs de la critique & du tems. Quelque talent qu'on ait reçu de la nature, dans les ouvrages d'esprit comme dans toutes les grandes entreprises, la longanimité, la réflexion & le travail sont absolument nécessaires ; il faut travailler long-tems les productions que l'on veut qui durent toujours. Ainsi l'ont pensé les bons écrivains de toutes les nations & de tous les âges. Les Romains qui dans l'administration de la république mettoient tant de soins & de précautions,

& ne craignoient jamais de revenir sur eux-mêmes, n'en faisoient pas autant lorsqu'ils manioient la plume; ces hommes intrépides n'avoient pas le courage de rectifier leurs ouvrages, ou plutôt ils croyoient qu'il y avoit une sorte de déshonneur à effacer. Horace au contraire, non-seulement ne craignit pas de corriger ses productions, mais il les soumit au jugement des autres. Le judicieux Speroni recommande aux auteurs de montrer leurs ouvrages, même aux personnes moins instruites qu'eux, parce que l'auteur, comme il l'observe très-bien, va de la pensée à l'expression; de sorte qu'il commence par ce qui lui est connu: & que le lecteur au contraire, va de l'expression à la pensée; de sorte que la pensée ne peut lui être connue, qu'au moyen & en vertu de l'expression. Mais autant que les amis vrais & sinceres sont à rechercher, autant il faut éviter les complaisans & les adulateurs. Le rigide Tarpa, le sévere Quintilius, voilà les hommes que consultoit Horace: ce fut vraisemblablement de ce dernier qu'il apprit l'art de faire difficilement des vers; il semble

au raffinement même de la politesse. Virgile disoit qu'il étoit aussi difficile d'arracher un vers à Homere, que la massue d'entre les mains d'Hercule : on pourroit dire qu'il est aussi difficile d'enlever un vers à Horace, qu'à Venus sa ceinture. En effet, tous les autres poëtes latins ont eu parmi les modernes des imitateurs aussi heureux que pouvoit le permettre la difficulté qu'il y a à écrire dans une langue qui n'est plus. On a vu le docte & tendre Catule renaître en quelque sorte dans les élégies de Bassani, & sur-tout de Zanotti. Les couleurs dont Lucrece a embelli la philosophie, nous les voyons se réfléchir dans les deux poëmes de Stay. Virgile lui-même, le majestueux Virgile a trouvé un rival dans le célebre Fracastor. Mais Flaminius, le Jésuite Sarbieuski & tous les imitateurs d'Horace n'ont fait jusqu'à présent que des efforts inutiles.

Apres avoir mené la vie, en partie d'un homme du monde & en partie d'un philosophe, mais toujours la plus agréable & la plus délicieuse, ami de toutes les belles choses, & sur-tout ami de lui-même, Horace mourut âgé

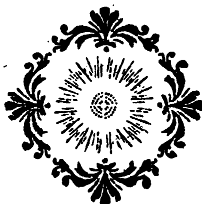
de cinquante-sept ans, un mois avant son cher Mécene. Il a pris soin de nous instruire lui-même de quelques particularités concernant sa personne & son caractere. En s'adressant à son livre qu'il publia à l'âge de quarante-quatre ans, il le charge d'informer les lecteurs qu'il n'étoit point né dans un rang distingué, mais que dédaignant la bassesse & l'obscurité où les Dieux l'avoient fait naître & poussé par son propre mérite, il avoit pris l'essor le plus sublime; qu'il avoit obtenu l'amitié des plus grands hommes, ainsi que des plus grands personnages de son siecle; qu'il étoit violent & colere, mais qu'il s'appaisoit facilement; qu'il aimoit le soleil; qu'il étoit d'une petite taille, & que ses cheveux avoient blanchi avant le tems. Les moindres détails deviennent intéressans, lorsqu'ils regardent les grands hommes. Et qui ne voit pas avec un plaisir infini les deux vainqueurs de la journée de Zama, Lælius & Scipion, se délasser & s'amuser en particulier avec le poëte Lucilius? Nous trouvons encore dans les écrits de notre poëte, qu'il avoit la vue tendre

& délicate, & qu'il étoit d'une très-foible constitution. Lorsqu'il voyoit pour la premiere fois quelque personnage d'un haut rang, il avoit l'air timide & embarassé : il parloit peu, & ne perdoit jamais son tems en de vaines disputes, sur-tout avec les personnes dont les poumons étoient meilleurs que les siens ; il dépensoit noblement ; il étoit grand amateur de peinture, & se plaisoit infiniment à la campagne. Quoiqu'il fût très-éloigné d'importuner qui que ce fût du récit de ses ouvrages, il cédoit cependant à la démangeaison qu'éprouve tout auteur de paroître en public. Il en est des beaux esprits, lorsqu'il s'agit de publier leurs productions, comme des jeunes filles lorsqu'il est question de les marier. Celles-ci, après avoir bien examiné les inconvéniens du mariage, prennent un mari : ceux-là, après avoir long-tems réfléchi sur le danger qu'il y a à paroître en public, finissent par se faire imprimer.

Tel est en peu de mots le portrait de ce poëte immortel, qui, inspiré par une noble fierté, compagne insépara-

ble du génie, prédit que non-seulement la meilleure partie de lui-même échapperoit à la puissance du tems, mais que l'écoulement des siecles ne feroit que raffermir & accroître sa gloire; que son nom enfin seroit éternel comme Rome & le Capitole. Le Capitole est détruit, (1) & la voix du tems chante encore les vers d'Horace.

(1) *E i versi di Orazio sono cantati a della voce del tempo.*



TRADUCTION de la premiere nuit de Young, précédé de quelques réflexions sur le caractere & les poésies de cet auteur; par M. le Comte de Bissi, de l'académie Françoise.

LE grand succès qu'ont eu en Angleterre les pensées nocturnes d'Young, les deux traductions qu'on en a faites en Allemagne, m'avoient déja donné du mérite de cet auteur l'opinion la plus avantageuse : j'ai voulu en juger par moi-même : j'ai lu son ouvrage, & frappé des beautés que j'y ai apperçues, j'ai osé entreprendre d'en faire passer une partie dans notre langue.

En traduisant la premiere des nuits d'Young, mon objet a été uniquement d'engager ceux qui possedent la langue Angloise mieux que moi, à les traduire toutes; car j'avoue que cette entreprise est au-dessus de mes forces. Ce n'est pas le tems qui m'arrête, je crains seulement de le mal employer : mais si jamais une main plus habile

que la mienne l'exécute, j'ose répondre du succès. Bien des personnes ennuyées de ne connoître les auteurs Anglois que par l'excessive liberté de leurs opinions, verront avec plaisir comment ils s'expriment sur la mort, comment ils traitent les grands objets de la foi. On s'imagine communément qu'il y a moins de religion en Angleterre qu'en France : on se trompe ; c'est aux Anglois que nous devons les meilleurs ouvrages qui ayent été faits en faveur de la religion, & celui de M. Young est un de ceux que les Anglois eux-mêmes estiment le plus. Les sujets qu'ils traitent ne sont pas neufs, mais ils sont bien intéressans : d'ailleurs je ne vois pas pourquoi on cesseroit d'écrire sur la mort & sur les malheurs attachés à l'humanité. Pourroit-on jamais épuiser un sujet qui malheureusement est si fécond, & se présente sous tant de formes diverses ?

Le genre de M. Young, si commun en Angleterre, est presqu'inconnu en France. Nous n'avons point de ces ouvrages remplis d'idées grandes, mais sombres, tristes & cependant délicieuses ; de ces ouvrages qui laissent après

eux une impression de mélancolie, qui nous précipite dans les profondeurs de la méditation. Ce n'est ni au goût ni aux mœurs de notre nation, mais uniquement au procédé de nos écrivains qu'il faut s'en prendre. L'ame de nos auteurs est, pour ainsi dire, toute au dehors; plus dissipés, moins solitaires que les auteurs Anglois, ils habitent trop avec les hommes; & comme ils ne les voyent le plus souvent que dans le grand monde, où les idées riantes ont seules le droit de plaire, ils accommodent leurs ouvrages au goût qu'ils ont cru remarquer dans le plus grand nombre des lecteurs. Mais que ne les suit-on, ces lecteurs, au fond de leur cabinet; on verroit que les ouvrages mélancoliques sont ceux qui plaisent & attachent le plus!

Le genre triste est d'ailleurs le seul qui convienne aux grands objets, & les grands objets sont les seuls qui conviennent aux hommes. On ne peut parler gaiement du tems, de l'espace, de l'éternité, de l'immensité, de Dieu. Toutes ces grandes idées ne peuvent se rendre qu'avec des couleurs un peu sombres: le son même des mots qui

les rappelle excite en nous une ſorte de terreur & de frémiſſement involontaire, avant que la réflexion nous ait appris à trembler & à nous ſoumettre.

Il en eſt de même des tableaux que M. Young trace du malheur, des foibleſſes, de la miſere & des contradictions de la nature humaine. Ces objets ſont grands en eux-mêmes & bien intéreſſans, par le rapport qu'ils ont avec nous. Quelque ſombres qu'ils ſoient, ils plaiſent également aux gens triſtes & aux perſonnes gaies, aux heureux & aux infortunés. Le tableau de la miſere humaine fait mieux ſentir à ceux qui ſont heureux le bonheur dont ils jouiſſent. Il conſole en même tems les autres, en leur montrant que les hommes ſont égaux dans l'excès du malheur de leur condition naturelle, & que ces mêmes perſonnes, dont ils envioient tout-à-l'heure la ſituation, ſont réellement ſi miſérables, qu'elles doivent plutôt exciter leur attendriſſement & leur pitié, que leur haine & leur jalouſie.

Tel eſt à peu près l'effet que produiſent les réflexions ſur la condition

des hommes, & tel eſt en partie le but que s'eſt propoſé M. Young, excepté qu'il voudroit un peu troubler le bonheur des gens heureux; & il en convient lui-même, lorſqu'en parlant de la mort de ſon ami Philandre, il dit au commencement de la ſeconde de ſes nuits :

« Pourrai-je chanter ces objets » d'une façon qui puiſſe plaire à ton » eſprit, & cependant troubler un peu » ton cœur ? O qu'alors je ſerai con» tent de moi-même ! Mes pinceaux » traceront ſur le nuage noir qui m'en» vironne, un arc-en-ciel un peu pâle, » & cette vue me fera paſſer du cha» grin à la joie ».

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on permît aux traducteurs des poëmes de M. Young tous les écarts qu'il s'eſt permis lui-même. Les expreſſions les moins uſitées, les tranſitions les plus bruſques, les images les plus hardies, ſe trouvent à chaque page de ſon livre. Mais notre langue ne ſouffre pas de pareilles licences : cependant comment exprimer des idées ſublimes, lorſque le ſtyle ſera dans les fers ? Mais c'eſt aux écrivains ſeuls qui ont eu ces

hautes idées, à ſe permettre les expreſſions & les tournures que ces idées exigent ; & je craindrois que les traducteurs de l'ouvrage de M. Young, en voulant s'élever avec lui, ne tombaſſent dans des obſcurités impardonnables, n'employaſſent des images & des expreſſions giganteſques. M. Young conſidéroit peu les humains au moment où il a écrit. Ce qu'il aimoit n'étoit plus ; *la terre déſenchantée*, comme il le dit lui-même, *n'étoit plus pour lui qu'une vaſte ſolitude* ; il venoit de perdre tout ce qui l'attachoit au monde.

Il avoit épouſé une ſœur du Comte de Lichtfield, & en avoit eu une fille, qu'il avoit mariée au fils de Mylord Palmerſton, qu'il déſigne ſous le nom de Philandre. En trois mois il perd ſa femme, ſa fille & ſon gendre. C'eſt dans ces momens de douleur que notre auteur prend la plume. Tout le monde a éprouvé des malheurs : qu'on ſe repréſente donc juſqu'à quel point une telle ſuite d'infortunes peut agir ſur un cœur tendre & ſur une imagination vive, & l'on ne ſera pas ſurpris s'il y a peu d'ordre dans ſes penſées : elles ſont inſpirées par la douleur ; la

douleur connoît-elle la méthode?

Le docteur Young est intimement persuadé de l'immortalité de l'ame : il a puisé beaucoup d'idées & d'images dans les livres saints, & particuliérement dans Job & dans Jérémie, qui étoient les hommes dont la situation convenoit le plus à la sienne. J'oserois dire de ce poëte qu'il est en profondeur, ce qu'Homere & Pindare sont en élévation. Il me seroit difficile de rendre compte de l'effet que fit sur moi la premiere lecture de son ouvrage. Telle seroit à peu près l'impression que j'éprouverois au fond d'un désert pendant une nuit orageuse & sombre dont les éclairs perceroient de tems en tems l'obscurité.

COMPLAINTES ou pensées nocturnes sur la vie, la mort & l'immortalité.

Sunt lacrymæ rerum & mentem mortalia tangunt.
Virgil.

SOMMEIL! doux restaurateur de la nature épuisée, semblable aux hommes corrompus, tu visites ceux que la for-

tune caresse ; tu fuis les malheureux ; ton aîle légere s'éloigne de l'infortune, & ne s'abat que sur des paupieres qui ne sont jamais trempées de larmes. Après un repos court & interrompu je m'éveille. Heureux ceux qui ne s'éveillent plus !... si toute-fois les songes ne troublent point encore les tombeaux. Je m'éveille, agité de rêves tumultueux & insensés. Le sommeil avoit plongé mes sens dans l'erreur d'une infortune imaginaire ; le réveil n'est pour moi qu'un changement de maux. Le jour ne suffit point à mes peines, & la nuit la plus sombre ne peut me dérober à l'horreur de mon sort.

O nuit ! sombre divinité, majestueuse sans éclat ! de ton trône d'ébene tu étends un sceptre de plomb sur un monde assoupi. Quel silence ! quelle obscurité ! l'œil ne voit point : l'oreille n'entend rien : le mouvement est arrêté. La nature se repose. Repos terrible, image de sa fin ! O destin ! hâte ce moment ; je n'ai plus rien à perdre.

Silence ! obscurité ! couple auguste, enfans de l'antique nuit, vous à qui l'on doit de si douces pensées, c'est vous que j'invoque en ce jour. Aidez,

moi, inſpirez-moi, je vous remercierai dans les tombeaux : c'eſt là votre véritable empire, & c'eſt là que chacun de nous doit ſe rendre, comme une victime dévouée à vos autels épouvantables. Mais qui es-tu, toi qui rompis le premier ce ſilence éternel, lorſque les étoiles du matin parurent ſur cet univers qui ſortoit du cahos? O toi, qui d'un mot fis ſortir la lumiere du ſein de l'impénétrable nuit ! grand Dieu! fais naître la ſageſſe en mon ame : elle vole à toi comme à ſon ſeul refuge. Daigne conduire mon eſprit; il eſt ſi foible, qu'il voudroit ſe dérober au poids de ſa miſere. Inſpire-lui de plus nobles penſées : qu'elles naiſſent du ſpectacle de la vie & de la mort. Dirige ma conduite ainſi que mes chants. Montre-moi la raiſon. Force ma volonté à ſe porter vers le bien; & puiſque ta vengeance s'eſt appeſantie ſur ma tête, qui t'eſt dévouée, fais que ce ne ſoit pas en vain.

Minuit ſonne... Nous ne remarquons le tems que par ſa perte. Eſt-il donc ſi vil qu'il faille frapper nos ſens pour nous y faire penſer? L'induſtrie des hommes a donné une langue au tems;

& mon ame treſſaille au ſon de la cloche, comme à la voix d'un ange. L'ai-je bien entendu? Eſt-ce donc la derniere de mes heures? Où ſont celles qui ont précédé le moment où j'exiſte? Elles ſont avec les années qui précéderent le déluge. Ce bruit aigu annonce ma fin: il m'appelle. O combien cependant ai-je encore de choſes à faire! Mes eſpérances & mes craintes ſe réveillent avec effroi. Où vais-je?.... Des limites étroites de cette vie je porte mes regards tremblans ſur un avenir ſans fin: je n'y vois qu'un abîme immenſe. Redoutable éternité!.... Eſt-ce que l'éternité peut m'appartenir, à moi qui chaque inſtant peux ceſſer d'être!

Quel être étrange que l'homme! quel étonnant pouvoir raſſembla dans lui tant d'extrêmes! Mêlange biſarre de grandeur & de foibleſſe, anneau remarquable dans la grande chaîne des êtres, il erre entre le néant & l'infini. Rayon céleſte, ſouillé, avili, & cependant divin, image de la toute-puiſſance, fragile enfant de la pouſſiere, rebut de la nature, héritier de la gloire, un ver, un dieu.... je frémis....

mon esprit s'égare, il se trouble; il s'étonne en se considérant ainsi lui-même. O quel prodige pour l'homme que l'homme! Il passe rapidement de la tristesse à la joie: mais quelle joie, mais quel trouble le séduit ou l'effraye? Qui peut conserver sa vie ou qui peut la détruire? Le bras d'un ange ne peut l'arracher du tombeau, & des légions d'anges ne sçauroient l'y précipiter.

Tandis que la douce puissance du sommeil s'étendoit sur mes sens, mon ame active couroit après des images fantastiques: elle s'égaroit dans les labyrinthes du mensonge, franchissoit des mers idéales; & s'élevant au-dessus des mondes possibles, elle perdoit de vue les bornes de l'univers. Mais de telles erreurs montrent que lors même qu'elle s'égare, l'ame est d'une autre nature que le corps qu'elle habite. Tout annonce son immortalité: le silence de la nuit proclame un jour éternel. Le sommeil instruit, & les songes ne folâtrent pas en vain. Pourquoi, pourquoi donc pleurai-je la perte de ceux qui ne sont pas perdus? Pourquoi mes pensées errent-elles autour de leurs tombeaux? Pourquoi les fatiguer encore

encore des cris de ma douleur impie? Un feu céleſte eſt-il éteint, parce qu'il eſt enterré ſous la cendre? Non : ils vivent ; ils vivent réellement, mais d'une vie qui nous eſt incompréhenſible. Leurs yeux pleins de tendreſſe jettent des regards conſolans ſur moi, ſur moi, qu'avec bien plus de raiſon ils pourroient mettre au rang des morts. C'eſt ici le déſert, c'eſt ici la ſolitude ; & les tombeaux ſont peuplés & pleins de vie. C'eſt ici la vallée des morts, le pays des apparitions. Tout eſt ombre ſur la terre : au-delà tout eſt ſubſtance. O que tout eſt ſolide où il n'y a plus de changement!

Cette vie, comme le bouton des fleurs, renferme toute notre exiſtence : c'eſt l'aurore de nos jours ; c'eſt le paſſage qui conduit au théâtre de la vie. Mais la mort, la mort puiſſante peut ſeule nous en ouvrir l'entrée. Celui qui ne jouit pas encore de la lumiere, l'embrion n'eſt pas plus loin que nous de la vie : nous en ſommes privés juſqu'au moment où cette enveloppe groſſiere qui nous environne venant à ſe rompre, nous fera jouir de la véritable vie ; & cependant

des destinées, pour les conformer au désordre de mon ame ; je formois des plans, j'enfantois des projets ; & pour les voir s'accomplir, je reculois les bornes de ma vie ; je ne songeois pas à la mort, & cependant je l'entends qui m'appelle chaque jour ; elle évoque des milliers d'hommes à ses autels. Où sont maintenant les pompeux ornemens que me présentoit mon imagination frénétique ? Une loge tapissée de voiles d'araignée & dont les ais mal assemblés sont enduits d'un frêle argile, est le palais que bientôt je vais occuper. Le fil le plus mince est un cable auprès du lien qui m'attache à la vie ; au moindre souffle il peut se rompre : mais qu'il se brise, qu'il ne me retienne plus dans un monde dont les vicissitudes perpétuelles prouveroient seules que le bonheur n'y habita jamais.

Le portrait de la vie est généralement trop flatté, & celui de la mort est peint sous des couleurs trop noires. La crainte trouble l'imagination du peintre. J'avoue que la route de la mort est parsemée des ruines de monumens qui méritoient d'être conser-

vés. Elle n'épargne ni la beauté, ni l'art, ni le génie; elle détruit ce que le monde a de plus brillant, ce que la race humaine a d'illustre; elle humilie le potentat, le conquérant: mais la vie est plus barbare encore, elle humilie l'homme. La mort n'a de terreurs que celles que la vie fait naître, & la vie n'a de plaisirs que ceux que la mort promet. La mort ensevelit le corps, & la vie ensevelit l'ame. Je maudirois ma naissance si je n'avois pas à mourir. Ici chaque heure amene des changemens, & rarement pour le mieux; & ce qui nous paroît avantageux est plus terrible encore que ne le sont les loix ordinaires du destin. Le tems entraîne après lui les débris des systêmes, des erreurs & des vérités; il renverse les empires, & chaque moment détruit les germes de notre bonheur terrestre.

Félicité! félicité terrestre! superbes & vaines paroles! bonheur! mot d'orgueil & de vanité; usurpation hardie des droits du ciel! j'ai cru vous rencontrer, & je n'ai embrassé que des fantômes.

Dans tous les instans de ma vie,

dans tous les lieux, le ſouvenir de mes malheurs m'accable. La penſée trop active pour mon repos, ſemblable à un aſſaſſin que guide le ſilence de la nuit, ſe gliſſe furtivement dans mon ame & la remplit du fantôme de mes plaiſirs paſſés ; je ne me rappelle même qu'avec effroi le tems où je fus heureux ; je frémis, en me traçant ces biens que je demandai avec tant d'inſtance, ces biens qui me parurent alors ſi précieux & qui maintenant me déchirent le cœur. Mais pourquoi me plains-je, ou pourquoi ne plains-je que moi ? Suis-je donc le ſeul infortuné ? C'eſt le ſort commun des hommes ; les décrets du ciel ont aſſigné des douleurs ſans nombre, des douleurs égales à celles de l'enfantement, à tous ceux qui ſont nés des femmes ; & nous ne ſommes pas plus leurs enfans, que nous ne ſommes les héritiers de leurs peines.

La guerre, la famine, la peſte, les diviſions inteſtines, la tyrannie aſſiegent l'humanité ; des travaux de toute eſpece accablent les hommes. Ici le deſir d'arracher les métaux des entrailles de la terre, exile dans ſon ſein

des malheureux qui oublient que le ſoleil luit : là les orages de l'air renverſent les moiſſons, & le laboureur épuiſé de fatigue ne recueille que le déſeſpoir. Le ſoldat qui pour des maîtres avares a répandu ſon ſang & ſacrifié ſes membres au milieu des batailles, mendie aujourd'hui du pain noir dans ces mêmes pays que ſa valeur a ſauvés tant de fois. Combien d'infortunés, qui nourris autrefois dans le ſein des plaiſirs, implorent aujourd'hui la main froide & lente de la charité, & l'implorent en vain !

Que nous ſerions heureux, ſi les chagrins attaquoient ſeulement ceux que la prudence & la vertu ne défendent pas ! Mais les maladies régnent ſouvent avec la tempérance, & ſouvent l'on eſt puni ſans être coupable. Les inquiétudes viennent, juſqu'au fond des bois, troubler les amis de la paix. Rarement la fortune remplit ce qu'elle ſemble promettre ; nos ſouhaits même accomplis ne nous donnent pas toujours ce que nous avons deſiré ; & ſouvent les idées que nous chériſſons davantage, nous éloignent le plus du bonheur que nous cherchons. Le cours

le plus doux de la nature a ſes peines ; & nos amis, ſans le vouloir, troublent ſouvent notre repos. Sans malheurs, que de calamités ! & combien d'hoſtilités ſans ennemis ! Non que ſur la terre il manque d'ennemis au meilleur des hommes ; mais les malheurs de l'homme ſont innombrables, & nos ſoupirs s'épuiſeront plutôt que leur cauſe.

Que la partie habitée de ce globe eſt petite ! le reſte eſt un déſert ; des rochers, des mers glacées, des abîmes ou des ſables brûlans, ſauvage repaire des monſtres, des ſerpens, des poiſons & de la mort, voilà, voilà le triſte tableau de notre globe : mais, ce qui eſt plus triſte encore, ce tableau eſt auſſi celui de notre vie. O terre ! votre maître altier eſt, comme vous, entouré d'écueils & d'abîmes ; comme vous, le malheur l'environne ; le trouble, les paſſions l'agitent ; les calamités le preſſent ; il ne ſçait où ſe repoſer, il ne ſçait à quoi s'arrêter ; chaque jour il ſe voit mourir, & ſon dépériſſement journalier l'effraye ſur ſa fin prochaine ; incertain & chancelant ſur le bord du précipice, il tremble un moment & tombe.

Dans la vieilleſſe & dans l'enfance, tout notre eſpoir eſt dans le ſecours d'autrui, & cela même nous enſeigne à être bon : c'eſt la premiere & la derniere leçon que la nature a donnée aux hommes. Un cœur qui n'eſt bon qu'à ſoi mérite les peines qu'il endure. En partageant le malheur des autres, on ſent moins la violence de ſes propres maux : ainſi un torrent s'appaiſe en multipliant ſes canaux. Reçois donc, ô monde ! les larmes que je te dois ; que la vue de tes plaiſirs eſt affligeante pour ceux dont les penſées vont au-delà du moment préſent ! La fortune te ſourit, Lorenzo, & ton cœur eſt ouvert aux doux chants des Sirenes. Mais tremble, Lorenzo, & ne me hais pas ; je ne viens point détruire, mais aſſurer ton bonheur. Tu ris ſans ceſſe, mais apprends que tes plaiſirs ſont le garant de tes peines. Le malheur, comme un créancier ſévere qui multiplie ſes demandes en proportion des délais qu'il accorde, augmente nos maux en proportion de nos proſpérités paſſées. Toi heureux ! Ah ! l'eſt-on par ſon aveuglement ? Ne penſe pas que la frayeur ne ſoit deſtinée qu'aux

orages ; crains aussi les sourires de la fortune. Si le ciel est redoutable dans sa colere, il l'est aussi dans sa faveur ; ses bienfaits sont des épreuves, & non des récompenses. Les plaisirs, comme des citoyens dans une guerre civile, s'élevent avec impétuosité, pour porter le trouble dans le sein même qui les a conçus. Crains, cher Lorenzo, crains ce que le monde appelle bonheur ; crains tous les plaisirs, excepté ceux qui ne mourront jamais. Celui qui ne bâtit pas sur un fonds immortel, quelqu'amour qu'il ait pour son ouvrage, le condamne à périr dès l'instant qu'il l'éleve.

Tous mes plaisirs sont morts avec toi, mon cher Philandre ; ton dernier soupir a détruit tous leurs charmes ; la terre desenchantée a perdu son éclat. Où sont ces illusions si tendres ? où sont ces fantômes de bonheur ? où sont-ils ? Je ne vois ici bas qu'un désert ; de vastes ténebres le couvrent ; il est inondé de pleurs. Le grand magicien est mort : quel changement, quel changement subit ! Ah ! que ce monde est différent de ce qu'il étoit hier ! Cher Philandre, quel éclat étoit

répandu ſur tes jours ! quelle gloire fut plus grande que la tienne ! quelle ambition plus ſatisfaite ! (Ambition vraiment grande que celle de la vertu !) Mais tandis que ta gloire éclatoit au-dehors, la mort cachée dans ton ſein, comme un mineur perfide & ruſé, travailloit dans l'obſcurité & rioit de tes projets ; le ver ourdiſſoit la trame dont il devoit envelopper cette roſe à peine fleurie, qui s'eſt fanée avant le tems.

La prévoyance de l'homme eſt incertaine, & la ſageſſe ſe change ſouvent en folie. Que notre vüe eſt bornée ! L'inſtant préſent en termine l'étendue, des nuages épais nous dérobent l'inſtant qui ſuit. Nous conjecturons, nous prophétiſons en vain. Le tems ne nous eſt diſtribué que par parties ; trop foibles pour réſiſter à l'orage des paſſions, elles s'écoulent ; l'arrêt irrévocable du deſtin s'exécute, & nous mourons ſans avoir ſçu ce que c'étoit que la vie. Selon les loix de la nature, tout ce qui eſt poſſible peut être dans l'inſtant. Il n'y a point de prérogatives dans les heures humaines. Quelle audacieuſe penſée s'éleve

donc dans le cœur de l'homme lorsqu'il compte sur le lendemain ! Où est ce lendemain ? dans un autre monde. Cela est sûr pour bien des hommes, le contraire ne l'est pour personne ; & cependant, sur cette incertitude, nous bâtissons comme sur un roc de diamant, des espérances infinies ; nous tramons d'éternels projets comme si nous tenions le fuseau des Parques, & nous mourons tous, préoccupés du jour qui suit.

Philandre lui-même n'avoit-il pas commandé son cercueil ? & cependant il n'en avoit aucune raison. Une révélation l'avoit-elle averti ? Ah, combien de gens meurent aussi promptement ! Crains, Lorenzo, crains une mort imprévue. Qu'elle est redoutable cette mort inattendue ! Commence donc, dès aujourd'hui, à suivre les sentiers de la sagesse. Il y auroit de la folie à différer. Le jour qui vient ne te fourniroit-il pas de nouveaux prétextes pour différer encore ? Les délais absorbent le tems, ils consument nos années, & nous sacrifions à l'appas d'un moment, des espérances éternelles. Le tems dont les hommes peu-

vent difpofer, ils l'abandonnent à la folie, & deftinent à la raifon celui qui eft au pouvoir du deftin. Qui peut produire une négligence fi monftrueufe ? C'eft que les hommes fe regardent comme immortels, ils ne fongent à la mort que lorfqu'une alarme imprévue vient frapper leurs cœurs d'une terreur foudaine ; mais leurs cœurs bleffés fe cicatrifent bientôt ; leur crainte expire avec le danger, & dans le tombeau même où nous renfermons ceux qui nous furent chers, nous enfeveliffons l'idée de la mort avec les larmes dont nous avons baigné leurs cendres. Quoi, j'oublierois Philandre ! Non, jamais. Eh ! comment t'oublierois-je, cher Philandre ? Je ne fonge qu'à toi. Si je laiffois un libre cours à mes penfées les plus longues nuits me fembleroient trop courtes, & l'alouette vigilante me trouveroit encore occupé à déplorer ta perte.

Mais je l'entends qui éveille l'aurore par fes chants vifs & perçans ; & moi, l'ame oppreffée du poids de ma douleur, je cherche, comme toi, tendre Philomele, à charmer mes

noires pensées par des chants mélancoliques ; comme toi j'éleve mes accens vers les cieux : mais les étoiles s'arrêtent pour t'entendre, & la nature entiere est sourde à ma voix. Il fut cependant des hommes qui comme toi sçurent charmer ; leur mélodie fut aussi touchante que la tienne, & elle enchantera encore les siecles à venir. Environné de ténebres dans ces heures de silence, je répete souvent, pour charmer ma douleur, ce que leur inspira un enthousiasme divin. Je ressens leurs transports, mais je n'ai pas leur génie. O immortel Homere ! ô sublime Milton ! que ne suis-je animé de ce feu divin qui vous inspira ! Que n'ai-je le génie de celui qui se rendit Homere si familier ! Il chanta l'homme, je chante l'homme immortel ; mes chants vont au-delà des bornes de la vie humaine. Et qu'est-ce qui peut plaire, si ce n'est l'immortalité ? Ah ! si Pope avoit suivi l'homme au-delà du théâtre obscur où il l'a considéré, il se feroit élevé sur ses aîles de feu ; & tandis que je ne fais que ramper & réfléchir, il eût étonné les humains, & les eût inondés de lumiere.

ELOGE de Richardson, *auteur des romans de* Pamela, *de* Clarisse *&* *de* Grandisson.

IL nous est tombé entre les mains un exemplaire anglois de Clarisse, *accompagné de réflexions manuscrites, dont l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit, mais dont un homme qui n'auroit que beaucoup d'esprit, ne seroit jamais l'auteur. Ces réflexions portent sur-tout le caractere d'une imagination forte & d'un cœur très-sensible ; elles n'ont pu naître que dans ces momens d'enthousiasme où une ame tendre & profondément, affectée cede au besoin pressant d'épancher au-dehors les sentimens dont elle est, pour ainsi dire, oppressée. Une telle situation sans doute n'admet point les procédés froids & austeres de la méthode : aussi l'auteur laisse-t-il errer sa plume au gré de son imagination. « J'ai tracé des lignes, dit-il lui-» même, sans liaison, sans dessein & » sans ordre, à mesure qu'elles m'étoient » inspirées dans le tumulte de mon cœur ».*

Mais à-travers le déſordre & la négligence aimable d'un pinceau qui s'abandonne, on reconnoît aiſément la main ſûre & ſçavante d'un grand peintre. La flamme du génie brilloit ſur ſon front, lorſqu'il a peint « l'envie cruelle pour» ſuivant l'homme de mérite juſqu'au bord » de ſa tombe, là diſparoître & céder ſa » place à la juſtice des ſiecles ».

Mais nous ne devons ni prévenir, ni ſuſpendre plus long-tems l'impatience de nos lecteurs. C'eſt le Panégyriſte de Richardſon *qui va parler.*

PAR un roman on a entendu juſqu'à ce jour un tiſſu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuſe pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardſon, qui élevent l'eſprit, qui touchent l'ame, qui reſpirent partout l'amour du bien, & qu'on appelle auſſi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardſon l'a mis en action. Mais un homme d'eſprit qui lit avec réflexion les ouvrages de Ri-

chardſon, refait la plûpart des ſentences des moraliſtes, & avec toutes ces ſentences il ne referoit pas une page de Richardſon.

Une maxime eſt une regle abſtraite & générale de conduite, dont on nous laiſſe l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image ſenſible dans notre eſprit : mais celui qui agit, on le voit, on ſe met à ſa place ou à ſes côtés ; on ſe paſſionne pour ou contre lui ; on s'unit à ſon rôle, s'il eſt vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il eſt injuſte & vicieux. Qui eſt-ce que le caractere d'un Lovelace, d'un Tomlinſon n'a pas fait frémir ? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus ? Qui eſt-ce qui ne s'eſt pas dit au fond de ſon cœur qu'il faudroit fuir de la ſociété & ſe refugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille diſſimulation ?

O Richardſon ! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages, on ſe mêle à la converſation, on

approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés au spectacle pour la premiere fois, criant, *ne le croyez pas, il vous trompe.... si vous allez là, vous êtes perdu*. Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon! combien j'étois juste! que j'étois satisfait de moi! j'étois au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru dans l'intervalle de quelques heures un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions; j'avois vu les ressorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens; je sentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le sang le long des lambris; il ne vous transporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expose point à

être dévoré par des ſauvages ; il ne ſe renferme point dans des lieux clandeſtins de débauche ; il ne ſe perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons eſt le lieu de la ſcene ; le fond de ſon drame eſt vrai ; ſes perſonnages ont toute la réalité poſſible ; ſes caractères ſont pris du milieu de la ſociété ; ſes incidens ſont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les paſſions qu'il peint ſont telles que je les éprouve en moi ; ce ſont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connois ; les traverſes & les afflictions de ſes perſonnages ſont de la nature de celles qui me menacent ſans ceſſe ; il me montre le cours général des choſes qui m'environnent. Sans cet art, mon ame ſe pliant avec peine à des biais chimériques, l'illuſion ne ſeroit que momentanée, & l'impreſſion foible & paſſagere.

Qu'eſt-ce que la vertu ? C'eſt, ſous quelque face qu'on la conſidere, un ſacrifice de ſoi-même. Le ſacrifice que l'on fait de ſoi-même en idée eſt une diſpoſition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson seme dans les cœurs des germes de vertus qui y restent d'abord oisifs & tranquilles : ils y sont secrettement jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue & les fasse éclore. Alors ils se développent ; on se sent porter au bien avec une impétuosité qu'on ne se connoissoit pas. On éprouve à l'aspect de l'injustice une révolte qu'on ne sçauroit s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson ; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame désintéressée étoit ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la premiere fois que les ouvrages de Richardson tomberent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement ! A chaque instant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu ensemble pendant long-tems & qui seroient sur le point de se séparer. A la fin il me sembla tout-à-coup que j'étois resté seul.

Cet auteur vous ramene sans cesse aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtils & déshonnêtes, qui se cachent & se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes, & qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne ; & le more hideux qu'il masquoit, s'apperçoit.

C'est lui qui sçait faire parler les passions : tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnoît. S'il est au fond de l'ame du personnage qu'il introduit, un sentiment secret, écoutez bien, & vous entendrez un ton dissonant qui le décélera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvoit

jamais ressembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle est la vérité & qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'indépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espece humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait sentir : à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ses avantages? Qui est-ce qui ne voudroit pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerois volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont

utiles ; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, & nous dirons : si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent & ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe ; &, sans que je m'en apperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce & se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît & qui dure ; quelquefois on s'en apperçoit & l'on me demande : qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ? que vous est-il arrivé ? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parens, sur mes amis. O mes amis ! Pamela, Clarisse & Grandisson sont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des

occupations sérieuses, j'éprouvois un dégoût invincible ; je laissois là le devoir & je reprenois le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson sans desirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frere ou pour ami ? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions ?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux ! tu seras ma lecture dans tous les tems. Forcé par des besoins pressans, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfans les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec Moyse, Homere, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ses détails qu'on appelloit des

longueurs :

longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrieres que l'uſage & le tems ont preſcrites aux productions des arts & qui foule au pied le protocole & ſes formules ! Il s'écoulera de longues années après ſa mort, avant que la juſtice qu'il mérite, lui ſoit rendue.

Cependant ſoyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille diſtractions, où le jour n'a pas aſſez de ſes vingt-quatre heures pour les amuſemens dont il s'eſt accoutumé de les remplir, les livres de Richardſon doivent paroître longs. C'eſt par la même raiſon que ce peuple n'a déja plus d'opéra, & qu'inceſſamment on ne jouera ſur ſes autres théâtres que des ſcenes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, ſi les romans de Richardſon vous paroiſſent longs, que ne les abrégez-vous ? Soyez conſéquens. Vous n'allez guere à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de ſuite aux vingt dernieres pages de Clariſſe.

Les détails de Richardſon déplaiſent & doivent déplaire à un homme frivole & diſſipé ; mais ce n'eſt pas pour cet homme-là qu'il écrivoit ; c'eſt pour l'homme tranquille & ſolitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amuſemens du monde & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite & à s'attendrir utilement dans le ſilence.

Vous accuſez Richardſon de longueurs ! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira ; mais ils feront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils font ſortir les paſſions, s'ils montrent les caractères.

Ils ſont communs, dites-vous ; c'eſt ce qu'on voit tous les jours ! Vous vous trompez : c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde ; vous faites le procès aux plus grands poëtes, ſous le nom de Richardſon. Vous avez vu cent fois le coucher du ſoleil

& le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiſeaux; mais qui de vous a ſenti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le ſilence de la nuit plus touchant? Eh bien il en eſt pour vous des phénomenes moraux ainſi que des phénomenes phyſiques: les eclats des paſſions ont ſouvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de ſecret dans leurs accens & dans leurs expreſſions. Il n'y en a aucune qui n'ait ſa phyſionomie; toutes ces phyſionomies ſe ſuccedent ſur un viſage, ſans qu'il ceſſe d'être le même; & l'art du grand poëte & du grand peintre eſt de vous montrer une circonſtance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, liſez Richardſon, liſez-le ſans ceſſe.

Sçachez que c'eſt à cette multitude de petites choſes que tient l'illuſion: il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre. Le geſte eſt quelquefois auſſi ſublime que le mot, & puis ce ſont toutes ces vérités de détail qui préparent

l'ame aux impreſſions fortes des grands événemens. Lorſque votre impatience aura été ſuſpendue par ces délais momentanés qui lui ſervoient de digues, avec quelle impétuoſité ne ſe répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poëte de les rompre! C'eſt alors qu'affaiſſé de douleur ou tranſporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler & de vous dire à vous-même: *mais peut-être que cela n'eſt pas vrai.* Cette penſée a été éloignée de vous peu-à-peu, & elle eſt ſi loin qu'elle ne ſe préſentera pas.

Une idée qui m'eſt venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardſon, c'eſt que j'avois acheté un vieux château, qu'en viſitant un jour ſes appartemens, j'avois apperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems, & que l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clariſſe & de Pamela. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empreſſement ne les aurois-je pas rangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurois-je pas reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacune

entre elles ! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilege) en eût supprimé une ligne ?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction françoise & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoissez pas Lovelace ; vous ne connoissez pas Clémentine. vous ne connoissez pas l'infortunée Clarisse, vous ne connoissez pas Miss Howe, sa chere & tendre Miss Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harloves de ses cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle ; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimeroit, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harloves & réveillant dans ces ames de pierre le remords assoupi ; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouverent au bruit

des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne qui régnoit au milieu d'eux, fut rompu par les sanglots du pere & de la mere; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes ames commença & que les serpens se remuerent au fond de leurs cœurs & les déchirerent. Heureux ceux qui purent pleurer !

J'ai remarqué que dans une société où la lecture de Richardson se faisoit en commun ou séparément, la conversation en devenoit plus intéressante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importans de la morale & du goût, discutés & approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite de ses personnages, comme sur des événemens réels, louer, blâmer Pamela, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivans qu'on auroit connus & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé & qui avoit amené la conversation, se seroit imaginé, à

la verité & à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissoit d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frere, d'une sœur.

Le dirai-je ?... J'ai vu de la diversité des jugemens naître des haines secretes, des mépris cachés, en un mot les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors je comparois l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un Evangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le pere du fils, la fille de la mere, le frere de la sœur; & son travail rentroit ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante & d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne peche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe, si, graces à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs, si je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, j'ai conçu plus de commisération pour

les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonſpection dans l'uſage des choſes préſentes, plns d'indifférence ſur les choſes futures, plus de mépris pour la vie & plus d'amour pour la vertu, le ſeul bien que nous puiſſions demander au ciel & le ſeul qu'il puiſſe nous accorder, ſans nous châtier de nos demandes indiſcretes.

Je connois la maiſon des Harloves comme la mienne; la demeure de mon pere ne m'eſt pas plus familiere que celle de Grandiſſon. Je me ſuis fait une image des perſonnages que l'auteur a mis en ſcene; leurs phyſionomies ſont là : je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maiſons; elles m'inſpirent du penchant ou de l'averſion. Un des avantages de ſon travail, c'eſt qu'ayant embraſſé un champ immenſe, il ſubſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelque portion de ſon tableau. Il eſt rare que j'aye trouvé ſix perſonnes raſſemblées, ſans leur attacher quelques-uns de ſes noms. Il m'adreſſe aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des

ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux ; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand : il faut un goût trop ſévere ; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée, il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caracteres ! A peine ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que je compte déja quinze ou ſeize perſonnages ; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à quarante dans Grandiſſon ; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit ſur un même viſage les phyſionomies diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Madame Norton

été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse & de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parens inhumains & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnêie homme empesé & ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément & la protection d'une mere qui l'appuye; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur & la frivolité, la violence & le sang froid, le bon sens & la folie; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne, sous quelque forme qu'il se présente, & qui ne garde pas un instant la même; & cette foule de personnages subalternes, comme ils sont

caractériſés ! combien il y en a ! & ce Belford avec ſes compagnons, & Madame Howe & ſon Hickman, & Madame Norton, & les Harloves pere, mere, frere, ſœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche ! Quels contraſtes d'intérêts & d'humeurs ! comme tous agiſſent & parlent ! Comment une jeune fille, ſeule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas ſuccombé ! Et encore quelle eſt ſa chûte !

Ne reconnoît-on pas ſur un fond tout divers la même variété de caracteres, la même force d'événemens & de conduite dans Grandiſſon ?

Pamela eſt un ouvrage plus ſimple, moins étendu, moins intrigué ; mais y a-t-il moins de génie ? Or ces trois ouvrages, dont un ſeul ſuffiroit pour immortaliſer, un ſeul homme les a faits.

Depuis qu'ils me ſont connus, ils ont été ma pierre de touche ; ceux à qui ils déplaiſent, ſont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'eſtimaſſe, ſans trembler que ſon jugement ne ſe rapportât pas au mien.

Je n'ai jamais rencontré perſonne qui partageât mon enthouſiaſme, que je n'aie été tenté de le ſerrer entre mes bras & de l'embraſſer.

Richardſon n'eſt plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité ! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur ſans l'avoir vu, ſans le connoître que par ſes ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ſes compatriotes, un des miens qui eût voyagé en Angleterre, ſans lui demander : avez-vous vu le poëte Richardſon ? enſuite : avez-vous vu le philoſophe Hume ?

Un jour une femme d'un goût & d'une ſenſibilité peu commune, fortement préoccupée de l'hiſtoire de Grandiſſon qu'elle venoit de lire, dit à un de ſes amis qui partoit pour Londres : je vous prie de voir de ma part Miſs Emilie, M. Belfort & ſur-tout Miſs Howe, ſi elle vit encore.

Une autre fois une femme de ma connoiſſance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du ſort de Clariſſe, rompit ce commerce tout au commen-

cement de la lecture de cet ouvrage.

Eſt-ce que deux amies ne ſe ſont pas brouillées, ſans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réuſſi, parce que l'une mépriſoit l'hiſtoire de Clariſſe, devant laquelle l'autre étoit proſternée ?

j'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de ſa réponſe.

» *La piété de Clariſſe l'impatiente !*
» Eh quoi ! veut-elle donc qu'une
» jeune fille de dix-huit ans, élevée
» par des parens vertueux & chré-
» tiens, timide, malheureuſe ſur la
» terre, n'ayant guere d'eſpérance de
» voir améliorer ſon ſort que dans une
» autre vie, ſoit ſans religion & ſans
» foi ? Ce ſentiment eſt ſi grand, ſi
» doux, ſi touchant en elle ; ſes idées
» de religion ſont ſi ſaines & ſi pures ;
» ce ſentiment donne à ſon caractere
» une nuance ſi pathétique ! Non, non,
» vous ne me perſuaderez jamais que
» cette façon de penſer ſoit d'une ame
» bien née.

» *Elle rit, quand elle voit cette en-*
» *fant déſeſpérée de la malédiction de ſon*
» *pere !* Elle rit, & c'eſt une mere. Je
» vous dis que cette femme ne peut

» jamais être mon amie : je rougis
» qu'elle l'ait été. Vous verrez que la
» malédiction d'un pere respecté, une
» malédiction qui semble s'être déja
» accomplie en plusieurs points im-
» portans, ne doit pas être une chose
» terrible pour un enfant de ce carac-
» tere ! & qui sçait si Dieu ne ratifiera
» pas dans l'éternité la sentence pro-
» noncée par son pere ?

» *Elle trouve extraordinaire que cette*
» *lecture m'arrache des larmes* ! Et ce
» qui m'étonne toujours, moi, quand
» j'en suis aux derniers instants de cette
» innocente, c'est que les pierres, les
» murs, les carreaux insensibles &
» froids sur lesquels je marche ne
» s'émeuvent pas & ne joignent pas
» leur plainte à la mienne. Alors tout
» s'obscurcit autour de moi, mon
» ame se remplit de ténebres, & il me
» semble que la nature se voile d'un
» crèpe épais.

» *A son avis, l'esprit de Clarisse con-*
» *siste à faire des phrases ; & lorsqu'elle*
» *en a pu faire quelques-unes, la voilà*
» *consolée.* C'est, je vous l'avoue, une
» grande malédiction que de sentir &
» penser ainsi ; mais si grande, que

» j'aimerois mieux tout-à-l'heure que
» ma fille mourût entre mes bras que
» de l'en sçavoir frappée. Ma fille!....
» Oui, j'y ai pensé & je ne m'en
» dédis pas.

» Travaillez à présent, homme
» merveilleux, travaillez, consumez-
» vous; voyez la fin de votre carriere
» à l'âge où les autres commencent la
» leur, afin qu'on porte de vos chefs-
» d'œuvres des jugemens pareils. Na-
» ture, prépare pendant des siecles un
» homme tel que Richardson; pour le
» douer, épuise-toi; sois ingrate en-
» vers tes autres enfans : ce ne sera
» que pour un petit nombre d'ames
» comme la mienne, que tu l'auras
» fait naître; & la larme qui tombera
» de mes yeux sera l'unique récom-
» pense de ses veilles ».

Et par proscript elle ajoute : « Vous
» me demandez l'enterrement & le
» testament de Clarisse, & je vous
» les envoie; mais je ne vous pardon-
» nerois de ma vie d'en avoir fait part
» à cette femme. Je me rétracte : lisez-
» lui vous-même ces deux morceaux,
» & ne manquez pas de m'apprendre
» que ses ris ont accompagné Clarisse

» jusque dans sa derniere demeure,
» afin que mon aversion pour elle soit
» parfaite ».

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espece d'intolérance, que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement & le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur François a supprimés, sans qu'on sçache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connoisse & un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs, bientôt il s'interrompt, il sanglote ; tout-à-coup il se leve, il marche sans sçavoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé & il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harloves.

Je m'étois proposé de noter les beaux endroits des trois poëmes de

Richardſon; mais le moyen ? Il y en a tant.

Je me rappelle ſeulement que la cent vingt-huitieme lettre qui eſt de Madame Harvey à ſa niece, eſt un chef-d'œuvre ; ſans apprêt, ſans art apparent, avec une vérité qui ne ſe conçoit pas, elle ôte à Clariſſe toute eſpérance de réconciliation avec ſes parens, ſeconde les vues de ſon raviſſeur, la livre à ſa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propoſitions de mariage, *&c.* Je ne ſçais ce qu'elle ne produit pas : elle accuſe la famille, en l'excuſant ; elle démontre la néceſſité de la fuite de Clariſſe, en la blâmant. C'eſt un des endroits entre beaucoup d'autres, où je me ſuis écrié : *divin Richardſon !* Mais pour éprouver ce tranſport, il faut commencer l'ouvrage & lire juſqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrieme lettre qui eſt de Lovelace à ſon complice Léman, comme un morceau charmant : c'eſt-là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruſe, tout l'eſprit de ce perſonnage. On ne ſçait ſi l'on doit

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mere, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras & dégouttant du bout de ses doigts, & son discours : *Maman, voyez, c'est le vôtre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie ? C'est que n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit ni des mouvemens de son cœur, s'il se passoit en elle quelque chose honteuse, elle lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

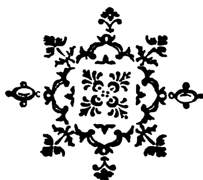
On m'a rapporté que Richardson avoit passé plusieurs années dans la société, presque sans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle passion que l'envie ! C'est la plus cruelle des Euménides : elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe ; là elle disparoît, & la justice des siecles s'assied à sa place.

O Richardson ! si tu n'as pas joui de ton vivant de toute la réputation que

tu méritois combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homere ! Alors qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siecles, hâtez-vous de couler & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon ! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage ; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta ſtatue, je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois, & je n'en trouvois point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagination ; ſi je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine, l'ombre de Clariſſe m'ap-

paroît, je vois marcher devant moi Grandisson, Lovelace me trouble & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectre plus doux, Emilie, Charlotte, Pamela, chere Miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail & de la moisson des lauriers se passent ; & je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi aux tems à venir.



DISSERTATION sur la peine prononcée contre les infracteurs de la paix publique profane, en Allemagne.

SI l'empire de la raison étoit aussi puissant que la plûpart des moralistes le supposent, l'art de la législation ne seroit pas le plus difficile de tous les arts. Dans le calme des passions, on balance aisément les avantages de l'ordre & les inconvéniens d'un état sans loix & sans regles. Aussi n'est-ce point au législateur à prouver que l'ordre est avantageux aux citoyens ; ses vues doivent se porter plus loin ; il faut qu'aux raisons naturelles qui militent en faveur de l'ordre, il ajoute des motifs capables de contrebalancer la supériorité que l'intérêt particulier, les passions & les affections vives ne sont que trop en possession de prendre sur la tranquille & froide raison. Ces motifs ne peuvent être tirés que de l'ordre même des choses qui excitent ces passions. L'empire du sentiment paroît entiérement séparé de celui de

la raison. Il faut donc opposer, non la raison à l'intérêt & à la passion, mais l'intérêt à l'intérêt, la passion à la passion. Un homme puissant sera toujours tenté d'augmenter son pouvoir & d'en abuser, si la loi ne lui fait pas voir que le risque qu'il court est plus considérable que l'avantage qu'il cherche à se procurer. C'est donc avec raison qu'on soutient que la sécurité publique ne peut être maintenue que par des loix pénales, & que les loix pénales ne peuvent la maintenir qu'autant qu'elles sont calculées de maniere à l'emporter, dans l'opinion de chaque citoyen, sur le penchant que les passions, dans un dégré ordinaire, peuvent donner à violer la justice & la sécurité.

Les biens, l'honneur & la vie fournissent au législateur les ressorts dont il a besoin pour produire cet effet. Le législateur le plus habile est celui qui sçait inspirer aux citoyens sur ces trois objets les maximes ou les préjugés les plus conformes à ses vues. Le degré d'habileté le plus voisin de celui-là consiste à profiter avec intelligence des préjugés établis & des ma-

ximes reçues. C'est sur cela principalement que doit être fondée la proportion des peines criminelles, laquelle, selon M. de Montesquieu, constitue le fondement essentiel de toute liberté politique, & par conséquent de toute société civile.

De tous les points de la législation & de la morale, il n'en est peut-être aucun sur lequel les hommes ayent été plus d'accord que sur la punition des crimes qui attaquent la sûreté publique, principe constitutif de toute société quelconque. Je doute qu'on puisse citer l'exemple d'un peuple policé, quel qu'ait été son gouvernement, qui n'ait prononcé dans ce cas la peine de mort.

Comme la législation ne peut jamais être que le fruit de l'expérience, la même remarque n'a pas lieu à l'égard des peuples barbares. Le dépouillement de l'exercice de la liberté naturelle & la soumission aux peines ne peuvent être opérés que par l'épreuve d'une longue suite de calamités.

On juge bien que les anciens peuples Germains, divisés entre eux & errans dans une contrée à peu près semblable

au Canada lorsque les François y abor-
derent, n'avoient pas poussé bien loin
l'art de la législation. Leur barbarie ne
fut point adoucie par le voisinage des
Romains. Ils envoyoient des essaims
de Guerriers chercher sous les aigles
Romaines des combats & une gloire
qu'ils ne trouvoient point chez eux;
mais on ne voit pas que ni ces petites
émigrations, ni les grandes qui les sui-
virent ayent influé sur les mœurs ou
sur l'état des peuples de la Germanie.
Charlemagne les trouva idolâtres, bar-
bares, divisés, sans loix, sans police,
tels en un mot que les avoient trouvés
César & Julien. L'empire des Francs
n'eut pas assez de durée & fut trop
turbulent & trop agité pour qu'on
pût chasser de ces cœurs entiers la
fureur de la liberté. La force fait tout
en politique ainsi qu'en religion; mais
il n'appartient qu'à la persuasion de
changer les mœurs. Lorsque les rênes
de l'Allemagne furent ôtées aux des-
cendans de ses anciens conquérans,
on ne vit nul établissement fixe, nul
ordre certain dans les affaires publi-
ques, nulle trace de police. Le bord
occidental du Rhin & le bord méri-

dional du Danube étoient les seules contrées où il y eût des villes, & par conséquent où les arts fussent cultivés & les mœurs adoucies. Henri l'Oiseleur fut le premier qui fit bâtir des villes dans l'intérieur de la Germanie. Ce peuple estimoit qu'il y avoit de la honte à se laisser enfermer dans des murs comme de vils troupeaux. La crainte des Huns qui ravagerent la Germanie, força les Germains de se rassembler dans des villes, & fit par-là dans les mœurs une révolution que la ténacité des anciens préjugés devoit faire croire encore fort éloignée; mais cette révolution fut lente, ainsi que toutes celles qui arrivent dans les mœurs quand elles attaquent des préjugés sur lesquels l'état public paroît fondé. C'est à cette époque qu'on peut fixer l'établissement des loix en Allemagne, & qu'on doit le germe des progrès que la police, le gouvernement & les arts firent insensiblement, malgré les convulsions violentes que des événemens particuliers & l'ancien esprit d'indépendance firent éprouver encore long-tems à cette vaste contrée. Délivrés du joug des Francs, les Ger-

mains transportés d'avoir recouvré leur liberté, ne s'offenserent point du titre de *Roi ;* ils y étoient accoutumés, ils prirent même des Rois parmi eux ; la satisfaction seule de ne plus obéir à un étranger, eût pu contrebalancer dans leur âme les impressions fâcheuses du despotisme même. Les premiers Rois eurent de l'autorité sans avoir aucun pouvoir. Les Ottons joignirent la considération & le pouvoir personnel à l'autorité de leur couronne. L'esprit d'indépendance s'étonna bientôt des fers dont il se laissoit imperceptiblement charger ; il éclata lorsque les rênes du gouvernement tomberent en de plus foibles mains. Il n'existoit point de loix ; la combinaison des pouvoirs s'étoit faite au hasard ; on n'avoit fait que suivre cette espece d'instinct qui porte les hommes à la paix & à la société toutes les fois que le silence des passions permet à la raison de faire entendre sa voix. Bentôt la jalousie, l'injustice, l'ambition allumerent cent guerres particulieres ; la contagion se répandit avec d'autant plus de promptitude, que les mœurs publiques ne

firent que donner un nouveau degré d'extension aux mœurs privées qui non-seulement reconnoissoient, mais respectoient l'usage des combats particuliers. Enfin il fallut faire des loix : il ne s'agissoit pas de détruire ces désordres, mais d'en suspendre la fureur par des vues passageres d'intérêt commun. Ce fut-là l'époque & le motif des paix publiques temporaires ; mais qu'on juge du respect qu'on est enclin à porter à une loi qui contraint un penchant lié à l'opinion de l'honneur, & qu'une rapide révolution de tems devoit anéantir. On fut bientôt obligé de recourir à l'expédient aussi usité qu'inutile, d'armer les loix qu'on viole le plus aisément, de la sanction des peines les plus séveres. Déja sous les Empereurs Saxons, les perturbateurs du repos public étoient punis par la *Cynophorie ;* c'étoit un châtiment plutôt qu'une peine; mais il étoit terrible; il confondoit pour un moment l'homme libre avec l'esclave. Cet usage prouve que la liberté & l'indépendance n'avoient point encore secoué le joug de l'honneur. Dans la suite lorsqu'il fallut fonder la sûreté publique

sur des loix, les mêmes préjugés & les mêmes circonstances qui rendoient la loi nécessaire, ne permirent pas de se porter à prononcer une peine dont l'inexécution n'auroit servi qu'à mettre encore plus à découvert l'impuissance de la loi. On fut restraint à ne dicter des peines que contre ceux qui n'observoient point les formalités prescrites, pour exercer le droit de défi; mais on n'osa point franchir ce pas sans préparation. On eut recours à ce mêlange heureux de préjugés & d'erreurs, qui fournit presque toujours à un législateur habile, contre les abus qu'il veut proscrire, des moyens puisés dans d'autres abus ou dans d'autres préjugés. On arma l'honneur contre la liberté; on eut recours à une fiction. La loi supposa que celui qui violeroit ces formalités devoit être regardé sur le même pied que celui qui, au lieu de défier son adversaire & de l'appeller en champ clos, l'attaquoit par derriere & tomboit sur lui à l'improviste; le peuple se laissa persuader, & dès ce moment ces deux procédés prirent également le nom de trahison.

Ce réglement fait sous Frédéric I.

& renouvellé presque de regne en regne & souvent d'année en année, peut être regardé comme la source de la peine du ban, infligée aux infracteurs de la paix. Avant cette époque on ne punissoit du ban que les criminels de leze-Majesté & les traîtres envers la patrie. Alors on l'appliqua à ceux qui troubloient la tranquillité publique d'une maniere defendue, parce qu'on les compara aux traîtres.

Dans la suite, lorsqu'on multiplia les limitations du droit de défi, la même peine fut étendue à toutes les additions qu'on fit à la loi primitive. Enfin lorsque Maximilien I. abolit pour jamais ce droit, on prononça contre l'infraction même la peine du ban. Ainsi après avoir été, pendant plusieurs siecles, principalement appliquée à ce qui ne devoit pas en être l'objet, elle se trouva rétablie à sa place naturelle.

Par l'Ordonnance même de la paix publique la peine des infracteurs n'étoit point précisément déterminée. On avoit seulement réglé d'une maniere vague, qu'ils seroient privés des graces, priviléges & droits qu'ils tenoient de l'Empereur & de l'Empire ou d'autrui.

Mais on interpréta cette disposition par une ordonnance particuliere qui fut encore publiée à la même Diete. On déclara que les infracteurs de la paix seroient condamnés à une amende de deux mille marcs d'or pur, & en outre mis au ban de l'Empire.

Les maux auxquels il s'agissoit de remédier étoient trop enracinés pour permettre d'observer dans la dispensation des peines cette proportion qui constitue la justice des loix ordinaires. Par une sévérité peut-être nécessaire dans les premiers momens de l'établissement de la paix publique, elle punit la moindre voie de fait aussi griévement que l'envahissement & l'oppression totale d'un Etat. Mais cette rigueur même, dont l'exécution est impossible, peut être regardée comme une des principales source de ces voies de fait sur des objets peu considérables, dont on voit tant d'exemples dans l'Empire & qui, loin d'être punies, sont si rarement réprimées. N'est-il point à craindre que les esprits s'accoutumant peu à peu à cette licence, ne se portent enfin à ne plus connoître de mesure; & s'il est vrai que

par sa constitution naturelle, l'homme viole plus aisément ses devoirs à mesure que l'intérêt qu'il se propose est plus considérable, l'ambition de quelques particuliers ne pourroit-elle pas rejetter l'Allemagne dans un état de trouble & de confusion plus funeste peut-être que toutes les révolutions qu'elle a essuyées ?

Toutes les loix faites depuis cette époque, & notamment la paix de Westphalie & la capitulation de l'Empereur régnant, ont confirmé la paix publique & réitéré la peine du ban contre les infracteurs.

Examinons à présent quels sont les effets qne le ban entraîne, & pour cela consultons les formules mêmes usitées dans les déclarations de ban.

Anciennement ces déclarations étoient conçues de la maniere la plus effrayante. Depuis un siecle & demi on en a mitigé les expressions, mais la sévérité des peines est restée toujours la même. Voici les termes de la Sentence prononcée en 1706 par l'empereur contre l'Electeur de Baviere. Quoiqu'on ait prétendu qu'elle ne fut pas accompagnée des formalités con-

venables, personne cependant n'en a attaqué la substance.

Nous déclarons que Maximilien jusqu'à présent Electeur & Duc de Baviere... a encouru de fait le ban & le reban de Nous & du Saint-Empire Romain, ainsi que toutes les peines qui sont attachées de droit & par l'usage à de semblables déclarations & publications, ou qui en sont la conséquence : Nous le déposons, le déclarons & dénonçons déposé, privé & déchu des graces, privileges, droits régaliens, dignités, titres, scels, propriétés, expectatives, états, possessions, vassaux & sujets, quels qu'ils soient, qu'il tient de Nous & de l'Empire ; Nous abandonnons aussi le corps dudit Maximilien ci-devant Electeur de Baviere à tous & à un chacun de maniere qu'étant privé de notre part & de celle de l'Empire de toute paix & de toute protection, & ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par son propre fait dans un état où il ne devoit avoir ni paix ni sûreté, un chacun pourra tout entreprendre contre lui impunément & sans forfaire.... Défendons aussi à tous & à un chacun dans l'Empire d'avoir

avec lui aucun commerce, de lui donner l'hospitalité, ni prêter secours ou protection, &c.

Je vais, pour plus d'ordre, ranger sous quelques chefs les peines indiquées par cette formule, conformément aux dispositions des divers réglemens qui concernent la paix publique.

Le premier effet du ban, c'est la proscription du coupable, lequel doit sortir des limites de l'Empire où il ne lui est permis de rentrer qu'après avoir été absous.

1°. Il est défendu à tous les membres & sujets de l'Empire d'avoir aucune communication avec le banni; & même les offices d'humanité ont été jugés punissables, quand ils auroient pour objet un homme qui a violé la loi sacrée de la tranquillité publique. C'est la décision de la paix publique de 1495. Telle est la sévérité que la loi a cru devoir employer contre un citoyen armé, qui attaque à la fois la liberté civile & la liberté politique.

Cette sévérité se trouve néanmoins en contradiction avec un privilege ou plutôt un abus qui est fort répandu.

Cet abus consiste dans les concessions que plusieurs Princes & un grand nombre de villes Impériales & de couvents ont achetées à un prix modique de quelques Empereurs avares ou indigens : & en vertu desquelles il leur est permis de recevoir & de protéger les bannis. On dispute sur l'étendue de ces concessions, mais il semble que des privileges qui n'ont pour objet qu'un intérêt particulier destructif du principe fondamental de la sécurité publique, mériteroient d'être entiérement abolis.

3°. Le proscrit perd tous les biens, les honneurs, les fiefs & les dignités qu'il possede en Allemagne, & c'est par cette raison qu'on a coutume de déchirer ses investitures & d'en jetter les morceaux au vent.

Une observation digne de remarque, c'est que le proscrit ne perd pas les biens patrimoniaux qu'il peut avoir. Les Etats que la Maison de Brunswich possede aujourd'hui en Allemagne, sont les débris des biens immenses qu'elle possédoit avant la proscription de Henri le Lion. On les respecta parce qu'ils étoient patrimoniaux, & qu'ils

n'étoient ni à l'Empire ni à personne par le lien de la féodalité.

La capitulation veut qu'avant tout on prenne sur la dépouille du banni ce qui doit former l'indemnité de la partie lésée, & cette indemnité, aux termes de l'ordonnance d'exécution, doit être fixée par la Diete ou par une députation des Etats laquelle, doit prononcer en qualité d'arbitre.

Quant aux fiefs relevans de l'Empire, sa Majesté Impériale promet par sa capitulation de ne se les point approprier ni à sa Maison, mais de les unir au domaine de l'Empire. A l'égard des fiefs relevans de quelques Seigneurs particuliers, la proscription ne peut nuire au droit de directe ; & les Seigneurs demeurent les maîtres d'en disposer selon la loi du fief.

Il faut bien remarquer néanmoins que l'Empereur & les Seigneurs particuliers ne sont pas toujours en droit de disposer des biens des proscrits. La punition de leur crime ne peut point s'étendre sur les personnes qui ne tiennent pas d'eux leurs droits ; par conséquent leurs enfants doivent seuls être enveloppés dans leur disgrace, parce qu'ils

sont censés avoir pris part à l'infraction de leur pere, lequel a toute autorité sur eux, & parce qu'un penchant naturel porte les enfans à venger leur pere. Mais les agnats, à qui les ancêtres communs ont transmis des droits dont un possesseur momentané ne peut intervertir la progression, ne peuvent point être exclus de l'héritage de la famille. Relativement à eux l'infracteur de la paix & ses descendans sont seulement censés morts civilement. Il y a néanmoins une condition essentielle à cela, c'est qu'il faut que les agnats n'aient point pris part à l'infraction; car s'ils l'avoient soutenue de leurs forces ou de leurs conseils, ils seroient soumis à la peine de la loi & perdroient eux-mêmes tous leurs droits à l'égal de l'auteur de l'infraction.

4°. Une autre peine que les constitutions & la formule de proscription prononcent contre les bannis, c'est que leur corps & leur vie sont abandonnés à quiconque voudra y attenter. A la permission générale contenue dans la formule qui a été rapportée, les anciennes formules ajoutoient ce qui

suit : *Nous déclarons ta femme dès-à-présent & irrévocablement veuve, tes enfants orphelins ; Nous donnons ton corps & ta chair aux bêtes féroces dans les bois, aux oiseaux dans les airs & aux poissons dans les eaux.*

Malgré cette déclaration qui a toujours été en usage, l'on doute avec raison si la proscription emporte par elle-même la faculté de tuer un banni. On ne peut guere citer qu'un seul exemple d'un Prince proscrit mis à mort. Il semble que si l'esprit de la loi eût été aussi étendu que ses expressions, si elle eût voulu livrer le banni à une mort certaine, elle eût pourvu au cas, où l'on se rendroit maître de sa personne ; elle auroit ordonné qu'on apportât à l'instruction du procés & à l'exécution de cette peine les mêmes formalités & le même appareil judiciaire qu'elle prescrit dans toute la matiere du ban. Mais la loi paroît encore dans ce cas, ainsi que dans un nombre infini d'autres, avoir considéré dans la personne du coupable le souverain plutôt que le citoyen. Son silence paroît un hommage tacite rendu au caractere d'in-

violabilité attaché à la personne des Princes de l'Empire, en tant qu'ils possedent l'espece de souveraineté qu'on nomme supériorité territoriale. Comme il ne se trouve rien d'articulé à ce sujet ni dans la loi, ni dans l'usage, on peut dire que malgré les énonciations positives des loix, leur esprit ne tend qu'à retrancher les infracteurs de la paix, du corps de la société & de les traiter, quant à leur personne, comme des ennemis ordinaires. Cependant, à bien des égards, leur condition est plus avantageuse que celle d'un ennemi étranger. Ce qui confirme cette remarque, c'est qu'il semble, en lisant les anciennes loix, que la permission de tuer les proscrits ne soit accordée que dans le cas où l'on les trouveroit les armes à la main & dans la résolution de se défendre. Mais alors chaque membre & chaque sujet de l'Empire est maître de leur faire tout le mal qu'il peut, en employant toutes les voies autorisées par le droit des gens, qui permet de tuer un ennemi qu'on trouve armé, & qui ne défend point de le tenir dans une prison perpétuelle, au cas qu'on parvienne à se

rendre maître de sa personne. Le Duc Jean-Frédéric de Saxe a subi cette destinée, & rien n'empêche d'affirmer qu'il sera toujours à la libre disposition de l'Empire d'en user dans ces sortes de cas, selon que la prudence & la nature des circonstances l'exigeront.

5°. Le Recès de 1546, ordonnoit que les Evêques excommuniassent ceux qui auroient demeuré pendant un an dans l'état de proscription. Cette peine ecclésiastique, qui d'ailleurs ne pouvoit proprement tomber que sur les catholiques, étoit un surcroît de précaution, dont il seroit difficile & peut-être même dangéreux d'user aujourd'hui.

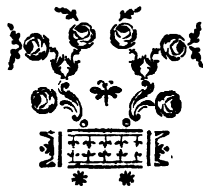
Qu'il me soit permis de terminer ce morceau par quelques réflexions. L'immortel auteur de l'esprit des loix dit que *la nature a donné aux hommes la honte comme leur fleau, & que la plus grande partie de la peine est l'infamie de la souffrir.* En n'envisageant que la vie ordinaire des citoyens, on pourroit étendre cette maxime & dire que cette infamie se communique à l'action défendue, & que l'on sent d'autant plus de répugnance à la commettre que le

degré d'infamie attaché à la punition est plus grand. Tel est le procédé de l'esprit humain ; il identifie ordinairement des choses réellement très-distinctes. Mais cette opération salutaire n'a malheureusement pas lieu dans la matiere qui fait l'objet de nos recherches. Pour enfraindre la paix publique dans l'Empire, il faut avoir de la puissance, & les hommes respectent toujours la puissance même dans ses excès; il faut avoir le courage d'envisager sans frémir tous les dangers où l'on s'expose, il faut courir le hazard de se voir anéanti, se sentir des ressources pour arrêter l'impétuosité de la haine publique, se trouver assuré de pouvoir opposer des forces aux forces combinées de tous ses concitoyens ; les loix mêmes ne font envisager qu'un état de guerre après l'infraction la plus caractérisée. Tout cela suppose de l'audace, & l'audace a malheureusement le droit d'en imposer aux hommes. Elle semble ne pas pouvoir s'associer dans notre esprit à l'idée de la honte & au sentiment du mépris.

Voilà donc le ressort le plus puissant qui manque aux loix d'Allemagne.

La rigueur ne supplée que très-imparfaitement à ce défaut. *L'atrocité des loix au contraire en empêche l'exécution. Lorsque la peine est sans mesure, on est souvent obligé de lui préférer l'impunité* (1).

(1) Esprit des Loix.





DU sublime & du naif dans les Belles-Lettres. traduit de l'Allemand de M. Moses.

LE seul ouvrage de Longin qui soit parvenu jusqu'à nous, suffit pour justifier les éloges extraordinaires qu'ont accordés à ce critique les grammairiens, les orateurs & les philosophes. En traçant les loix du sublime, il s'est montré sublime lui-même. Cependant, quelqu'admirable, quelqu'utile que soit son ouvrage, nous ne saurions nous empêcher de regretter la perte de celui qu'au rapport de Longin lui-même Cecilius avoit composé sur la même matiere. Cecilius, à la vérité, n'avoit ni envisagé ni traité grandement son objet : mais il s'étoit efforcé d'en faire connoître la nature; il avoit exposé au long ce que c'est que le *sublime*; au lieu que Longin qui supposoit sans doute que la définition en étoit connue, s'est uniquement attaché à présenter les moyens par lesquels nous pouvons parvenir à le sen-

tir, à le discerner & à l'acquérir. Ainsi ce que cet objet a de plus essentiel nous manque encore, je veux dire sa définition exacte. Quelques traducteurs du traité du *sublime* ont essayé de suppléer au silence de Longin, relativement à cette partie; mais que nous ont-ils appris?

Peut-être ce sujet a-t-il été un peu plus éclairci dans les principes généraux que j'ai posés dans ma dissertation sur les sources des beaux-arts; peut-être même y puisera-t-on l'idée de ce *sublime* qui, comme dit Longin, met le comble à la perfection dans les ouvrages d'esprit. J'y ai établi que l'*expression parfaite & sensible de la perfection* constituoit l'essence & le principe des beaux-arts: or j'appelle *sublime* une chose qui, par son degré extraordinaire de perfection, est capable d'exciter l'admiration; & dans ce sens, la signification de ce mot s'étend bien loin au-delà de la sphere des belles-lettres. On nomme *Dieu* le plus sublime des êtres; nous appellons *sublime* une vérité, lorsqu'elle concerne un être très-parfait, tel que *Dieu*, l'*ame*, l'*univers*; ou quand sa décou-

verte a exigé des méditations profondes & un grand effort mental.

Il suit de-là que le *sublime*, dans les belles-lettres & les beaux-arts, doit consister dans l'*expression sensible d'une perfection propre à exciter l'admiration.*

Ce sentiment agréable que nous appellons *admiration*, n'est autre chose que la connoissance subite & *contemplative* (1) d'une très-grande perfection dans un objet, à laquelle nous ne nous serions pas attendus dans les circonstances où cet objet est placé. La résolution que prit Regulus de retourner à Carthage, quoiqu'il n'ignorât pas les tourmens qui l'y attendoient, est sublime & fait

(1) Avoir la connoissance contemplative d'une chose, c'est, selon l'auteur, se représenter l'objet plus vivement que le signe. La maniere dont M. Moses définit l'admiration ne nous paroît point exacte. La connoissance subite & contemplative d'une très-grande perfection dans un objet, produit bien l'admiration, mais est-elle l'admiration même? Nous croyons mieux définir l'admiration, en disant que c'est l'état de l'ame, tellement attachée à un objet qu'elle ne peut rien appercevoir de ce qui est étranger à ce même objet.

naître notre admiration, parce que nous n'aurions pas imaginé que l'obligation de remplir la promesse qu'on a faite à son ennemi, pût agir avec tant de force sur le cœur humain. La réconciliation imprévue d'Auguste avec Cinna, dans Corneille, produit le même effet, parce que, d'après le caractere de ce Prince, nous ne nous serions point attendus à tant de générosité.

Les attributs de l'Être suprême, que nous voyons briller dans ses ouvrages, produisent en nous les transports de la plus vive admiration, parce qu'ils sont infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir de grand & de parfait.

Dans les productions des beaux-arts & des belles-lettres, l'admiration peut, ainsi que la perfection qu'elle suppose, se diviser en deux especes; car, ou l'objet est en lui-même digne d'être admiré, & dans ce cas l'admiration de l'objet est la principale idée qui nous occupe; ou l'objet n'a rien en lui-même d'admirable; mais l'habileté de l'artiste a sçu lui donner du prix, en le mettant dans un jour ex-

traordinaire : alors l'admiration retombe sur les talens de l'artiste ; on admire la grandeur de ses idées, son génie, son imagination & les autres facultés de son ame, dont l'empreinte est gravée dans ses ouvrages.

Cette distinction nous conduit à déterminer jusqu'à quel point le *sublime* est susceptible des ornemens de l'expression, & dans quel cas il en rejette l'usage; nous commencerons par ce genre de *sublime* où l'admiration résulte de l'objet considéré en lui-même.

Les perfections extérieures sont d'une valeur trop légère pour pouvoir exciter l'admiration du sage : ainsi la richesse, le luxe, la considération & le pouvoir, dénués du mérite, seront exclus à juste titre du *sublime* ; car « les choses, au mépris desquelles » quelque grandeur est attachée, dit » très-ingénieusement Longin, ne » peuvent avoir en elles rien de grand ». Aussi admirons-nous bien moins ceux qui possèdent de grandes richesses, ou qui sont revêtus de grandes dignités, que ceux qui pouvant les posséder, les ont rejettées par grandeur d'ame,

Il résulte du peu de valeur de ces perfections extérieures, que dans l'architecture & dans les décorations théâtrales, le *sublime* consiste principalement dans la simplicité.

Les perfections purement corporelles, telles qu'une force extraordinaire sans courage, une physionomie belle mais qui n'annonce qu'un homme ordinaire, une souplesse singuliere dans les mouvemens des membres, peuvent, il est vrai, exciter notre admiration jusqu'à un certain degré, mais jamais elles ne font naître en nous ce ravissement que produit l'admiration des perfections de l'esprit. Un grand génie, des sentimens au-dessus du vulgaire, une imagination vive & féconde jointe à une extrême sagacité, & en général toutes les grandes qualités de l'esprit; tels sont les objets qui s'emparent de l'ame & l'élevent, pour ainsi dire, au-dessus d'elle-même (1); la surprise qu'ils nous causent

(1) « Semblable à la foudre, le *sublime*, » dit Longin, lorsqu'il éclate à propos, a » deja tout renversé ». Nous observerons à ce sujet que dans la traduction de M. Despreaux, ce beau passage est entiérement

enchaîne tellement notre attention, que nous les considérons quelque tems sans être distraits par aucune autre idée ; car si cette situation de l'ame acquiert de la durée, elle prend le nom d'*étonnement*.

Le feu de l'admiration s'amortit lorsqu'elle n'est pas entretenue par la chaleur d'un sentiment doux & tranquille ; on peut alors la comparer à l'éclair qui brille & disparoît au même instant : mais si nous sommes attachés à la personne qui fait l'objet de notre admiration, ou si elle excite notre compassion par des maux qu'elle n'a point mérités, alors l'admiration & le sentiment remplissent alternativement notre ame ; nous souhaitons, nous espérons, nous craignons pour l'objet de notre amour ou de notre pitié ; nous admirons sa grande ame qui s'éleve au-dessus de l'espérance &

énervé. *Le sublime*, dit-il, *quand il vient à éclater où il faut, semblable à un foudre, renverse tout.* Comment cet excellent critique n'a-t-il pas senti que Longin n'avoit employé le prétérit que pour mieux peindre l'effet puissant & rapide de la foudre ?

de la crainte. L'artiste dont la magie a sçu mettre notre esprit dans cette situation, a atteint le but de son art. C'est, disoit un ancien philosophe, un spectacle digne des regards & de l'attention de la divinité, que le sage luttant avec la mauvaise fortune : *Ecce spectaculum dignum ad quod respiciat intentus operi suo Deùs, ecce par Deo dignum*, VIR FORTIS CUM MALA FORTUNA COMPOSITUS (1).

Tels sont les principaux genres d'admiration, entant qu'elle est produite par l'objet même, sans qu'il soit nécessaire que l'habileté de l'artiste y contribue. Examinons jusqu'à quel degré ces genres peuvent admettre les ornemens de l'expression.

Le vrai *sublime* occupe tellement les facultés de notre ame, qu'il fait disparoître toutes les idées accessoires qui peuvent l'accompagner. Tel le soleil brille seul dans l'espace, & sa lumiere absorbe toutes les lumieres. Au moment où le *sublime* éclate, ni l'esprit ni l'imagination ne travaillent à nous diriger vers d'autres idées : que

(1) Senec. *de Providentiâ*, c. 11.

celui qui voudroit en douter fasse attention que, d'après ce que nous avons dit, un des caractères essentiels du *sublime* est d'être inattendu, de frapper par la nouveauté, & que c'est-là l'unique source de ce sentiment profond que l'admiration produit dans notre ame.

Le *sublime* de la première espèce ne peut donc admettre en aucune manière les ornemens recherchés de l'expression. Il seroit absurde de chercher à l'étendre par les idées accessoires; ces idées au contraire doivent être reléguées dans l'ombre la plus obscure du tableau. L'amplification de l'idée principale affoibliroit l'admiration par sa lenteur; elle ne laisseroit sentir le *sublime* que successivement & peu à-peu; en un mot, les richesses de l'expression sont d'autant plus étrangères au *sublime* de ce genre, que dès qu'il se montre, l'esprit & l'imagination dont elles sont l'ouvrage, suspendent leurs fonctions & laissent à l'ame tout le loisir dont elle a besoin pour s'attacher avec force à l'idée sublime & la considérer dans toute sa grandeur. Cette idée est précisément, pour nous

servir de l'expression d'un poëte latin,
Judicis argutum quod non formidat acumen.
Ce qui n'a rien à redouter des regards & de l'examen du censeur le plus pénétrant & le plus austere.

C'est d'elle qu'on peut dire : *volet hoc sub luce videri ;* « ceci veut être vu » au grand jour » ; au lieu qu'on peut appliquer, aux idées accessoires, l'*hoc amat obscurum* : « ceci demande l'obscurité ». Aussi l'artiste, qui veut peindre le *sublime* de ce genre, doit-il s'exprimer d'une maniere simple, naïve, qui laisse à penser au lecteur ou au spectateur infiniment plus qu'on ne lui dit ou qu'on ne lui présente. Cependant l'expression ne doit ni cesser d'être *contemplative*, ni être négligée dans les parties de détail : il seroit impossible, sans cela, d'émouvoir le coeur & de réveiller des idées.

Eclaircissons ces réflexions par quelques exemples. Ces mots, *ce que Dieu voulut exista*, renferment cette haute & sublime idée que nous admirons dans ce passage si connu : *Dieu dit : que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* Mais là chaque mot est abstrait, &

par conséquent privé de mouvement & de chaleur ; au lieu que cette action sensible, *Dieu dit*, & l'objet particulier, *la lumiere*, présentent une image pleine de force & de vie. Dans cette belle & sublime pensée,

Reges in ipsos est imperium Jovis,
Cuncta supercilio moventis.

au mot *supercilio* substituez *mente* ou *voluntate*, au lieu de *moventis* mettez *regnantis* ; en changeant ces idées sensibles en idées abstraites, vous verrez s'éclipser une partie du *sublime*. Ce signe tout-puissant *supercilio*, cet effet sensible *moventis*, peignent à notre imagination la grande image du Jupiter de Phidias ; nous voyons face à face, si j'ose m'exprimer ainsi, le Souverain des dieux & des hommes, qui d'un seul mouvement de tête fit trembler tout l'olympe :

Qui totum nutu tremefecit Olympum.

Dans le passage suivant d'Horace,

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

le danger où se trouve le sage est par-

faitement dépeint; mais l'état de son ame, qui doit particuliérement exciter notre admiration, n'est exprimé que par un seul mot, *impavidum*. Lisez

Si fractus illabatur orbis,
Justum & tenacem propositi virum
Impavidum ferient ruinœ.

Qu'est devenu le sublime de la pensée & de l'image ? Cette circonlocution déplacée a trop long-tems suspendu dans le lecteur l'impatience & la curiosité; elle a laissé le feu de l'attente s'amortir.

On trouve la même pensée dans le Psalmiste, qui s'est peut-être exprimé avec encore plus de dignité qu'Horace :

» Qand la terre s'écrouleroit & que
» les monts se précipiteroient dans la
» mer, nous ne craindrons pas ».

Le danger est décrit ici avec autant d'étendue, mais avec plus de vérité que dans Horace. Peut-on exprimer d'une maniere plus simple & plus naïve l'effet de la confiance en Dieu, que par ces mots, *nous ne craindrons*

pas, pour lesquels l'hébreu n'emploie pas plus de trois syllabes ?

Remarquons en passant le choix des expressions de ces deux grands poëtes, s'il est permis de les mettre en parallele. Horace décrit l'état de l'ame d'un Stoïcien qui, frappé & convaincu de l'enchaînement nécessaire des effets avec les causes, s'est endurci contre tous les malheurs : son sage peut, il est vrai, devenir la victime du mal ; mais il l'endurera sans crainte & sans étonnement ; il verra l'univers se dissoudre & tomber en éclats sur sa tête, mais il ne tremblera pas, il a tout prévu. Le poëte sacré dépeint au contraire l'état du juste qui se répose pleinement en Dieu ; il peut à la vérité s'épouvanter à l'aspect d'un danger imprévu qui le menace, mais il pense à Dieu & il cesse de craindre.

Il est des choses si sublimes & si parfaites de leur nature, qu'aucune pensée finie ne peut y atteindre, & qu'elles ne sçauroient être dignement exprimées par aucun signe, par aucune image : *Dieu*, par exemple, *l'univers*, *l'éternité*, &c. C'est alors que l'artiste doit rassembler toutes les for-

ces de son génie pour trouver l'expression la plus propre à exciter *contemplativement* en nous ces idées infiniment sublimes. Il doit d'autant plus s'y appliquer, que la chose représentée sera toujours au-dessus des signes dont il se servira, & que par conséquent, quelque force, quelque *plénitude* qu'il donne à son expression, elle restera foible en comparaison de l'objet. Le poëte sacré s'écrie :

» Seigneur, ta miséricorde s'étend » au-delà des cieux & ta vérité au-» delà des nues ; ta justice est comme » les montagnes de Dieu ; ta puissance » est un abîme sans fond ».

M. de Haller dit, en parlant de l'éternité : « La pensée dans son vol ra-» pide, plus prompte cent fois que le » vent, le son, le tems, les aîles mê-» mes de la lumiere, se fatigue à te » parcourir & désespere d'atteindre » jamais tes limites ». Par cette image sublime, le poëte ne semble-t-il pas avoir trouvé la mesure la moins imparfaite de l'infini même ?

Une grande partie de l'art du poëte

consiste à laisser beaucoup à penser ; à réveiller l'attention par des vers à-demi-remplis, par une chûte interrompue, ou au moyen d'un vers qui finit par un monosyllabe. De telles suspensions de cadence émeuvent le lecteur ; il brûle de voir la fin & trouve dans la pensée actuelle de quoi penser lui-même. Les passages suivans en sont un exemple :

Ne dubita, nam vera vides... Æn. III. v. 316.

Constitit Anchisa satus & vestigia pressit,
Multa putans. Ibid. VI. 330.

Hostes crebri cadunt, nostri contrà ingruunt ;
Vicimus vi feroces.
Plaut. Amphytr. act. 1, sc. 1. v. 82.

- - - *manet imperterritus ille,*
Hostem magnanimum opperiens, & mole sua stat. Æn. X. 77.

Supremamque auram, ponens caput, expiravit (1) Vida.

(1) M. Mosés cite ici deux passages allemands que nous supprimons, parce qu'il est impossible de rendre l'effet qu'ils produisent dans leur langue originale ; ces sortes de ré-

On trouve un chef-d'œuvre de ce genre dans le cinquieme chant de la Messiade, où le poëte interrompt le vers au milieu de la pensée la plus sublime, pour laisser au lecteur le tems d'en embrasser toute la grandeur; voici comme il s'exprime :

« Dieu tourna ses regards sur lui-» même, sur le monde des esprits, qui » lui restoit fidele, sur le pécheur, sur » le genre humain; alors entrant en » courroux, il s'éleva sur le Tabor & » étendit sa main sur la terre conster-» née : *de peur qu'en sa présence elle ne* » *s'anéantît* (1) ».

Avec combien d'art & de sagacité le

---

ticences ou de suspensions sont inconnues dans notre langue dont la prosodie est trop peu sensible & la versification trop monotone & trop bornée, pour pouvoir les y admettre. Nous donnerons cependant la traduction du passage de M. Klopstock, que l'auteur va citer, afin de ne faire perdre au lecteur que le moins qu'il sera possible; d'ailleurs il s'y trouve une idée très-sublime, jointe à l'harmonie des vers.

(1) *Dass er nicht vor ihm vergieng.*

poëte a-t-il substitué *vergieng* à *verghe*, afin de faire mieux sentir l'interruption de la cadence, quoique *verghe* eût été plus conforme aux loix de la grammaire ?

Le sublime ou l'héroïque dans les sentimens, qui, comme nous l'avons remarqué, forme une sorte de *sublime* appartenant au premier genre, consiste *dans les perfections des qualités de l'ame, capables d'exciter notre admiration.* Si l'on fait parler le héros auquel on prête de pareils sentimens, il doit s'exprimer avec autant de précision & de simplicité qu'il est possible. Une grande ame met de la force & de la dignité dans ses discours, mais elle rejette *le faste des mots*. Nous ne touchons jamais de plus près à la perfection que lorsque la noblesse des sentimens est devenue, pour ainsi dire, en nous une seconde nature, que la grandeur de nos pensées & de nos actions nous est inconnue à nous-mêmes, & que nous ne cherchons point à nous en faire un mérite. C'est par cette raison que nous sommes si sensibles à l'expressive briéveté de la réponse du vieil Horace, *qu'il mourût* ; de celle d

Brutus dans M. de Voltaire, *Brutus l'eût immolé ;* & de ce mot d'Auguste, dans Corneille, *soyons amis, Cinna.*

On connoît dans le même genre la réponse du Spartiate à ce soldat Perse qui se vantoit que les traits & les javelots de l'armée de son Roi étoient en assez grand nombre pour obscurcir le soleil : *eh bien, nous combattrons à l'ombre*, répondit le Spartiate. L'épitaphe que Simonide fit pour les Lacédémoniens qui périrent au passage des Thermopyles, est dans le même goût :

Dic, hospes Spartæ, nos te hic vidisse jacentes,
Dum sanctis patriæ legibus obsequimur.

Ces vertueux citoyens se tenoient assez récompensés, pourvu qu'on sût à Sparte qu'ils étoient morts fideles aux saintes loix de la patrie.

Mais autant un héros, lorsqu'une fois sa résolution est prise, est invariable dans ses sentimens & les exprime avec force & briéveté, autant la richesse & la fécondité de ses pensées doit-elle éclater, quand il délibere & qu'il est encore incertain sur la

voie que lui prescrit la vertu. Avant de rien entreprendre, il doit peser, comparer, avec une grande circonspection les unes aux autres, les raisons qui favorisent & qui combattent son dessein; & c'est alors que le sublime dans les sentimens est susceptible des plus riches ornemens de l'expression; toutes les ressources de l'éloquence doivent être employées à mettre dans leur plus grand jour les raisons opposées : semblable à un vaisseau battu par les vagues, l'ame irrésolue du héros, poussée tantôt d'un côté tantôt d'un autre, attache vivement notre attention, jusqu'à ce qu'enfin il reconnoisse la voix de la vertu qui l'arrache à son incertitude. Dès-lors tous les doutes disparoissent, tous les obstacles sont vaincus, sa résolution est invariablement prise, & rien ne peut désormais l'ébranler.

De-là l'origine & les grands effets des monologues qui, dans ces derniers tems, ont été substitués aux chœurs de la tragédie ancienne. Les monologues d'Auguste dans *Cinna* (1), de Rodo-

(1) Act. 4, sc. 2.

Ame dans la tragédie de ce nom (1), d'Agamemnon dans *Iphigénie* (2), de Caton dans la tragédie d'Addiſon (3), d'Enée dans la *Didon* de Métaſtaſe (4), ſont des chefs-d'œuvres dans leur genre; mais le fameux monologue d'*Hamlet* dans Shakeſpeare (5) les ſurpaſſe tous. Ce morceau eſt trop connu pour avoir beſoin d'être cité.

Parmi les différentes eſpeces de *ſublime*, celui des paſſions exige l'expreſſion la plus ſimple. Quand l'ame eſt tout-à-coup ſaiſie d'épouvante, de repentir, de colere ou de déſeſpoir, elle eſt toute entiere au ſentiment qui l'affecte; tout ce qui tend à l'en diſtraire devient pour elle un ſupplice: occupés de la quantité d'idées qui ſe préſentent à nous au moment d'une affection violente, qui ſe preſſent pour chercher une iſſue, & que la bouche ne ſçauroit exprimer toutes à la fois, nous héſitons & nous pouvons à peine

(1) Act. 3, ſc. 3.
(2) Act. 4, ſc. 3.
(3) Act. 5, ſc. 1.
(4) Act. 1, ſc. 19.
(5) Act. 3, ſc. 2.

articuler les mots qui s'offrent les premiers.

Que pourroit dire Œdipe, par exemple, dans l'affreux instant où toutes les horreurs de son sort lui sont révélées, où il sent que l'horrible malédiction qu'il a prononcée sur le meurtrier de Laïus, doit s'accomplir sur lui-même? Le poëte lui fait dire: *Je n'attendois pas moins!* Tel est le langage de la nature; c'est le premier soupir qui échappe à un malheureux, au moment où son ame devient le théâtre des plus terribles passions.

Combien ce même Œdipe, & le spectateur avec lui, n'est-il pas effrayé, lorsque le Grand Prêtre lui dit:

Vous le voulez.... eh bien, c'est....
(*Œdipe*) Acheve, qui?
(*Le Grand-Prêtre*) Vous.

Ce monosyllabe *vous*, ainsi que le mot de *Médée* dans la tragédie de Corneille qui porte ce nom, produit une émotion bien plus forte que les discours recherchés que le poëte eût pu mettre dans la bouche de ses héros.

Lorsqu'Inkel est sur le point de sacrifier à son avarice inhumaine sa libé-

ratrice Yariko qui l'aimoit ſi tendrement, le Poëte la fait s'écrier :

« Moi, qui ſuis enceinte.... Moi ».

C'eſt la nature même qui parle par la bouche de l'innocente Yariko ; ce *moi* renferme tout à la fois & les reproches les plus amers & les repréſentations les plus pathétiques qu'elle eût pu faire à ſon amant. J'ai lu autrefois une imitation en grands vers de ce conte de Gellert, où l'on ſembloit avoir voulu l'emporter ſur l'original ; ces paroles d'Yarico parurent ſur-tout à l'auteur n'être pas aſſez étendues ; il y ajouta, ſi je m'en ſouviens bien, un long diſcours ſur la vertu, la reconnoiſſance, l'humanité, le châtiment du crime, *&c.* en un mot il mit dans la bouche d'Yarico tout ce que Gellert avoit laiſſé à ſentir au lecteur, & peut-être auſſi ce que, d'après le caractere d'Yarico, elle n'avoit pu ſentir elle-même. Je comparai ce paraphraſte à un ſculpteur qui voudroit élargir la bouche du Laocoon antique, afin qu'il parût crier plus fort (1).

(1) Voyez *Gedancken von der nachahmung*

Longin a déja observé que souvent le vrai *sublime* s'exprime par le silence même. « L'élevation de l'esprit, dit-il dans la neuvieme section de son traité, » est une image de la grandeur » d'ame ; de-là vient que nous admi- » rons souvent la simple pensée d'un » homme, lors même qu'il ne parle » pas : tel est le silence d'Ajax dans les » enfers (1) ; silence plus éloquent que » tout ce que ce héros eût pu dire ». Ce trait a été imité par Virgile, lorsque Didon rencontre Enée dans les champs Elisées.

Klopstock, parmi les modernes, a également essayé de le mettre en action dans ce passage où le pénitent Abbadonna aborde l'ange Abdiel dont il étoit l'ami avant sa chûte, mais je n'ose décider avec quel succès.

Cette éloquence muette, si l'on peut la nommer ainsi, alliée à propos avec le *sublime* dans les passions, peut produire les plus grands effets sur l'ame d'un spectateur attentif.

---

der griesſchischen wercke in der Malerey und der Bildhaver-kunst. Page 22.

(1) Odyssée, l. 11, v. 563.

Dans l'*Œdipe* de Sophocle, le pasteur Corinthien dit à Œdipe, en présence de Jocaste, qu'il peut retourner à Corynthe, que Mérope n'est point sa mere, ni Polybe son pere; mais que lui berger l'ayant trouvé sur le mont Cythéron, l'avoit porté à Corynthe : à cette nouvelle, Jocaste est frappée comme d'un coup de foudre. La voilà pleinement instruite de l'horreur de sa destinée; c'est sur ce mont qu'elle a fait exposer son fils, de peur qu'un jour, suivant le mot de l'oracle, il ne fût le meurtrier de Laïus son pere; Œdipe y a été trouvé, & il est actuellement son époux. Les discours obscurs de Tiresias s'éclaircissent tout-à-coup dans son ame; elle perd l'usage de la parole, la douleur l'accable & la rend immobile. Ce fils devenu son époux, continue à interroger le berger. Quel désespoir farouche doit se peindre dans les regards de la malheureuse Jocaste, pendant tout cet entretien! Œdipe déchiré par les doutes les plus affreux, se laisse pousser par la curiosité à lui faire quelques questions; alors réveillée comme d'un profond sommeil, elle s'écrie:

Quoi ! qu'a-t-il dit ? Au nom des Dieux, Œdipe.... ah ! si ton repos t'est cher, cesse d'interroger.... je suis déja assez malheureuse.

(*Œdipe.*) Je vous entends, Jocaste ; mais soyez tranquille. Fussé-je descendu du plus vil des esclaves, vous ne devez pas en rougir.

(*Jocaste.*) Ah, Seigneur ! si j'ai sur vous quelque empire, je vous en conjure, renoncez à sçavoir....

(*Œdipe.*) Non, j'y suis trop intéressé ; il faut que la vérité paroisse.

(*Jocaste.*) Si vous sçaviez les raisons que j'ai pour vous en détourner !

(*Œdipe.*) Eh ! voilà ce qui redouble ma crainte & ma curiosité.

(*Jocaste à part.*) Déplorable Prince !.... puisses-tu ignorer éternellement ta destinée !

(*Œdipe.*) Qu'on amene à l'instant l'autre Berger.... Laissons la Reine rougir toujours de ma naissance & tirer vanité de la sienne.

(*Jocaste.*) O le plus malheureux des mortels !.... Eh bien.... Je ne puis parler.... C'est la derniere fois que je te parle. [*Elle sort.*]

Ainsi s'énonce le vrai *sublime* dans les passions. Le silence de Jocaste tant qu'on ne lui adresse point la parole, ses regards pleins d'un désespoir farouche, la contraction & le tremblement convulsif, dont une excellente actrice doit accompagner ce terrible silence, jettent dans la derniere épouvante le spectateur dont l'impatience d'Œdipe & le développement qui se prépare irritent l'inquiete curiosité. Œdipe n'est point encore, il est vrai, pleinement instruit du sort de Jocaste; mais les pressentimens que lui donne sa conduite, la réponse de l'oracle, les discours de Tirésias, n'en sont que plus affreux. Enfin Jocaste parle, mais quel langage! quel trouble! *Quoi! qu'a-t-il dit? Au nom des Dieux, &c.* En sortant, elle donne suffisamment à entendre quel projet elle roule dans son cœur: *C'est la derniere fois que je te parle.* Qui ne tremble alors pour sa vie? Qui ne la suit des yeux & ne souhaite qu'on puisse la soustraire à son désespoir? Œdipe n'est occupé que de lui-même. Jocaste sort, & au commencement du cinquieme acte nous apprenons que nos alarmes n'étoient que trop fondées.

Voilà ce que nous avions à dire c
sublime du premier genre, où le pri
cipe de l'admiration repose dans
chose même qu'on représente. Pe
être m'y suis-je arrêté trop long-tem
mais le *sublime* dans les sentimens
exigé des détails d'autant plus éte
dus, que parmi tous les exemples q
cite Longin, on n'en trouve pr
qu'aucun qu'on puisse placer da
cette classe. J'en excepte cependant
silence d'Ajax qui y appartient effe
tivement, ainsi que l'exclamation co
nue de ce héros : « O Jupiter ! diss
» les ténebres & fais-nous périr à
» clarté des cieux (2) ».

Le second genre de *sublime* est cel
où l'admiretion tombe sur le génie
les talens de l'artiste. L'objet peut so
vent n'avoir en soi rien d'élevé
d'extraordinaire ; mais nous admiro
la grandeur des talens du poëte,
force & la fécondité de son imagir
tion, son coup d'œil sur la nature d
choses, sur les caracteres & sur l
passions, la maniere grande & nol
dont il a sçu exprimer sa pensée. U

(1) Longin, ch. 9.

moura

ιourant qui se roule sur le champ de ataille n'est pas un objet propre à exiter l'admiration ; mais peut-on ne as admirer le génie de M. Klopstock ans la peinture qu'il en a tracée ? Pour uvrir un champ vaste à de grandes ensées, ce n'est pas un homme ordiaire qu'il a peint dans cette affreuse osition, c'est un Athée.

« Le vainqueur menaçant qui s'a-
» vance, le coursier fougueux qui se
» cabre, le cliquetis des armes, les
» cris de fureur des mourans, le ton-
» nerre du ciel, tout seme autour de lui
» l'épouvante & la terreur : renversé
» par un coup terrible, sur des ca-
» davres sanglans, il croit toucher au
» néant ; cependant il se releve, il
» existe encore, il pense encore, il
» maudit encore son existence ; de
» ses mains froides & défaillantes il
» jette son sang vers le ciel : *Dieu !*
» s'écrie-t-il en blasphémant, & il
» voudroit encore le nier ». *Mess.*
tom. 1, *ch.* 4.

Les traits dont se sert ici le poëte pour dépeindre l'affreux tumulte du

champ de bataille, & ce que les peintres appellent *fracas*, produisent dans l'ame du lecteur la plus vive émotion; mais au milieu de ce tumulte, la rage & le désespoir de l'Athée qui sent en ce moment qu'il existe un Dieu, attire sur lui toute notre attention...... Quelle pensée !

« *Dieu!* s'écrie-t-il en blasphé» mant, & il voudroit encore le nier ».

Que la description suivante d'un homme expirant est sublime !

« Les yeux d'un mourant se ternis» sent; ils sont fixes & ne voyent plus » rien; la face de la terre & des cieux » s'éclipse pour lui dans une nuit pro» fonde; il n'entend plus ni la voix » des hommes, ni les tendres gémis» semens de l'amitié; lui-même il ne » peut parler, sa langue tremblotante » peut à peine bégayer un adieu plein » de trouble; bientôt il respire plus » profondément; une sueur froide « coule le long de sa face; son cœur » bat lentement, son cœur ne bat » plus, il meurt ». *Mess. tom.* 1, *ch.* 5.

Cette defcription a effentiellement une grande analogie avec celle de l'amour jaloux de Sapho, que Longin nous a confervée, fragment précieux & qui, pour nous fervir de l'expreffion du *fpectateur* Anglois, doit être pour les poëtes ce que le *torfe* fut pour Michel-Ange. Tous ces objets peuvent n'avoir rien de fublime en eux-mêmes, mais l'artifte a fçu leur en prêter les traits & le caractere.

Le célebre paffage de Démofthene eft encore de ce genre :

« Voulez-vous, dites-moi, courir » fans ceffe çà & là & vous demander » les uns aux autres, que dit-on de » nouveau ? Et que peut-il y avoir » de plus nouveau que ce que vous » voyez ? Un homme de Macédoine » veut envahir toute la Grece. Phi» lippe eft-il mort ? Non, mais il eft » malade. Eh que vous importe fa » mort ou fa vie ? Quand le ciel vous » en auroit délivré, vous vous fe» riez bientôt vous-mêmes un autre » Philippe ».

Où est le sublime de ce passage ? Que peut-on y admirer, si ce n'est l'art & la finesse de l'orateur qui sait faire un heureux usage des moindres circonstances, pour donner à son discours de la force, de l'ame, de la vie ?

Personne n'a possédé, dans un degré plus éminent que Shakespeare, l'art de mettre à profit les moindres incidens & d'en composer le *sublime* même. L'effet qui résulte de ce procédé doit être d'autant plus énergique, qu'on s'attend moins à voir les plus grandes choses sortir du sein des plus frivoles sujets. Je vais en citer un exemple tiré de la tragédie d'*Hamlet*. Le Roi fait donner un divertissement pour dissiper la mélancolie du Prince ; on joue la comédie : *Hamlet* a vu représenter la tragédie d'*Hécube* ; il paroît assez tranquille. Ceux qui étoient avec lui le quittent.... On s'étonnera du parti que Shakespear fait tirer d'un incident si ordinaire.... Le Prince s'entretient avec lui-même :

« Comment se peut-il que cet Histrion qui n'éprouve qu'une feinte » douleur, plie ainsi son ame à son

» gré ? Les fantômes de ſon imagina-
» tion enflamment ſon viſage, inon-
» dent ſes yeux de larmes, alterent ſa
» voix & troublent ſes regards ; &
» tout cela pour qui ? .... Pour Hé-
» cube.... Eh ! que lui importe Hé-
» cube ? & il pleure !..... Ah ! que
» feroit-il donc, s'il étoit agité par la
» paſſion qui me dévore, *&c.* » ?
Hamlet, act. 2.

Quel chef-d'œuvre ! L'expérience nous apprend que les perſonnes affligées trouvent, au milieu même de la diſſipation, un paſſage ſubit à l'idée qui les accable, & que plus on croit les en avoir détournées, plus promptes elles ſont à s'y replonger. Cette obſervation a guidé le génie de Shakeſpeare, tant qu'il a eu à peindre la mélancolie. Son *Hamlet* & ſon *Lear* ſont pleins de ces tranſitions inattendues, qui étonnent & raviſſent le ſpectateur.

Quand l'artiſte veut nous faire ſentir *contemplativement* dans ſon ouvrage toute ſa ſupériorité, il doit tourner ſes vues du côté des beautés les plus eſſentielles & les plus ſuſcep-

tibles de grandeur. Les petits détails, les touches soignées font honneur, il est vrai, à la main du maître & nous prouvent son étude & son application à nous plaire; mais ce ne sont pas là les parties qui forceront notre admiration : ce droit, ou plutôt cet empire, n'appartient qu'aux qualités extraordinaires de l'esprit, prises dans le sens le plus rigoureux; ainsi, partout où nous verrons éclater dans un ouvrage de l'art le caractere sensible du génie, nous payerons nécessairement à l'artiste le tribut d'admiration qui lui est dû. Mais le dernier *fini* d'un tableau, des détails accessoires de peu d'importance, quoiqu'en effet ils appartiennent à l'art, sont bien loin d'en former la partie essentielle; ils sont trop sentir le soin & la peine; & les éloges qu'on accorde à cette espece de mérite, sont toujours pris sur ceux que nous arrache le génie.

Il est donc libre à l'artiste de déployer dans ce genre de *sublime* toutes les richesses de son art, pour mettre dans leur véritable jour les beautés qu'a sçu produire une imagination heureuse; & c'est par-là que ce genre

est distingué du premier, où l'on doit préférer une expression simple & naïve. Cependant dans ce second genre, l'artiste ne doit ni juger dignes de son attention & de son application, ces beautés de détail qui pourroient occuper long-tems un esprit médiocre, ni les rejetter entiérement quand elles s'offrent d'elles-mêmes. Pour rendre mon idée plus sensible, je citerai un seul exemple. Le Psalmiste saint dit du soleil, *ps.* 18, ℣. 6:

« Il s'avance, comme l'époux qui » sort de sa couche nuptiale; il s'em» presse, comme un géant, de com» mencer sa course ».

Ces deux images sont véritablement sublimes, & Hogarth trouve dans la derniere, une pensée analogue au fameux Apollon antique, à qui l'artiste a si merveilleusement donné le caractere du Dieu du jour, par la promptitude avec laquelle il paroît s'avancer & lancer ses traits, si toutefois des traits peuvent représenter les rayons du soleil. Croiroit-on que dans les mains même d'un aussi

grand maître que Rousseau, ces bea
tés, si elles ne se sont totaleme
éclipsées, ont au moins beauco
perdu de leur sublimité ?

> Cet astre ouvre sa carriere,
> Comme un époux glorieux
> Qui, dès l'aube matinale,
> De sa couche nuptiale
> Sort brillant & radieux.
>
> L'univers à sa présence
> Semble sortir du néant ;
> Il prend sa course, & s'avance
> Comme un superbe géant.

On trouve ici les huit mots que r
ferme le texte, paraphrasés en n
vers ; mais qu'ils ont souffert de ce
amplification ! M. Cramer a conse
à la premiere image toute sa briéve
mais la seconde a encore moins pe
dans la traduction françoise que d
la sienne.

Au reste, il paroît par notre exp
cation, que ce second genre de
blime peut consister dans la pensée a
que dans l'expression : en premier li
pour ce qui est du ressort de la pens

dans le sens, dans l'imagination, dans l'invention, dans les images, les sentences, les sentimens, l'expression des caractères & des passions, la peinture des mœurs des hommes & des objets de la nature : secondement, pour ce qui regarde l'expression, dans le mouvement & les graces de la diction, dans le choix de certains mots qui désignent les propriétés les plus sensibles, dans l'ordonnance & la liaison de ces mots, & enfin dans l'harmonie & la consonance des périodes; car toutes ces beautés font briller les talens de l'artiste.

Il suit de-là que le *sublime* de la seconde espece ne differe que d'un degré, de la beauté simple, & qu'ainsi il est aisé de la confondre avec elle; car toutes les beautés de l'art présupposent un exercice des forces plus ou moins grandes de l'ame, capable d'exciter l'admiration dans un degré relatif, & propre par conséquent à être sublime.

Je ne rappellerai point ici que dans les productions de l'art on trouve très-souvent ces deux genres de *sublime* unis l'un à l'autre; j'ai déja remarqué

dans le *traité des principes des beaux-arts*, que l'habileté de l'artiste ajoutoit au plaisir que nous trouvions dans la ressemblance produite par l'imitation, & cela peut s'appliquer en général à toutes les beautés de ce genre. Aussi dans beaucoup de cas la sublimité du sujet est-elle mariée avec celle de l'expression; mais à mesure que l'admiration portera davantage ou sur l'objet même ou sur les talens de l'artiste, l'expression sera plus ou moins embellie, ce qu'on doit abandonner dans les cas particuliers à la décision des gens de goût. Il ne seroit pas moins superflu d'éclaircir ces réflexions par des exemples : le traité de Longin qui paroît ne s'être uniquement occupé que de ce second genre de *sublime*, est entre les mains de tout le monde. Mon dessein a été simplement de rendre un peu plus claire l'idée du *sublime* dont il est si souvent fait mention dans les ouvrages des beaux-arts & des belles-lettres. Il me suffira d'ajouter encore quelques réflexions.

Longin dit dans le cinquieme chapitre de son traité : « Vous pouvez » être généralement assuré que ce qui

» plaît dans tous les tems & à tous les » hommes, eſt réellement beau & ſu» blime ». Perrault s'éleve contre la propoſition de Longin & dit dans ſa réponſe à l'onzieme remarque de Boileau ſur cet auteur, « que d'après » cette regle on trouveroit bien rare» ment le *ſublime*, parce que des hom» mes qui différent d'âge, d'éducation » & de mœurs, ſe repréſentent la » même choſe ſous un point de vue » différent ». S'il eſt queſtion du *ſublime* du ſecond genre, il me paroît que Perrault n'a pas tort : il faut ſouvent, pour pouvoir admirer les talens de l'artiſte, avoir pénétré profondément dans les myſteres de l'art; & le nombre des connoiſſeurs éclairés & profonds eſt ſi rare! Mais le *ſublime* dans les objets, & ſur-tout dans les ſentimens, doit néceſſairement affecter toutes ſortes d'hommes, en ſuppoſant qu'ils entendent les mots qui l'expriment. Les ames vulgaires & chez leſquelles le ſentiment n'eſt pas entiérement corrompu, doivent trouver le *ſublime* dans les ſentimens d'autant plus admirable, qu'il s'éleve davantage au-deſſus de leurs idées &

qu'elles auroient moins imaginé que l'esprit humain fût capable d'une telle perfection. Mais, dira-t-on, les meilleurs critiques n'ont-ils pas élevé des disputes sur les passages qu'on devoit regarder comme sublimes? Celui de l'Ecriture-sainte, par exemple, *Dieu dit: que la lumiere se fasse*, &c. appartient inconteſtablement au *sublime* du premier genre, & néanmoins de sçavans hommes ont prétendu le contraire. Où est donc cet accord, cette unanimité d'admiration, que nous devons regarder comme le signe du *sublime* du premier genre? Je réponds que les adversaires de Longin n'ont jamais douté que cet ordre de Dieu & la promptitude de son accomplissement, *que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit*, ne fût sublime en lui-même; mais ils n'ont pas voulu accorder que l'intention du législateur Hébreu ait été de dire par-là quelque chose de sublime; c'est-à-dire, ils conviennent que ce passage est sublime, considéré dans le premier genre: mais ils doutent qu'il le soit dans le second. On voit, par les ouvrages polémiques que ce passage a fait naître, combien

les critiques craignent de s'entendre. Un des partis envisage uniquement la sublimité de la chose & la simplicité de l'expression, tandis que l'autre ne parle que du dessein de Moyse qui, humainement parlant, ne cherchoit point alors à exalter son imagination pour produire quelque chose de sublime.

Longin a également tort d'avancer qu'une chose est véritablement belle & sublime, lorsqu'elle plaît en tout tems & à tous les hommes; mais s'il s'agit du premier genre de *sublime*, on peut renverser la proposition & dire que le *sublime* doit plaire à tous les hommes & dans tous les tems. Ce qu'on lit à la suite du passage de ce critique, nous montre que par cette expression, *ce qui plaît en tout tems & à tous les hommes*, il a eu particuliérement en vue le *sublime* de la premiere espece, quoiqu'il n'ait pas fait précisément cette distinction essentielle. Voici ses paroles : « Quand des gens « d'inclination, de mœurs, de pro» fession & d'âge différens, sont tous » frappés de quelque chose, cet ac» cord, cette unanimité est la preuve

» certaine que ce qu'ils admirent a in-
» failliblement en soi de la grandeur &
» de l'élévation ».

Au reste, puisque le *sublime* ne se trouve que dans les facultés grandes & extraordinaires de l'ame, nous exclurons avec justice, tant du premier que du second genre, l'*esprit* vulgairement dit, ou *la faculté de remarquer dans des objets différens quelque rapport qui en soi n'est d'aucune importance.* Les antithefes, les chûtes épigrammatiques, toutes ces tournures artificielles & contraintes peuvent, à la vérité, nous amuser un moment, mais elles ne sçauroient exciter notre admiration; elles y sont même un obstacle, en ce qu'elles caractérisent un esprit borné: car quel autre qu'un esprit médiocre & borné peut mettre de l'importance à avoir apperçu de semblables analogies? Ces petites subtilités sont absolument étrangeres à l'expression des passions; l'ame la plus étroite est alors trop occupée pour remarquer de si futiles rapports: ce n'est que dans l'état d'indifférence que l'ame a assez de loisir pour s'amuser à des bagatelles. Ceci toutefois ne regarde

que les esprits trivialement subtils, car il en est qui s'occupent, non de frivoles analogies, mais de vérités fécondes & de sentimens véritablement grands; & ce genre d'esprit, bien supérieur au premier, est dans les beaux-arts une source abondante de sublime & de merveilleux. La passion même la plus violente n'exclud point une antithese qui renferme un grand sentiment ou une vérité essentielle. Les bons écrivains de l'antiquité connoissoient bien ce vrai genre d'esprit qui satisfait, émeut & instruit tout-à-la-fois, mais auquel quelques-uns de leurs imitateurs ont substitué un brillant frivole qui éblouit plus qu'il n'éclaire. On peut citer pour exemple de pensées sublimes mises en antitheses, les passages suivans :

1°. La réponse d'Alexandre à Parmenion, quand il dit à ce Prince : « Si j'étois Alexandre, j'accepterois « les offres de Darius ; & moi aussi, » repartit Alexandre, si j'étois Parme- » nion ».

« 2°. Que celui qui ne veut rien

» craindre, disoit un ancien Philoso-
» phe, apprenne à craindre Dieu ».
C'est probablement de-là que Racine a tiré ce beau vers :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point
d'autre crainte. *Athal. act.* 1, *sc.* 1.

Sperat infestis, metuit secundis
Alteram sortem bene præparatum
Pectus. Hor. liv. 2, od. 10.

« Tout étoit Dieu, excepté Dieu » même ; & le monde que Dieu avoit » fait pour manifester sa puissance, » sembloit être devenu un temple d'i- » doles ». *Bossuet, hist. univ.*

« Bien au-dessous d'eux (des An- » ges), le genre humain est tout-à- » la-fois citoyen du ciel & du néant ; » Dieu l'a destiné, en partie pour l'é- » ternité, en partie pour la mort : être » mitoyen entre l'ange & la brute, il » se survit à lui-même, il meurt & ne » meurt pas ». *Haller.*

.... « L'homme ! d'où vient-il ? Trop » petit pour être Dieu ; il est trop

» grand pour être l'ouvrage du hasard ».
Lessing.

« Dans quelle tristesse, dans quels » chagrins ai-je passé mes premieres » années ! trop jeune encore pour être » homme, toujours cependant assez » vieux pour mourir ». *Lessing.*

» La mode & le préjugé partagent » l'empire du monde, l'un gouverne » le dehors & l'autre le dedans ».
Dusch.

Exemples d'antithefes pathétiques & propres à émouvoir :

« Comment cette ville, jadis si peu» plée, est-elle aujourd'hui si déserte ? » La Maîtresse des nations, la Reine » des provinces, est devenue tribu» taire ». *Jerem.* ℣. I.

Annibalem pater filio meo potui placare. Filium Annibali non possum. - - - - - Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret Populus Romanus.... tu sustinebis ? - - - - Deterreri hîc sine te potiùs, quàm illic vinci. Valeant apud te mea

preces, sicut pro te hodie valuerunt.
Tit. Liv. l. 23, n. 9.

Le *sublime* en général, & particuliérement celui de la premiere espece, est lié si étroitement à l'expression naïve, ainsi que nous l'avons déja remarqué, qu'il est inutile d'examiner en quoi consiste le *naïf* & jusqu'à quel point on peut en faire usage dans les ouvrages de littérature. Nous n'avons en allemand aucun mot qui désigne cette propriété de l'expression; *natürlich, ungekünstelt* (1) disent trop peu: car dans la vie ordinaire on s'exprime naturellement & simplement sans être naïf; *noble simplicité* au contraire dit trop & ne désigne qu'un certain genre de *naïf*. En effet, il y a telles expressions qu'on dit souvent être naïves, quoiqu'elles ne soient rien moins que nobles. Ainsi en nous servant du mot étranger *naïf*, cherchons à fixer l'idée que nous devons y attacher.

La simplicité est, sans contredit, une qualité essentielle du *naïf*; la naï-

(1) Naturel, sans art.

veté finit où commencent les ornemens. Voilà pourquoi le *sublime* dans l'expression ne sympathise point avec le *naïf.* Mais la seule simplicité ne suffit pas; elle doit renfermer en elle-même une vérité importante, une belle pensée, un sentiment noble ou une passion qui se manifeste simplement & sans art. Une expression purement simple ne nous touche point; mais quand une belle pensée l'anime, nous éprouvons un sentiment délicieux, & nous disons avec satisfaction : *voilà du naïf.* Les mœurs qu'ont de nos jours les habitans de la campagne sont de la plus grande simplicité; mais sont-elles aussi naïves que celles des bergers d'Arcadie & des hommes de l'âge d'or, qui n'ont peut-être jamais existé que dans l'imagination des poëtes? Quelle est la cause de cette différence, si ce n'est la noblesse des sentimens, jointe à cette apparente simplicité qu'on prête aux habitans de l'ancienne Arcadie? Ainsi nous croyons qu'on peut définir le *naïf* de la maniere suivante : *Quand un objet qui a de la grandeur, de la beauté, ou qui est présenté sous un aspect intéressant, est exprimé par un*

signe simple, cette expression est naïve.

Cette définition s'accorde merveilleusement avec tous les exemples où la personne dans la bouche de laquelle on place le *naïf*, met en effet de la noblesse & de la grandeur dans ses pensées, & la plus grande simplicité dans les signes. Par exemple : Virgile dit dans sa troisieme églogue :

Malo me Galatæa petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Cela est extrêmement naïf. La fuite de la bergere semble n'être purement qu'un badinage; mais un tendre amour en est le principe : *lasciva puella*. Elle excite par ce jeu charmant le berger à la suivre derriere les saules : pouvoit-elle lui donner à connoître sa passion secrette plus adroitement ?

Le *Jean* de M. de Hagedorn exprime avec la derniere simplicité le contentement de son ame, sa satisfaction, son application au travail & sa confiance en la providence divine. Il a les sentimens d'un philosophe, sans en avoir le babil fastueux. Il confond son riche voisin sans maximes profondes,

ſans étalage de morale. Toute ſa conduite eſt naïve.

Ces vers-ci ſur la vache d'airain de Myron;

« O Berger! pourquoi retournes-tu
» ſur tes pas & me frappes-tu de ton
» aiguillon pour me faire avancer? Je
» ſuis la vache de l'artiſte Myron, je
» ne vais pas avec toi ».

Ces vers, dis-je, ſont naïfs parce qu'au premier coup-d'œil ils paroiſſent être un ſimple récit, & qu'au fond ils renferment une louange très-flatteuſe pour l'artiſte.

Cependant il eſt des exemples où celui qui dit quelque choſe de naïf, n'étend pas ſa penſée au-delà de la ſignification des mots dont il ſe ſert; mais les circonſtances ont mis l'auditeur en état d'en ſentir la fineſſe. Dans le *George Dandin* de Moliere, Lubin raconte à Dandin lui-même, ſans le connoîrre, les coquetteries de ſa femme & lui défend d'en laiſſer rien venir aux oreilles du mari; en ſortant, il lui répete : *bouche couſue au moins!* La ſituation eſt naïve; Lubin n'a d'autre

deſſein que celui de babiller un peu
il réveille, ſans y penſer, la jalou
de Dandin.

Ce paſſage ſi connu de Geller
Fables, liv. 2, *pag.* 115 :

« Que dites-vous, papa ? Vous vo
» trompez ; moi je n'aurois que q
» torze ans ! non, non, j'ai quato
» ans & ſept ſemaines ».

Ce paſſage, dis-je, eſt extrêmem
naif, parce que la petite fille trah
ſans le ſçavoir, le deſir ſecret de
cœur ; elle veut montrer à ſon p
qu'il s'eſt trompé de ſept ſemaines
prouver par-là combien elle ſç
compter juſte. Elle en dit plus qu'e
n'auroit voulu, & par-là ſa répo
eſt naïve.

La définition du *naïf* doit donc s
tendre encore plus loin : *Quand*
choſe déſignée, qui a ou qui peut a
quelques rapports d'importance, eſt
primée par un ſigne ſimple, ſoit qu
deſſein de celui qui parle ait été de don
à entendre plus qu'il ne dit, ſoit qu'il l
fait ſans intention, dans les deux cas l'
preſſion eſt naïve.

Ainsi il est évident que dans le *naïf* la chose désignée est au-dessus du signe : aussi la sentons-nous bien plus vivement ; nous la connoissons alors *contemplativement*, car nous avons une connoissance contemplative d'une chose, quand nous nous représentons l'objet plus vivement que le signe. L'expression naïve donne une connoissance *comtemplative parfaite* & *sensiblement parfaite*, lorsqu'elle nous fait appercevoir une foule de caracteres : par conséquent le *naïf* est conforme au but des beaux-arts, puisque leur principe consiste dans une représentation *sensiblement parfaite*.

Telle est la raison pour laquelle nous avons appellé *naïve* l'expression du *sublime* du premier genre ; car les signes en sont simples & dépouillés d'ornemens, & la sublimité se trouve, ainsi que la grandeur, dans l'objet même désigné.

Il faut aussi remarquer que l'Artiste n'ose jamais employer une expression naïve ou tels signes qui sont au-dessous de la chose désignée, si les circonstances, les affections actuelles & le caractere des personnes qu'il introduit

ne l'autorisent à préférer ces signes à ceux dont la noblesse égaleroit celle de la chose, ce qui arrive dans les cas suivans : 1°. dans le *sublime* du premier genre, & particuliérement dans les sentimens relevés &, comme nous l'avons dit plus haut, dans les passions; 2°. dans les pastorales ou poésies champêtres, où l'on peut s'attendre à trouver dans les personnages qu'on y fait parler, des pensées & du sentiment, mais non de l'affectation & des expressions étudiées : 3°. dans les paroles qu'on met dans la bouche d'un enfant innocent, tel que Joas dans l'*Athalie* de Racine, où ce jeune Prince fait à Athalie les reproches les plus amers dans les expressions les plus simples ; ou tel que la petite Arabella dans la *Miss Sara Sampson* de Lessing, où cet enfant parle avec tant de douceur & de tranquillité, dans le moment où l'ame de Mellefond & celle de l'inhumaine Marwood sont en proie aux plus violentes passions. Nous avons encore dans le même genre ce passage admirable d'Homere où le jeune Astyanax effrayé de l'aigrette qui flotte sur le casque de son pere,

se

se précipite épouvanté dans les bras de sa nourrice, tandis qu'Hector fait à Andromaque l'adieu le plus tendre; 4°. enfin dans les comédies, & en général dans ces morceaux badins, où le contraste entre l'expression & l'objet peut devenir plaisant, comme dans le passage que nous avons cité de *George Dandin* ainsi que dans celui de l'*Ecole des femmes* du même auteur, où Agnès raconte avec toute la simplicité possible, au soupçonneux Arnolphe, les libertés qu'elle a permis qu'Horace prît avec elle; libertés qui en elles-mêmes, ou du moins de son côté, pouvoient être innocentes, mais qui excitent dans l'ame d'Arnolphe la plus vive jalousie.

Voilà pourquoi le *naïf* excite ordinairement en nous un sentiment gai, qui approche beaucoup du rire; car la simplicité de l'expression fait avec la dignité de l'objet, ou avec les suites qu'il peut avoir, une sorte de contraste qui plaît & qui réjouit; & dans certains cas, cet état de l'ame n'est pas incompatible avec le sentiment le plus triste. Andromaque, les joues baignées de larmes, sourit de la frayeur naïve du

petit Astyanax. L'innocence de la jeune Arabella excite un sourire général dans les spectateurs, sans que l'émotion que produit la situation violente de Mellefont & de Marvood, perde rien de son effet. Il ne seroit pas difficile de prouver, je crois même l'avoir déja fait en partie dans mes précédens ouvrages, que le *naïf* peut être tantôt comique, tantôt tragique, & tantôt l'un & l'autre à la fois. Tout dépend de l'intérêt que nous prenons aux personnages du drame, d'où l'on sent combien est mal fondée l'opinion de quelques critiques qui veulent bannir du genre tragique tout sentiment qui peut exciter le rire jusqu'à un certain degré. Ce sujet méritoit d'être traité avec plus d'étendue, mais il n'entre pas dans le plan que je me suis proposé.

On demandoit à Melanthius ce qu'il pensoit d'une tragédie de Denys; je ne sçaurois en juger, répondit-il; la grande quantité de mots dont elle est enveloppée m'a empêché de la voir. Il s'en faut bien que la même raison nous empêche de prononcer sur les

ouvrages de M. Mofes, & nous les comparerions plutôt à ces monumens de l'ancienne Rome, dont la partie fouterraine étoit encore plus confidérable que celle qui s'élevoit au-deffus de la furface du fol. Auffi, loin d'abréger ou d'extraire fes productions, nous ferions-nous au contraire attachés à les étendre & à les développer, fi nous n'avions fait attention que le meilleur moyen d'intéreffer le lecteur, c'eft de le mettre dans la néceffité de penfer, & que pour cet effet il ne faut ni tout prouver, ni tout expliquer, ni tout dire (1).

(1) *Quando io vedo un Autore*, a dit un Italien de beaucoup d'efprit, *che ha più voglie, che non ha mofche l'eftate, che non rifina mai, che mi vuol render ragion di tutto, che non ha cofa ch'ei non mi voglia dire e racontare per filo e per fegno, oh ch'ei mi fa venire certa ftizzetta fina fina, parendomi ch'e' ne voglia giufto giufto ricondure alla fcuola.*



DISSERTATION sur la philosophie des anciens Etrusques, d'après M. Lampredi, *de l'Académie de Cortone.*

LES Etrusques furent un des plus anciens peuples de l'Italie. Cette nation plus cultivée, plus sçavante & plus célebre que toutes les nations qui l'environnoient, étoit établie & connue avant l'époque des Olympiades, c'est-à-dire, avant les tems historiques & dans les siecles fabuleux : aussi est-il difficile de rien prononcer touchant son origine. La diversité des opinions sur ce point, l'incertitude de la dénomination de ces peuples (1), la perte de leurs livres, le bouleversement produit par les Gaulois dans les villes situées sur la rive du Pô, tout cela fait que de l'ancienne Etrurie, qui s'étendoit peut-être de la mer Tyrrénienne

(1) Les Toscans ne furent pas les seuls que les Grecs appellerent Etrusques ; ils se servoient quelquefois de ce nom pour désigner tous les habitans de l'Italie.

au golfe Adriatique, nous ne connoissons bien positivement que les villes qui prirent part aux guerres des Romains.

Située dans un terrein fertile & sous un beau climat, riche & puissante par mer & par terre, célebre & connue dans les tems les plus reculés, magnifique & livrée au luxe & à la mollesse, elle devint enfin, comme tous les autres peuples, la victime & la proie de l'avidité romaine, & ne laissa pour tout héritage à ses nouveaux habitans que le bruit de son nom, & quelques tristes débris de sa premiere grandeur.

Tout ce qui regarde l'état extérieur des Etrusques, a été éclairci autant que le permettoit l'obscurité des tems, par les sçavantes recherches des Buonarotti, des Dempster, des Olivieri, des Maffei, des Gori & des Académiciens de Cortone; mais ce qui appartient à leur philosophie, n'a été touché qu'en passant & sans dessein, par Buonarotti, Brucker & le Marquis Maffei.

Je m'attacherai donc uniquement à cette partie jusqu'à présent négligée.

La Mythologie des Etrusques n'en-

tre pas dans mon plan ; elle a été suffisamment éclaircie par les critiques qui se sont exercés sur les Egyptiens, les Grecs & les Romains, lesquels avoient à peu près les mêmes Dieux, les mêmes Génies, les mêmes héros que les anciens Toscans.

La théologie naturelle des Etrusques, leur Cosmogonie, la *Keraunoskopie* ou doctrine fulgurale, la Médecine, la Botanique, la Méchanique & la Politique : voilà les points sur lesquels roulera ma dissertation.

Théologie naturelle.

Les auteurs de l'histoire universelle & le célebre Cudworth ont assuré que la doctrine des Etrusques touchant la nature & les attributs de Dieu, étoit saine & raisonnable. Je ne suis pas de leur sentiment ; je crois que ces savans n'ont pas assez examiné les monumens qui nous restent de la théologie Etrusque. « Ces peuples enseignoient & » croyoient que Dieu gouvernoit, par » sa providence, tous les êtres créés ; » que les contempteurs des loix & de » la Divinité encouroient son indigna

» tion, qu'il préparoit des châtimens » & des récompenses dans une autre » vie ; mais en est-ce assez pour dé- » montrer que leur théologie natu- » relle étoit conforme aux lumieres » de la raison ? Qui a parlé plus di- » gnement de la Divinité que les Stoï- » ciens ? En étoient-ils moins fatalis- » tes ? En combinant les passages épars » dans Seneque sur la théologie Etrus- » que, je trouve qu'elle avoit beau- » coup d'analogie avec la doctrine » de Pythagore sur la nature de » Dieu (1) ». Il n'y a qu'à les compa- rer pour s'en convaincre.

Selon les Etrusques, Dieu étoit le conservateur, le monarque, l'esprit universel du monde. Tous les noms

---

(1) On pourroit conclure de cette ressemblance, que Pythagore tenant son école dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit la grande Grece, avoit transmis ses principes aux Etrusques, ou que né lui-même en Toscane, il y avoit puisé sa doctrine dans sa jeunesse. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que plusieurs nations & plusieurs écoles avoient dans ce tems-là les mêmes opinions, sans se les être communiquées.

lui convenoient également. Il étoit le *Destin* (1), parce que tous les Êtres dépendoient de lui, & qu'il étoit la cause des causes : *la Providence*, parce qu'il conservoit l'équilibre du monde, qu'il en régloit le mouvement, & qu'il le soumettoit à des loix invariables : *la Nature ;* en effet, il étoit le principe de toutes choses, & son esprit vivifioit tous les Êtres : *le Monde ;* il étoit l'assemblage des Etres, un tout distribué en diverses parties, & inhérent dans chacune d'elle, un tout qui se

(1) *Eumdem quem nos Jovem intelligunt, custodem rectoremque universi, animum ac spiritum, mundani hujus operis dominum & artificem, cui nomen omne convenit. Vis illum* Fatum *vocare? Non errabis ; hic est ex quo suspensa sunt omnia, ex quo sunt omnes causæ causarum. Vis illum* Providentiam *dicere ? Rectè dices ; est enim cujus consilio huic mundo providetur ut inconcussus eat & actus suos explicet. Vis illum* Naturam *vocare ? Non peccabis ; est enim ex quo nata sunt omnia, cujus spiritu vivimus. Vis illum vocare* Mundum ? *Non falleris ; ipse enim est totum quod vides, totus suis partibus inditus, & se sustinens vi suâ. Idem & Etruscis visum est.* Senec. *Quæst. Natur. Lib.* 2, *cap.* 15.

soutient par sa propre force. Voilà le sentiment des Etrusques sur la nature de la Divinité. Quelle étoit sur ce point la doctrine de Pythagore? Il pensoit, s'il en faut croire Ciceron, Lactance, Minutius Felix, que Dieu étoit l'ame de la nature, l'esprit universel appliqué à toutes les substances & circulant dans tous les êtres (1). L'école Toscane se sert des mêmes expressions. On ne peut pas douter que cette doctrine ne fût celle de Pythagore : ce philosophe avoit reçu de Phérécide les premieres leçons de la sagesse; & Phérécide, grand admirateur de la doctrine d'Orphée, l'avoit développée dans un de ses ouvrages. Or on n'a qu'à lire les vers d'Orphée, on y verra clairement le systême de *l'émanation*, systême qu'il avoit puisé dans l'école Egyptienne. Cette doctrine passa aux Grecs par le canal des Egyptiens. Deux systêmes qui, dans leur origine, ont un principe différent,

(1) *Deum esse animum per naturam rerum omnium intentum & commeantem.* Cic. *de nat. Deor. Lib.* 1, *cap.* 11, Lactant. *Lib.* 1, *cap* 5, Minut. Fel. *Lib.* 19, *cap.* 7.

mais dont les conſéquences ſont le mêmes, dominoient dans les école de ces anciens philoſophes. Die étoit l'ame du monde, ſelon les uns il étoit le monde même, ſelon le autres.

Aux autorités que nous venons d rapporter pour démontrer que l théologie des Etruſques & de Pytha gore fut la même, on peut ajoute celle de Théophile d'Antioche & d Clément d'Alexandrie. Le premie appelle le Dieu de Pythagore, *l'an du cercle univerſel des êtres créés* (1) l'autre, *la nature, & l'auteur du mou vement de toutes choſes* (2).

Cette doctrine emporte avec elle l fataliſme; elle confond l'être ſu prême avec la matiere, & ſa ſubſtanc avec celle des êtres créés; elle e enfin néceſſairement liée avec le ſy tême émanatif des écoles de l'antiqu té, ſyſtême reproduit chez les Mo dernes, ſous le nom de Spinoſiſme C'eſt ainſi qu'en étudiant l'hiſtoire d

(1) Ψύχωσις τῶ ὅλω κύκλω. *Lib. 3 ad Auto*
(2) Φύσις καὶ αὐτοματισμὸς τῶν Πάντων. *P*
raen ad Gent.

l'esprit humain, on suit la trace des opinions les plus récentes jusques dans les siecles les plus reculés.

Cosmogonie.

La théologie des Etrusques n'a aucun rapport avec leur Cosmogonie, quoiqu'en dise Brucker. Suidas (1) dit avoir appris d'un sçavant historien de cette nation, que selon ces anciens philosophes, le Créateur avoit consacré douze mille ans à la formation & à la conservation de toutes choses. Dans le premier millenaire, Dieu avoit formé le ciel & la terre; dans le second, le firmament visible; dans le troisieme, toutes les eaux de notre globe; dans le quatrieme, le soleil, la lune & les étoiles; dans le cinquieme, tous les animaux, & dans le sixieme, l'homme. Le monde devoit durer six mille ans, & le cercle entier des choses créées étoit compris dans l'espace de douze mille.

Brucker trouve de la ressemblance

(1) *Art.* Τυῤῥηνία. *Tom.* 2, *p. m.* 758.

entre cette Cosmogonie & celle des Stoïciens. Il n'est pas difficile de le réfuter. Zenon expose lui-même en ces termes, dans Diogene Laërce, la génération du monde. « Au commen» cement, Dieu changea en eau la » matiere qui nageoit dans le vuide; » il laissa dans l'élément humide la se» mence qui devoit produire les gé» nérations futures; ensuite il engen» dra les quatre élémens ».

Cette Cosmogonie differe en tout de celle des Etrusques, dans l'ordre & la distribution des choses créées, dans la matiere & son développement.

Le feu, selon les Stoïciens, est la principale force motrice de l'univers; il pénétre, nourrit & soutient tous les corps, il donne la vie & la forme à tous les êtres. Rien de tout cela dans la Cosmogonie Etrusque; elle auroit plus d'analogie, à la durée près, avec la Genese de Moyse.

Le monde devoit s'éteindre & se renouveller huit fois. A chaque génération il devoit naître des hommes différens des autres. La révolution de la grande année étoit le tems fixé pour la

durée de la nouvelle génération. A la fin de cette année un prodige, dont les Etrusques se croyoient les interprêtes, devoit annoncer le bouleversement de la machine du monde & la destruction de tous les êtres.

Rien n'est plus célebre dans l'antiquité que l'extinction & la régénération du monde. Cette doctrine fut apportée de la Thrace, de l'Egypte & de la Phénicie, dans la Grece & dans l'Italie. On rencontre à chaque pas dans l'antiquité les traces de cette opinion. Orphée, un des premiers Théologiens de la Grece, enseignoit qu'un embrâsement universel devoit consumer la matiere, & que de ses cendres sortiroit un monde nouveau. Les termes de *destruction*, de *régénération*, de *déluge*, d'*incendie* se trouvent en mille endroits dans Aristote, Plutarque, Laërce, Philon, Clément d'Alexandrie, Eusebe, &c. Nous lisons, dans les Épîtres de Saint Pierre, que ce globe qui a été submergé autrefois, doit être à la fin des siecles dévoré par les flammes.

Ce fut dans l'école de Zénon que

ce sentiment sur la destruction & la régénération du monde eut le plus de crédit (1).

Les philosophes qui admettoient les générations successives, admettoient aussi la période de la grande année, dont la fin devoit être l'époque du bouleversement général. Censorin (2), en rapportant les opinions de plusieurs anciens, dit qu'Aristote entend par la grande, ou plutôt la très-grande année, la révolution entiere du soleil, de la lune & des cinq planetes, lorsque ces corps célestes seront revenus au même point d'où ils étoient partis. L'hyver de cette année est le déluge, l'incendie du monde en est l'été. Le même Censorin affirme que la *grande année* d'Orphée étoit de vingt mille ans, & celle de Cassandre de plus de trois mille siecles. Quant aux Etrusques, il paroît que leur grande période étoit de douze mille ans, & la durée totale, de huit générations de quatre-vingt-seize ans.

---

(1) Senec. *Quæst. Natur. Lib. 3, cap. 11.*
(2) *De Die natal. Cap. 16.*

Kéraunoſcopie.

La doctrine fulgurale des Etruſques n'eſt pas purement philoſophique, elle eſt liée à l'art des augures & de la divination qui la défigurent. Ils regardoient ces phénomenes naturels comme autant de ſignes de la volonté des Dieux. Auſſi le poëte philoſophe des Latins reproche-t-il à l'Etrurie la puérilité de ſes ſuperſtitions (1).

Les Etruſques diſtinguoient deux ſortes de foudres, les uns céleſtes & les autres terreſtres. Les premiers tomboient des nues obliquement & en ſerpentant, les autres s'élevoient en

(1) *Hoc eſt igniferi naturam fulminis ipſam*
Perſpicere, & quâ vi faciat rem quamque videre;
Non Tyrrhena retrò volventem carmina fruſtra
Indicia occultæ Divûm perquirere mentis,
Unde volans ignis pervenerit, aut in utram ſe
Verterit hic partem, quo pacto per loca ſepta
Inſinuavit & hinc dominatus ut extulerit ſe;
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

ligne droite (1). Ce systême sur la foudre fut renouvellé, il n'y a pas long-tems, par Maffei. On s'en mocqua, sans se douter qu'il appartenoit à l'antiquité, comme presque toutes les opinions modernes.

Jupiter tenoit dans sa main trois sortes de foudres, disoient les philosophes de l'Etrurie. Les premiers avertissoient sans frapper, & le Dieu les lançoit de son propre mouvement. Les seconds étoient à la fois un avertissement & une punition; Jupiter assembloit un conseil de douze Dieux, & c'étoit d'après leur avis qu'il foudroyoit la terre. Les derniers ravageoient & bouleversoient tout ce qui se trouvoit sur leur passage, mais ils n'étoient lancés que du consentement des Dieux supérieurs.

Il est vraisemblable, & Seneque

(1) *Etruria erumpere terra quoque fulmina arbitratur, quæ infera appellant brumali tempore facta sæva & execrabilia.... Argumentum evidens, quòd omnia à superiore cœlo decidentia, obliquos habent ictus; hœc autem quæ vocant terrena, rectos.* Pline, *Hist. nat. Lib. 2, cap. 33.*

est de ce sentiment, que cette doctrine étoit symbolique. Les Etrusques avoient adopté le procédé des Egyptiens & de Pythagore, qui cachoient leurs préceptes sous des emblêmes & des allégories. Ils vouloient donc enseigner aux petits & aux grands qu'il y a un souverain vengeur des forfaits, & que le crime ne reste jamais impuni. Ils vouloient apprendre aux Souverains & aux Juges qu'ils doivent être lents à punir, & plus enclins (1) au pardon qu'à la rigueur; que lorsqu'il s'agit de la vie & des biens des sujets, il est d'un homme sage de ne pas s'en rapporter à ses propres lumieres, & de consulter des Juges éclairés, libres de passions & de tout intérêt. Ils vouloient avertir les hommes en place qu'il faut proportionner avec équité le châtiment à la faute : *voluerunt admonere*, dit Seneque en parlant des Etrusques, *non eodem modo omnia esse percutienda*.

(1) *Quia Jovem, id est Regem, prodesse solum opportet, nocere nonnisi*, &c. Senec. *loc. cit. cap.* 33.

Médecine.

Le Marquis Maffei, trompé par un passage de Macrobe défiguré dans une citation, a cru que les Etrusques étoient versés dans l'anatomie. Cette assertion n'est pas prouvée. Ce qui est certain, c'est qu'ils étoient célebres chez les peuples voisins pour la bonté de leurs remedes. Ils faisoient un grand usage des eaux Thermales, très-abondantes dans leur pays, & dont en général les anciens usoient beaucoup, soit pour la propreté, soit pour la santé. Denis d'Halicarnasse fait l'éloge de ces bains chauds de la Toscane, & les Etrusques en connoissoient la vertu médecinale.

Botanique.

Ils s'appliquoient également à la Botanique; ce n'étoit pas chez eux une science de nom & de parade. Ils étudioient les vertus des plantes, & les combinoient avec la nature des maladies. Un passage de Pline prouve très-bien les connoissances des Etrus-

ques sur la nature & les propriétés des simples.

Méchanique.

Selon Diodore de Sicile & Athenée, ils furent les inventeurs de la trompette guerriere; ils perfectionnerent la navigation. Ce fut d'eux que les anciens emprunterent l'ancre, qu'ils graverent sur quelques-unes de leurs monnoies, comme pour attester qu'ils l'avoient inventée. L'ordre Toscan, le plus simple, le plus fort & le plus solide de tous les ordres d'architecture, est dû à ces peuples, comme son nom le prouve. Le hasard a fait imaginer les triglyphes, les metopes, les feuilles d'acanthe & les volutes, qui sont les ornemens des autres ordres, tous formés d'après l'ordre Toscan. Ils inventerent plusieurs machines trés-commodes, & ils cultiverent les arts utiles & agréables.

Politique.

Les Rois, les Princes, les Lucumons, les Lartes Etrusques, dont les historiens Romains font mention, ont

induit en erreur plusieurs critiques, qui se sont imaginés que les peuples Toscans vivoient sous la domination d'un seul Souverain.

Dans les monarchies, quelque mitigées qu'elles soient, le pouvoir de faire la paix ou la guerre est dans les mains du Monarque. Or on voit dans tous les historiens des guerres faites par les Toscans ; que chaque cité, indépendamment des autres, ou plusieurs cités liguées ensemble, traitoient de la guerre & de la paix, faisoient des alliances & des treves, exerçoient enfin toutes les fonctions de la souveraineté.

Les Véïens élurent un Roi ; les Etrusques en furent indignés au point, que dans une assemblée générale ils déciderent de ne leur donner aucun secours, tans qu'ils seroient gouvernés par un Roi.

Le Roi que les anciens Toscans élisoient quelquefois, ne jouissoit pas de la souveraine puissance ; c'étoit une espece de Général auquel ils confioient pour un tems la puissance exécutrice, lorsqu'ils se réunissoient pour quelque entreprise.

Quelle étoit donc la forme de gouvernement de ces peuples ? C'étoit, selon toutes les apparences, une république fédérative. L'amour de la liberté a fait imaginer cette constitution à plusieurs nations anciennes & modernes, trop foibles pour résister seules aux forces d'un ennemi puissant. Les villes de la Toscane étoient dans ce cas par rapport aux Romains; chaque cité se gouvernoit par ses propres loix, & toutes ensemble étoient soumises à des loix générales.

Les historiens de Rome ne parlent jamais des anciens Toscans, sans faire mention de la ligue confédérative de toutes les cités. S'agit-il de faire la guerre ou la paix, des alliances ou des treves, il n'est pas question des Lucumons ou des Lartes; ce sont les peuples de la Toscane qui sont nommés. Les traités de paix se font en leur nom, & jamais au nom d'un Roi. Cinq villes de la Toscane sont-elles vaincues par Tarquin l'ancien, toute la nation s'empresse à réparer leurs pertes, & l'assemblée générale décide que toute cité qui n'entrera pas dans la ligue formée contre les Romains,

ſera exclue de la confédération générale. Les Lartes, les Lucumons, les Princes & les Rois des Toſcans n'étoient donc que des Magiſtrats dont la puiſſance étoit limitée, & qu'on changeoit tous les ans.



ODE sur la vie humaine, traduite du Hollandois de M. Guillaume Van-Haaren.

Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit, subeunt morbi tristisque senectus,
Et labor, & duræ rapit inclementia mortis.

HELAS ! que nos jours s'écoulent rapidement ! Chaque instant nous enleve une partie de notre être. Que nos joies sont foibles ! que nos maux sont amers ! par combien de larmes nous expions le moindre plaisir !

L'heureux âge que celui de la premiere enfance ! Tout alors réjouit les sens, tout flatte le cœur. Pourquoi ce tems fortuné ne dure-t-il pas toujours ? ce tems où tout rit, où tout est un jeu !

Joue, aimable enfant, joue ; tous les plaisirs attachés aux grandeurs de ce monde ne valent pas celui que te

procure ton chariot de bois & ton château de cartes.

Bientôt des maîtres séveres t'apprendront la langue dans laquelle Démosthene haranguoit les citoyens de la Ville consacrée à Pallas, & celle que Ciceron parloit aux Souverains du monde.

O que ce travail est dur! que ces heures sont pénibles! Ces verges dont on te châtie ne sont que l'emblême des coups que le sort barbare te fera sentir dans un âge plus avancé.

Quel vaste champ se découvre à nos yeux! Jeune homme, que ton esprit est agité! comme ton sang bouillonne dans tes veines! Les passions qui se sont séparées de ton cœur, y allument un feu que rien ne peut éteindre.

Non, quand tu y verserois les flots de l'Océan, tu n'éteindrois point ce feu : comment la raison, dont l'œil s'ouvre à peine, parviendroit-elle à en tempérer l'ardeur!

Semblable

Semblable à l'aurore qui brille à l'Orient, & bien plus belle encore, la volupté ſe montre dans tout ſon éclat; mais ſon ſouffle eſt empoiſonné, & ſes regards donnent la mort auſſi promptement que la foudre.

Au milieu de ces combats tu vois tes jours s'avancer; devenu homme, tu es ſemblable à la fleur vermeille qui éleve ſa tête au milieu d'un jardin: mais hélas! quels nouveaux troubles enveloppent ton ame!

Le ſommeil fuit tes paupieres dès le matin; ſouvent même la nuit t'a refuſé le repos. Les craintes, les inquiétudes, les ſoucis, la défiance, l'envie, l'avarice te tiennent éveillé.

C'eſt alors que tu vois clairement la vanité de tout; tu ſens que la fortune légere ne connoît aucun frein; tu t'apperçois que la condition des mortels n'eſt qu'un ſonge qui ſe diſſipe.

Tandis que la joie ſemble te préſenter des fleurs, on t'annonce un événement funeſte: le ſort t'arrache

un ami, une épouſe plus chere que la vie, un enfant, gage de tes amours.

Fuis donc, cours dans des pays lointains, va, traverſe la zone brûlante, pour chercher les régions du midi; leur image te ſuivra par-tout; elle t'attend déja ſur le rivage.

La douleur eſt ſemblable aux bêtes féroces; elle eſt plus furieuſe qu'un lion enlacé dans des filets; elle ronge comme le ver; comme le vautour elle déchire le cœur.

Qui eſt-ce qui s'avance d'un pas lent, & courbé vers la terre? Son front eſt triſte comme l'entrée de la nuit; l'éclat pâle de la lune eſt moins foible que la lumiere de ſes yeux; ſa tête eſt comme un tems couvert & chargé de neige.

C'eſt la vieilleſſe. Mais que montrent ſes mains? Qu'eſt-ce quelle trace avec ſon doigt? Que veut dire ce monceau de terre qu'elle éleve? C'eſt le terme de tout, c'eſt le tombeau.

Combien en est-il pour qui le sort a été plus rigoureux encore ! La dure pauvreté leur fait sentir ses dents de fer ; ils entendent nuit & jour les gémissemens de tendres enfans qui demandent du pain.

Quoi ! la terre n'a-t-elle donc pas de quoi nourrir tous ses enfans ? O Ciel !... D'autres sont accablés par la maladie ; elle leur rend la vie insupportable au sein même de l'abondauce.

Souvent avant la fin de tes jours, la fortune te renverse, & l'on te voit comme un chêne élevé que la fureur des vents a déraciné & renversé par terre.

Un homme indigne monte à ta place ; la violence détruit ton héritage ; le crime & la calomnie teignent tes vêtemens ; aucun ami n'ose entrer dans ta maison, devenue le séjour du besoin.

Qu'est-ce que l'homme ? Que de puissance & que de foiblesse ! Lorsque

l'heure frappe, fût-il entouré d'une armée, un Roi tombe de son trône & se change en un monceau de cendres & de poussiere.

Toi; toi seul, Etre suprême & infini! toi, Pere & Monarque de tout ce qui a été & sera! tu n'as point de changement à craindre; jamais le pouvoir de ton sceptre ne sera diminué.

Les siecles anciens qui sont entiérement évanouis pour les hommes, les siecles qui viendront dans les derniers périodes des tems, tu les appelles & ils comparoissent devant ta face.

Tu les vois flotter aux pieds de ton trône, semblables à des quilles de vaisseaux battus par les vents & les flots; l'une est couronnée de l'olivier de la paix, l'autre est souillée de sang.

Tu as séparé le tems de l'éternité, c'est ta main qui modére l'essor de ses aîles, afin qu'il ne fût ni trop tardif ni trop prompt à s'envoler.

Le destin se tient à genoux à tes pieds ; il lit dans ton livre sacré les décrets irrésistibles de ta volonté ; mais lorsque tes yeux le rencontrent, ou tout change ou tout s'arrête.

Où la lumiere éternelle répand à toute heure un océan de délices qui jaillit du sein du Très-Haut, là il ne peut y avoir ni deuil ni tristesse ; la douleur fuit, & la mort meurt elle-même.



DISSERTATION sur le droit de défi ou de guerre en usage dans l'Empire d'Allemagne.

L'AMOUR de la liberté naît avec l'homme, & ce sentiment naturel sembloit devoir s'opposer à la formation des sociétés, si des besoins multipliés & pressans n'eussent porté invinciblement l'homme à s'unir avec ses semblables. Alors chaque individu a dû sacrifier une portion de sa liberté naturelle, pour la sûreté réciproque de tous, & a senti la nécessité d'acheter, d'une partie de ses droits, la possession tranquille des autres. C'est-là le fondement & le vrai lien de toutes les sociétés civiles. Elles ne peuvent subsister, si le droit de la vengeance n'est réuni à la puissance publique, & si cette puissance ne se charge de procurer la sûreté politique & civile aux particuliers, lesquels doivent se dépouiller entre ses mains du droit que l'égalité naturelle & le principe sacré de la conservation de soi-même, donne à tout homme d'opposer la

force à la force, & de se rendre à soi-même par des voies de fait, la justice qu'on lui refuse. L'administration se charge de pourvoir à ce double objet, par une juste application du pouvoir législatif. Jamais peuple policé n'a manqué de constituer des Juges pour l'administration de la justice, ni d'Officiers pour le maintien de la police dont le principal objet est la sûreté publique. Chez les nations même les plus barbares, dès qu'elles ont vécu en société, la nature des choses semble avoir indiqué des établissemens propres à remplir ces vues. Le droit inaliénable de sa propre conservation borne seul l'étendue de l'obligation du citoyen; & le seul cas où il rentre dans le plein exercice de sa liberté primitive, est celui où le pouvoir de la loi étant enchaîné ou anéanti par la violence ou l'injustice, il ne peut attendre de secours de cette même loi, sans être manifestement exposé à périr.

L'amour, peut-être excessif, des anciens Germains pour la liberté, est célébré dans les annales de leurs ennemis. Lucain appelle la liberté *Germanum Scythicumque bonum.* Le desir de

consacrer un bien si précieux ne les aveugla pas. Ils sentirent le danger des abus qu'on en pouvoit faire, & ils connurent l'intérêt réel & essentiel que tout homme, vivant en société, a de renoncer à l'exercice d'un droit, qui, après tout ne lui donne que le même pouvoir de nuire, que tous les autres conservent également. L'homme le plus fort & le plus méchant d'une société est le seul qui n'y gagne pas.

Les Germains, au rapport de Tacite, ne se rendoient pas justice à eux-mêmes. Il étoit d'usage de choisir des Juges, ou plutôt des arbitres, entre les hommes de la nation, qu'un grand âge & l'expérience avoient instruits de ses mœurs & de ses coutumes. Toutes les violences particulieres étoient réprimées par l'autorité des Princes & de la nation. La superstition de ces tems grossiers fournit un prétexte à l'humeur guerriere & indépendante des Germains, pour éluder, dans certains cas, des réglemens aussi sages. Les dogmes de la providence & de l'immortalité de l'ame étoient en grande vénération chez ce

peuples, d'ailleurs grossiers & ignorans. Ils tomberent avec la plûpart des autres peuples dans l'erreur de croire que la Divinité est toujours accessible aux consultations des humains, & qu'elle emploie, au commandement des plus vils mortels, ou au moins des Prêtres, des moyens visibles pour faire connoître sa volonté. Une confiance aveugle aux oracles & à la divination porta les Germains à employer ces moyens pour décider de leurs querelles. D'abord on n'y eut recours que dans les cas douteux, & lorsque les deux parties manquoient de preuves. Il paroissoit alors naturel de consulter la Divinité à qui ils étoient persuadés qu'aucune vérité n'étoit cachée, & qu'ils se croyoient en droit d'interroger. Le combat judiciaire & les épreuves de l'eau & du feu furent les moyens dont ils se servirent, mais sur-tout le combat, parce qu'ils tenoient pour une maxime religieuse, que la Divinité disposoit à son gré du sort des armes.

Les abus de la liberté Germanique & des effets de la superstition furent, pendant long-tems, réduits à ces pra-

tiques. La société subsistoit, parce qu'il y avoit un Juge, & que d'ailleurs la puissance publique regloit la forme & l'issue des combats, & décidoit s'ils étoient [illegible]ibles. La crainte des jugemens divins contenoit même plus puissamment que toute la rigueur des loix humaines. L'habitude de la guerre & les expéditions continuelles des Germains augmenterent le pouvoir de leurs Princes, qui étoient tout-à-la-fois leurs généraux & leurs Magistrats. Mais plusieurs siecles se passerent, sans que cette autorité nouvelle parût tendre à changer ou à détruire les mœurs de la nation. Les Germains allierent la liberté la plus étendue à la soumission la plus exacte envers la puissance publique, tant que le peuple entier conserva quelque influence dans le gouvernement. Une espece d'instinct porte toujours la multitude à son vrai bien, lorsqu'elle n'est point préoccupée ou séduite; mais lorsque la foiblesse de quelques loix, l'insolence & le pouvoir de quelques particuliers eurent rompu l'équilibre que l'amour de la patrie maintenoit entre l'autorité & la liberté, on ne vit plus qu'une

fermentation générale, qui produisit l'esclavage d'un côté, la tyrannie de l'autre, la licence & le désordre partout.

Il se forma des hommes puissans, qui se donnerent des vassaux, lesquels étoient leurs sujets, avant d'être ceux du Prince ou de la nation. Un pouvoir nouveau, mal affermi & illégitime penche toujours vers la violence & l'injustice. Les Seigneurs puissans crurent qu'il étoit au-dessous de leur dignité de se soumettre au sort d'un combat particulier; c'étoit renoncer aux avantages que mettoit entre leurs mains la puissance féodale. Ils commencerent donc à ne plus combattre qu'à la tête de leurs vassaux. Dès-lors l'événement, qui favorisa plus visiblement le grand nombre ou l'habileté décrédita peu-à-peu l'opinion de l'influence directe de la Divinité. Il passa alors en maxime, que les Princes Allemands ne reconnoissoient de Juge que leur épée. Le peuple adopta bientôt les mêmes principes. Les Jugemens de Dieu ne subsisterent plus que pour des ames foibles ou timides, qui recouroient très-souvent en vain, à des

Juges ſans pouvoir & ſans autorité.

Les premiers Rois Allemands trouverent les Princes en poſſeſſion de ces droits, ſi l'on peut donner ce nom à des abus auſſi deſtructeurs. La liberté de choiſir ſon Souverain donnoit de nouvelles prétentions à ceux qui s'arrogeoient le droit de l'élire. C'eſt ſurtout dans cette circonſtance qu'il faut chercher l'origine de la différence étonnante qui s'introduiſit inſenſiblement entre les mœurs des François & celles des Germains. Elles furent les mêmes à-peu-près, tant que les Carlovingiens regnerent ſur la Monarchie, formée par le fondateur de leur maiſon. Mais les Allemands s'étant, à leur préjudice, donné des Rois de leur nation; ces Rois ne furent que des particuliers couronnés. Les Ducs de Saxe & de Franconie, qui furent décorés de cette dignité, n'eurent, pour la ſoutenir, que la puiſſance de leur maiſon. Souvent la Royauté ne faiſoit qu'augmenter le nombre de leurs ennemis. Chaque Duc ou Prince vivoit dans une entiere indépendance. Les grandes qualités ou l'habileté perſonnelle pouvoient uniquement ſou-

mettre la nation au Roi, & lui procurer l'autorité néceſſaire pour la gouverner. Cette autorité étoit toujours combattue par l'eſprit d'indépendance; & l'hiſtoire nous fournit à peine quelques exemples qu'un Empereur ou qu'un Roi ait pu la conſerver pendant tout le cours de ſon regne.

En France, au contraire, les déſordres du gouvernement féodal reſtreignirent, ſans la détruire, la force d'une puiſſance permanente, laquelle, au moyen de l'hérédité, n'alloit pas à la mort de chaque Roi, ſe perdre, pour ainſi dire, dans la puiſſance des Grands, ainſi qu'il arrivoit en Allemagne, & comme il arrive néceſſairement dans toutes les Monarchies électives. Par une ſuite de cette différence, le tems facilita en France le retour de l'autorité légitime, & mit les Souverains en état de proſcrire les abus qui avoient ſi longtems gêné & reſtreint ſon activité. En Allemagne, au contraire, le mal ne fit qu'empirer, parce qu'à chaque pas les Grands trouvoient de nouvelles occaſions d'ajouter à leurs prérogatives,

ou plutôt à la licence qui ne les faisoit dépendre que d'eux-mêmes.

Elle fit dégénérer le Gouvernement de l'Allemagne en une véritable Anarchie ; car quel autre nom peut-on donner à une société où l'état de guerre est l'état naturel ; où la raison & la justice ne trouvoient aucun appui auprès de la puissance publique ; où chacun osoit tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il fût assez fort pour l'exécuter, & pour se mettre à l'abri de la vengeance de ceux qu'il offensoit ? Telle est la situation où l'Allemagne se trouva réduite.

Il étoit libre à chacun de poursuivre son droit par l'invasion, la rapine, l'incendie, le meurtre. Ce droit n'étoit soumis qu'à sa propre détermination, c'est-à-dire, que chacun n'avoit d'autre regle à suivre que sa passion ou son injustice. Les Seigneurs, ainsi que les particuliers, avoient également ce droit, qu'on appelle *Droit de défi*, sans doute parce que les loix de l'honneur vouloient qu'on avertît ou qu'on défiât celui qu'on vouloit attaquer. Mais cette loi ne fut pas toujours ob-

ſervée ; bientôt on s'abandonna preſque généralement à l'impétuoſité naturelle, qui ne connoît pas ces ménagemens, & on chercha dans la ſurpriſe un nouvel avantage contre ſon adverſaire. Les Empereurs & la plus ſaine partie de la nation s'éleverent contre une coutume barbare, qui détruiſoit preſque les ſeules barrieres qui ſéparoient encore le Gouvernement de l'Allemagne, d'avec la confuſion de l'état de nature. La puiſſance publique continua à être nulle ; elle n'oſa pas s'armer du ſecours de la loi, parce que ce ſecours devenant impuiſſant contre la force, n'auroit fait que mettre ſon inſuffiſance dans un plus grand jour. Dans l'impoſſibilité de détruire le mal, on chercha du moins à le reſſerrer dans quelques bornes ; on fut réduit à faire renaître, au moyen des conſtitutions, le ſentiment de l'honneur, que la licence & l'abus de la liberté avoient preſque éteint dans tous les cœurs.

On ordonna que déſormais il ne feroit plus permis de piller, de brûler, d'aſſaſſiner, qu'après avoir prévenu ſon adverſaire, & lui avoir

donné un délai de trois jours, pour se mettre en état de défense. On invoqua les restes de l'ancienne superstition, pour concilier un nouveau respect à ces réglemens. Les Papes & le Clergé concoururent, par toutes sortes de moyens, à les rendre sacrés & inviolables. On appella ce délai *la Treve* ou *la Paix de Dieu*. Celui qui violoit cette loi, étoit réputé parjure & traître, & comme tel, il ne pouvoit ni monter à cheval, ni faire couper sa barbe, ni porter les armes, enfin il étoit privé de tout droit de société & d'alliance.

Mais la crédulité & l'honneur ne reconnoissent pas l'empire des loix. Le grand nombre des loix faites & souvent renouvellées à ce sujet, ne font que prouver combien elles étoient inutiles. Il seroit peut-être plus honorable qu'une pareille licence n'eût pas été, pour ainsi dire, consacrée ; le tems & l'expérience des maux qu'elle entraînoit seroient vétitablement parvenus à la détruire plutôt.

Ces défenses ne fûrent exécutées que lorsque l'Empereur eut acquis personnellement l'autorité nécessaire pour

les faire respecter. Quelquefois la nation, par des raisons particulieres, convenoit de suspendre l'exercice de ses droits pour un tems limité; c'est ainsi que les guerres étrangeres suspendirent quelquefois la guerre intestine, & donnerent à l'Allemagne un repos dont elle eût dû mieux connoître le prix.

Conrad II, Henri IV & Lothaire II s'occuperent du soin d'établir la paix; mais cet ouvrage salutaire fut inutilement tenté par eux & par leurs successeurs. Frederic I ordonna en 1187, qu'on prévînt son adversaire trois jours avant l'attaque. Les troubles qui survinrent après sa mort augmenterent ce désordre, & un long interregne le porta au comble. Otton IV établit une paix éphémere, & la fit jurer à tous les Princes; mais on a dit de lui: *Pacem omnibus pronunciavit, nemini dedit.*

C'est sur-tout à cette époque qu'on vit s'établir l'usage de se rendre justice par des voies de faits. Nous nous y arrêtons, pour donner une idée plus distincte de la maniere dont il s'exerçoit.

Lorſque quelqu'un avoit des biens à revendiquer, ſon honneur à venger, une injure à repouſſer, la loi vouloit qu'il commençât par dénoncer ſa demande, afin de donner à ſon adverſaire le tems de ſe conſulter & de lui donner ſatisfaction. Mais l'attention qu'on eut de renouveller preſque chaque année ce réglement prouve ſuffiſamment combien il étoit mal obſervé.

Après l'écoulement d'un certain délai, ceux qui ſe piquoient de nobleſſe dans les procédés, défioient leurs ennemis en perſonne; on leur envoyoit un Cartel, par le miniſtere d'un Pair de la Cour de l'aggreſſeur, ou par un Héraut. La formule portoit à-peu-près ce qui ſuit: « Nous.... » n'ayant pas obtenu ce qui nous ap- » partient, nous dénonçons que toute » paix eſt rompue entre nous, & que » nous vous pourſuivrons par ra- » pine, incendie & meurtre. Nous » attendrons trois jours & trois nuits, » afin de mettre notre honneur à » couvert ».

Il n'y avoit aucune autre eſpece de préliminaire, nul examen de la réa-

lité des prétentions, nul terme posé aux violences, nul objet fixe pour l'issue. Le droit de défi étoit plus barbare que les duels ou combats judiciaires. Ceux-ci empruntoient au moins l'image de la justice ; ils étoient accompagnés de certaines formalités prescrites. Celui qui succomboit, recevoit, par le ministere du Juge, le prix de sa mauvaise foi, ou plutôt de sa foiblesse & de sa témérité. Le combat étoit borné ; & il étoit rarement permis de le recommencer.

Le droit de défi, au contraire, entraînoit une véritable guerre ; ce mot est même particuliérement consacré à cet objet dans les anciens documens Allemands. Cette guerre n'avoit ni bornes ni mesure. Le défi acquéroit à quiconque le vouloit, un pouvoir illimité de nuire à son concitoyen & de le détruire, & il n'y avoit aucune trace de justice pour terminer la querelle ; le plus foible recevoit du plus fort la loi, qu'il étoit maître d'enfreindre, dès qu'il sentoit ses forces réparées. Tout Seigneur, tout particulier, le vassal même pouvoit l'exercer contre son Seigneur, pourvû qu'il renon-

çât aux fiefs qu'il tenoit de lui, ou qu'il les mît en sequestre. Les foibles contractoient des alliances pour se fortifier contre les puissans. Quelquefois ils leur offroient leurs possessions en fief, pour jouir de leur protection, en retour de la sujétion dont ils se chargeoient. Toutes les vues, toutes les démarches ne tendoient qu'à augmenter les moyens d'attaque & de défense; ceux-mêmes qui masquoient leurs alliances du beau pretexte de la paix, n'étoient, au fond, que des brigands plus honnêtes ou plus adroits. Tel étoit l'état de l'Allemagne, qu'on ne pouvoit qu'ajouter aux maux publics, par les moyens mêmes qu'il falloit employer pour n'en être pas la premiere victime.

Il y eut des nobles, possesseurs de fiefs, qui imitant les enfans d'Ismaël, dresserent leurs tentes contre toutes les tentes, & défioient toute l'Allemagne. De l'enceinte d'un château inaccessible, assurés toujours de trouver des vagabonds prêts à s'associer à leurs rapines, ils faisoient la guerre à tous ceux dont les dépouilles les tentoient; leurs expéditions avoient

ſur-tout pour objet de détrouſſer les voyageurs mal eſcortés. Le plus fort étoit toujours aſſuré de leur aſſiſtance contre le moins puiſſant.

Tel eſt le tableau fidele de l'Allemagne vers le tems de l'interregne. Il peut, à quelques nuances près, ſervir à peindre les ſiecles qui le ſuivirent.

Rodolphe de Habsbourg engagea à la vérité, en 1287, les Princes à dreſſer une paix publique limitée; mais les efforts même de Louis IV & de ſes ſucceſſeurs ſe bornerent encore à ramener les états à l'obſervation des formalités qui adouciſſoient le droit de défi. Aucun n'oſa entreprendre de l'abolir. Charles IV même, dont le regne devint une époque ſi célebre par la publication de la Bulle d'or, n'alla pas plus loin que ſes prédéceſſeurs. (Le chapitre *de diffidationibus* renouvelle ſimplement les anciennes ordonnances pour le défi & l'avertiſſement préalable.) Il reſtreignit en quelques points la licence des Feudataires, il défendit les guerres & les pourſuites injuſtes: mais on ne reconnoiſſoit pour telles que celles qui n'a-

voient été précédées d'aucune forma-lité. Son fils Wenceslas forma plusieurs projets pour convertir les paix publiques temporaires en paix stables & perpétuelles. Il y trouvoit l'avantage d'affermir la couronne Impériale sur sa tête. La multitude des confédérations & des associations particulieres avoit toujours gêné ses prédécesseurs, forcés de les excepter de leurs paix publiques. Wenceslas les trouva si bien établies qu'il en conçut de l'inquiétude. Ce fut dans la vue de rompre l'union d'un grand nombre de Princes & de villes, qu'il proposa de réunir tous les membres de l'Empire par une alliance universelle. Les villes liguées de Souabe & du Rhin pénétrerent ses vues, & s'y opposerent. La paix publique n'en fut que plus mal observée. Wenceslas changea alors de maximes; il sema les soupçons & la défiance entre les diverses confédérations, chercha à désunir les associés, & à détruire une ligue par une autre. Les Princes le seconderent avec empressement; les villes succomberent. Wenceslas rejetta alors sur elles la cause de tous les désor-

dres, & leur reprocha que leurs confédérations en étoient la ſource; il parvint, à la Diette de 1389, à les faire abolir; il ſçut habilement faire tomber le même coup ſur les confédérations des Princes.

Après la dépoſition de Wenceſlas, l'Empereur Robert travailla à établir une paix publique; il ſentoit que ſans cela, il ne pouvoit attendre aucune aſſiſtance de la part des Etats, occupés de leurs propres querelles. Des paix particulieres furent encore le ſeul fruit qu'il retira de ſes ſoins.

L'Empereur Sigiſmond s'occupa conſtamment des moyens d'achever ce grand ouvrage. Il fit aux Etats les remontrances les plus pathétiques, pour les engager à entrer dans ſon projet. La terreur qu'inſpiroient les tems & la haine qu'on avoit conçue contre les Huſſites, furent de puiſſans reſſorts qu'il ſçut mettre en mouvement. Mais le moment n'étoit pas arrivé, & la meſure des maux que l'Allemagne avoit à ſouffrir, n'étoit pas comblée; Sigiſmond pouſſa le zele à un dégré inoui. Il déclara dans la Diette de Presbourg en 1429, qu'il aimoit mieux

abdiquer l'Empire, que de voir plus long-tems l'Allemagne en proie à tant de désordres.

Les réflexions de Sigismond faisoient cependant des impressions sourdes, qui devoient produire leur effet. Frederic III étoit trop foible pour arracher les armes à la noblesse. Il y trouva pourtant bien moins d'opposition avec le tems. Les Allemands étoient plus généralement persuadés, que leur intérêt personnel exigeoit qu'on fît une paix universelle & perpétuelle.

Il avoit fallu plusieurs siecles pour y disposer les esprits; on avoit fait un grand pas vers la tranquillité publique, lorsqu'on osa défendre aux nobles de voler sur les grands chemins, assujettir leurs vengeances & leurs brigandages à quelques formalités, & procurer quelque répit contre le droit de défi. On excepta certains tems & certains lieux. Ce fut un sacrilege que d'attaquer ceux qui se faisant vassaux de quelque Eglise, s'enveloppoient du titre de *Peterman*, de *Martininen*, c'est-à-dire, d'hommes de Saint Pierre ou de Saint Martin, *&c.* La crainte de s'attirer

s'attirer la colere des Saints fit ce que l'amour de l'ordre & l'humanité ne pouvoient opérer. Les Empereurs hasarderent des exemptions pour certaines villes ; l'intérêt commun les fit souvent respecter. On établit de grandes associations pour le maintien de la paix. On ne consulta pas le voisinage & la situation, sources de discorde, plutôt que de bonne intelligence. Les intérêts réciproques guiderent cette division, dont le fondement garantissoit l'utilité. L'accroissement de la puissance des villes & l'affranchissement des habitans de la campagne contribuerent aussi beaucoup à cette heureuse révolution. Le nombre des combattans qui pouvoient entrer en lice, se trouva augmenté pour un tems ; mais peu-à-peu les nobles, dont l'orgueil & l'avidité étoient la source du mal, eurent à redouter ces puissances nouvelles, qui se formoient à leurs dépens, & dont les ressources étoient plus assurées. Ils comprirent enfin qu'ils succomberoient, si la force & la violence décidoient de tout. Fiere de son indépendance & de sa liberté, la noblesse ne s'étoit

jusques-là soumise aux paix publiques, que parce qu'elles n'étoient faites que pour un tems. Eclaircie sur ses propres intérêts, elle commença alors d'en desirer une perpétuelle. On établit des Juges de paix, & des Austreques ou arbitres; mais ils ne tenoient leur autorité que du libre choix de ceux qui les élisoient. Il n'y avoit encore aucun Juge revêtu de la puissance publique, & qui fût en droit de contenir ceux que leur penchant ne portoit pas à la tranquillité. Aucun moyen légitime de maintenir l'observation de la paix n'étoit établi; les peines prononcées par les loix demeuroient presque toujours sans effet, parce que la guerre pouvoit seule fournir le moyen de les faire subir aux infractaires.

L'introduction du droit Romain éclaira les esprits. La maxime que ces loix enseignent, concernant la violence & les voies de fait, *vis publica & privata*, fut connue; les Allemands renoncerent à une prérogative qu'ils avoient faussement cru essentielle à leur liberté; ils n'eurent plus honte de n'être pas plus libres que l'étoient autrefois les Romains, lorsqu'ils se gou-

vernoient par la loi des douze tables. L'établissement de l'Université de Prague par Charles IV, & l'étude des lettres, qui en fut le fruit, acheverent d'adoucir les esprits & les mœurs. Les voies furent ainsi préparées par le concours d'une multitude de circonstances heureuses. Le germe de la révolution ne se développa cependant que peu-à-peu; la barbarie, qu'il s'agissoit de déraciner, étoit ancienne, & tenoit aux fondemens de l'Etat; je veux dire, à l'amour de la liberté & de l'indépendance. La paix publique, universelle & perpétuelle étoit desirée de toute la nation; on conçut qu'elle devoit faire la base de tout ce qui s'appelle ordre civil & sécurité. Plusieurs obstacles demeuroient encore; la gloire de les surmonter étoit réservée à l'Empereur Maximilien I. Il fit agréer aux États assemblés à Worms en 1495, un réglement qui fut appellé la paix publique-royale-profane. C'est à cette ordonnance, que l'Allemagne doit le repos dont elle a joui depuis, & ce n'est qu'en l'observant qu'elle pourra maintenir sa constitution & sa liberté.

***NOUVELLE** traduction du dialogue de Lucien, intitulé :* Jupiter le tragique ; *avec des réflexions sur la traduction de cet auteur par d'Ablancourt.*

CEUX qui n'ont vu Lucien qu'à travers la traduction que nous en avons, ne le connoissent que très-imparfaitement. Les éloges qu'on a donnés au style de d'Ablancourt, & sur-tout la maniere dont a parlé de ses versions le plus sévere & le plus judicieux critique qu'ait eu notre littérature, ont fait croire que ses infidélités tournoient à l'avantage du texte, & qu'il n'abandonnoit de tems en tems ses modeles que pour leur prêter plus de charmes. Mais remontez jusqu'aux sources, lisez Lucien dans sa langue, & vous verrez que les libertés que le traducteur s'est données & qu'il a jugées si néçessaires, nous privent d'une infinité de finesses, de beautés & d'agrémens que sans doute il n'a pas sentis puisqu'il ne les a pas rendus.

Avant que d'Ablancourt entreprît de faire passer dans sa langue les commentaires de Cesar, les dialogues de Lucien, &c. nous n'avions encore qu'une traduction estimable ; c'étoit celle de *Quinte-Curce*, donnée par Vaugelas, & qui coûta vingt ans de travail à ce patient Académicien. D'Ablancourt mit dans ses versions plus d'aisance, de vie & de grace qu'on n'en remarquoit dans celle de Vaugelas. C'en fut assez pour exciter les applaudissemens des gens de lettres de son tems, qui pensoient avec raison qu'un des meilleurs moyens d'étendre les connoissances d'une nation & de rectifier ses idées, étoit de travailler à perfectionner sa langue. On étoit cependant encore bien éloigné de connoître en quoi consiste l'harmonie & l'ame du style françois. Pour prouver ce que nous avançons il nous suffira de citer le commencement de l'épître que d'Ablancourt a mise à la tête de sa traduction (1).

« *Comme* les choses retournent à » leur principe, & finissent ordinaire-

(1) Elle est adressée à M. Conrart.

» ment par où elles ont commencé,
» il étoit juste de consacrer la fin de
» mes traductions à celui qui en avoit
» eu les prémices; & Minucius Felix
» ayant donné naissance à notre ami-
» tié, Lucien en devoit faire comme
» l'accomplissement; *d'ailleurs* il fal-
» loit mettre au frontispice de cet
» ouvrage un nom qui bannît toute la
» mauvaise opinion *que* l'on en pour-
» roit avoir; & *que* le libertinage de
» cet auteur fût effacé par la vertu de
» M. Conrart. *Ajoutez à cela*, que ce
» livre ne pouvoit paroître en public
» sous d'autres auspices que de celui
» de qui les soins ont tant contribué
» à sa production, & *de qui* les bons
» avis sont maintenant qu'il se montre
» au jour en un état plus parfait. Ce
» n'est *donc* pas tant ici un présent
» qu'un acte de reconnoissance inté-
» ressée, *puisqu'*elle mendie la protec-
» tion de celui qu'elle reconnoît pour
» son bienfaiteur; & *véritablement*,
» Monsieur, *puisque* c'est vous prin-
» cipalement qui m'avez fait entre-
» prendre cette version, vous devez
» avoir part au blâme ou à la louange
« qui en peut revenir; *outre* qu'elle

» trouvera assez de monstres à com-
» battre, pour chercher un protec-
» teur. *Mais*, &c. Et quelques lignes
» après, Suidas veut que LUCIEN ait
» été déchiré par les chiens; *mais*
» c'est apparemment une calomnie
» pour se venger de ce qu'il n'a pas
» épargné dans ses railleries les pre-
» miers chrétiens, non plus que les
» autres; *toutefois* ce qu'il en dit se
» peut rapporter, à mon avis, à leur
» charité & à leur simplicité, *qui* est
» plutôt une louange qu'une injure:
» *joint* qu'on ne doit pas attendre
» d'un païen l'éloge du christia-
» nisme ».

Qui supporteroit aujourd'hui cette maniere d'écrire? Elle étoit cependant modelée sur celle de l'antiquité; on croyoit avoir rendu la diction bien périodique, parce qu'on y avoit transporté toutes ces particules conjonctives & quelquefois purement harmoniques qui donnent tant de grace à l'élocution grecque ou latine. On ne voyoit pas que dans les langues anciennes, où chaque syllabe avoit une valeur déterminée & connue, ces formules mettoient dans la phrase plus

de nombre & d'harmonie, en même tems qu'elles servoient à lier les mouvemens marqués & sensibles qu'elle recevoit de l'inversion ; & qu'au contraire dans la nôtre, qui n'a ni les libertés de l'inversion, ni les avantages d'une prosodie fixe, elles ne faisoient qu'embarrasser & appesantir le style. C'est en partie la privation de ces différentes ressources, si nombreuses dans les langues grecque & latine, qui a rendu très-pénible & très-difficile l'art de bien écrire en françois. Mais si l'oreille y a perdu beaucoup, l'esprit y a peut-être gagné ; il a fallu renfermer plus de choses en un moindre nombre de mots ; arranger ses pensées & présenter leur enchaînement avec plus de clarté & de précision ; exposer les idées principales de maniere à faire naître les idées intermédiaires & accessoires, sans avoir besoin de les énoncer. En un mot, chez toutes les nations étrangeres cultivées, on trouve de bons écrivains qui n'ont eu d'autre mérite que celui de la correction & de l'élégance, au lieu que dans notre langue, qui dit un grand écrivain, dit

nécessairement un très-bon auteur (1). Mais revenons à Lucien.

Un homme de lettres, déja très-avantageusement connu par des ouvrages ingénieux & bien écrits, a essayé de rendre à cet agréable auteur les finesses & les graces que lui a fait perdre d'Ablancourt. Il en a déja traduit plusieurs dialogues qu'il nous a communiqués. Nous nous bornerons à publier le suivant, en invitant nos lecteurs à comparer cette nouvelle version, soit avec celle de d'Ablancourt, soit avec le texte même.

JUPITER LE TRAGIQUE.

Dialogue de Lucien.

Mercure. Jupiter, quelles sont donc les pensées qui vous occupent? Je vous vois vous promenant & parlant tout seul, le visage altéré & le regard fixe comme un philosophe. Faites-moi part de vos chagrins & re-

(1) Nous prenons ici ce mot dans sa vraie signification.

cevez mes conseils. *Jupiter.* Non, il n'y a point de malheur, aucune de ces calamités que les poëtes tragiques imaginent, auxquels les Dieux ne soient sujets. *Minerve à Apollon.* Mon frere, quel exorde effrayant! *Jupiter.* La détestable race que celle des hommes! O Prométhée, que de maux tu nous a faits! *Minerve.* Dites-nous donc ce que vous avez? Vous ne devez pas nous le cacher, à nous qui sommes de la famille. *Jupiter.* A quoi servira désormais le bruit effrayant du tonnerre? *Minerve.* Pardonnez-nous, mon pere, si nous ne pouvons pas parler en beaux vers comme vous, & si nous ne sçavons pas assez bien notre Euripide pour soutenir la conversation. *Junon.* Bon, croyez-vous que j'ignore la cause de votre chagrin? *Jupiter.* Oui, vous l'ignorez, car si vous la connoissiez vous verseriez des larmes & vous pousseriez des cris. *Junon.* Allez, je sçais ce que c'est. Vous êtes amoureux; mais je ne m'en chagrine plus; vous m'avez accoutumée à cette espece d'outrage: vous avez sans doute trouvé quelque nouvelle Danaé ou une autre Semelé,

une autre Europe, & vous délibérez si vous prendrez la forme d'un taureau, d'un satyre ou d'une pluie d'or, pour jouir de vos amours. Ces soupirs, ces larmes sont autant de symptômes de votre nouvelle passion. *Jupiter.* Plût au destin que mes inquiétudes n'eussent pour objet que ces miseres-là ! *Junon.* Et quel autre sujet de chagrin Jupiter peut-il avoir ? *Jupiter.* Les intérêts de tous les Dieux, ô Junon, sont dans un extrême danger. Il ne s'agit de rien moins que de sçavoir si nous recevrons encore quelques honneurs & quelques offrandes des hommes, ou si nous serons désormais entierement négligés & comptés pour rien. *Junon.* Quoi ! la terre a-t-elle enfanté de nouveaux géans, ou les Titans ont-ils brisé leurs chaînes, & se préparent-ils à nous déclarer une nouvelle guerre ? *Jupiter.* Non, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là. *Junon.* Si nous sommes à l'abri de ce danger, je ne vois pas pourquoi vous êtes si troublé, ni pourquoi vous avez pris avec nous le ton d'un (1) héros

(1) D'Ablancourt traduit : *Pourquoi viens.*

de tragédie. *Jupiter*. Le Stoïcien Timocles & Damis l'Épicurien ont eu hier une grande dispute sur la providence, & ce qui m'inquiete le plus, l'assemblée étoit nombreuse & bien choisie. Damis prétendoit qu'il n'y avoit point de Dieux qui prissent soin des affaires du monde. Timocles soutenoit notre parti de toutes ses forces. La dispute a été rompue sans être terminée, & ils se sont séparés en se donnant rendez-vous pour la reprendre aujourd'hui. Maintenant tous les auditeurs ont l'esprit suspendu & se décideront pour l'opinion de celui qui apportera les meilleures preuves. Vous voyez le danger, & vous comprenez à quelles extrémités nous sommes réduits. Nous serons méprisés ou honorés encore, selon que l'un ou l'autre des deux philosophes l'emportera dans

---

tu faire ici le comédien? Nous ne releverons pas toutes les mal-adresses semblables de cet écrivain. Il n'y a pas dans sa traduction deux phrases de suite où il n'y ait quelque contresens ou quelque expression gauche, ou du moins quelque finesse manquée. On n'a qu'à confronter sa version avec celle que nous donnons ici.

la dispute. *Junon.* Vraiment l'affaire est grave, & je ne m'étonne plus que vous y ayez mis tant d'importance. *Jupiter.* Eh bien, vous pensiez qu'il s'agissoit d'une Danaé, d'une Antiope. Mais Mercure, Junon, & vous Minerve, que pensez-vous que nous ayons à faire ? Que me conseillez-vous ? *Mercure.* (1) Pour moi, dans une affaire qui nous intéresse tous, j'opine qu'il faut convoquer le conseil des Dieux & y mettre la chose en délibération. *Junon.* Je suis de même avis. *Minerve.* Et moi, je pense autrement. Je crois, mon pere, qu'il seroit mieux de ne pas répandre l'allarme dans le ciel, & de ne pas montrer si publiquement l'inquiétude que vous cause l'événement de cette dispute. Tâchez plutôt de faire tout seul, sans que les autres Dieux le sçachent, que Damis succombe & que Timoclès soit victorieux.

---

(1) D'Ablancourt fait dire ici gratuitement à Mercure : *il ne faut quelquefois qu'un sot pour ouvrir un bon avis.* Il n'y a rien de semblable dans Lucien, & ce n'est pas la seule plaisanterie de ce genre que son traducteur lui prête.

Mercure. Cela ne se peut pas, puisque la censure doit être publique; & les autres Dieux vous accuseront de despotisme si vous décidez, sans leur avis, une affaire qui les intéresse tous. *Jupiter*. Eh bien, à la bonne heure; convoquez donc l'assemblée & que tous se rendent ici promptement. *Mercure*. Cela sera beaucoup mieux. Hola, Messieurs les Dieux, venez au Conseil; dépêchez-vous, venez tous, venez, nous avons de grandes affaires. *Jupiter*. Comment, Mercure, quelle maniere est-ce-là de convoquer les Dieux? Point de dignité, point d'harmonie dans vos expressions, de la prose toute pure, & cela lorsqu'il s'agit de les assembler pour une affaire de la plus grande importance. *Mercure*. Et comment voulez-vous donc que je parle? *Jupiter*. Comment je veux que vous parliez! belle demande! En vers, & vos expressions doivent être poétiques & relevées pour faire sur eux une impression plus forte. *Mercure*. Oh, je laisse ce style aux poëtes. Quant à moi je n'y entends rien. Je ne manquerois pas de faire de mauvais vers, & on se moqueroit de moi comme je vois qu'on

tourne Apollon en ridicule pour quelques oracles, quoiqu'il les fasse obscurs à dessein, afin que les auditeurs n'ayent pas le temps d'examiner si la mesure en est bien correcte. *Jupiter.* Vous pouvez au moins vous servir des vers dont se sert Homere pour décrire la convocation de l'assemblée des Dieux. Je pense que vous devez les sçavoir. *Mercure.* Je ne m'en souviens pas trop bien, mais enfin j'essayerai: Qu'aucun des Dieux, ni mâle, ni femelle, qu'aucun fleuve & qu'aucune nymphe ne manque à l'assemblée. Que ceux à qui on immole des Hécatombes & ceux qui ne vivent que de la fumée d'un peu d'encens; que les grands Dieux, les Dieux moyens, ceux du dernier ordre & ceux dont le nom est à peine connu, se rendent en diligence au conseil de Jupiter. *Jupiter.* Fort bien, Mercure, vous vous êtes acquitté à merveille de votre emploi de héraut. Les voilà qui viennent. Recevez-les & placez-les chacun à leur rang selon le mérite de la matiere dont ils sont formés, ou selon l'habileté de l'artiste qui les a faits. D'abord les Dieux d'or, ensuite ceux d'ar-

gent, ceux d'ivoire, ceux d'airain, & enfin ceux qui ne ſont que de pierre. Parmi ceux qui ſont de la même matiere vous donnerez les premieres places à ceux qu'ont faits Phidias, Alcamene, Myron, Euphranor & les artiſtes les plus célebres. Pour tous les Dieux communs & mal travaillés, faites-les aſſeoir aux derniers rangs, loin de mon trône, & qu'ils ſe tiennent là en ſilence, ſeulement pour rendre l'aſſemblée plus complette. *Mercure.* Vos ordres ſeront exécutés. Il y a cependant un embarras. Dois-je placer un Dieu d'or groſſierement travaillé avant des Dieux d'airain faits par Myron, & avant ceux de pierre qui ſont l'ouvrage de Polyclete, de Phidias & d'Alcamene; & ne devrions-nous pas plutôt donner la préférence à l'excellence du travail? *Jupiter.* Cela ſeroit mieux en effet. Cependant, tout bien conſidéré, placez toujours les Dieux d'or les premiers. *Mercure.* J'entends. Vous voulez que dans la diſtribution des places on préfere les richeſſes au mérite. A la bonne heure. Allons, Meſſieurs les Dieux d'or, placez-vous. Oh! oh! Jupiter, remar-

quez-vous que les premiers sieges vont être remplis par les Dieux des barbares ? Vous voyez que ceux des Grecs sont beaux & faits selon toutes les regles de l'art ; mais presque tous de pierre ou de cuivre, ou tout au plus d'ivoire, quelques-uns même sont de bois, revêtus à la vérité d'une légere couche d'or, mais rongés en dedans par les vers. Cette Beudis, au contraire, & cet Anubis, & Attis, & Mithras sont de bel & bon or, bien pesans & véritablement d'un très-grand prix. *Neptune.* En vérité, Mercure est-il juste de placer avant moi cet Egyptien à tête de chien ? *Mercure.* Assurément, Neptune, Lysippe ne vous a fait que de cuivre ; celui-ci est du plus précieux de tous les métaux ; il faut, s'il vous plaît, que ce museau d'or prenne place avant vous. *Venus.* Mercure, je dois avoir un des premiers sieges, car je suis d'or. *Mercure.* Vous, point du tout. Si je ne me trompe, vous êtes de marbre de Paros, comme il a plu à Praxitele de vous faire, & vous avez été livrée comme telle aux Gnidiens. *Venus.* Croyez-en l'autorité d'Homere, qui

dans ses poëmes m'appelle toujours dorée. *Mercure.* Bon, ne dit-il pas aussi qu'Apollon est riche & possesseur de beaucoup d'or & d'argent? Vous le verrez cependant assis aux derniers rangs, sans couronne & sans chevilles à sa lyre, parce que les voleurs lui ont pris tout l'or qu'il avoit. Contentez-vous donc de la place que je vous donne, puisqu'elle n'est pas des dernieres. *Le Colosse de Rhodes.* Qui osera disputer avec moi de la préséance, moi qui suis le soleil & qui suis d'une si énorme grandeur? Les Rhodiens auroient pu, avec ce qu'il leur en a coûté pour me donner cette taille démesurée, faire une quinzaine de Dieux d'or de la taille ordinaire. D'ailleurs, quoique gigantesque, je suis de la plus belle proportion & d'un travail très-recherché. *Mercure.* Jupiter, que faut-il que je fasse, car voici un cas très-embarrassant? Si je ne regarde qu'à la matiere, ce Dieu n'est que de cuivre; mais si j'estime ce qu'il en a coûté pour le faire, je le trouve d'une très-grande valeur. *Jupiter.* Aussi pourquoi celui-là vient-il ici? Les autres Dieux, auprès de lui, vont paroître des Pyg-

mées, & il lui faut tant de place qu'il nous mettra fort à l'étroit. Je vous prie, mon cher Colosse, de considérer qu'en vous accordant la préséance sur les Dieux d'or, comme j'y consens volontiers, si vous vous asséyez, personne que vous ne pourra s'asseoir, car votre derriere occupera tous les siéges. Assistez donc debout au Conseil, en baissant la tête pour entendre les avis. *Mercure.* Voici encore une autre querelle entre Hercule & Bacchus. Ils sont tous deux vos enfans, tous deux de bronze & tous deux l'ouvrage de Lysippe; qui des deux aura le pas sur l'autre? vous les voyez se disputer. *Jupiter.* Mercure, nous perdons le tems. Le Conseil devroit déja être commencé. Que chacun se place comme il voudra & comme il pourra. Une autre fois nous assemblerons un conseil exprès pour régler les rangs. *Mercure.* Entendez-vous le bruit qu'ils font & comme ils demandent leur portion de nectar & d'ambroisie, l'hécatombe & les sacrifices communs? *Jupiter.* Imposez-leur silence & qu'ils sçachent pourquoi je les ai assemblés. *Mercure.* Ils n'enten-

dent pas tous le grec, & quant à moi (1) je ne sçais pas un assez grand nombre de langues pour me faire entendre des Dieux des Scythes, des Perses, des Thraces & des Celtes. Je vais leur faire signe qu'ils se taisent. *Jupiter.* A la bonne heure. *Mercure.* Fort bien. Les voilà devenus taciturnes comme des Pythagoriciens. Vous pouvez parler. Leurs regards sont fixés sur vous & ils attendent ce que vous avez à leur dire. *Jupiter.* Ma foi, mon fils, je n'ai pas honte de vous avouer ce qui m'arrive. Vous sçavez que je ne suis pas timide quand il s'agit de haranguer, & que je parle en public avec assez de majesté. *Mercure.* Je le sçais & vous m'avez quelquefois fait une belle peur en parlant ainsi, surtout le jour où vous nous menaçâtes de tirer à vous, avec votre chaîne d'or, la terre, la mer & les Dieux.

---

(1) D'Ablancourt traduit : *je ne sais comment me faire entendre à tant de peuples différens ;* il n'a pas senti combien il étoit plaisant de mettre sur la scene des Dieux qui ne savent pas le grec & à qui Mercure, Dieu grec, est obligé de parler par signes.

Jupiter. Eh bien, en ce moment, mon fils, l'idée des malheurs qui nous menacent, ou bien la grandeur de l'assemblée, me troublent l'esprit & me lient la langue, de sorte que j'ai oublié tout le bel exorde que j'avois préparé. *Mercure.* Jupiter, vous gâtez tout si vous ne parlez promptement; votre silence inquiete toute l'assemblée. *Jupiter.* Mercure, ne ferois-je pas bien de commencer par ces vers d'Homère: *Dieux & Déesses, soyez attentifs à ma voix?* *Mercure.* Fi donc, n'avez-vous pas déja épuisé avec nous cette fureur poétique qui vous a pris? Empruntez plutôt l'exorde de quelqu'une des Philippiques de Démosthene, en y faisant quelques légers changemens comme font beaucoup d'Orateurs de notre tems. *Jupiter.* Vous me fournissez-là une méthode facile de faire des harangues & une fort bonne ressource pour un orateur embarrassé. Je vais donc commencer. Hommes-Dieux, il vous est important sans doute de sçavoir pourquoi vous êtes assemblés. Vous devez donc me prêter toute votre attention. Le tems, les circonstances présentes nous crient fortement

qu'il nous faut prendre en main le soin des affaires que nous négligeons depuis trop long-tems. Mais Demosthene me manque ici. Je vais vous dire tout simplement la raison pour laquelle je vous ai fait appeller. Hier, comme vous sçavez, Mnesithée ayant sauvé son vaisseau du naufrage, nous avoit invités à un sacrifice sur le port de Pyrée. Les offrandes & les libations achevées, chacun de nous s'en alla de son côté. Pour moi, comme il étoit encore de bonne heure, je rentrai dans la ville pour me promener dans le *ceramique*, en songeant à l'avarice de ce Mnesithée qui, après nous avoir promis dans le danger une hécatombe entiere, nous a immolé seulement un vieux coq malade & ne nous a brûlé que quatre méchans grains d'encens qu'à peine sentoit-on, & cela à seize Dieux que nous étions. Comme j'étois occupé de ces idées, j'arrivai au *pœcile* & je vis une grande multitude assemblée sous le portique même, d'autres sur la place, les uns assis, les autres debout, criant & disputant de toute leur force. Je vis bien que c'étoit de ces braillards de philosophes, & je

résolus de m'approcher pour entendre ce qu'ils disoient. Pour cela je m'enveloppai d'un nuage, je me revêtis d'une méchante robe & d'une longue barbe, en un mot, je me rendis semblable à l'un d'entr'eux. Alors je me jette dans la foule & je me fais faire place à coups de coude. Je trouve ce (1) coquin de Damis, l'Epicurien; & cet honnête homme de Timoclès, le Stoïcien, disputant avec la plus grande chaleur. Timoclès suoit à grosses gouttes & la voix lui manquoit, tant il avoit crié. Damis, avec son ris moqueur, l'irritoit encore davantage. Il étoit question de nous. Cet exécrable Damis prétendoit que nous ne nous mêlons point de choses humaines, que nous ignorons ce qui se passe sur la terre. Enfin il alloit jusqu'à dire que nous n'existions point, & c'étoit même

(1) D'Ablancourt a supprimé dans ce récit les épithetes de *braillards* que ce Dieu donne aux philosophes, ainsi que celle de *coquin* qu'il donne à Damis & d'*honnête homme* qu'il donne à Timoclès; ces traits marquent cependant très-bien l'humeur que toute cette affaire cause à Jupiter.

à ce but qu'étoit dirigé tout son discours qui étoit fort goûté de plusieurs personnes. Timoclès, d'un autre côté, nous défendoit courageusement & avec chaleur en célébrant notre providence & le bel ordre que nous mettons dans l'univers, & il avoit aussi des approbateurs. Mais il étoit sur les dens & ne pouvoit presque plus parler, & le plus grand nombre des auditeurs se laissoient aller aux sentimens de Damis. Je vis le danger. Je hâtai l'arrivée de la nuit. L'assemblée se sépara en se donnant rendez-vous aujourd'hui pour continuer & terminer la dispute. Pour moi je me mêlai parmi ces gens qui retournoient chez eux, & j'entendois le plus grand nombre d'entre eux qui paroissoient persuadés par les discours de Damis, d'autres qui disoient qu'il ne falloit pas condamner Timoclès sans avoir entendu ce qu'il avoit encore à dire. Telle est l'affaire pour laquelle j'ai cru devoir vous assembler. Vous voyez combien elle est intéressante. C'est des hommes seuls que nous attendons des honneurs & tout notre profit. S'ils viennent à se mettre dans la tête qu'il

n'y

n'y a, point de Dieux, ou que s'il y en a ils ne se mêlent point des choses du monde, nous n'aurons plus ni prieres, ni offrandes, ni sacrifices. Nous demeurerons dans notre ciel, mourans de faim, sans qu'on fasse désormais en notre honneur ni fêtes, ni combats, ni jeux, ni cérémonies nocturnes. Je pense donc qu'en une telle extrémité nous devons consulter entre nous sur les moyens d'écarter le malheur qui nous menace, & de faire en sorte que Timoclès demeure vainqueur & Damis confondu. Car je vous avoue que je ne suis pas sûr que Timoclès triomphe tout seul, si nous ne venons à son secours. Annoncez, Mercure, qu'on ait à délibérer là-dessus, & que ceux qui voudront parler se levent, selon l'usage. *Mercure.* Cela suffit, mon pere. Laissez-les faire ; ne les troublons point. Qui des grands Dieux veut parler ?.... Quoi ! qu'est-ce ! personne ne se leve ? Vous voilà tous stupéfaits, & l'importance de l'affaire vous épouvante & vous rend muets ? *Momus.* Voilà de sots Dieux. Pour moi, Jupiter, s'il m'é-

toit permis de parler, j'aurois bien des choses à dire. *Jupiter.* Parlez avec confiance, puisque vous avez quelque chose à proposer pour l'avantage commun. *Momus.* Qu'on m'écoute donc très-sérieusement. Je m'attendois bien que tôt ou tard nos affaires se gâteroient, & que nous verrions s'élever un grand nombre de ces Sophistes qui nous attaqueroient avec les armes que nous leur aurions fournies. En bonne foi, pouvons-nous avec justice nous emporter contre Epicure & ses disciples pour l'idée qu'ils ont prise de nous ? Que voulons-nous qu'ils pensent, lorsqu'ils voyent tout le désordre qui regne dans les choses humaines ? d'honnêtes gens consumans leur vie dans le mépris, la pauvreté, la maladie & l'esclavage, & des scélérats, souillés de mille crimes, riches, honorés & puissans ! des sacrileges impunis, des innocens expirans dans les supplices ! Témoins de ces choses, comment peuvent-ils croire qu'il y a des Dieux ? L'ambiguïté de nos oracles sur-tout ne doit-elle pas les confirmer dans leur impiété ? L'un an-

nonce à Cresus qu'en passant le fleuve Halys il détruira un grand Empire, sans expliquer si ce sera l'Empire de Cresus même ou celui de son ennemi. L'autre dit que Salamine verra les meres pleurer la perte de leurs enfans, sans qu'on sçache si ces enfans seront les Perses ou les Grecs, qui les uns & les autres sont sans doute enfans de leurs meres. Ils entendent aussi dire aux poëtes que nous sommes amoureux, qu'on nous blesse, qu'on nous enchaîne, que nous sommes en servitude, sans cesse en guerre les uns avec les autres, en un mot exposés à un nombre infini de calamités, tandis que nous nous prétendons immortels & souverainement heureux. Peuvent-ils s'empêcher de se moquer de nous & de nous mépriser? Nous nous indignons cependant si quelques hommes, qui ne sont pas tout-à-fait imbécilles, remarquent ces choses & nient notre providence, lorsqu'en nous conduisant, comme nous faisons, nous sommes trop heureux d'avoir conservé encore quelques autels dans le monde. Vous même, Jupiter, répondez-moi: nous ne sommes qu'entre nous, & il

n'y a point d'hommes ici (1) qu'Hercule, Bacchus, Ganimede & Esculape, qui ont avec nous des intérêts communs depuis que nous les avons reçus parmi les Dieux : avez-vous jamais fait la différence d'un honnête homme à un méchant? Si Thésée, allant de Trezene à Athene, n'avoit pas exterminé les brigands qui infestoient l'Attique, il ne tiendroit pas à vous & à votre providence que Sciron, Pityocamptes, Cercyon & tant d'autres ne massacrassent encore les voyageurs. Si Euristhée, homme juste & plein d'humanité, n'eût pas employé Hercule à purger la terre de monstres, l'Hydre & les oiseaux du lac Stimphalide & les chevaux de Thrace, & les centaures vous donnoient fort peu de souci. Si nous voulons dire la vérité, nous vivons tous dans l'oisiveté, sans nous soucier d'autre chose que d'observer si celui-ci ou celui-là nous font des sacrifices & brûlent des parfums sur nos autels; du reste, nous laissons aller le monde au gré de la

(1) Excellente plaisanterie que d'Ablancourt a jugé à propos de supprimer.

fortune & du hasard. Nous n'avons donc que ce que nous méritons, & je vous avertis qu'il nous arrivera pis encore lorsque les hommes s'éveillant peu à peu du sommeil de l'ignorance, observeront que les sacrifices & les offrandes qu'ils nous font ne leur servent absolument à rien. Alors nous verrons se multiplier les Epicures, les Metrodores, les Damis, & ces incrédules, se jouant de nous & terrassant le peu de défenseurs qui nous seront restés. Il faut donc que nous pensions sérieusement à empêcher que le mal ne fasse des progrès & à remédier à celui que ces philosophes ont déja fait. Quant à moi, je n'ai pas un grand intérêt à la chose. Autrefois, lorsque vos affaires étoient en bon état, je n'étois pas au nombre des Dieux qui avoient un culte & des autels, & vous étiez seuls à partager les profits des sacrifices. Je suis donc tout accoutumé à cette privation, & il m'est assez indifférent qu'on m'honore ou qu'on ne m'honore point. *Jupiter.* Laissons dire ce fou qui est toujours occupé à critiquer & à censurer amerement. Le grand Demosthene dit fort bien qu'il

est aisé de blâmer & de reprendre, & difficile de donner un conseil bon & utile. C'est de vous autres que je l'attends; & Momus n'a qu'à se taire.
Neptune. Vous sçavez, Messieurs, que je passe ma vie au fond des mers & que je les gouverne de mon mieux, sauvant les navigateurs & les vaisseaux, & appaisant les tempêtes; en un mot que je ne me mêle guere que de mes affaires; cependant, comme je m'intéresse à vous tous, mon avis est qu'il faut exterminer ce Damis avant que la dispute recommence, ou d'un bon coup de foudre, ou par quelqu'autre expédient; car s'il est éloquent, comme nous le dit Jupiter, il est à craindre qu'il ne soit vainqueur. Ce sera même une belle occasion de montrer que nous punissons ceux qui parlent de nous avec si peu de respect.
Jupiter. Vous plaisantez, Neptune, ou vous oubliez que ce que vous proposez-là n'est pas en notre pouvoir. C'est aux Parques qu'il appartient de terminer la destinée de chaque homme & de décider s'il doit mourir d'un coup de tonnerre ou par l'épée, de la fievre ou de la consomption. Vrai-

ment croyez-vous que s'il avoit dépendu de moi de punir les ſacrileges qui ont pillé dernierement mon temple à Olympe, & qui m'ont coupé deux boucles de ma chevelure, peſant plus de ſix marcs, je ne les aurois pas foudroyés ſur le champ ? Et vous-même vous ſeriez-vous laiſſé prendre votre trident par ce pêcheur qui l'a attiré dans ſes filets ? D'ailleurs, ne ſeroit-ce pas donner priſe ſur nous que de paroître inquiets de l'événement de cette diſpute, & ne dira-t-on pas que nous avons craint les argumens de Damis ; que c'eſt pour cela que nous nous en ſommes défaits avant qu'il rentrât dans la lice avec Timoclès ; & que nous ne gagnons notre cauſe que parce que perſonne ne plaide contre nous ? *Neptune.* Ma foi, j'ai cru que c'étoit le moyen le plus court pour obtenir une victoire certaine. *Jupiter.* Votre conſeil eſt impraticable, & nous ne devons pas laiſſer la diſpute indéciſe en faiſant mourir notre adverſaire ſans l'avoir auparavant vaincu. *Neptune.* Imaginez donc quelque choſe de mieux, puiſque vous ne voulez pas vous en tenir

à mon avis. *Apollon.* Si ma jeunesse ne m'ôtoit pas le droit de parler, je donnerois peut-être un conseil utile. *Momus.* Assurément, Apollon, l'affaire dont il s'agit est trop intéressante pour qu'on doive s'arrêter à l'âge & rejetter l'avis d'un jeune homme lorsqu'il s'agit du bien de tous : il seroit fort ridicule qu'en un danger si pressant nous fussions esclaves des formes; d'ailleurs, vous êtes bien en âge de parler en public. Il y a long-tems que vous êtes sorti de page & que vous êtes parmi les douze grands Dieux, & depuis le tems de Saturne vous assistez au conseil. Ne rougissez donc point de donner votre avis quoique vous n'ayez point encore de barbe, d'autant plus que votre fils Esculape en a une assez belle & pour vous & pour lui. Parlez avec confiance & sans vous défier de votre jeunesse ; c'est ici une belle occasion de montrer votre sagesse & de faire voir que vous ne perdez pas votre temps à philosopher avec vos muses sur l'Hélicon. *Apollon.* Ce n'est pas à vous, Momus, à donner ces ordres ici, mais à Jupiter; & s'il veut me l'ordonner, peut-

être parlerai-je assez bien pour montrer que j'ai profité de mes études. *Jupiter.* Parlez, mon fils, je vous l'ordonne. *Apollon.* Ce Timoclès est un honnête homme, fort pieux & fort instruit de la doctrine des Stoïciens. Il s'attache à enseigner la philosophie aux jeunes (1) garçons, & il en est bien récompensé. Il est fort éloquent avec eux dans le tête-à-tête; mais lorsqu'il est question de parler devant une multitude il s'exprime mal, il se trouble facilement & balbutie plutôt qu'il ne parle; ce qui fait qu'il apprête souvent à rire à ses dépens, sur-tout lorsqu'il veut donner un échantillon de son éloquence. Ce n'est pas qu'il n'ait l'esprit très-délié & une grande pénétration, selon ce que disent ceux qui entendent le mieux la doctrine des Stoïciens; mais quand il veut s'énoncer en public il gâte & confond tout;

(1) D'Ablancourt fait dire à Apollon que Timoclès tire *un grand profit de sa piété & de son érudition dans l'institution de la jeunesse.* Ce profit n'est pas assurément ce dont il est question ici; la traduction littérale que nous donnons fait assez sentir le trait malin qui tombe sur le philosophe stoïcien.

& ne répond pas bien nettement à ce qu'on lui dit. Il arrive delà que les auditeurs qui ne l'entendent pas se moquent de lui ; & au fond, il faut parler clairement, puisque le premier objet de celui qui parle est de se faire entendre. *Momus.* Vous avez raison, Apollon, de louer la clarté dans le discours, quoique vous rendiez vous-même des oracles si obscurs qu'on auroit besoin du secours d'un autre Apollon pour les entendre. Mais comment remédierez-vous à ce défaut de talens de Timoclès ? *Apollon.* Ne pourroit-on pas lui donner un Avocat qui sçût recueillir ses raisons & les présenter avec éloquence & avec dignité. *Momus.* Voilà un conseil qui sent bien son écolier, de vouloir introduire un pédant dans une assemblée de philosophes, un interprete expliquant aux assistans ce que Timoclès aura pensé, lui servant de truchement & rendant souvent sans l'entendre ce qu'on lui aura dit à l'oreille, tandis que Damis parleroit lui-même contre nous avec beaucoup de promptitude & de chaleur. Ne voit-on pas combien cette farce seroit ridicule aux

yeux des aſſiſtans ? Il faut donc prendre quelqu'autre parti. Mais, vous, Apollon, qui êtes devin & qui gagnez aſſez d'argent à ce métier, pourquoi ne nous montrez-vous pas ici votre ſçavoir-faire ? Apprenez-nous qui des deux philoſophes demeurera vainqueur dans la diſpute ; car vous devez le ſçavoir. *Apollon.* (1) Je ne ſçaurois à préſent ; je n'ai ni mon trépied, ni mes parfums, ni l'onde caſtalienne. *Momus.* Vous voilà ; lorſqu'on vous ſerre de près, vous vous gardez bien de vous expoſer à voir vos oracles examinés & convaincus de faux. *Jupiter.* Allons, mon fils, prophétiſez toujours pour ne pas donner occaſion à ce médiſant de Momus de décrier

(2) D'Ablancourt a omis le reproche que Monus fait à Apollon de vendre ſes oracles, ainſi que l'excuſe d'Apollon, l'inſtance de Momus & les ſollicitations du Jupiter. Il eſt cependant aſſez plaiſant de voir Apollon embaraſſé de prophétiſer, parce qu'il n'a pas tous les outils dont il a beſoin, & Jupiter qui lui dit : *prophétiſe toujours.* Dans toute cette partie du dialogue, d'Ablancourt a retranché, mutilé & altéré un très-grand nombre de paſſages du texte, & aſſurément ce n'eſt pas à l'avantage de Lucien.

vos talens, comme s'ils dépendoient abſolument d'un trépied, d'un peu d'eau & d'encens. *Apollon.* Il ſeroit bien plus convenable de m'interroger à Delphes ou à Colophone, où j'ai tout ce qu'il me faut pour rendre mes oracles commodément. Cependant quoique je n'aie pas ici mes outils, je tâcherai de vous annoncer qui des deux remportera la victoire, & vous m'entendrez bien, quoique je parle en vers. *Momus.* Parlez-nous clairement, au moins; & que nous n'ayons pas beſoin d'interprete. Après tout, nous ne cherchons pas à vous tendre des pieges comme ce Roi de Lydie avec ſa chair de tortue; vous ſçavez de quoi il s'agit. *Jupiter.* Que va-t-il nous dire? Voilà ſon viſage qui s'altere; ſes yeux ſe tournent, ſa chevelure ſe hériſſe, ſes mouvemens ſont furieux; il eſt dans une diſpoſition tout-à-fait prophétique; la divinité l'inſpire; la terreur & le myſtere l'environnent. *Apollon.* Dieux! écoutez mes oracles ſur la grande querelle qui s'eſt élevée entre deux philoſophes armés l'un & l'autre d'argumens de pied en cap. Quels cris! quel tumulte!

Je vois les manches des charrues effrayer les enseignes militaires ; le vautour emporte la sauterelle dans ses serres cruelles ; les corneilles, messageres des orages, annoncent les derniers malheurs ; les mulets triomphent & l'âne frappe de ses cornes ses enfans au pied léger. *Jupiter.* Eh bien, Momus, qu'avez-vous à rire ? Les malheurs qui nous menacent ne sont pourtant pas risibles. Finissez donc, le rire vous étouffera. *Momus.* Comment un oracle si clair ne me feroit-il pas rire ! *Jupïter.* Expliquez-le nous donc puisque vous l'entendez. *Momus.* Rien de plus aisé. Il signifie qu'Apollon est un charlatan, que nous sommes plus bêtes que des ânes & des mulets, & que nous n'avons pas plus de sens qu'une sauterelle si nous avons quelque confiance en lui. *Hercule.* Pour moi, mon pere, quoique je ne sois qu'un Dieu nouveau, je dirai mon avis sur tout ceci. Lorsque l'assemblée sera formée, si Timoclès a l'avantage, nous laisserons la dispute se continuer ; si nos affaires vont mal, j'ébranlerai les colonnes du portique & je le ferai écrouler sur ce scélérat de

Damis, pour lui apprendre à nous manquer de reſpect. *Momus.* Hercule, quel avis brutal ! Quoi ! vous voulez faire périr tant d'honnêtes gens avec un impie ? Vous voulez détruire avec le portique les trophées de Marathon, la ſtatue de Miltiade & le Cynœgire, & ôter à tous nos orateurs ces beaux ſujets de déclamation ? D'ailleurs, pendant votre vie vous pouviez croire que vous étiez le maître de faire ces choſes-là ; mais depuis que vous êtes Dieu vous devez avoir appris que la vie & la mort des hommes ſont entre les mains des Parques & que nous n'y pouvons rien. *Hercule.* Quoi ! lorſque j'ai étouffé le lion de Nemée & tué l'hydre de Lerne, je n'étois que l'inſtrument des Parques ? *Jupiter.* Sans doute. *Hercule.* Et maintenant ſi quelqu'un m'inſulte, pille mon temple, renverſe ma ſtatue, je ne pourrai pas l'exterminer, à moins que les Parques ne l'aient réſolu de toute éternité ? *Jupiter.* Aſſurément. *Hercule.* Voulez-vous, Jupiter, que je vous parle avec franchiſe ; car, comme dit un poëte comique, je ſuis un homme groſſier qui appelle un rateau un rateau. Si vos

affaires ſont ſur ce pied-là, je dis adieu à vos honneurs, au fumet des ſacrifices, au ſang des victimes; je deſcends aux enfers où les ombres des morts auront quelque reſpect & quelque crainte pour moi, en me voyant à la main ſeulement l'arc qui m'a ſervi à détruire les monſtres dont j'ai délivré la terre. *Jupiter.* En vérité, Meſſieurs, nous parlons nous-mêmes contre nous avec trop de liberté; au moins n'allez point communiquer à Damis ces belles réflexions. Mais qui vois-je s'avancer avec tant de vîteſſe? C'eſt un Dieu d'airain chargé d'inſcriptions en beaux caracteres avec une chevelure à l'antique. Mercure, c'eſt votre frere Hermagoras, celui qui eſt au Pœcile. Il eſt tout barbouillé de poix par les ſtatuaires qui le modelent tous les jours. Que voulez-vous, mon enfant? qu'y a-t-il de nouveau? *Hermagoras.* Un événement qui demande toute votre attention & la plus grande diligence. *Jupiter.* Sçachons ce que c'eſt. *Hermagoras.* Comme on me modeloit ſous le portique pour me faire en bronze, j'ai vu s'avancer une troupe en tumulte, à la tête de la-

quelle étoient deux Sophistes, de ceux que je vois là disputans tous les jours, prêts d'entrer en lice, & le visage pensif, Damis &.... *Jupiter.* Je sçais ce que c'est. La dispute est-elle commencée? *Hermagoras.* Non, pas encore. On ne s'est jusqu'à présent servi que des armes de trait; on se dit des injures de loin. *Jupiter.* Messieurs les Dieux (1), il ne nous reste qu'un parti à prendre, c'est de les écouter. Que les heures ouvrent la trape des cieux & dissipent les nuages. Que de monde assemblé pour entendre! Ah! je n'aime pas à voir ce trouble & cette crainte dans Timoclès. Cet homme-là va nous perdre. Faisons au moins des voeux pour lui tout bas, de crainte que Damis ne nous entende. *Timoclès.* Que dites-vous, sacrilege? Il n'y a point de providence? point de Dieux? *Damis.* J'en suis convaincu. Voyons les raisons que vous avez de croire le contraire. *Timoclès.* Ce n'est point à moi à prouver mon opinion; mais vous, scélérat, répondez-moi. *Jupiter.* No-

(1) Tout cet endroit est inhumainement défiguré dans d'Ablancourt.

tre champion a cela de bon qu'il crie plus fort & qu'il s'échauffe bien davantage. Courage, Timocles, des injures sur-tout. *Damis.* Eh bien, Timoclès, je vous répondrai puisque vous le voulez, mais point d'injures, s'il vous plaît. *Timoclès.* A la bonne heure. Vous prétendez donc (1), scélérat, que les Dieux ne prennent aucun soin des choses de ce monde ? *Damis.* Aucun. *Timoclès.* Qu'il n'y a point de providence ? *Damis.* Nulle. *Timoclès.* Que tout est emporté au hasard ? *Damis.* Assurément. *Timoclès.* Quoi ! Messieurs, vous entendez ces blasphêmes de sang froid & vous ne lapidez pas cet impie ! *Damis.* Timoclès, pourquoi cherchez-vous à exciter le peuple contre moi ? Qui êtes-vous pour prendre en main la vengeance des Dieux ? Que ne leur laissez-vous à eux-mêmes le soin de se venger ? Vous voyez que, quoiqu'ils

(2) Timoclès traite Damis de scélérat au moment même qu'il lui promet de ne plus dire d'injures. La plaisanterie est perdue dans d'Ablancourt, qui a jugé à propos de supprimer cette promesse de Timoclès,

m'entendent depuis long-tems parler d'eux avec la même liberté, si tant est qu'ils entendent, jusqu'à présent ils ne m'en ont pas puni. *Timoclès.* Ils vous entendent, malheureux, & leur vengeance n'est que différée. *Damis.* Bon! ils n'auront jamais le tems de penser à moi, avec tant d'affaires que vous leur mettez sur les bras & le soin de cet univers qui les occupe. C'est pour cela qu'ils ne vous ont pas encore puni, vous-même, de toutes vos friponneries, que je passe sous silence pour ne pas violer les conventions que nous avons faites de ne pas dire d'injures. Car au fond, ce seroit un grand argument en faveur de leur providence, que la punition qu'ils feroient de vous. Mais ils sont, sans doute, partis pour quelque grand voyage. Ils auront été au-delà de l'océan ou chez les Ethiopiens, ce peuple juste, chez lesquels ils vont souvent dîner, même sans être invités. *Timoclès.* Que répondre, Damis, à de pareilles insolences? *Damis.* Que répondre à ce que je vous demande depuis long-tems? Donnez-moi les preuves sur lesquelles vous fondez

cette prétendue providence des Dieux. *Timoclès.* Des preuves ! Ces preuves sont le bel ordre du monde, le cours réglé du soleil & de la lune, le retour périodique des saisons, la génération des plantes & des animaux, l'organisation merveilleuse de l'homme qui le rend capable de se nourrir, de se mouvoir, de penser, d'exercer les arts de toute espece. Ce sont ces merveilles & une infinité d'autres qui démontrent la providence des Dieux. *Damis.* Vous allez bien vîte, Timoclès. Vous citez des phénomenes ; mais vous ne prouvez pas qu'ils soient l'ouvrage de la divinité. Je ne nie pas que ces phénomenes existent ; mais de leur existence, vous n'êtes pas en droit de conclure qu'ils sont produits par le pouvoir d'une cause intelligente qui ait eu un plan, un dessein. Ils continuent parce qu'ils ont commencé & par les mêmes causes. Vous donnez mal-à-propos le nom d'ordre à la nécessité qui les amene & qui les fait succéder les uns aux autres. Vous vous emportez contre ceux qui ne voyent point comme vous cet ordre prétendu. Par une simple énumération

de faits dont nous convenons comme vous, vous croyez nous prouver que leur succession est l'ouvrage de la providence, ce qui est la question même dont il s'agit entre nous deux. C'est-là un pur sophisme; dites-nous quelque chose de mieux. *Timoclès.* Je crois bien qu'il n'est pas besoin d'autre démonstration après celle-là; mais je vais cependant vous presser d'une autre maniere. Répondez-moi : Homere vous paroît-il un grand poète? *Damis.* Assurément. *Timoclès.* Croyez-l'en donc lorsqu'il chante la sagesse & la providence des Dieux. *Damis.* Vous êtes admirable, mon cher Timoclès, tout le monde conviendra avec vous qu'Homere est un excellent poëte; mais personne ne le prendra pour juge dans une affaire de cette nature, ni lui, ni aucun de ses confreres. On sçait que ces Messieurs ne tiennent pas grand compte de la vérité, & qu'ils ne se proposent que de charmer les oreilles de leurs auditeurs & de leurs lecteurs par l'harmonie de leurs vers. Voilà pourquoi ils employent un langage mesuré, des fictions agréables & tout ce qui peut embellir leurs écrits; mais

Je vous demanderois volontiers dans quels passages d'Homere vous avez puisé les idées avantageuses que vous vous faites des Dieux. Est-ce dans ceux où ce poëte nous peint Jupiter lié par sa fille & son fils, & Thétis appellant Briarée pour le délivrer, sans quoi le *Deus Optimus Maximus* seroit encore esclave ? Jupiter vous paroît-il digne de vos respects lorsque, pour reconnoître le service que lui a rendu Thétis, il envoie à Agamemnon un songe funeste, en conséquence duquel des milliers de Grecs sont dévoués à la mort ? & pourquoi prend-il ce moyen honteux ? sans doute parce qu'il ne pouvoit pas frapper Agamemnon lui-même de la foudre sans manquer trop ouvertement à la parole qu'il avoit donnée à Junon. Votre croyance aux Dieux est-elle soutenue par les contes qu'Homere nous a faits de Venus & de Mars, blessés par Diomede, à l'instigation de Minerve ; des combats des Divinités entr'elles, de Mercure contre Latone, de Pallas contre Mars, où la Déesse est victorieuse parce que Mars est affoibli par sa blessure ? Diane mérite-t-elle votre

encens, lorſque pour ſe venger de cè qu'elle n'a pas été invitée au feſtin d'Enée, elle envoie ſur ſes terres un ſanglier affreux qui ravage tout? En croyez-vous Homere ſur tout cela? *Jupiter.* Quels applaudiſſemens s'élevent pour Damis! Notre Timoclès héſite & tremble; je crains bien qu'il ne jette ſon bouclier pour trouver ſon ſalut dans la fuite. Il regarde autour de lui & cherche par quel endroit il pourra s'échapper. *Timoclès.* Euripide vous paroît-il donc un inſenſé lorſqu'amenant les Dieux ſur la ſcene, il leur fait dire qu'ils aiment & protegent les bons & qu'ils puniſſent les méchans & les impies comme vous? *Damis.* Mon cher Timoclès, ſi vôtre religion eſt établie ſur l'autorité des poëtes tragiques, il faut que vous regardiez Polus, Ariſtodemus. Satyrus & nos autres Comédiens comme des Dieux, ou que vous penſiez que les Dieux eux-mêmes ſont venus ſur la ſcene en perſonne, avec le cothurne & la robe traînante, le manteau, la ceinture, &c. & les autres ornemens de nos acteurs, & je vous avoue que je ne puis croire ni l'un ni l'autre.

Quoiqu'il en ſoit, écoutez ce même Euripide lorſqu'il parle de ſon chef, & vous l'entendrez dire : *voyez les cieux & cette atmoſphere immenſe qui embraſſe la terre, c'eſt Jupiter, c'eſt-là Dieu.* Et dans un autre endroit : *Jupiter, ce Jupiter dont nous ne connoiſſons que le nom. Timoclès.* Voulez-vous donc que toutes les nations ſoient dans l'erreur lorſqu'elles penſent qu'il y a des Dieux & qu'elles célebrent des fêtes en leur honneur? *Damis.* Vous n'êtes pas adroit, Timoclès, en me rappellant les opinions des peuples ſur la Divinité; car elles prouvent plus fortement que toute autre choſe l'incertitude & l'abſurdité de tout ce qu'on dit des Dieux. Toutes ces opinions ſont diférentes entre elles ou oppoſées. Les Scythes ſacrifient à un ſabre; les Thraces, à Zamolxis, exilé de Samos; les Phrygiens, à la lune; les Ethiopiens, au jour; les Cylleniens, à Phales; les Argyriens, à une colombe; les Perſes, au feu; les Egyptiens, à l'eau. Parmi ceux-ci, quoique l'eau ſoit chez tous une Divinité, il y en a cependant d'autres locales & particulieres : à Memphis, un bœuf; à

Peluse, un oignon; ailleurs un ibis, un crocodile, un cynocephale, un chat, un singe. D'autres adorent une épaule droite, ailleurs c'est l'épaule gauche, ici une moitié de tête, là un plat ou un pot. Mon cher Timoclès, est-ce que vous ne trouvez pas tout cela bien ridicule? *Momus.* Ne l'avois-je pas bien dit (1) que toutes ces choses se découvriroient un jour? *Jupiter.* Vous avez raison, nous tâcherons d'y mettre ordre dans la suite, pourvu que nous nous tirions du danger présent. *Timoclès.* Ennemi de la Divinité, & les oracles ne sont-ils pas dus aux Dieux? les prédictions de l'avenir ne sont-elles pas l'ouvrage de leur providence bienfaisante? *Damis.* Ah ne parlez pas des oracles; car je vous demanderai de me citer ceux qui vous touchent le plus: est-ce la réponse

(1) D'Ablancourt fait dire à Momus: *ne disois-je pas bien qu'on examineroit un jour ces fadaises.* N'est-il pas bien ridicule de mettre dans la bouche d'un dieu ce mot de *fadaises*, pour désigner les opinions des hommes sur le culte des dieux. Lucien n'est pas si mal-adroit

d'Apollon au Roi de Lydie ? réponse à double ſens & à double face, comme les images de Mercure, & que ce pauvre Prince acheta pourtant bien cher. *Momus.* Ce diable d'homme met le doigt ſur tout ce que je craignois le plus qu'il ne découvrît. Où eſt donc le bel Apollon ? que ne deſcend-il avec ſa lyre & ſon trépied pour le réfuter & lui répondre ? *Jupiter.* Vous nous excédez, Momus, avec vos plaiſanteries hors de ſaiſon. *Timoclès.* Voyez, malheureux Damis, voyez le mal que vous faites aux hommes. Vous renverſez par vos diſcours impies les temples & les autels des Dieux. *Damis.* Ah, Timoclès ! il y a des autels qu'on peut laiſſer ſubſiſter. Les temples où l'on ne brûle que des parfums agréables ne font point de mal aux hommes, mais je verrois avec plaiſir détruits juſqu'aux fondemens les temples & les autels de Diane en Tauride, où des hommes ſont les victimes qu'on offre à cette affreuſe Divinité. *Jupiter.* Cet homme n'épargne rien & nous paſſe tous en revue, innocens & coupables. *Momus.* Innocens ! Il y en a bien peu parmi nous, & je

vous assure qu'il n'épargnera pas les plus grands Dieux. *Timoclès*. Incrédule Damis, entendez-vous Jupiter tonner? *Damis*. J'entends le tonnerre; mais il n'y a que vous, qui venez sans doute de chez les Dieux pour plaider leur cause ici, qui puissiez sçavoir si c'est vraiment Jupiter qui tonne; car ceux qui ont été en Crete nous disent qu'on y montre son tombeau & son épitaphe, qui attestent qu'il ne peut lancer son tonnerre puisqu'il est mort. *Momus*. Je sçavois bien qu'il n'oublieroit pas ce trait-là. Mais quoi, Jupiter, vous pâlissez de colere! Fi donc, ne vous troublez point. Il faut mépriser ces gens-là & leurs discours. *Jupiter*. Les mépriser! cela est bien facile à dire. Voyez-vous comme les auditeurs se laissent presque tous entraîner à l'avis de Damis? *Momus*. Que vous importe? Quand vous le voudrez, vous n'aurez qu'à les lier avec votre chaîne d'or & vous les enleverez avec la terre & l'océan. *Timoclès*. Dites-moi, scélérat, avez-vous jamais navigué? *Damis*. Plus d'une fois. *Timoclès*. Etoit-ce le vent ou les rameurs & le pilote qui vous conduisoient & qui vous fau-

voient du naufrage? *Damis.* Les rameurs & le pilote. *Timoclès.* Quoi! un navire ne peut marcher sans pilote & vous croirez que cet univers n'est ni gouverné ni conduit? *Damis.* Fort bien, Timoclès, j'adopte votre comparaison. Mais, mon cher, dans un vaisseau vous voyez le conducteur & le pilote occupés du bien commun & de tout ce qui doit être mis en œuvre pour la conservation du navire; vous les voyez préparant de loin les manœuvres contre les tempêtes & donnant des ordres aux matelots; vous ne trouvez dans le vaisseau rien d'inutile, rien de déplacé; mais votre prétendu pilote & ses matelots qui conduisent le grand vaisseau dans lequel nous sommes emportés, ne font rien de raisonnable, ne disposent rien avec sagesse. Les cables sont jettés négligemment & embarrassent les manœuvres; les ancres sont dorés, la proue ne l'est point; la partie inférieure du vaisseau est peinte, & ce qu'on en voit est négligé & mal-propre; des matelots les plus timides & les plus paresseux ont double & triple paye;

& tel autre actif, adroit, vigilant, propre aux manœuvres les plus difficiles, est employé uniquement à la pompe. Même désordre parmi les chefs: un mauvais & mal-adroit coquin assis au gouvernail; un parricide, un homme de sac & de corde honoré, fêté, & occupant dans le vaisseau la premiere place, tandis que d'honnêtes gens sont dans un coin à l'étroit, méprisés & foulés au pié. Voyez quelle malheureuse navigation ont faite Socrate, Aristide & Phocion; ils ont eu à peine leur subsistance, des planches pour lit, & une place étroite vers le fond de cale où ils ne pouvoient pas s'étendre tout de leur long. Considérez au contraire que de biens ont possédé Callias, Midias & Sardanapale, & avec quel mépris ils ont traité des hommes qui valoient cent fois mieux qu'eux. Voilà ce qui arrive, Timoclès, dans ce vaisseau si bien gouverné. De-là tant de naufrages. Ne voyez-vous pas que s'il y avoit un chef éclairé il arrangeroit mieux les choses; il distingueroit les bons matelots des mauvais, les gens de bien

& les coquins ; il distribueroit les emplois & les places selon le mérite ; il admettroit à sa société & prendroit pour son conseil les plus habiles & les plus honnêtes, il confieroit le soin des manœuvres les plus importantes aux plus intelligens & aux plus actifs, & feroit donner vingt coups de corde par jour aux paresseux & aux fripons. Ainsi, mon cher, l'argument que vous avez mis sur votre vaisseau court risque de faire naufrage, parce que vous avez un mauvais pilote. *Momus.* Damis l'emporte & la victoire lui est assurée. *Jupiter.* Je crois qu'oui ; aussi ce Timoclès ne dit rien de bon ; il n'employe que des lieux communs & des argumens usés, auxquels on répond facilement. *Timoclès.* Eh bien, puisque vous ne voulez pas de ma comparaison de vaisseau, voici un raisonnement plus solide & que vous ne renverserez pas. *Jupiter.* Que va-t-il dire ? *Timoclès.* Pesez bien cet argument-ci ; voyez comment les parties en sont étroitement liées, & convenez qu'il n'est pas possible de s'y refuser. S'il y a des autels il y a des Dieux ; or il y a des autels, donc il y a des

Dieux. Eh bien, que dites-vous à cela? Répondez. *Damis*. Laissez-moi le tems de rire & puis je vous répondrai. *Timoclès*. Mais vous me paroissez avoir envie de rire long-tems; dites-nous donc ce que mon argument a de ridicule. *Damis*. Vous avez jetté votre derniere ancre pour vous sauver du naufrage, & vous ne voyez pas qu'au lieu de cable elle ne tient qu'à un fil. Ces deux propositions : il y a des autels, donc il y a des Dieux, ne tiennent point l'une à l'autre, & si vous n'avez rien de mieux à me dire nous pouvons nous séparer. *Timoclès*. Ah, vous quittez le champ de bataille le premier, vous vous avouez donc vaincu. *Damis*. Assurément Timoclès. Aussi que voulez-vous que je fasse à un homme qui court embrasser l'autel comme ceux à qui on fait violence. Eh bien, sur cet autel même je jure que je ne disputerai plus avec vous. *Timoclès*. Tu railles, scélérat, impie, homme exécrable, souillé de tous les crimes. On ne sait qui est ton pere, car ta mere étoit une P.... Tu as tué ton frere, tu pilles les tombeaux des

morts, tu es un adultere, un **, un impudent. Oh, tu ne t'en iras pas que je ne t'aye moulu de coups & cassé la tête avec cette tuile. *Jupiter.* Damis s'en va en riant, l'autre le suit en l'accablant d'injures ; mais que ferons-nous ? *Mercure.* Bon, ce n'est rien que cela. Souvenons-nous de la maxime d'un poëte qui dit : (1) *on ne vous a point insulté si vous ne croyez pas l'être.* Les insultes ne vous feront point de mal si vous ne les prenez pas pour vous. D'ailleurs il n'y a pas d'inconvéniens à ce qu'un petit nombre de philosophes pensent comme Damis. Nous aurons toujours pour nous le vulgaire, le peuple, & au moins les nations barbares, qui sont bien plus nombreuses que les Grecs. *Jupiter.* Oui, mais, Mercure, nous pouvons dire de Damis ce que Darius (1) di-

---

(1) D'Ablancourt traduit ainsi cette maxime : *on n'a de mal que ce qu'on s'en fait.*

(2) D'Ablancourt couronne toutes ses mal-adresses en supprimant cette application de Jupiter, qui est pleine de grace & de finesse. Encore un coup il faudroit citer

ſoit de Zopyre : *J'aimerois mieux a*
ce brave homme pour défenſeur & p
ami que d'avoir mille Babyloniens à
ſolde.

---

le trois quarts de cette traduction pou
faire connoître tous les défauts ; cepen
ceux qui ne connoiſſent pas le texte la li
avec plaiſir. C'eſt le plus bel éloge q
puiſſe faire de Lucien.



HISTOIRE des ours marins, par M. Steller, *de l'académie des sciences de Petersbourg.*

LES ours marins changent de climat comme les oyes, les cignes & les hirondelles parmi les oiseaux, les truites parmi les poissons, les lievres & les rats parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand elle commence à leur manquer. Les oiseaux cherchent les lieux solitaires, & les poissons les mers tranquilles, pour y déposer plus sûrement leurs œufs, pour peupler sans être inquiétés, & pour réparer leurs forces. La nature a donné le même instinct aux ours marins : ils cherchent les mers septentrionales & les isles désertes qui sont en grand nombre entre l'Amérique & l'Asie, depuis le cinquantieme degré de latitude, jusqu'au cinquante-sixieme. Ils s'arrêtent dans les parties du continent qui leur paroissent les plus tran-

quilles. Les femelles y mettent bas leur portée, nourrissent leurs petits & s'en retournent avec eux, au bout de trois mois, dans leur premiere demeure.

Les meres alaitent leurs petits pendant deux mois : elles ont deux mammelles situées comme celles des loutres, près de la vulve, de la même forme & de la même grandeur. Après qu'elles ont mis bas, elles coupent avec leurs dents le cordon ombilical, & à force de le lécher, elles arrêtent le sang, & dessechent le cordon. Quant à l'arriere-faix, elles l'avalent. Les petits naissent avec les yeux ouverts, & trente-deux dents hors de leurs alvéoles : mais les quatre canines, qui sont les plus grandes, & dont ils se servent dans leurs combats, ne paroissent qu'au quatrieme jour. Au moment que leurs meres les mettent bas, ils sont d'un noir très-brillant : mais quatre ou cinq jours après, les poils sous les pieds de devant changent peu-à-peu de couleur, & prennent celle de la chevre de Pline dans l'espace d'un mois ; le ventre & les côtés sont bigarrés, & entremêlés de

poils de cette même couleur. Les mâles à leur naissance sont beaucoup plus grands, plus forts que les femelles, & leur peau devient de jour en jour plus noire, au lieu que celle des femelles est constamment de couleur cendrée, avec quelques taches rousses sous les pieds. Les mâles en different tellement par la grandeur & la force du corps, qu'on les prendroit pour une autre espece. Les femelles sont plus timides & moins féroces. Ces animaux ont la glande du thymus très-grosse, formée de plusieurs glandes, & enveloppée d'un sac membraneux. Des observateurs ont coupé un rameau de l'artere pulmonaire ; & l'ayant soufflé avec un tuyau, ils ont remarqué que non-seulement les oreillettes du cœur, mais encore cette glande, s'enfloient considérablement.

Les femelles ont pour leurs petits une tendresse vraiment maternelle, elles ne les quittent jamais ; pendant les premiers jours les petits folâtrent entre eux comme des jeunes chiens, imitent les postures des peres & meres quand ils s'accouplent, & s'exercent déja au combat.

Si l'un d'eux renverse l'autre, le pere survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le leche amoureusement, l'oblige quelquefois à se coucher sur la terre; & s'il résiste, le pere paroît l'en aimer davantage, il semble s'applaudir & se féliciter d'avoir un fils digne de lui : mais il néglige les paresseux & les foibles. Ceux-ci sont toujours à la suite de leur mere, tandis que les courageux & les forts accompagnent leur pere par-tout.

Chaque mâle a plusieurs femelles, huit, quinze, & jusqu'à cinquante, qu'il garde avec beaucoup de soin & d'inquiétude. Si quelqu'autre mâle en approche, il entre en fureur, & les deux rivaux se livrent un combat sanglant. Quoiqu'ils soient rassemblés par milliers, les familles forment toujours des troupeaux séparés. Une famille est souvent composée de 120.

Les ours de l'année qui sont appariés paroissent vigoureux & robustes. Les vieux menent une vie oisive & solitaire : ils sont gras & répandent une odeur infecte; mornes, chagrins & très-féroces, ils restent pendant un

mois entier dans le même endroit ſans prendre de nourriture, paſſent la plus grande partie du tems à dormir, & ſe jettent avec fureur ſur ceux qui paſſent près d'eux : enfin chaque ours a ſa place marquée, & il eſt prêt à combattre & à verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour la défendre contre tout uſurpateur.

Ces animaux couvent ou plutôt ſe précipitent avec cette ardeur qu'on remarque dans les chiens, ſur les pierres que leur lancent les voyageurs afin de les écarter.

L'ours, quoique couvert de bleſſures, ne quitte jamais ſa place, parce que, s'il s'en éloigne d'un pas, les autres ſe fondent ſur lui, l'obligent à coups de dents à la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces; ſi, pour l'empêcher de fuir, quelques-uns d'entre eux accourent, d'autres ſoupçonnant ceux-ci de vouloir fuir eux-mêmes, ſe jettent avec fureur ſur eux, ce qui donne lieu à pluſieurs combats particuliers, & forme un ſpectacle tout-à-la-fois plaiſant & horrible. Une choſe ſinguliere, c'eſt que ſi deux

ours en attaquent un seul, les autres viennent au secours de l'opprimé, comme indignés de l'inégalité du combat: ceux qui sont encore dans la mer levent la tête pour contempler ce spectacle; ensuite ils s'animent, sortent de l'eau, & viennent tous furieux se jetter dans la mêlée & augmenter le carnage. Pendant qu'ils se battent ainsi, les voyageurs peuvent suivre tranquillement leur chemin.

J'ai quelquefois provoqué à dessein quelques-uns de ces animaux. Après avoir crevé les yeux à un d'entre eux, nous en attaquions quatre ou cinq autres à coups de pierres, & lorsqu'ils nous poursuivoient, nous nous retirions derriere celui qui étoit aveuglé, & qui ne sçachant si les ours qu'il entendoit nous fuyoient ou nous poursuivoient, se jettoit indifféremment sur ceux qui venoient le secourir ou l'attaquer: tous les ours se réunissoient contre lui comme contre l'ennemi commun. La mer n'est pas pour lui un asyle contre leur animosité; ils l'en arrachent & le déchirent à coups de dents sur la terre, jusqu'à ce qu'il tombe sans force & qu'il expire en-

'agé, & pouſſant d'affreux mugiſſe-mens. J'en ai vu quelquefois deux ſe battre pendant une heure entiere, ſe tendre des pieges, ſe coucher de laſſitude l'un auprès de l'autre, haletans & immobiles, puis ſe relevant tout à coup s'exciter & recommencer un nouveau combat. En ſe battant ils prennent chacun une place qu'ils n'abandonnent jamais : ils tournent la tête de côté, & ſe frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon adverſaire : tant qu'ils ſont d'égale force, ils ne peuvent frapper que des pieds : mais bientôt le plus fort ſaiſit l'autre avec les dents & le terraſſe : les autres ours, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible, & terminent la querelle.

Ces animaux ſe font réciproquement de ſi larges bleſſures, qu'elles reſſemblent à de grands coups de ſabre ; on n'en voit aucun à la fin de juillet qui n'en ſoit couvert : d'abord après le combat ils ſe jettent à la mer pour les laver.

Les ſujets de leurs combats ſont de trois eſpeces :

Le premier, & celui qui les anime

le plus, c'est la jalousie. Si l'un d'eux enleve à l'autre sa femelle, ou fait mine de la détourner seulement de sa famille, il y a combat, à la fin duquel celle qui en a été le sujet suit toujours le vainqueur.

La place que chacun veut occuper est encore parmi eux un sujet de querelle : si l'espace est trop étroit, ou que l'un d'eux s'approche de trop près, & donne lieu à son voisin de soupçonner qu'il en veuille à ses femelles, sujet de duel, ils se battent.

Troisieme sujet de combat s'il s'agit de séparer ceux qui sont acharnés l'un contre l'autre, & de secourir le plus foible & l'opprimé.

Les ours marins aiment extrêmement leurs femelles & leurs petits, dont ils sont fort redoutés, & sur lesquels ils exercent un empire absolu; ils sont à leur égard, pour le plus léger sujet, d'une sévérité singuliere. Lorsqu'on attaque leur sérail & qu'on leur enleve leurs petits, si la mere prend la fuite & les abandonne, le mâle quitte le combat, saisit la femelle avec les dents, & l'élevant fort haut, la jette deux ou trois fois à terre avec

violence : elle y reste comme morte pendant quelque temps ; après quoi reprenant ses forces, elle se traîne en suppliante aux pieds du mâle & le baise en répandant des larmes. Le mâle, loin d'être attendri par ce spectacle, se promene fierement à droite & à gauche, les yeux étincelans de rage, & branlant la tête de côté & d'autre, comme font tous les ours. Enfin quand il voit emporter ses petits, il verse des pleurs comme la femelle. Cet animal ne manque jamais de pleurer lorsqu'il est mortellement blessé, ou qu'il ne peut se venger des insultes qu'il a reçues. On a remarqué la même chose dans le veau marin.

Ce qui oblige les ours à chercher des isles désertes, c'est probablement qu'ils veulent se décharger d'une graisse incommode, en faisant une diete de trois mois, comme on voit ceux de terre passer les mois de juin, de juillet & d'août à dormir ou à se reposer sur les rocs, où ils se regardent mutuellement, s'étendent, mugissent ou baillent sans prendre aucune nourriture.

Quelques voyageurs ayant observé des ours marins qui demeuroient un

mois entier dans la même place sans la quitter un seul moment, les ont tués, & après les avoir ouverts, ils n'ont trouvé dans l'estomac & les intestins que de l'écume sans excrémens. On a remarqué que le pannicule adipeux diminuoit tous les jours, ainsi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit si flasque & si lâche, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un sac. Les plus jeunes qui, dans le mois de juin, ne sont pas si gras, travaillent à la propagation ; ils sont extrêmement agiles, passent continuellement de la mer au continent & du continent à la mer.

Quand ces animaux s'accouplent, la femelle se couche sur le dos, & le mâle sur elle. Cette opération se fait ordinairement vers la fin du jour : une heure avant de s'accoupler, le mâle & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent ensemble sur le continent. Ensuite le mâle appuyé sur ses pieds de devant, se livre ardemment à son instinct ; ses pieds sont entiérement cachés dans le sable, où son poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception

de la tête. Ils font tellement occupés de leur ouvrage, qu'on est souvent long-tems à les examiner avant qu'ils vous apperçoivent. Si vous vous avisez de les troubler & de les distraire, ils quittent leur femelle, se jettent sur vous & vous dévoreroient, si vous ne vous dérobiez à leur rage par la fuite.

Les ours marins ont quatre especes de cris. Lorsqu'ils sont couchés & dans l'inaction sur le continent, ils meuglent comme les vaches qui ont perdu leurs petits : dans la fureur de leurs combats, ils hurlent & crient comme les ours ; les vainqueurs jettent à divers reprises des cris fort aigus & redoublés, semblables à ceux des grillets domestiques : ceux qui sont blessés, gémissent & se plaignent comme les loutres marines.

Quand ils sortent de l'eau, ils secouent tout le corps, se frottent la poitrine & arrangent leurs poils avec les pieds de derriere. Le mâle appuye amoureusement l'extrémité de ses levres sur celles de sa femelle, comme s'il vouloit la baiser. Lorsqu'ils sont

couchés à quelqu'abri au soleil, ils élevent les pieds de derriere en haut & les remuent sans cesse, comme les chiens remuent la queue. Ils se couchent tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, tantôt tout le corps ployé en cercle; quelquefois couchés sur le côté, ils appuyent leurs pieds de devant contre leurs flancs. Quelque profond que soit leur sommeil, avec quelque précaution qu'un homme puisse marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent: le sentent-ils? l'entendent-ils? C'est ce qu'on n'a point encore découvert.

Les plus grands & les plus vieux ne fuyent jamais devant un homme, ni même devant plusieurs; ils se préparent d'abord au combat: cependant on a remarqué que des troupeaux entiers prenoient la fuite dès qu'ils entendoient siffler. De ce nombre sont sur-tout les jeunes & les femelles; lorsqu'ils sont surpris par de grands cris, on en voit des milliers se jetter à la mer avec précipitation: ils suivent toujours, en nageant le long des bords, les voyageurs qu'ils regardent avec étonnement.

Ces animaux peuvent faire, en nageant, deux milles d'Allemagne par heure. Si quelqu'un d'entre eux est blessé par les pêcheurs, ils entraînent la barque avec tant d'impétuosité qu'elle semble voler, & la renversent si l'on n'est pas attentif à la conduire. Quand ils nagent sur le ventre, l'on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroissent souvent hors de l'eau où ils peuvent demeurer très-long tems parce qu'ils ont le trou ovale ouvert. Lorsqu'ils se jettent du continent à la mer, ils plongent la tête la premiere, ainsi que tous les grands animaux marins; les loutres, le lion, la baleine, le veau. S'ils montent sur quelque roc, ils se servent de leurs pieds de devant, comme les veaux marins, en traînant les parties postérieures de leurs corps, le dos voûté en arc & la tête baissée, pour se donner plus d'action & de ressort. Sont-ils suivis à la course, le plus agile coureur ne peut les devancer.

On courroit risque de la vie, s'ils avoient autant de facilité sur terre que sur l'eau; mais comme ils ne peuvent

monter les endroits escarpés qu'avec beaucoup de peine, on échappe aisément à leur fureur. On en voit surtout une grande quantité dans l'isle de Bering ; les bords de la mer en sont quelquefois couverts, & le voyageur est souvent obligé de les abandonner pour prendre les hauteurs.

Les loutres marines craignent beaucoup les ours : elles ne se mêlent point avec eux, non plus que les veaux marins ; mais il y a parmi eux de grands troupeaux de lions qu'ils redoutent & qu'ils respectent au point de n'oser se battre en leur présence, de peur qu'ils ne se mêlent du combat, comme cela arrive assez souvent. Les lions occupent toujours les meilleures places : c'est le droit du plus fort. Les ours n'osent les empêcher d'approcher de leurs femelles, avec lesquels les lions s'accouplent volontiers.

Les voyageurs qui veulent s'amuser à la chasse de ces animaux dans le continent, commencent par les aveugler à coups de pierres & les assomment ensuite à coups de bâton ; mais ils sont si durs, que deux ou trois hom

mes armés de maſſues n'en peuvent ſouvent venir à bout, même en les frappant ſur la tête de pluſieurs coups redoublés. Quoiqu'il ait le crâne briſé en pluſieurs morceaux, une partie de la cervelle répandue & les dents toutes caſſées, cet animal ſe défend encore & demeure quelquefois plus de quinze jours vivant & immobile à la même place.

Les ours marins viennent rarement ſur terre. Les Kamſchadales les attaquent & les bleſſent avec une eſpece de javelot troué qu'ils appellent *noſok*, dont le fer abandonnant le bois, reſte dans le corps de l'animal. Le fer eſt arrêté à une corde très-forte, dont les pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal bleſſé fuit avec la vîteſſe d'une fleche, entraîne avec lui la barque jusqu'à ce qu'il s'arrête fatigué par la courſe & épuiſé par la perte de ſon ſang; alors les pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances; & s'il fait quelques mouvemens pour renverſer la barque, ils lui coupent les pieds de devant avec des haches & lui caſſent la tête à coups de maſſue.

Ils s'attachent particuliérement aux femelles qui viennent mettre bas leurs petits au printems ; & entre les mâles, aux plus jeunes : mais ils n'osent attaquer les vieux & les plus grands, & dès qu'ils en voyent, ils disent *sipung*, qui est une espece de conjuration.

Toutes les années un grand nombre d'ours marins meurent de vieillesse dans cette isle, & sur-tout des blessures qu'ils ont reçues dans les combats. Quelques endroits de ces bords sont tout couverts d'ossemens & de crânes. Dampierre dit avoir trouvé dans l'isle de Jean Fernandès, située au trente-sixieme degré de latitude, tous les bords couverts de veaux, d'ours & de lions marins : ce qui doit paroître surprenant, si l'on veut s'imaginer que ces animaux ayent passé de la partie australe. Il est plus naturel de penser que les mers australes sont peuplées d'animaux de la même espece que l'hémisphere boréale, sous la même latitude ou à-peu-près. Il paroît vraisemblable que nos ours marins passent l'hiver dans

cette derniere partie. On a découvert leur retraite d'été ; peut-être qu'un jour nous découvrirons celle d'hiver, qu'on croit être la terre appellée *de la Compagnie*, ou quelqu'autre terre peu éloignée.



RÉFLEXIONS de M. l'Abbé Orſei, ſur les drames en muſique, traduites de l'Italien.

TOUT ce qui exiſte autour de nous peut devenir une ſource d'inſtruction & de lumieres ; mais plus les objets nous ſont familiers, moins il nous eſt poſſible de démêler & de ſaiſir tous les caracteres de vérité qu'ils renferment. L'habitude émouſſe nos ſens ; à peine ſont-ils ébranlés par les choſes dont ils ſont continuellement environnés : l'ame ſe trouvant répandue ſur une infinité d'images à la fois, ſe partage néceſſairement entre elles, & devient incapable d'en fixer fortement aucune en particulier. Que fait le poëte ? Il répand ſur la matiere le coloris puiſſant du merveilleux & de la nouveauté. Par-là il arrache notre ame à la foule des objets qui diviſent ſon attention, & l'attache uniquement à celui qu'il lui préſente. Il aggrandit, il éleve, il altere tous les êtres,

en les tranſportant de la vérité à la fiction. Ainſi ce qui ſe trouvoit très-commun & très-ordinaire dans ſa maniere d'exiſter naturelle, devient, au moyent de l'art, curieux, intéreſſant & nouveau. Eh! comment toute notre attention ne ſe porteroit-elle pas ſur des êtres créés une ſeconde fois par de tout autres inſtrumens que ceux qu'employe la nature! Eſt-il rien de plus ſurprenant & de plus propre à fixer toutes nos facultés, que de voir ſortir des mains des arts un nouvel ordre de choſes, un nouvel univers, produit, engendré au moyen des lignes, des couleurs, du ciſeau, des ſons, des paroles? Nos obſervateurs & nos critiques modernes ſemblent ignorer ou avoir perdu de vue ces grands principes de toute poéſie. Ces hommes froids n'ont jamais ſenti toute l'énergie des arts, ou ne les jugent que hors du moment où ces arts agiſſent: à force d'exiger qu'on ſe rapproche de la vérité, ils tendent, ſans y prendre garde, à confondre l'imitation avec la choſe imitée, & conſéquemment à détruire l'eſſence même de tous les arts imitateurs. Les *ré-*

flexions, que nous allons traduir nous ont conduits à ces obser vations générales, dont l'applica tion pourra servir à développer & rectifier quelquefois celles de l'auteu

On entend par opéra, la représen tation d'une action merveilleuse, à la quelle l'imagination ajoute les grace de la poésie, l'expression de la musi que & de la danse, les ornemens d la méchanique & de la peinture. L but de l'opéra est d'affecter plus agréa blement & d'émouvoir plus efficace ment les passions, que ne le peuven faire les autres représentations théâ trales, dénuées des mêmes ressource.

Pour se faire une idée de la natur du plaisir que produit ce genre de spec tacle, il faut se permettre quelque considérations sur le théâtre en géné ral, & d'abord secouer le préjugé pres que universel où l'on est, que les re présentations théâtrales doivent êtr une imitation exacte des actions ordi naires de la vie. Mais alors, pour joui d'un tel spectacle, il suffiroit de bie observer ce qui se dit, ce qui se passe dans un caffé, dans une sale de jeu o dans une place publique. Le plaisi

qu'on trouve au spectacle ne consiste pas dans la peinture fidelle des actions humaines, mais dans l'exagération (1) de ce qui peut arriver & de ce qui arrive effectivement quelquefois. Cette imitation exagérée peut seule procurer du plaisir : en effet, si dans les lieux dont j'ai parlé, il se rencontre quelqu'un de remarquable par un caractere plus distingué, il attire les yeux & l'attention, & devient un objet de curiosité.

Pour se faire une idée de la nature de cette exagération, de son origine & de la cause du plaisir qu'elle procure, il faut considérer que tout homme sent intérieurement qu'il est égal à un autre, & qu'il est sujet aux mêmes passions, avec cette différence, que le caprice ou la nécessité a fait naître quelques circonstances, au moyen desquelles l'un paroît différent de l'autre, & se trouve obligé de cacher &

(2) Le mot italien est *caricatura*, que nous ne pouvons pas rendre par *charge* ni *caricature :* ces deux mots n'expriment en françois qu'une exagération dans le bas & le ridicule; en italien il exprime toute exagération, dans le noble comme dans le burlesque.

de diſſimuler ſes paſſions de mille manieres différentes : ces circonſtances produiſent différens caracteres, & chaque homme ſoutient d'autant mieux le ſien, qu'il en garde mieux les apparences, ou qu'il maſque ſes paſſions & regle ſa conduite conformément à ce caractere. Or tant qu'un homme ſe tient dans les bornes de ſon caractere, & qu'il ſe conduit comme tout le monde, il n'attire aucunement l'attention ; mais ſi au contraire il ſe fait remarquer par une façon de vivre particuliere, alors il devient *caricature*, & l'on en peut faire un ſujet de théâtre.

Ou cette exagération tient uniquement aux mœurs extérieures, ou elle tombe ſur les actions & ſur les devoirs. Le premier cas fournit le ridicule néceſſaire à la comédie : le ſecond conſtitue le merveilleux, objet principal de la tragédie. Chacune de ces exagérations, ſi elle eſt ſoutenue & conforme à l'idée que l'on a du caractere exagéré, plaît, & produit ce qu'on appelle hors du théâtre *le vrai*, & ſur le théâtre *le vraiſemblable*. Si le même ridicule au contraire eſt mal ſoutenu,

il déplaît & produit le faux hors de la scène, & l'invraisemblable sur le théâtre. Ceci explique comment les représentations théâtrales sont plus fréquentés dans les pays où les caracteres sont plus abondans, & pourquoi chacun dans les mêmes lieux trouve à la même représentation plus ou moins de plaisir, à proportion du talent qu'il a pour se former une juste idée des caracteres, & pour saisir en conséquence el l'exagération qu'on y ajoute. Le ridicule pouvant s'augmenter à l'infini, puisqu'il n'est autre chose que l'excès, & que l'excès n'a point de bornes, c'est au jugement à prescrire des limites & à distinguer ce qui convient d'avec ce qui n'est pas convenable.

Tout le monde connoît l'accident arrivé à ce ministre dont parle Pope, qui se présentant au Roi pour la premiere fois, au retour d'une expédition importante, changea en ridicule tout le sérieux de sa fonction, parce qu'un bouton, échappé mal-à-propos, avoit découvert indiscretement deux ou trois doigts de sa chemise. Cela me rappelle que dans un drame italien, pour intéresser un pere en

faveur d'une fille coupable, on fait paroître un enfant de cette fille, à la vue duquel le pere ému ne peut refuser le pardon. La même chose se trouve dans une piece françoise; mais le poëte, pour augmenter la compassion, au lieu d'un enfant, en fait paroître deux: j'ignore si cela réussit; mais si, pour accroître cette même compassion, au lieu de deux enfans il en eût mis sur la scene trois, quatre ou plus, il n'est pas douteux que cette file d'enfans n'eût fait rire. C'est ainsi qu'un bouton ou un enfant de plus ou de moins, peut changer la scene la plus grave en une scene ridicule. C'est donc au jugement à déterminer si c'est au premier ou au second bouton, au troisieme ou au quatrieme enfant, qu'il faut s'arrêter.

Le genre d'exagération théâtrale, change suivant le caractere des différentes nations. On sçait que les hommes sont à-peu-près les mêmes par-tout, parce qu'ils sont sujets aux mêmes passions; cependant on ne peut disconvenir que dans un grand nombre d'hommes de différentes nations, on ne découvre quelques diversités qui mar-

quent le caractere de chaque nation en particulier. Cette diverſité de caracteres ſe montre de différentes façons : le *changement* eſt le caractere du François, la *conſtance* celui de l'Anglois ; *la premiere impreſſion* détermine les Italiens, les Allemands ſont ſenſibles à *la derniere.*

De ces nations ne conſidérons que les trois qui ont un théâtre qui leur ſoit propre, & voyons comment elles accommodent leurs ſpectacles à leurs goûts particuliers. La ſenſibilité des Italiens à la premiere impreſſion, eſt produite, ainſi que la conſtance des Anglois, par l'imagination ; & l'inconſtance des François eſt le fruit de leur raiſon : de-là vient que les François chargent les penſées qui parlent à la raiſon, tandis que les Italiens & les Anglois chargent l'action qui parle à l'imagination ; avec cette différence, que tandis qu'en Angleterre on choiſit des ſujets atroces, capables d'inſpirer des actions hardies & courageuſes qui ſont propres à la conſtance, en Italie on recherche davantage les ſujets qui, par le ridicule ou la magnificence, flattent la molleſſe & l'oiſiveté

dans laquelle on y vit. Ainsi en Italie & en Angleterre on exige plus de force dans l'expression, plus de vivacité dans le dialogue & plus de comique; & pourvu que les caracteres & les actions plaisent à l'imagination, on s'embarrasse peu si elles sont multipliées & contradictoires, & si elles ont moins de vérité. En France au contraire on exige plus de simplicité dans le sujet, plus d'exactitude dans le costhume, & plus de force de sentiment; & pourvu que l'on s'asservisse à la décence qui plaît à la nation, on n'examine point si la compassion & l'horreur naissent de motifs qui ne le méritent pas, & si les caracteres, au lieu de se manifester par des actions, ne se peignent que par les discours.

Cette différence de génie fait encore qu'en Angleterre & en Italie le poëte est soumis à l'acteur, tandis qu'en France au contraire l'acteur est entiérement subordonné au poëte: delà vient qu'en Italie, où l'on donne plus à l'acteur qu'au poëte, les drames sont insipides à lire, & peuvent souffrir à peine deux ou trois représentations, tandis qu'en France

on joue pendant des siecles entiers, la même piece avec un succès toujours égal.

Il résulte de-là que les poëtes & les acteurs François doivent se croire d'autant plus supérieurs aux Anglois, qu'il est plus facile de raconter un fait, que de le représenter. Au reste, quand je dis que le théâtre Anglois, Italien ou François est supérieur aux autres, cela ne peut s'entendre du théâtre en général : la comparaison ne pourroit avoir lieu qu'autant qu'il y auroit des regles applicables également à chacun de ces théâtres; mais le génie dramatique suit celui de chaque nation. Ainsi ce seroit en vain qu'on voudroit se prévaloir des regles qu'Aristote établit jadis bien ou mal sur le théâtre Grec; en vain l'on opposeroit Aristote au génie des nations & à l'expérience.

Je dirai, avant que d'abandonner cet examen de la diversité de génie des nations, que les actions qui élevent le plus l'esprit de liberté, sont celles qui plaisent le plus en Italie; que celles où l'amour domine, sont les plus agréables aux François; & que celles

qui présentent le plus de fantômes, de revenans & de magiciens, sont préférées en Angleterre. On pourroit conclure de-là, que chacune de ces nations se plaît à voir sur son théâtre les passions contraires aux siennes, puisque les Italiens passent pour les peuples les plus dociles dans la servitude, les François pour les plus légers en amour, & les Anglois pour les moins superstitieux. Cependant, en portant plus loin la réflexion, on s'appercevra que l'erreur est dans l'opinion commune; le théâtre découvre l'esprit des nations, mieux que leurs actions mêmes; personne ne peut paroître plus esclave que les autres, sans aimer davantage la liberté: on ne traite l'amour de bagatelle, que lorsqu'on craint de le traiter sérieusement, & l'on ne proteste pas contre les revenans, sans en avoir peur.

On s'apperçoit aisément que si c'est l'exagération qui plaît dans toutes les représentations théâtrales, elle est d'autant plus agréable qu'elle est plus forte, plus ressentie. En partant de-là, aucune représentation théâtrale

ne peut plaire autant que les ſpectacles lyriques, ſoit tragiques, ſoit bouffons; puiſque pour produire le ridicule dans les uns, & le merveilleux dans les autres, l'exagération y eſt portée au plus haut degré; il eſt vrai que par cette raiſon la réuſſite des uns & des autres eſt d'autant plus incertaine, qu'il eſt plus difficile de ſoutenir une forte exagération qu'une moindre; c'eſt ce qui fait que ces repréſentations ne parviennent preſque jamais à la perfection; enſorte que les auteurs, déſeſpérant de réuſſir, ont donné à leurs poëmes une forme tout-à-fait différente de celle qu'ils devroient naturellement avoir. Le point principal eſt de bien diſtribuer la *caricature* pour toutes les circonſtances de la repréſentation : ces circonſtances peuvent ſe réduire à quatre; ſçavoir, *le ſujet* donné par la poéſie; *l'expreſſion* qui appartient à la muſique, *l'action* exécutée par la danſe, & les *décorations* fournies par la peinture; ces quatre parties bien combinées, chacune en particulier fût-elle médiocrement traîtée, feront plus d'effet, qu'une ou deux de ces parties traitées

d'une maniere supérieure, tandis que les autres seroient négligées.

Le sujet sera d'autant plus exagéré qu'il sera plus extraordinaire, plus prodigieux, & qu'il produira des enchantemens, des transformations, des apparitions, &c. Il importe peu que ces merveilles soient incroyables, pourvu qu'elles soient fondées sur la passion qu'on veut exciter : c'est-là le point important. Il faudra cependant, pour le rendre plus croyable, l'éloigner de nos jours ; car ce qui seroit absurde dans le Comte d'Essex, dans le Duc de Guise, devient vraisemblable dans Jason & dans Œdipe. Le peuple se prête à toutes sortes d'extravagances, pourvu qu'elles soient éloignées, & le philosophe ne s'offense point de ce défaut de vraisemblance, s'il voit que le peuple n'en est pas offensé

Quant à l'expression, il faut remarquer que, comme en parlant on employe, pour donner de la force à ce qu'on dit, différentes inflexions de voix, l'exagération nécessaire au théâtre exige que cette expression soit plus forte ; aussi emploie-t-on avec

ſuccès les vers ; mais cette exagération devant être encore portée plus loin dans les poëmes lyriques, deviendra néceſſairement muſique. En effet, comme dans l'harmonie du diſcours le vers eſt l'exagération de la proſe, la muſique eſt celle du vers ; & comme une piece en vers plaît communément plus qu'une en proſe, parce qu'elle exprime plus vivement la compaſſion, la triſteſſe, l'horreur ; de même, une piece en vers peut acquérir de la force, à l'aide de l'expreſſion muſicale, & peindre mieux les mêmes paſſions. Si dans le Venceſlas de *Zeno*, Caſimir plein de remords, diſoit en proſe : *Je pars, ô mon Juge, ô mon Souverain, que je n'oſe appeller mon pere !* cette ſéparation produiroit une émotion, que la poéſie augmenteroit, en diſant :

Da te parto, e parto afflitto,
O mio Giudice, ô mio Re,
Volea dir mio genitor.

Mais la muſique ajoutée à la poéſie, en augmente encore l'expreſſion. L'exagération du geſte doit excéder

l'action ordinaire, comme la musique excede la déclamation ; aussi comme la déclamation devient musique, de même le geste exagéré devient danse.

Les décorations, dans lesquelles il faut comprendre tout l'appareil extérieur de la scene, doivent suivre la même marche ; & pour répondre à l'exagération des trois autres parties, il faut que les habits & les édifices qu'on y présente, soient aussi supérieurs aux édifices & aux habits que l'on voit hors de la scene, que la musique est supérieure au discours ordinaire.

On voit que jusqu'ici j'ai parlé des drames, tels qu'ils devroient être, & non pas tels qu'ils sont ; car on exige seulement aujourd'hui qu'ils soient un mêlange de musique (1) artificielle,

(1) L'auteur distingue la musique *artificielle* de la musique *expressive.* Celle-ci, dit-il, abandonnée aujourd'hui, s'attache à animer les images de la poésie, & à embellir les modulations de la voix par les charmes de l'harmonie. La musique *artificielle*, la seule que les artistes modernes emploient, n'est qu'une combinaison méchanique de

coupé par des danſes artificielles auſſi. L'auteur d'un poëme n'a donc plus en vue que de faire un mêlange propre à introduire des ariettes qui développent le génie du muſicien ; la danſe ſubit le même ſort, & l'on n'a en vue dans les décorations & dans les habits, que ce qui peut être avantageux aux actrices ; enſorte que, ſi après avoir joué Armide, on demandoit au ſpectateur ce qu'il a retenu du drame, il répondroit qu'il s'en inquiete peu, & qu'il ne vient au ſpectacle que pour entendre quelques paſſages du virtuoſe à la mode, & pour voir la Signora *Roſina*, ou la Signora *Barbarina*, plus parées qu'à l'ordinaire.

L'amuſement que procurent les drames modernes, prouve bien qu'une muſique gaie peut plaire & amuſer l'oreille, & qu'une diſpoſition agréable de lumieres & d'ornemens, peut récréer la vue du ſpectateur, qui ne cherche dans ce mêlange de muſique

---

ſons des voix & des inſtrumens, qui peut frapper agréablement l'oreille, mais qui s'arrête aux ſens, & ne pénetre jamais juſqu'à l'âme.

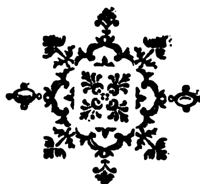
& de danse artificielles, qu'un soulagement à l'ennui; mais cela fait connoître, d'un autre côté, que le plaisir qu'on éprouve à l'opéra est d'un tout autre genre qu'il ne devroit être, & qu'il ne peut convenir au théâtre, où l'on ne doit avoir en vue que d'émouvoir les passions. L'usage où l'on est aujourd'hui d'introduire par-tout des ariettes, détruit absolument l'idée de représentation, & les repliques perpétuelles & les ritournelles interrompent sans cesse l'action. Ce mauvais goût s'est soutenu, parce qu'il est plus aisé de rencontrer des oreilles que des ames. D'ailleurs, le luxe ayant répandu dans les différentes Cours de l'Europe l'opéra Italien, les Princes & les Grands occupés d'affaires sérieuses, ont préféré un genre de spectacle qui n'exigeât pas beaucoup d'attention; & les poëtes & les musiciens Italiens, plus curieux de s'enrichir que de renfermer leur art dans ses véritables regles, ont suivi le goût de ceux qui les appelloient.

Pour rappeller l'opéra à la vérité, il faudroit donc rassembler quelques acteurs, qui, réunissant l'agrément de

la voix à la force du ſentiment, perſuadaſſent enfin que la perfection de la repréſentation ne conſiſte pas à copier une ſcene d'après la *Romanina* ou *Nicolino*, ou d'après la *Teſi* & *Barnachi*, mais à animer le ſentiment par l'expreſſion ; comme la peinture d'une action par la muſique ne conſiſte pas dans une douzaine de paſſages, qui ne parurent jamais naturels que dans le goſier d'une *Fauſtina* ou d'un *Farinelli*.

De tout cela il faut conclure que tout ce qui eſt amuſement, dépend plus de l'humeur que de la raiſon, & qu'ainſi vouloir ramener le théâtre à des regles de raiſon, ſera toujours la vaine occupation de ceux qui, ne trouvant pas de plaiſir au ſpectacle, veulent détruire le plaiſir que les autres y prennent, & montrer de l'eſprit hors de propos. Le peuple, ſeul vrai juge des ſpectacles, ne conſulte dans ſes amuſemens que ſes ſens, qui lui parlent autrement que la raiſon. Quand il eſt de bonne humeur, il ne cherche que l'occaſion de s'amuſer ; ſi les ſpectacles lyriques lui manquent, il court aux baladins, au ſinge qui danſe ſur une corde, à l'Anglois qui porte en

l'air une paille ; enfin, quand le tempérament est bon, nous sommes tous des enfans ; nous ne cherchons pas nos amusemens dans l'art, nous nous en faisons de tout ce qui se présente : mais il n'y a point d'amusement capable d'égayer un esprit malade & hypocondriaque.



TRADUCTION manuscrite d'un livre sur l'ancienne Musique Chinoise, composé par Ly-koang-ty, *Docteur & Membre du premier Tribunal des Lettrés de l'Empire, Ministre, &c.*

PLUS on étudie les mœurs, les usages, la philosophie & les arts des Chinois, plus on découvre de rapports entre ce peuple & les anciens Egyptiens. En parcourant l'ouvrage de *Ly-koang-ty*, nous avons cru lire le systême de Pythagore, c'est-à-dire, des Egyptiens, sur la musique ; même origine, mêmes usages, mêmes procédés, même étendue, mêmes prodiges, mêmes éloges. Les Egyptiens avoient cherché & croyoient avoir trouvé l'harmonie universelle ou la juste proportion que toutes les choses ont entre elles ; les Chinois prétendent que leurs ancêtres ont fait la même découverte, & que, conformément à cette idée, ils ont bâti tous leurs systêmes, & de musique &

de physique, & de morale, & de politique & d'éducation. Ce fut dans les nombres, qu'à l'exemple des Egyptiens, Pythagore puisa l'art de former les tons; c'est des nombres que les Chinois ont tiré la méthode & les regles de leur musique.

D'après les réflexions que les Egyptiens avoient faites sur l'harmonie universelle, & persuadés qu'ils en avoient surpris les loix, ils les avoient transportées à leur musique, & croyoient par ce moyen évoquer, appaiser & réjouir les divinités ou les génies qui président aux différentes parties de l'univers. Ecoutons les anciens historiens de la Chine : le pouvoir de la musique, disent-ils, n'agit pas seulement sur les hommes vivans, les morts eux-mêmes le ressentent; les esprits du ciel & ceux de la terre se rendent au son des voix & des instrumens : nous ne les voyons pas des yeux du corps; mais la secrete horreur dont nous sommes pénétrés dans ces circonstances, suffit pour nous convaincre qu'ils sont présens & qu'ils nous écoutent. Si la musique, ajoutent-ils, n'opere plus aujourd'hui les mêmes

prodiges, c'est qu'elle n'est point composée selon les vrais principes de l'harmonie universelle qui regne dans la nature, & que ce qui devroit être le ton fixe n'étant plus qu'un ton arbitraire & non le ton que la nature elle-même a donné pour servir de fondement & de regle à tous les autres, les accords qui en dérivent, les progressions qui en résultent, ne sçauroient produire aucun grand effet.

Les Grecs, d'après les Egyptiens, avoient affecté à chaque espece de cérémonie, de culte & d'exercice, différens modes, différens airs, différentes sortes de musique. Il en étoit de même chez les Chinois : de plus, chaque saison avoit sa musique particuliere ; ce qu'on jouoit en hyver n'eût été d'aucun effet dans le printems. Nos anciens, disent-ils, avoient trouvé le véritable rapport qui se trouve entre les sons & les différentes températures de l'air ; de sorte que leur musique se trouvant à l'unisson des parties sonores qui sont hors de nous & qui nagent dans le fluide qui nous environne, étoit en même tems d'accord avec les principaux organes qui sont

les instrumens de nos sensations.

Pythagore & tous ses disciples se préparoient à la contemplation & à l'exercice par la musique ; c'est au son du *kin* (1), dit un des historiens de de la Chine, que *Chun*, un de nos plus grands Empereurs, se préparoit à traiter les affaires de l'empire ; c'est à la mélodie de cet instrument qu'il dut

(1) C'est un des plus anciens instrumens de la musique chinoise. Les Chinois en attribuent l'invention au fondateur de leur empire, c'est-à-dire à *Fou-hi* lui-même. Avec du bois appellé *ou-toung*, dit un de leurs historiens, *Fou-hi* fit un instrument de musique que nous avons nommé *kin*, mais auquel son inventeur donna le nom de *ly-hoei*, qui signifie dans un sens un peu étendu, instrument qui dissipe les ténebres de l'entendement, & par le moyen duquel on peut se mettre en état de pénétrer les choses les plus obscures. Le *kin* est composé de vingt-sept cordes. C'est le plus difficile & le plus cher de tous les instrumens ; aussi n'y a-t-il que les personnes au-dessus du commun qui en jouent. On ne le touche jamais, que par respect, ou plutôt par superstition, on n'ait auparavant allumé plusieurs bâtons d'odeur qu'on fait brûler pendant tout le tems qu'on en joue. Le son de cet instrument est extrêmement doux.

l'amour extrême qu'il eut pour ses peuples, & dont il lui lui donna tant de preuves : car un jour qu'il en jouoit, il se sentit comme transporté & composa les paroles suivantes qu'il chanta en s'accompagnant lui-même : *Le vent du midi amene la chaleur & dissipe la tristesse ; qu'il en soit de même de* Chun, *qu'il fasse la joie & la consolation de son peuple ; le vent du midi fait germer les grains qui sont l'espérance du peuple ; comme lui, ô* Chun, *sois l'espérance & la richesse de tes sujets*, &c.

Le principal objet de la musique, ont dit tous les Pythagoriciens, est de calmer les passions, d'éclairer l'entendement & d'inspirer l'amour de la vertu : les effets que doit produire la musique sur ceux qui l'apprennent, disent les Chinois, ne regardent pas moins l'intérieur que l'extérieur ; posséder son ame en paix, être modeste & sincere, avoir la droiture & la constance en partage, aimer tout le monde & surtout ceux de qui l'on tient la vie, voilà les vertus que la musique doit inspirer & qu'il faut absolument acquérir, si l'on veut mériter le nom de musicien.

O Grecs ! s'écrie presqu'à chaque

instant Platon, prenez garde à votre musique; si vous la changez, c'est fait de vos mœurs. Confucius, les anciens sages de la Chine, & avec eux presque tous les historiens de l'Empire, ont attribué les changemens & les révolutions que l'Etat a soufferts tant dans la constitution de ses loix que dans ses mœurs, aux changemens & aux révolutions qu'a subis la musique. Voilà des conformités qui ne sçauroient être plus frappantes, sans doute; mais il est un rapport encore plus sensible, c'est que le systême de la musique Chinoise, tel qu'il existe aujourd'hui, est précisément le même que celui de Pythagore ou des Egyptiens. Nous n'entrerons point à ce sujet dans une discussion qui nous meneroit trop loin; il nous suffira de dire que les instrumens Chinois, leur accord, l'ordre & l'arrangement de leurs tons, leur gamme, leurs airs, tout prouve, tout démontre l'analogie dont nous venons de parler. D'où il s'ensuit, 1°. que, quoi qu'en disent les Chinois modernes, leur musique a beaucoup moins changé que leurs idées sur la musique; en second lieu, qu'on ne concevroit

pas comment un systême musical, composé d'intervalles rigoureusement mathématiques, formé, pour ainsi dire, uniquement avec le compas, où le sens de l'ouie semble n'avoir jamais été consulté, où le plaisir de l'oreille est sacrifié à la sévérité des idées abstraites & à des rapports purement métaphysiques; qu'on ne concevroit pas, dis-je, comment un pareil systême a pu être adopté & suivi, si l'usage de la musique n'avoit été chez les Chinois, comme chez les Egyptiens, en grande partie hyéroglyphique; c'est-à-dire, si l'on n'en avoit consacré les intervalles & les rapports par l'analogie qu'on leur persuadoit qu'ils avoient avec toutes les parties de la nature, & si en même tems le même systême n'eût convenu tout-à-la-fois à la musique, à l'astronomie, à la physique & même à la morale. Or, puisque le systême de la musique Chinoise est précisément le même que celui des Egyptiens, puisque ce systême embrassoit autrefois tous les objets des connoissances humaines, & que, de l'aveu même des missionnaires, la musique Chinoise est encore aujourd'hui ce

qu'elle étoit autrefois, quelles obligations n'aurions-nous pas à ceux qui, au lieu de s'obstiner à introduire notre musique parmi les Chinois, étudieroient celle de ce peuple, pour tâcher de parvenir à la connoissance du systême de la musique & conséquemment de toute la philosophie Egyptienne? Qui sait si un pareil travail ne les conduiroit pas à retrouver la clé des signes & des formules dont se servoient les anciens Egyptiens pour expliquer leur doctrine?

Nous n'insisterons pas davantage sur la musique ancienne des Chinois, nous n'extrairons même de ce qui a rapport à la moderne, que les portions qui nous paroîtront propres à intéresser la plus grande partie des lecteurs.

L'Auteur de la traduction que nous avons sous les yeux, a cru trouver la raison du peu de goût que les Chinois ont pour la musique Européenne, tant dans la conformation de leurs organes auditifs, qu'il prétend être différente de la nôtre, que dans la maniere dont les Chinois sont élevés. Quoique nous soyons fort éloignés d'adopter ce sen-

timent à la rigueur & dans toute son étendue, les moyens dont il se sert pour l'appuyer, renferment des observations si curieuses & si piquantes, que nous le rapporterons en entier : le voici.

L'Empereur *Kang-hi* avoit entrepris de faire adopter les principes de la musique Européenne, qu'il goûta très-fort dès qu'on lui en eut expliqué les premiers élémens ; il employa pour cet effet le Pere Pereira, Jésuite Portugais, & ensuite M. Pedrini, Missionnaire de la Propagande, l'un & l'autre assez habiles, ou du moins suffisamment initiés dans les principes de l'harmonie, pour pouvoir les réduire en préceptes, moyennant le secours de quelques livres dont ils avoient eu soin de se pourvoir.

Les deux Missionnaires mirent, à s'acquitter de leur commission, le soin & l'application dont ils étoient capables. Les peines qu'ils se donnerent eurent le succès le plus heureux ; l'Empereur non-seulement approuva tout ce qu'ils avoient fait, mais il ne dédaigna pas de se dire le compagnon de

leurs travaux, & de publier qu'il avoit eu grande part à leur ouvrage sur la musique. Le livre fut imprimé dans l'enceinte même de son palais ; tout en étoit beau, papier, caracteres, figures, impression. Sa Majesté en distribua des exemplaires aux *Regulos* & aux Grands de son Empire. Quelques-uns, pour faire leur cour, se donnerent la peine d'étudier les différentes combinaisons des notes *ut re mi fa sol la si ut*, & d'apprendre par cœur quelques airs qu'ils jouoient assez bien sur des instrumens à l'européenne; mais comme dès leur plus tendre enfance ils étoient accoutumés à entendre parler de *lu* (1) de

(1) Le mot ou la lettre *lu*, pris en lui-même & dans toute son étendue, signifie *principe*, *origine*, *loi*, *mesure*, *regle*, &c. Les Chinois attribuent l'invention des *lu* & de la musique à *Hoang-ty* ou à celui qu'on appelloit alors *l'habile à connoître les différences* (*Lung-lun*). Ces *lu* sont au nombre de douze. Le savant musicien *Tchao-che-te* dit que le *lu* n'est autre chose qu'une industrie, un art, une maniere de modifier les sons. Les *lu* sont divisés en deux parties, composées de six *lu* chacune. La premiere contient

tiao (1), du son de la pierre, de celui de la peau, du son du bois & de celui du métal, du son des instrumens à cordes & de celui des instrumens à vent; comme ils avoient entendu faire des applications des tons de la musique aux vertus morales & aux qualités physiques de presque toutes les choses de la nature, que d'ailleurs les principes de la musique Européenne ne leur présentoient pas des

---

les *yang-lu* ou *lu* majeurs; la seconde les six *yn-lu*, appellés autrement les six *toung* ou *lu* mineurs. Par *lu* majeurs ils entendent les *lu* graves; & par *lu* mineurs, les *lu* aigus. Les anciens Chinois se servoient des douze *lù* pour désigner les douze lunes qui composent l'année. Tous les efforts que nous avons faits pour percer & dissiper l'obscurité dont cette partie de l'ancienne musique Chinoise est enveloppée, ont été inutiles: la seule chose qu'on peut conclure du galimathias qui regne dans ce que les Chinois ont dit à ce sujet, c'est que l'ancienne musique Chinoise avoit du rapport, comme nous l'avons déja remarqué, avec les saisons, les lunes, les élémens & toute la nature.

(1) Le mot *tiao* signifie proprement plusieurs choses rangées les unes auprès des autres, *échelle*, & plus communément encore, *temperament*, *accord*, *union*, &c.

idées aussi magnifiques, ils n'hésiterent pas dans le fond de leur cœur sur la préférence. Le figuré l'emporta sur le réel, & les préjugés firent taire la conviction.

Kang-hi connoissoit parfaitement le génie de la nation qu'il gouvernoit; il vit bien qu'il lui seroit impossible de la forcer à adopter une musique étrangere. Il sçavoit combien de ruisseaux de sang avoient fait couler ses ancêtres pour contraindre les Chinois à se faire raser les cheveux à la maniere des Tartares; il ne voulut point renouveller ces tragédies, en exposant ses sujets à la désobéissance, pour une chose qui au fond n'en valoit pas la peine. Cependant comme c'est un point essentiel dans le gouvernement Chinois que chaque dynastie ait sa musique particuliere, il voulut que celle des tartares Mantchoux eût aussi la sienne. Il prit le parti de la faire composer suivant les principes adoptés dans l'empire, c'est-à-dire, conformément aux regles de l'ancienne musique; s'il y fit quelque changement, ce fut seulement dans la construction des nouveaux instrumens, anxquels il conserva leurs anciens

noms, leur forme & leur usage. Je ne rapporterai rien que d'après les livres authentiques.

La musique qui est en usage sous la dynastie *Tay-tsing*, à présent régnante, est la musique appellée *Chao-yo*, la même dont on attribue l'invention à *Chun* (1); on l'emploie principalement dans les sacrifices. Le chef de cette musique, celui qui a inspection sur tous les musiciens, porte le titre de *Tay-tschang*, c'est-à-dire, de conservateur des cinq vertus capitales & absolument nécessaires à l'homme, comme membre de la société. Ces vertus sont un amour universel pour tous les hommes, la justice, la politesse ou les manieres, le sage discernement & la droiture du cœur. Il y a un tribunal particulier & un nombre déterminé de Mandarins pour avoir soin de ce qui concerne la musique.

Lorsque des Rois étrangers ou leurs Ambassadeurs viennent rendre hommage à Sa Majesté Impériale, lorsque l'Empereur tient son lit de justice,

(1) *Chun* gouvernoit l'empire 2277 ans avant Jesus-Christ.

ou qu'il est assis sur son trône pour juger les affaires de l'empire, on emploie la musique *Chao-yo.* Il y a pour cela des Mandarins particuliers, & chaque cérémonie a ses airs propres. Le *Tay-tschang* ne préside en personne que dans la musique qui se fait pour les sacrifices.

La huitieme année de *Kang-hi*, on fit des réglemens sur la musique & on détermina la méthode qu'on devroit suivre désormais tant dans la théorie que dans l'exécution ou la pratique de cet art. L'Empereur changea l'épithete de *tranquille* qu'on donnoit à la musique de *Chun*, en celle d'*amie de la concorde*; & c'est de ce beau nom qu'il décora la musique propre de sa dynastie.

La cinquante-deuxieme année du même regne, on changea les instrumens de musique & on en fit faire d'une nouvelle construction; on s'attacha sur-tout à déterminer le *hoang-tchoung* (1), ce qu'apres bien des ré-

(1) *Cloche jaune.* Le mot *hoang* désigne proprement la couleur de la terre jaune, La lettre *tchoung* veut dire *cloche*. Les Chinois regardent la couleur jaune comme la plus

flexions on fit de la maniere suivante. On conclut que le *hoang-tchoung* auroit 1 pied 7 pouces 2 lignes plus $\frac{9}{10}$ de lignes. On travailla deux ans de suite à la construction des nouveaux instrumens ; & la cinquante-quatrieme année de son regne, l'Empereur fut averti que tout étoit achevé. Le *Tay-tchang*, ou le Président du tribunal de la musique, supplia très-humblement Sa Majesté de donner ses ordres pour que tous les nouveaux réglemens qu'on venoit de faire par rapport à la musique, fussent insérés dans son *Livre des grands usages*, afin que tout l'empire en fût juridiquement instruit. L'Empereur y consentit & porta un édit, dont voici la teneur :

« Le chef de la musique de mon em-
» pire m'a représenté que les nouveaux
» instrumens, pour la construction des-
» quels j'avois donné mes ordres, étant
» achevés, il étoit à propos de les faire

parfaite de leurs cinq couleurs primitives ; voilà la raison pour laquelle ils ont donné le nom de jaune à la cloche, dont le *koung* ou le ton est le plus parfait des tons.

» insérer dans mon *Livre des grands* » *usages*. Les instrumens dont on se ser» voit sous mes prédécesseurs, étoient » à la vérité d'une très-bonne construc» tion, mais ils étoient vieux & ne » rendoient plus que des sons sourds » & altérés. C'est ce qui m'a engagé, » après les avoir examinés moi-même » avec beaucoup d'attention, à en faire » construire de nouveaux sur le modele » de ceux qu'on avoit déja : car je ne » suis pas en état de donner rien de » mieux en ce genre, que ce qui avoit » été fait sous la dynastie précédente; » & tous les éloges que me donne le » *Tay-tchang-see*, en me faisant auteur » d'un nouveau systême & d'une nou» velle invention pour la musique & » pour les instrumens, doivent être » regardés comme un effet de son zele » pour mon service & pour la gloire » de mon regne.

» Après avoir communiqué mon » projet à mon premier ministre, aux » chefs des neuf principaux tribunaux » de ma cour & à d'autres officiers » de mon empire, je leur ordonnai » de me dire tout naturellement ce » qu'ils en pensoient; ils m'ont fait

» d'une commune voix la réponse sui-
» vante :

« Les instrumens de musique faits » sous la dynastie précédente sont fort » imparfaits, ils ne sauroient exprimer ni les délicatesses ni les agrémens, ni même les véritables tons de » la musique, suivant les principes de » laquelle on voit bien qu'ils n'ont » pas été construits ; mais Votre Majesté a trouvé, par ses profondes réflexions, le moyen de corriger ce » qu'ils avoient de défectueux, & » d'en faire qui puissent rendre des » ons justes & véritablement harmonieux. Nous croyons donc, & nous » sommes pleinement convaincus, que » Votre Majesté rendra un service essentiel à l'empire, si elle veut bien » donner ses ordres pour qu'on grave » tous ces instrumens & qu'on les insere dans le livre des grands usages » de l'empire, avec la méthode de » les construire, leurs dimensions & » tous les moyens qu'on a employés » pour les rendre tels qu'ils sont. Il » seroit à craindre, sans cette précaution, qu'on en perdît peu-à-peu la

» mémoire, & que dans la suite des » tems notre musique retombât dans » l'état d'imperfection d'où Votre » Majesté l'a tirée. Nous croyons donc » qu'il est à propos qu'en les insérant » dans le livre des grands usages de » l'empire, on marque non seulement » la méthode & toute la théorie de » leur construction, mais encore l'an» née & la lune, où par ordre de Votre » Majesté on commencera à s'en ser» vir, *&c* ».

La cinquante-cinquieme année de son regne, l'Empereur *Kang-hi* ordonna au Gouverneur de la province de *Petchely* de faire jouer la nouvelle musique dans la salle de Confucius, & de n'employer pour l'exécution de cette musique que les instrumens de la nouvelle construction.

La deuxieme année d'*Young-tcheng*, l'Empereur ordonna que le chef de la musique des descendans de Confucius viendroit prendre du *Tay-tchang-see* les ordres & les instructions nécessaires pour l'exécution de la nouvelle musique dans la famille de Confucius. Sa Majesté donna les mêmes ordres

pour tous les autres musiciens de l'empire qui avoient soin de la musique des temples, des salles & autres lieux où se font les cérémonies publiques. Le même Empereur assigna aussi une musique particuliere pour la cérémonie du labourage, qui se fait une fois chaque année, & une autre pour le festin qui la suit.

Au commencement & à la fin de chaque année, l'Empereur tient son lit de justice; on joue alors la musique *Tchoung-ho-chao-yo*, c'est-à-dire, *qui inspire la véritable concorde*; & on chante le cantique *Yven-ping*, comme qui diroit *la concorde éternelle*; les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres viennent se prosterner devant l'Empereur assis sur son trône: on joue alors la grande musique sur le vestibule, & on chante le cantique *King-ping* (respect tranquille). La cérémonie finie, on joue encore une fois la grande musique *Tchoung-ho-chao-yo*, & on chante le cantique *ho-ping* (union tranquille).

Le jour qu'on lit en présence de l'Empereur l'éloge qu'on a composé en son honneur, on joue la musique

Tao-yng-yo, c'eſt-à-dire, *muſique excitatrice.* Il y a pour cette cérémonie deux mandarins & douze muſiciens. Une des plus grandes cérémonies & où il y a toujours grande muſique, eſt celle du labourage; cette cérémonie ſe fait de la maniere ſuivante :

Dans un champ deſtiné uniquement pour cet uſage, & tout environné de murs, on dreſſe deux tentes, une du côté de l'eſt, & l'autre du côté de l'oueſt.

Il y a quatre mandarins du premier titre, qui introduiſent quatre vieillards choiſis parmi les laboureurs, & qui les préſentent à l'Empereur; il y a de plus, quatorze perſonnes, dont l'office eſt de lire l'éloge & le détail des avantages de l'agriculture. Il y en a ſix qui ſont chargées de battre ſur le tambour, ſur le *lo*, & de ſe ſervir du *pan* (le *lo* eſt un baſſin de cuivre; le *pan* eſt compoſé de deux planchettes qu'on frappe l'une contre l'autre).

En dehors des tentes il y a des beches, des pioches, des rateaux, des faucilles & des charrues. Il y a auſſi deux habits ruſtiques, l'un pour garantir de la pluie, l'autre du froid.

Vingt musiciens n'ont d'autre office dans cette occasion que de tenir en main quelqu'un des instrumens du labourage. Cinquante autres musiciens gardent les étendards des cinq couleurs.

L'Empereur prend une beche, donne un coup ou deux; il se met ensuite derriere la charrue & trace un ou deux sillons: les quatre vieillards laboureurs l'accompagnent. Après que Sa Majesté a donné l'exemple, les Regulos & les Grands des neuf ordres labourent à leur tour, & l'Empereur est attentif à regarder leur travail. Tout étant fini, Sa Majesté monte en chaise pour se rendre à son appartement. C'est alors que commence la grande musique: il y a quatre mandarins & vingt musiciens qui accompagnent l'Empereur jusqu'à la porte appellée *Tchai-koung-men*, c'est-à-dire, *porte du jeûne* avant les sacrifices des solstices. La musique cesse alors. Elle recommence après que Sa Majesté est arrivée près d'un grand autel placé dans l'intérieur de ce palais. Les musiciens sont placés au côté gauche de l'autel; ils sont différens des premiers,

mais en même nombre. La musique cesse dès que l'Empereur se retire pour se rendre à la salle du trône.

Lorsque le Gouverneur des neuf portes introduit les mandarins qui ont rapport au peuple, lorsqu'il introduit les quatre vieillards qui viennent rendre hommage à Sa Majesté, lorsque les Regulos, les Grands & les Mandarins des différens ordres félicitent l'Empereur de l'heureux succès de son labourage, on exécute la grande musique sur le perron de la salle du trône. La musique cesse en même tems que la cérémonie finit. Pendant que l'Empereur se retire, la musique recommence & dure jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la porte intérieure de son appartement. Elle recommence de nouveau pour ne finir que lorsque l'Empereur a envoyé des mets de sa table aux Regulos & aux Grands qui ont été de la cérémonie.

Voilà exactement ce qui s'observe dans la cérémonie du labourage de la terre. L'Empereur *Yong-tcheng* y a ajouté bien d'autres choses qui ne sont pas détaillées dans le manuscrit que nous avons sous les yeux, & dont,

pour cette raison, nous ne disons rien ici.

Il y a des musiciens particuliers pour toutes les cérémonies qui se font chez l'Impératrice mere & chez l'Impératrice femme.

Le premier Empereur de cette dynastie ordonna d'abord que la grande musique se feroit chez les Impératrices ; on décida que quatre femmes, épouses des mandarins du titre de *Lyng-yo-koan* tiendroient la place de leurs maris. Il y avoit vingt-quatre musiciennes qui étoient sous la direction des maîtres de la *cloche* & du *tambour*, par lesquels elles étoient conduites jusqu'à la porte intérieure du palais, où elles devoient faire la musique. Huit ans après on cassa les musiciennes, & on leur substitua des eunuques au nombre de quarante-huit. Ces eunuques furent cassés à leur tour & on leur substitua le même nombre de femmes après vingt ans ; mais enfin soixante ans après il fut décidé que la musique qui se feroit chez les Impératrices, ne seroit exécutée que par des eunuques. Le même usage s'observe encore aujourd'hui.

Il y a musique lorsqu'on offre à l'Empereur un livre nouvellement imprimé (cela s'entend des livres faits par autorité publique). Le premier mandarin de la musique envoie des musiciens dans l'endroit du palais appellé *Tche-koan-tsion.* Dès que celui qui porte le livre est à portée d'être vu, la musique commence; elle continue jusqu'à ce qu'on soit arrrivé à la porte de la bibliotheque. Là on remet le livre entre les mains des mandarins qui viennent le chercher pour le présenter à l'Empereur, & la musique cesse.

Il y a également musique, lorsque les docteurs, tant d'armes que de lettres, s'assemblent pour les *examens.*

Lorsque le chef des descendans de Confucius & le Général des Bonzes, appellés *Ho-chang*, viennent à la cour, il y a cérémonie & musique.

Lorsqu'on fait quelque nouveau bâtiment, il y a musique : 1°. quand on ouvre le terrein pour jetter les fondemens; 2°. lorsqu'on met la premiere pierre; 3°. lorsqu'on éleve la premiere colonne; 4°. lorsqu'on place la premiere poutre ou la poutre prin-

cipale; 5°. lorsqu'on pose la premiere porte; 6°. lorsqu'on met l'avant-toît; 7°. lorsqu'on place les inscriptions; 8°. lorsque, le bâtiment achevé, on remercie les esprits, & en particulier l'esprit de la terre. Il y a pour chacune de ces cérémonies dix musiciens.

L'auteur passe à la musique appellée du *Tam-pi-chang* ou du *vestibule*, à la musique dite *Tchoung-ho* ou *amie de la concorde*, & décrit avec son exactitude ordinaire les formes & les dimensions des divers instrumens affectés à ces différens genres de musique. Pour faire connoître ce que l'auteur dit à ce sujet, il faudroit absolument le transcrire en entier; il nous suffira donc de rapporter les moyens dont il s'est servi pour fixer nos idées sur les dimensions qu'il donne. Cette partie nous a paru très-curieuse & très-intéressante. Pour qu'on sache précisément à quoi s'en tenir à cet égard, notre auteur a fait copier le pied chinois tant ancien que moderne, sur l'étalon même du *Koung-pou*, qui est la mesure authentique & celle qui doit servir de regle à toutes les autres.

Le pied chinois, dit-il, n'a pas toujours été le même. Anciennement

il étoit court : aujourd'hui peu s'en faut qu'il ne soit de la longueur de notre pied-de-roi ; mais dans tous les tems il a été divisé en dix pouces, & chaque pouce en dix lignes.

La cinquieme année de *Chun-tché*, on fit des réglemens pour les balances & les mesures. Ces mêmes réglemens furent adoptés la dix-huitieme année de *Kang-hi*, & insérés dans le livre des grands usages de l'empire, comme on le voit dans le livre intitulé *Tay-tsing-hoei-tien*, article 23.

Le poids & la balance, dit l'article que je viens de citer, ont servi de regle pour déterminer le pied & le pouce. On prit de l'or rouge, que les Chinois appellent *Tche-kin*, c'est-à-dire, de l'*or pur*, 16 onces $+ \frac{8}{10}$ d'once ; de l'argent fin, 9 onces ; de cuivre rouge, 7 onces $+ \frac{5}{10}$ d'once ; du *he-kien* ou du plomb noir, 9 onces $+ \frac{9}{10}$ $+ \frac{3}{100}$ d'once.

On fondit tous ces métaux l'un après l'autre, on en fit un cube de chacun, & chaque face du cube avoit un pouce. C'est de ces pouces que le pied est composé.

Du reste, après avoir comparé

l'once chinoise avec l'once qui chez nous contient huit gros, il se trouve que notre once est plus petite que l'once chinoise de $\frac{1}{9}$; car neuf gros font exactement équilibre avec ce qu'ils appellent *leang* (once).

L'auteur finit par quelques réflexions sur la méthode qu'observent les Chinois dans la composition & dans l'exécution de leur musique.

En ce point, comme en une infinité d'autres, les Chinois semblent avoir pris le contrepied de ce qui se pratique en Europe. Il n'y a dans la musique de ce peuple, ni basse, ni taille, ni dessus, tout y est à l'unisson; mais cet unisson est varié suivant la nature & la partie de chaque instrument; & c'est dans cette variation que consistent l'habileté du compositeur, la beauté d'une piece & tout l'art musical.

Il seroit inutile de combattre là-dessus le préjugé national. En vain s'efforceroit-on de prouver aux Chinois qu'ils doivent trouver du plaisir dans une chose où ils n'en trouvent réellement point. Disciples de la belle nature, à ce qu'ils prétendent, ils

croiroient s'écarter des regles qu'elle prescrit, si pour flatter l'oreille, ils lui faisoient entendre une multiplicité de sons qui n'est propre qu'à la fatiguer. Pourquoi, disent-ils, jouer en même tems plusieurs choses différentes ? Pourquoi les jouer si rapidement ? Est-ce pour montrer la légereté de votre esprit & l'agilité de vos doigts, ou bien pour vous récréer & plaire en même tems à ceux qui vous écoutent ? Si c'est la premiere de ces vues qui vous anime, vous avez rempli votre objet, & nous avouons que vous nous surpassez ; mais si c'est pour vous récréer & nous plaire, nous ne voyons pas que vous en preniez le chemin. Vos concerts, sur-tout s'ils sont un peu longs, sont des exercices violens pour ceux qui les exécutent, & de vrais supplices pour les personnes qui les écoutent. Il faut absolument que les Européens soient organisés tout autrement que nous ; vous aimez les choses compliquées, nous nous plaisons à celles qui sont simples : dans votre musique vous courez souvent à perte d'halcine ; dans la nôtre nous marchons toujours d'un

pas

pas grave & mesuré. Rien ne fait mieux connoître quel est le génie d'une nation, que la musique qu'elle goûte. D'un esprit vain, frivole & léger, il ne peut sortir que des productions qui lui ressemblent; & ces sortes de productions ne peuvent plaire qu'à des hommes accoutumés à l'inconstance & à la légereté. Nos anciens ne s'y méprenoient guere; habiles dans la connoissance du cœur humain, ils étoient persuadés que rien n'étoit plus propre à déceler le fonds du caractere, que le goût qu'on fait paroître pour tel ou tel autre genre de musique. Nous ne les valons pas à beaucoup près, mais, héritiers de leurs écrits, de leurs préceptes & de leurs méthodes, nous croirons toujours, quoi qu'on nous dise, nous écarter des voies de la nature & des bonnes mœurs, lorsque nous adopterons une musique compliquée, confuse, sautillante, & dont les mouvemens trop variés ne font que remuer un peu le sang, sans pénétrer jusqu'à l'ame. En cela, comme en bien d'autres choses, les êtres qui nous sont inférieurs doivent nous servir de

modele ; examinons-les de près, & voyons quels sont les procédés qu'ils tiennent. A-t-on jamais vu, par exemple, des oiseaux de la même espece faire entr'eux des concerts, dans lesquels l'un chante la tierce, la quarte & la quinte de ce que l'autre entonne ? Non, sans doute ; mais lorsque l'un d'eux entonne son ramage naturel, l'autre l'écoute ou chante à l'unisson : cependant nous nous plaisons à les entendre, nous les admirons, nous en sommes enchantés. D'où vient cela ? C'est que notre oreille déteste la confusion ; elle aime à distinguer ce qu'elle entend, & à le goûter à loisir ; elle veut enfin pouvoir porter jusqu'à l'ame la sensation dont elle est affectée, l'y faire passer sans travail, & lui en rendre pour ainsi dire raison.

Il en est de nos oreilles à peu près comme de nos yeux : ceux-ci veulent se reposer doucement sur les objets, pour pouvoir parcourir les beautés qu'ils renferment, les admirer & en être émus ; celles-là, quoiqu'un peu plus promptes à la vérité, veulent néanmoins être entraînées comme malgré elles & sans aucun travail de



leur part, par les charmes d'une bonne mélodie. Que diriez-vous de nous, si pour vous donner le plaisir de voir en peinture tout ce que les vingt-deux dynasties qui ont successivement gouverné notre empire, ont fait de grand & de remarquable, nous vous montrions dans un seul tableau cet amas confus d'actions de tous les genres? Pourriez-vous bien les y distinguer? Ne nous diriez-vous pas que vous voyez à la vérité des couleurs, & des couleurs bien nuancées, des figures, & des figures bien exprimées; mais tout cela si confusément & d'une maniere si compliquée, que rien de net & de distinct ne s'imprimeroit dans votre cerveau? Ou bien encore que penseriez-vous d'une personne qui, ayant toute l'histoire de notre empire en plusieurs centaines de tableaux, feroit passer sous vos yeux chacun de ces tableaux avec une rapidité extrême, & vous demanderoit ensuite froidement si vous n'avez pas reconnu avec plaisir la vérité de ce qu'ils représentent, & si vous n'en avez pas admiré toutes les beautés? Vous lui répondriez ce que vous nous

mettez dans la néceſſité de vous répondre, lorſque vous nous demandez ſi nous ne trouvons pas votre muſique admirable. Nous n'avons entendu, vous diſons-nous, qu'un mêlange confus & deſordonné de ſons hauts & bas, ſans avoir pu diſtinguer en aucune façon ce qu'ils vouloient exprimer.

Tels ſont les raiſonnemens des Chinois modernes, pourſuit notre auteur: raiſonnemens pitoyables, ſi l'on veut, mais dont il n'eſt pas aiſé de leur faire ſentir le faux. Laiſſons-les donc dans leur ignorance, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de les en tirer. Victimes des préjugés d'une éducation qui leur enſeigne que tout ce qui eſt bon ſe trouve chez eux, que la muſique inventée par leurs ancêtres eſt ce qu'il y a de plus parfait au monde, & ne connoiſſant d'ailleurs pour juges de leurs ſenſations que des organes ſtupides ou émouſſés, ils ſe moqueront toujours de nous, quand nous voudrons leur perſuader que leur muſique, pour être bonne, devroit être compoſée ſuivant les regles que nous obſervons en Europe.

Je viens de le dire (c'eſt toujours

uteur qui parle), & j'en suis con-
iincu ; leurs organes auditifs sont
ıpides ou émoussés. J'en juge par le
:u d'impression que font sur eux nos
us beaux airs de musique, nos airs
s plus tendres même & les plus pa-
étiques, comme certains *adagio* &
ıelques airs de mouvement de nos
eilleurs auteurs, tant Italiens que
'ançois, joués par d'habiles maîtres,
ls que sont quelques Jésuites alle-
ands qui sont dans cette cour, dont
ın en particulier joue du violon, &
ıutre touche le clavecin, avec toute
précision, la légereté, l'agrément &
délicatesse imaginables. Je n'ai point
it l'anatomie des oreilles chinoises ;
ais à en juger par l'extérieur, elles
ssemblent fort peu aux nôtres. Elles
nt, dans presque tous les Chinois
ıe j'ai vus, longues, larges, pen-
ıntes, épaisses, ouvertes, molles,
est-à-dire, d'une substance qui tient
:aucoup plus de la chair que du car-
lage, peu ou presque point bordées.
out cela joint au climat qu'ils habi-
nt, & au peu de précaution qu'ils
:ennent pour se garantir des impres-
ons de l'air, ne contribueroit-il pas

à cette insensibilité qu'ils témoignent & qu'ils ont en effet pour cette mélodie enchanteresse, pour ces brillans accords qui affectent si délicieusement une oreille européenne ?

Les changemens qui arrivent ici dans la température de l'air, sont extrêmes (je parle de Pekin & de ses environs, qui sont de toute la Chine les seuls lieux que je connoisse par moi-même) ; on y passe d'un très-grand froid à une chaleur excessive, d'une sécheresse extrême à la plus grande humidité. En hiver le thermometre de M. Réaumur descend pour l'ordinaire depuis le huitieme jusqu'au douzieme degré au-dessous de la congelation, & il monte en été depuis le vingtieme jusqu'au trente-deuxieme degré au-dessus du terme de la glace. Il y a des années où le froid & le chaud passent les deux termes que je viens d'assigner, d'après plusieurs années d'observations journalieres faites sur un bon thermometre placé en plein air contre un mur qui regarde directement le nord ; mais cela arrive pour si peu de tems, qu'il ne mérite pas d'être mis en ligne de compte pour

les conséquences que j'en veux tirer. Ainsi en prenant une moyenne proportionnelle tant pour le froid que pour le chaud, nous aurons pour le froid ordinaire de l'hiver de Pekin dix degrés au-dessous, & pour le chaud de l'été vingt-six degrés au-dessus du terme de la congelation : ce qui fait trente-six degrés de différence, dont la moitié (dix-huit) peut être prise pour la température des deux autres saisons ; ce qui s'accorde en effet avec les observations faites dans les jours tempérés & sereins.

Ce que je viens de dire ne suffiroit pas néanmoins pour donner l'idée d'une extrémité entre le froid & le chaud, telle que je l'ai assignée d'abord, s'il n'y avoit pas d'autres causes qui concourussent à produire le même effet ; mais il y en a de plus d'une sorte : la premiere c'est l'humidité, mais une humidité si grande, que tous les êtres sensibles & insensibles, en un mot que toute la nature paroît ici s'en ressentir. Les hommes & les animaux sont alors foibles, abattus, & respirent à peine ; leurs fibres sont toutes relâchées ; une sueur abondante &

continuelle les rend incapables de tout exercice un peu fort, & les épuise presqu'entierement. La terre semble dans ce tems-là redoubler d'énergie & de fécondité ; elle produit comme d'elle-même ; tout croît, tout pousse à vue d'œil ; le bois, quelque vieux & de quelqu'espece qu'il soit, travaille, se renfle, se courbe & prend une forme toute différente de celle qu'il avoit ; les pierres mêmes & les métaux souffrent aussi des changemens. C'est sur la fin de l'été que tout cela arrive ; mais dès qu'une fois le vent de nord commence à souffler, cette grande humidité disparoît ; la terre redevient aride, tout se desseche, tout fend ; des tourbillons de vent enlevent la poussiere & obscurcissent l'air; les fibres qui étoient toutes relâchées se tendent précipitamment & avec effort; les pores qui étoient tout ouverts se resserrent tout-à-coup ; & les sueurs interceptées occasionnent quantité de maladies dont il n'est pas aisé de se préserver. Le vent qui vient de cette partie du monde qui est entre le nord & l'ouest, est ici si aigu, qu'il pénetre jusqu'à la moëlle

des os au travers d'une double & triple fourrure, quoique le thermometre ne marque quelquefois que le quatrieme, cinquieme ou sixieme degré au-dessous du terme de la congelation.

La deuxieme cause est la nature même de l'air, ou, pour m'exprimer plus exactement, la nature de l'athmosphere dans lequel on respire ici. Cet athmosphere est sujet à des vicissitudes journalieres & presque momentanées, comme je m'en suis convaincu par des expériences réitérées du barometre, du thermometre & de l'hygrometre. Il est si fort chargé de parties nitreuses, que dans certains tems de l'année le nitre tombe en assez grande quantité pour en couvrir la surface de la terre; j'en ai vu & ramassé moi-même dans les campagnes voisines de Pekin.

C'est à ces parties nitreuses qui sont dans l'air, que j'attribue quantité de phénomenes que nous voyons tous les jours, & qu'il seroit difficile d'expliquer, si l'on vouloit avoir recours à d'autres causes. Par exemple, dès qu'une fois l'eau des ruisseaux ou des

rivieres a été congelée, ce qui arrive par un froid médiocre, tel que celui qui est marqué sur le thermometre par cinq degrés au-dessous du zero; dès qu'une fois, dis-je, cette eau est prise, elle ne dégele plus de tout l'hiver, quelque tems qu'il fasse & de quelque partie du monde que le vent souffle. En été même on conserve la glace assez long-tems sans user d'aucune précaution; pour la transporter d'un lieu à un autre, on en attache les gros quartiers avec des cordes, & on les porte dans les rues comme on porteroit une piece de bois. Ceux qui la distribuent en détail ne la renferment pas dans des lieux particuliers, comme on fait chez nous; ils n'ont pas même des boutiques; mais dans un coin de rue ils l'exposent aux yeux du public & aux ardeurs du soleil, comme ils feroient toute autre marchandise. Ce qui s'en est fondu ou évaporé au bout de la journée est si peu de chose qu'ils le comptent pour rien. Il y a plus: on fait ici par curiosité des lanternes ou des fanaux de glace, dont on peut se servir plusieurs jours comme d'une lanterne ou d'un fanal ordinaire.

On dit qu'à Madrid on ne sent aucune mauvaise odeur dans les rues, quoiqu'on y jette perpétuellement toutes les immondices & toutes les saletés des maisons. Il en est de même ici; le nez seul ne sauroit nous indiquer ces sortes de lieux qui sont faits pour recevoir les excrémens humains, parce qu'ils n'exhalent point de corpuscules infects qui pour l'ordinaire en font ailleurs si fort redouter le voisinage, ou plutôt parce que ces corpuscules sont à peine émanés, qu'ils sont absorbés ou purifiés par cette quantité de corps nitreux ou salins qui nagent ici dans le fluide des airs.

Cette digression, poursuit notre observateur, paroîtra peut-être trop longue, mais elle n'est ni étrangere, ni inutile à mon sujet. Le climat influe nécessairement sur les passions & les goûts; le moral & le physique se touchent de bien près; la chaîne qui les lie l'un à l'autre est si forte, qu'il n'y a guere que des agens surnaturels qui puissent la rompre.

Je conclus de tout ce que je viens de dire, que les nerfs auditifs & les autres parties qui servent à recevoir &

à transmettre les sons, doivent être, parmi ceux qui sont nés & élevés dans cette extrémité de l'orient, dans un tout autre état qu'ils ne sont parmi ceux qui naissent & qui reçoivent leur éducation dans notre occident. On pensera comme moi, sur-tout si aux raisons que j'ai déja apportées on ajoute le peu de précaution que mettent les Chinois dans leur maniere de vivre : car à les prendre dès leur naissance jusqu'à l'âge le plus avancé, on trouvera qu'ils font précisément tout ce qu'il faut pour vicier leurs organes. Je parle de leurs organes auditifs.

Ici dès qu'un enfant est né, on ne s'avise pas de lui couvrir la tête avec plusieurs sortes de bonnets, comme on le pratique chez nous; mais on la lui laisse telle qu'elle est sortie du ventre de la mere ; & lorsque la nature travaille elle-même à la garantir des impressions de l'air, en faisant croître les cheveux qui doivent la couvrir, les parens se hâtent de faire raser cette tête encore tendre, pour l'accoutumer, disent-ils, à une opération à laquelle elle sera sujette toute la vie : de sorte qu'aujourd'hui les

Chinois ne sont pas moins amateurs d'une tête rasée, qu'ils l'étoient autrefois d'une tête ornée de tous ses cheveux; & comme autrefois, c'est-à-dire dans les commencemens de cette dynastie, il s'en est trouvé parmi eux qui ont mieux aimé perdre la vie que leurs cheveux, il s'en trouve aujourd'hui qui ne craignent pas de s'exposer aux derniers supplices, en transgressant les loix qui défendent de se raser dans certaines circonstances.

Du moins s'ils usoient de quelques précautions, comme de porter certaines coëffures, de couvrir leur tête pendant la nuit, il n'y auroit pas grand inconvénient à ce qu'ils fussent tondus; mais quelque froid qu'il fasse, leurs oreilles sont toujours à découvert. Les bonnets dont ils se servent ne leur couvrent jamais que le dessus de la tête, & un peu de la partie supérieure du front. Jamais ils ne dorment que la tête nue. Leurs appartemens sont humides, car ils sont tous au rez-de-chaussée, & pour la plupart entre cour & jardin. Si l'on excepte les Princes & quelques grands Seigneurs qui ont des lits faits de bois,

presque tous les autres en ont qui sont faits de briques, sur lesquels ils étendent un ou deux matelats, mais si minces qu'on ne conçoit pas comment des gens si mols peuvent s'en accommoder. Or des têtes ainsi rasées, si peu soignées & exposées sans cesse aux vicissitudes & aux intempéries d'un air tel que celui que j'ai tâché de faire connoître, à combien d'accidens fâcheux ne doivent-elles pas être sujettes? Celui de tous qui a le plus de rapport au sujet dont il s'agit ici, est une espece de surdité ou de dureté d'oreille, dont il est rare qu'un Chinois soit exempt, quand une fois il a atteint la quarantieme ou la cinquantieme année de son âge. Faut-il être surpris que leur musique leur plaise infiniment plus que la nôtre, & qu'ils aiment mieux entendre le bruit du tambour, le son des cloches ou des bassins de cuivre, que les accords harmonieux & touchans de nos instrumens d'Europe?

Comme leur goût pour la musique est tout différent du nôtre, leur maniere de l'enseigner & de l'apprendre ne l'est pas moins. Un maître com-

mence à la vérité, comme chez nous, par faire connoître à ses écoliers les caracteres & les différens signes qu'on emploie dans la musique; mais il ne s'amuse pas à leur faire entonner de suite ou par degrés conjoints une suite de mots qui ont chacun un ton déterminé, il s'en repose sur leur intelligence & sur la longueur du tems.

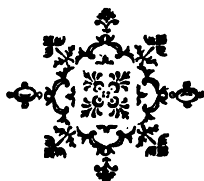
Les caracteres musicaux des Chinois ne different pas de leurs caracteres d'écriture, & leur maniere de noter est conforme à leur maniere d'écrire, c'est-à-dire que leurs notes vont de suite de haut en bas & de droite à gauche. Leurs notes n'ont proprement aucun ton déterminé; car le même ton joué par un instrument, par exemple, aura un tout autre nom, s'il est joué par un autre instrument.

Les musiciens chinois ne font usage que de la mesure à quatre tems, encore la battent-ils d'une maniere tout-à-fait singuliere. Chaque tems a un nom qui le désigne; & c'est par la prononciation de ce nom, qu'on mesure la durée du tems auquel il est affecté: par exemple, le premier tems se bat de la main droite sur le côté

gauche, en disant *tang-ga;* on ramene ensuite la main droite sur l'estomac, en disant *toung*, & c'est le second tems: ainsi le premier tems de cette mesure est double du second: De l'estomac on revient frapper sur le même côté gauche, & l'on dit *tang;* on laisse la main en prononçant *tang-hy*, qui est une espece de repos & la mesure du troisieme tems; du côté gauche on ramene de nouveau la main sur l'estomac en prononçant *toung;* après quoi on fait usage de la main gauche de la même maniere que si ayant entre ses doigts deux planchettes, on vouloit les heurter l'une contre l'autre, en disant *tche;* & c'est-là le quatrieme tems & la fin de la mesure. Cependant cette mesure n'est guere que pour ceux qui apprennent à jouer du tambour de quelqu'espece qu'il soit. Au tems *tang-ga* on doit frapper sur le bord du tambour, au tems *toung* on doit frapper sur le milieu, au tems *tang* on frappe encore sur le bord; au tems *tcha* on frappe sur le milieu, & le joueur de castagnette donne le signal que la mesure est finie.

La valeur des notes se connoît pour

rdinaire par l'espace qu'elles occu-
nt. Le compositeur, le compas à la
ain ou simplement à vue d'œil, dé-
rmine d'abord tout l'espace que doit
cuper une mesure entiere ; il assigne
suit à chaque note la partie de cet
pace qui lui convient, suivant qu'il
ut qu'on le tienne ou qu'on le passe
pidement.





DAR-THULA, Poëme traduit de la langue Erse (1).

QUE tu es belle, fille du ciel ! que le silence de ta face est doux ! tu t'avances pleine d'attraits ; les étoiles suivent tes traces bleuâtres vers l'o-

(1) Nous allons donner ici le précis historique de ce petit poëme, tel qu'il nous a été conservé par la tradition. Usnoth, seigneur d'Etha, avoit eu trois fils, Nathos, Althos & Ardan, de Slissama, fille de Semo & du célebre Cuchullin. Usnoth envoya en Irlande ses trois enfans encore jeunes, pour y apprendre le métier des armes, sous leur oncle Cuchullin qui avoit beaucoup de crédit & de renommée dans ce royaume. Ils étoient à peine débarqués à Ulster, qu'ils y apprirent la mort de Cuchullin. Nathos, quoique très-jeune, prit le commandement de l'armée de Cuchullin, attaqua Cairbar l'usurpateur, & le défit dans plusieurs combats. Cairbar ayant enfin trouvé le moyen de massacrer Cormac le légitime roi, l'armée de Nathos se déclara pour l'usurpateur, & Nathos lui-même fut obligé de retourner à Ulster, pour repasser en Ecosse.
Dar-thula, fille de Colla, dont Cairbar étoit amoureux, habitoit un château d'Ulster

rient. Les nuées se réjouissent en ta présence, ô lune! & ta lumiere éclaire leurs flancs obscurs. Qu'est-ce qui peut t'égaler dans le ciel, fille de la nuit? les étoiles, honteuses en ta présence, détournent leurs yeux verdâtres & étincelans.... Où te retires-tu à la fin de ta course, quand l'obscurité vient couvrir de plus en plus ton visage? as-tu ta demeure comme Oscian? habites-tu dans l'ombre de la tristesse? tes sœurs sont-elles tombées du ciel?

---

ter, dont le nom étoit *Selama*. Elle vit Nathos, l'aima & s'enfuit avec lui; mais une tempête les ayant surpris dans leur fuite, leur vaisseau fut rejetté sur les côtes mêmes où Cairbar campoit avec son armée. Les trois freres s'étant défendus quelque tems avec beaucoup de courage, succomberent enfin sous le nombre & furent égorgés; & la malheureuse Dar-thula se perça sur le corps de son cher Nathos. Oscian, dans le petit poëme dont nous donnons la traduction, raconte la mort de Dar-thula d'une maniere différente de celle que la tradition commune a conservée; & son récit est plus vraisemblable, parce que le suicide paroît avoir été inconnu dans ces premiers âges; du moins on n'en trouve qu'un seul exemple dans les plus anciennes poésies de ces peuples.

celles qui ſe réjouiſſoient avec toi dans la nuit, ne ſont-elles plus?... Ah! ſans doute elles ſont tombées, lumiere charmante, & tu te retires ſouvent pour pleurer.... Mais une nuit viendra où tu tomberas toi-même, & où tu quitteras tes ſentiers azurés dans le ciel. Les étoiles éleveront alors leurs têtes verdâtres: celles qui étoient honteuſes en ta préſence, ſe réjouiront.

Tu es maintenant revêtue de toute ta lumiere: ſors de tes portes, & regarde dans le ciel; perce ce nuage, ô vent, afin que la fille de nuit puiſſe ſe montrer; afin que la cime des montagnes hériſſées ſoit éclairée, & que l'océan roule ſes ondes bleuâtres dans ta lumiere.

Nathos eſt ſur l'abîme; Althos, ce rayon de jeuneſſe eſt près de lui, & Ardan eſt à côté de ſes freres: ils ſe meuvent dans l'obſcurité de leur courſe. Les fils d'Uſnoth ſont plongés dans les ténebres par la colere de Cairbar aux cheveux rouges.

Mais quel eſt cet objet ſombre qui ſe meut à côté d'eux? la nuit cache ſa beauté. Sa chevelure ſemble ſoupirer

au souffle du vent de l'océan; sa robe flotte dans les ténebres: elle est semblable au bel esprit du ciel au milieu de son brouillard sombre. Ah! c'est Dar-thula (1), la premiere des filles d'Erin! elle avoit fui avec Nathos pour se dérober à l'amour de Cairbar. Mais les vents t'ont trompée, ô Dar-thula, ils ont refusé à tes voiles les forêts d'Etha. Ce ne sont pas tes montagnes que tu vois, ô Nathos; ce n'est pas le bruit de tes vagues mugissantes que tu entends: tu approches de l'habitation de Cairbar, & les tours de l'ennemi élevent leurs têtes près de toi. Ullin étend sa tête verdâtre dans la mer, & la baie de Tura reçoit le vaisseau. Où étiez-vous, vents du midi, quand les fils de mon amour étoient ainsi entraînés vers leur ruine? vous vous jouïez sur la plaine, & vous poursuiviez la barbe du chardon. Oh! pourquoi ne veniez-vous pas

(1) Dar-thula signifie en langue celtique *une femme aux beaux yeux.* C'est la plus célebre des beautés de l'antiquité: aujourd'hui même, lorsqu'on veut louer une femme pour sa beauté, on dit encore dans le pays: *elle est belle comme Dar-thula.*

vent du nord, & laisse-moi entendre la voix de cette fille aimable. Ta voix est aimable, Dar-thula, au milieu des vents mugissans.

Sont-ce là les rochers de Nathos? est-ce le bruit des torrens de ses montagnes que j'entends? ce rayon de lumiere vient-il de la salle nocturne d'Usnoth? le brouillard roule à l'entour & le rayon est foible; mais la lumiere de l'ame de Dar-thula est l'amour du chef d'Etha!... Fils du généreux Usnoth! d'où vient ce soupir étouffé? ne sommes-nous pas dans la terre des étrangers, chef du retentissant Etha?

Non, ce ne sont pas les rochers de Nathos, répondit le chef; ce n'est pas le murmure de ses torrens; aucune lumiere ne nous vient du palais d'Etha; il est trop loin. Nous sommes dans la terre des étrangers, dans la terre de Cairbar: les vents nous ont trompés, Dar-thula; Ullin éleve ici ses collines grisâtres.... Marche vers le nord, Althos; Ardan, porte tes pas le long de la côte, afin que l'ennemi ne vienne pas dans l'obscurité, & ne nous ôte pas l'espérance de revoir Etha!

J'irai

J'irai vers cette tour couverte de mousse, & je verrai qui habite autour de cette lumiere.... Demeure sur le rivage, Dar-thula, repose en paix, doux rayon de lumiere ; l'épée de Nathos est autour de toi, comme l'éclair du ciel.

Il partit ; elle resta assise seule, écoutant le mugissement des vagues : de grosses larmes viennent remplir ses yeux; elle attend avec crainte le retour de son cher Nathos ; son ame frémit au souffle des vents : elle tourne l'oreille vers la trace de ses pas ; mais la trace de ses pas ne se fait plus entendre... Où es-tu, fils de mon amour ? le sifflement du vent est autour de moi ; la nuit est obscure & couverte de nuages...Mais Nathos ne revient point! qui te retient, Chef d'Etha ?...Les ennemis ont-ils rencontré le héros dans le combat de la nuit ?

Il revint, mais son air étoit sombre : il avoit vu l'ombre de son ami ; c'étoit l'ombre de Cuchullin qu'il avoit vu marcher sur le mur de Tura. Des soupirs s'élevoient fréquemment de sa poitrine, & la flamme de ses yeux affoiblie par la mort, étoit encore ter-

rible : sa lance étoit une colonne de brouillard : les étoiles jettoient une lumiere foible au-travers de son corps aërien : sa voix ressembloit au vent qui résonne au fond d'une caverne, & ses paroles annonçoient le malheur. L'ame de Nathos étoit triste comme le soleil dans le jour du brouillard, lorsque sa face est humide & sombre.

Pourquoi ton ame est-elle triste, ô Nathos, dit l'aimable fille de Colla? tu es une colonne de lumiere pour Dar-thula; la joie de ses yeux est dans le chef d'Etha. Où sera mon ami, si Nathos ne l'est pas? Mon pere repose dans la tombe : le silence habite sur Selama : la tristesse est répandue sur les courans bleuâtres de ma patrie: mes amis sont tombés avec Cormac : les puissans ont péri dans la bataille d'Ullin.

Le soir étendoit ses ombres sur la plaine : les ruisseaux bleuâtres couloient sous mes yeux : les vents agitoient de tems en tems les sommets des bocages de Selama. J'étois assise sous un arbre planté sur les murs de mes peres. Truthil, le frere de mon amour, vint s'offrir à ma pensée. Il

étoit alors absent; il combattoit contre le farouche Cairbar.

Colla aux cheveux gris paroît appuié sur sa lance : son visage penché vers la terre est sombre; la tristesse habite dans son ame : le héros a son épée au côté, & le casque de ses peres sur la tête : l'idée de la bataille agite son sein, & il s'efforce de cacher la larme qui s'échappe de son œil.

Dar-thula, dit-il en soupirant, tu es la derniere de la race de Colla. Truthil est tombé dans le combat : le Roi (1) de Selama n'est plus... Cairbar s'avance avec la foule de ses guerriers vers les murs de Selama... Colla ira au-devant de son orgueil, & vengera son fils. Mais qui pourra me répondre de ta sûreté, Dar-thula aux cheveux bruns ? Tu es aimable comme la lumiere du ciel, & tes amis sont étendus sur la terre !

Le fils de la bataille est-il donc tombé, répondis-je en laissant échapper un soupir ? L'ame généreuse de Tru-

---

(1) On remarque qu'Oscian, dans tout le poëme, donne le titre de *Roi* à tous les chefs distingués par leur valeur.

thil a-t-elle cessé de briller dans le champ de guerre ?.... Ma sûreté, Colla, est dans cet arc : j'ai appris à percer le chevreuil. Pere de l'infortuné Truthil, Caibar n'est-il pas comme le chevreuil du désert ?

La joie brilla sur le visage du vieillard, & les larmes pressées coulerent de ses yeux. Le tremblement agita ses levres : sa barbe grise frémit au souffle du vent. Oh ! tu es la sœur de Truthil, s'écria Colla, & tu es enflammée du feu de son ame ! Prens, Dar-thula, prens cette lance, ce bouclier de bronze, ce casque bruni : ce sont les dépouilles d'un guerrier, d'un fils de la premiere (1) jeunesse.... Quand le soleil s'élevera sur Selama, nous irons au-devant de Cairbar..... Mais ne t'éloigne pas du bras de Colla ; reste sous l'ombre de mon bouclier : autrefois, Dar-thula, ton pere auroit pu te défendre, mais le tremblement de la vieil-

(1) Le poëte suppose ici que cette armure étoit celle d'un guerrier très-jeune ; car autrement une jeune fille, comme Darthula, n'auroit pas eu la force de s'en revêtir.

lesse est sur sa main : la force a abandonné son bras, & son ame est obscurcie par la douleur.

Nous passâmes la nuit dans la tristesse. La lumiere du matin se leva : je brillai sous l'armure du combat. Le héros aux cheveux blancs marchoit devant moi. Les fils de Selama s'assemblerent autour du bouclier retentissant de Colla ; mais ils étoient en petit nombre dans la plaine, & leurs cheveux étoient blancs : les jeunes guerriers étoient tombés avec Truthil dans la bataille de Cormac.

Compagnons de ma jeunesse, dit Colla, ce n'est pas ainsi que vous m'avez vu autrefois sous les armes ; ce n'est pas ainsi que je marchois au combat quand le grand Confadan tomba ; mais vous êtes chargés de douleur ; la sombre vieillesse descend comme le brouillard du désert. Mon bouclier est usé par les ans ; mon épée repose (1)

(1) C'étoit l'usage de ces tems-là qu'un guerrier, lorsqu'il étoit arrivé à un certain âge, ou lorsqu'il étoit devenu hors d'état d'aller à la guerre, attachoit ses armes dans la grande salle où toute la famille s'assem-

à sa place. J'avois dit à mon ame : ta soirée sera tranquille & ta fin sera comme celle d'une lumiere qui s'éteint. Mais la tempête est revenue, & je suis courbé comme un vieux chêne ; mes branches sont tombées sur Selama, & je suis chancelant à ma place... Où es-tu ? Où sont tes héros tombés, ô mon cher Truthil ? Tu ne réponds pas, du (1) sein de ton tourbillon rapide, & l'ame de ton pere est triste.... Mais je cesserai bientôt d'être triste, Cairbar ou Colla tomberont. Je sens revenir la force de mon bras : mon cœur bondit au son de la bataille.

Le héros tira son épée, & l'acier étincella dans la main de ces vieux

---

bloit aux jours de festin & de réjouissance; dès lors ce guerrier ne devoit plus paroître dans les combats : & ce période de la vie étoit appellé *le tems où l'on attachoit ses armes.*

(1) Ces peuples croyoient que les ames des morts se promenoient dans les airs, portées sur des nuages ou sur des tourbillons de vent, & apparoissoient à leurs parens & à leurs amis dans les momens où ceux-ci étoient en danger, ou dans la douleur.

guerriers. Ils marcherent dans la plaine; leurs cheveux blancs étoient agités par le vent... Cairbar étoit assis au festin(1) qu'il préparoit à son armée dans la plaine silencieuse de Lena. Il vit arriver les héros, il appella ses chefs au combat. . . . . .

Pourquoi ferois-je, ô Nathos, le récit de la bataille? Je t'ai vû au milieu de mille combattans, semblable au rayon du feu du ciel, beau, mais terrible: les hommes tombent au devant de sa course rougeâtre... La lance de Colla portoit la mort, car il se ressouvenoit des combats de sa jeunesse. Une fleche vint en sifflant percer les flancs du héros: il tomba sur son bouclier retentissant. Mon ame tressaillit d'épouvante. J'étendis mon bouclier sur mon pere, mais on apperçut le mouvement de mon sein. Cairbar s'approcha armé de sa lance, & il reconnut la fille de Selama. La joie s'éleva sur son visage sombre; il retint l'acier déja

(1) Cairbar, suivant la coutume, donnoit un festin à son armée, pour la victoire qu'il avoit remportée sur Truthil & sur le reste du parti de Cormac.

levé ; il dressa le tombeau de Colla, & me ramena toute en larmes à Selama. Il me dit les paroles de l'amour, mais mon ame étoit triste. Je voyois les boucliers de mes peres & l'épée du brave Truthil ; je voyois les armes des morts, & les pleurs descendoient sur mes joues.

Tu parus alors, ô Nathos ! & le farouche Cairbar s'enfuit. Il s'enfuit comme l'esprit du désert devant le rayon du matin. Son armée n'étoit pas près de lui, & son bras étoit foible contre ton épée... Pourquoi es-tu triste, ô Nathos ? s'écria l'aimable fille de Colla ?

J'ai vu la bataille dès ma jeunesse, répondit le héros ; mon bras pouvoit à peine lever la lance, quand le danger s'offrit à moi pour la premiere fois : mais mon ame brilloit devant la guerre, comme la vallée verte & étroite, lorsque le soleil y verse des torrens de lumiere avant de cacher son front dans le nuage de la tempête. Mon ame brilloit dans le danger avant que je ne visse la belle de Selama ; avant que je ne te visse semblable à une étoile qui étincelle sur la colline pendant la nuit...

[redacted]

Mais le nuage vient lentement, & menace la lumiere aimable.

Nous sommes dans la terre de l'ennemi, & les vents nous ont trompés, Dar-thula; la force de nos amis est loin de nous; les montagnes d'Etha sont loin de nous. Où trouverai-je ton repos, fille du puissant Colla? Les freres de Nathos sont braves, & sa propre épée a brillé dans la guerre. Mais que sont les fils d'Usnoth contre l'armée du farouche Cairbar? Oh! si les vents avoient amené tes vaisseaux, Oscar, Roi des hommes! tu as promis de venir aux batailles de l'infortuné Cormac. Alors ma main seroit aussi redoutable que le bras flamboyant de la mort: Cairbar trembleroit dans son palais, & la paix habiteroit autour de l'aimable Dar-thula... Mais pourquoi te décourages-tu, mon ame? Les fils d'Usnoth triompheront.

Oui, ils triompheront, s'écria vivement la fille aimable! Jamais Dar-thula ne verra l'habitation du sombre Cairbar. Donne-moi ces armes d'airain qui brillent à la lumiere soudaine de ce météore: Dar-thula entrera dans le champ de l'acier... Ombre du grand

Colla, eſt-ce toi que je vois ſur ce nuage? Quel eſt cet objet ſombre que j'apperçois avec toi? Eſt-ce le brave Truthil? Dites-moi, verrai-je l'habitation de celui qui a tué le chef de Selama?.... Non, je ne la verrai pas, eſprits de mon amour!

La joie s'éleva ſur le viſage de Nathos quand il entendit les paroles de la fille au ſein de neige. Fille de Selama, tu brilles ſur mon ame. Viens, ô Cairbar, viens avec tes milliers de guerriers; Nathos a retrouvé ſa force. Et toi, ô ſage vieillard, ô Uſnoth, tu n'entendras pas dire que ton fils a fui le combat. Je me rappelle encore les paroles que tu me dis ſur Etha, lorſque mes voiles commençoient à s'élever, quand je les déployois vers Ullin, vers les murs de Tura, couverts de mouſſe. Tu vas, ô Nathos, me dit-il, près du Roi des boucliers, près de Cuchullin, chef des hommes, qui n'a jamais fui le danger. Que ton bras ne ſoit pas foible; que ton cœur ne ſonge jamais à la fuite; que le fils (1) de Semo ne diſe pas que la race d'Etha eſt lâche. Ses

(1) Cuchullin.

paroles viendroient à Uſnoth, & attriſteroient ſon ame dans ſa demeure... En même tems les pleurs deſcendirent ſur les joues de mon pere, & il me donna cette épée étincelante.

Je vins dans la baye de Tura ; mais les murs de Tura étoient environnés du ſilence. Je regardai tout autour, & je ne trouvai perſonne qui pût me parler du chef de Dunſcaich. J'entrai dans la ſalle où les armes de ſes peres étoient jadis ſuſpendues ; mais les armes n'y étoient plus, & le vieux Lamhor étoit aſſis, les yeux mouillés de pleurs.

D'où viennent ces armes d'acier, dit Lamhor en ſe levant ? Il y a longtems que l'éclat de la lance n'a brillé ſur les ſombres murs de Tura... Venez-vous de la mer, ou du triſte palais de Temora (1) ?

Nous venons de la mer, répondis-je, des tours élevées d'Uſnoth. Nous ſommes les fils de Slis-Sama, la fille du vaillant Semo. Où eſt le chef de

---

(1) Temora étoit le palais des grands Rois d'Irlande ; le Poëte lui donne l'épithete de *triſte*, parce que le Roi Cormac venoit d'être tué par Cairbar.

Tura, fils de ce lieu de silence ? . . . . Mais pourquoi le demandé-je, puisque je vois tes pleurs ! Comment le puissant est-il tombé ? Réponds, fils du solitaire Tura.

Il n'est pas tombé, répondit Lamhor, comme l'étoile silencieuse de la nuit, qui court à travers l'obscurité & s'évanouit ; mais il étoit semblable au météore qui tombe dans une terre éloignée, dont la course lumineuse précede la mort, & qui est lui-même le signal des guerres. L'affliction est sur les bords du Lego, & le murmure du Lora est triste ; car c'est-là que le héros est tombé, ô fils du grand Usnoth !

Le héros est tombé au milieu du carnage, dis-je, en jettant un soupir ! sa main étoit forte dans la bataille, & la mort suivoit son épée . . . . Nous allâmes sur les tristes bords du Lego ; nous trouvâmes le tombeau élevé au guerrier ; ses compagnons de guerre y étoient aussi, avec les Bardes qui ont chanté souvent ses victoires. Nous pleurâmes trois jours sur le héros ; le quatrieme je frappai le bouclier de Caithbath : les guerriers se rassemblerent autour de moi, pleins de joie, & agi-

terent leurs lances étincelantes.

Corlath étoit près de-là avec son armée, Corlath, l'ami de Cairbar. Nous vînmes comme un torrent pendant la nuit, & les guerriers tomberent. Quand le peuple de la vallée se réveilla (1), il vit couler leur sang à la lueur du matin; mais nous fondîmes, comme une colonne de brouillard, vers l'habitation retentissante de Cormac. Nos épées étoient levées pour défendre le roi; mais les salles de Temora étoient vuides. Cormac étoit tombé dans sa jeunesse; le roi d'Erin n'étoit plus.

La tristesse s'empara des fils d'Ullin; ils se retirerent à pas lents & avec l'air sombre, semblables à des nuages qui, après avoir long-tems menacé de la pluie, se retirent derriere les collines. Les fils d'Usnoth marcherent, dans leur douleur, vers la baye réson-

(1) Cet endroit rappelle un passage du IV. livre des Rois XIX, 35: « Et il arriva » cette nuit-là que l'Ange du Seigneur vint » dans le camp des Assyriens & frappa de » mort cent quatre-vingt-mille hommes; » & lorsqu'ils se leverent vers le matin, ils » virent les cadavres des morts. »

nante de Tura. Nous passâmes par Selama, & Cairbar se retira comme le brouillard de Lano, quand il est chassé par le vent du désert.

Ce fut alors que je te vis, ô fille charmante, semblable à la lumiere du soleil d'Etha. Que ce rayon est aimable, dis-je ! & les soupirs s'éleverent de mon sein. Tu vins dans ta beauté, Dar-thula, avec le chef désolé d'Etha... Mais les vents nous ont trompés, fille de Colla, & l'ennemi est près de nous....

Oui, l'ennemi est près de nous, dit le puissant Althos ; j'entends le bruit de leurs armes sur la côte, & j'ai vu flotter le sombre drapeau d'Erin. La voix de Cairbar se fait entendre aussi haut que le torrent de Cromla. Il avoit apperçu le vaisseau sur la mer ; son peuple attend sur la plaine de Lena, & dix mille épées sont déja levées.

Dix mille épées levées ! Eh bien, dit Nathos avec un sourire, les fils du vaillant Usnoth ne trembleront jamais à la vue du danger. Pourquoi roules-tu tes vagues blanchissantes d'écume, ô mer bruyante d'Ullin ? Pourquoi mugissez-vous sur vos aîles sombres,

tempêtes éclatantes du ciel ? Orages, croyez-vous retenir Nathos ſur le rivage ? Non, enfans de la nuit, c'eſt ſon courage qui l'y retient.... Althos, apporte les armes de mon pere ; tu les vois briller à la lumiere des étoiles : apporte la lance de Semo, elle eſt au fond du navire.

Althos apporta les armes ; Nathos revêtit ſon corps de l'éclat de l'acier. La marche du héros eſt aimable, la joie de ſes yeux eſt terrible. Il attend l'approche de Cairbar ; le vent frémit dans ſes cheveux. Dar-thula eſt en ſilence à ſes côtés, ſes regards ſont fixés ſur le chef ; elle s'efforce de cacher le ſoupir qui s'éleve de ſon ſein ; deux larmes viennent obſcurcir ſes beaux yeux.

Althos, dit le chef d'Etha, je vois une caverne dans ce rocher, places-y Dar-thula, & que ton bras ſoit puiſſant. Ardan, nous rencontrerons l'ennemi, & nous appellerons au combat le ſombre Cairbar. Oh ! que ne vient-il, couvert de ſon acier retentiſſant, au-devant du fils d'Uſnoth ! ..... Dar-thula, ſi tu échappes, ne ſonge pas à la chûte de Nathos. Leve tes voiles,

ô Althos, vers les boccages réſonnans d'Etha.

Dis à Uſnoth que ſon fils eſt tombé avec gloire, que ſon épée n'a pas évité le combat ; dis-lui que je ſuis tombé au milieu de mille guerriers, & que la joie de ſa douleur ſoit grande. Fille de Colla, raſſemble les filles dans le palais retentiſſant d'Etha ; que leurs chants ſe faſſent entendre pour Nathos, au retour du ſombre automne.... Oh, puiſſe la voix d'Oſcian s'élever pour ma louange ! Alors mon eſprit ſe réjouiroit au milieu des vents de mes montagnes.

Oui, ma voix te chantera, Nathos, chef des forêts d'Etha ; la voix d'Oſcian s'élevera pour te louer, fils du généreux Uſnoth : ah ! pourquoi n'étois-je pas dans la plaine de Lena lorſque la bataille s'eſt élevée ! l'épée d'Oſcian t'auroit défendu, ou il ſeroit tombé lui-même.

Nous étions aſſis cette nuit-là dans Selama ; le vent ſouffloit dehors à travers les branches des chênes. L'eſprit de (1) la montagne fit entendre ſes

(1) L'*eſprit de la montagne* n'étoit autre

gémissemens : son souffle pénétra avec un sombre murmure dans la salle, & fit résonner doucement ma harpe. Le son étoit bas & plaintif comme le chant du tombeau. Fingal l'entendit le premier, & les soupirs s'éleverent en foule de sa poitrine. Ah ! s'écria le roi de Morven, quelques-uns de mes héros ne sont plus ! J'entends le son de la mort sur la harpe de mon fils. Ossian touche cette corde qui résonne : fais naître la tristesse, afin que leurs esprits puissent voler avec joie vers les collines couvertes de bois de Morven.

Je touchai la harpe devant le roi ; le son étoit bas & plaintif : je chantai : sortez de vos nuages, esprits de mes peres ! sortez, faites voir les sillons rougeâtres de votre course terrible, & venez recevoir le héros expirant, soit qu'il vienne d'une terre éloignée, soit qu'il s'éleve du sein agité de la mer. Apprêtez sa robe de brouillards & sa lance formée d'un nuage : placez à son

---

chose chez ces peuples, que le son triste & profond qui se fait entendre avant la tempête, & que connoissent bien ceux qui habitent dans les montagnes.

côté un météore à demi-éteint, sous la forme de l'épée du héros, & que son air soit aimable, afin que ses amis puissent se réjouir en sa présence : sortez de vos nuages, m'écriai-je, esprits de mes peres ! sortez.

Telle fut la chanson dont j'accompagnai dans Selama le doux frémissement de la harpe ; mais Nathos étoit sur le rivage d'Ullin, environné de la nuit. Il entend la voix de l'ennemi au milieu du mugissement des vagues ; il entend sa voix en silence, & se repose sur sa lance.

Le matin se leva avec ses rayons ; les fils d'Erin paroissent ; ils s'étendent le long de la côte comme des rochers grisâtres couverts de leurs arbres. Cairbar étoit au milieu d'eux dans le brouillard, & il regarda l'ennemi avec un sourire farouche.

Nathos se précipita en avant dans sa force, & Darthula ne voulut point rester derriere. Elle s'avança avec le héros, élevant sa lance brillante. Qui sont, dit Cairbar, ces guerriers avec leurs armes, dans l'orgueil de la jeunesse ?... Ah ! quel autre que les fils d'Usnoth, Althos & Ardan aux cheveux noirs !

Viens, dit Nathos; viens, chef du haut Temora! combattons sur la côte pour la fille au blanc sein. Nathos n'a pas ses guerriers avec lui; ils sont au-delà de cette mer bruyante. Pourquoi amenes-tu tant de guerriers contre le chef d'Etha? Tu fuyois devant lui dans le combat lorsqu'il étoit environné de ses amis.

Jeune homme au cœur orgueilleux, crois-tu que le Roi d'Erin combatte avec toi? tes peres n'étoient pas parmi les renommés, ils n'étoient pas parmi les rois des hommes. Ont-ils dans leurs salles les armes des ennemis & les boucliers des tems anciens? Cairbar est renommé dans Temora; il ne combat pas avec des hommes foibles.

Une larme s'échappe des yeux du vaillant Nathos; il tourne ses regards vers ses freres: leurs javelots volent à la fois, & trois guerriers sont étendus sur la terre. Alors la lumiere de leurs épées étincela dans l'air. Les rangs d'Erin cedent comme une chaîne de nuages sombres devant le souffle du vent.

Cairbar donna le signal à ses guerriers, & mille arcs furent tendus. Mille

fleches volerent; les fils d'Usnoth tomberent; ils tomberent comme trois jeunes chênes qui s'élevoient seuls sur la colline. Le voyageur voyoit ces arbres aimables, & s'étonnoit qu'ils eussent pu croître ainsi solitaires: le vent du désert est venu pendant la nuit, & a étendu leurs cimes vertes sur la terre: Le lendemain le voyageur revient, mais ils étoient desséchés, & la bruyere étoit nue.

Dar-thula restoit dans un douloureux silence; elle vit leur chûte: aucune larme ne paroît sur son œil, mais ses regards ont une tristesse égarée: la pâleur est sur sa joue; ses lévres tremblantes font entendre à peine un mot inarticulé; ses cheveux noirs cedent au souffle du vent.... Mais le sombre Cairbar s'approche: où est maintenant, dit-il, l'ami de ton cœur, le chef d'Etha? As-tu vu les salles d'Usnoth, ou les collines sombres de Fingal? Si les vents n'avoient pas rencontré Dar-thula, ma bataille auroit tonné sur Morven; Fingal lui-même seroit tombé, & la tristesse auroit habité dans Selama.

Le bouclier de Dar-thula s'échappe

de son bras & laisse voir son sein de neige. Son sein parut, mais il étoit teint de sang; une fleche avoit percé son côté; elle tomba sur le corps de Nathos, comme une guirlande de neige. Les cheveux noirs de la belle se répandirent sur le visage du héros, & leur sang confondu coula autour de leurs corps.

Fille de Colla, tu es étendue ! dirent les cent Bardes de Cairbar. Le silence habite sur les courans bleuâtres de Selama; car la race de Truthil est tombée. Quand te leveras-tu dans ta beauté, ô la premiere des filles d'Erin? Ton sommeil sera long dans le tombeau, & le matin est bien éloigné. Le soleil ne viendra point vers ton lit, pour te dire : éveille-toi, Dar-thula, éveille-toi, ô la premiere des femmes (1) ! Le souffle du printems est

(1) « Leve-toi, ma bien-aimée, ma belle, » & viens avec moi. L'hyver est passé, la » pluie a cessé. Les fleurs paroissent sur la » terre, la saison des chants est venue, & la » voix de la colombe se fait entendre dans » ces campagnes. Le figuier pousse ses fruits » verds, & la vigne avec ses tendres bour-

venu ; les fleurs agitent leurs têtes sur les vertes collines, les feuilles croissantes des arbres flottent dans les forêts. Retire-toi, ô soleil ! la fille de Colla est endormie. Elle ne paroîtra plus dans sa beauté ; les fils des hommes ne verront plus sa démarche aimable.

Tel fut le chant des Bardes, en élevant son tombeau. Je chantai ensuite sur la tombe, quand le roi de Morven vint dans la verte Ullin pour combattre Cairbar.

» geons exaale une odeur agréable. Leve-» toi, ma bien-aimée, ma belle, & viens » avec moi ». *Cant. Cant.*



NOTICE d'un Recueil de Lettres sur la Peinture, la Sculpture & l'Architecture, écrites par les plus grands maîtres qui ont fleuri dans ces trois arts, depuis le quinzieme siecle jusqu'au dix-septieme (1).

QUE *de choses dont je n'ai pas besoin!* pourroit s'écrier, avec Socrate, celui qui parcourant la plûpart des livres, s'attache & aspire au véritable objet des connoissances humaines. Et les auteurs & les éditeurs ne respectent pas assez le loisir du public : tout livre, disoit Domitius Pison, devroit être un trésor (2). Il est vrai que la plûpart

(1) Voici le titre originaire de l'ouvrage : Raccolta di littere sulla pittura, scultura & architettura, da' più celebri personnaggi, dal secolo XV al XVII. Ce recueil a été formé par les soins de M. *Martini*, gentilhomme de Florence, de M. *Lusfort*, peintre célebre de la même ville, & du cardinal *Alexandre Albani*, & c'est le savant M. *Bottari* qui en a été l'éditeur.

(2) *Thesauros oportet esse, non libros.* Plin. in praef.

des hommes, moins animés du desir de s'instruire qu'excités par le besoin de se désennuyer, n'envisagent dans la lecture que la lecture même; toute leur attention s'arrête sur les moyens, & sur quels moyens encore! Autant ils recherchent avec avidité les productions frivoles, autant ils négligent les ouvrages profonds & solides; leurs ames petites & paresseuses redoutent le seul exercice qui constitue essentiellement la vie de l'être raisonnable (1); mais sans porter plus loin des réflexions qui pourroient paroître étrangeres à mon sujet, je me hâte de dégager d'une foule de détails inutiles les traits curieux & intéressans que renferme le recueil que je viens de vous annoncer; je ne ferai en cela que ce que l'éditeur eût fait sans doute lui-même, si des occupations plus importantes ou d'autres raisons particulieres le lui avoient permis.

Vous sçavez qu'au treizieme siecle il s'éleva entre les artistes d'Italie une dispute très-vive sur la prééminence

(1) *Nil aliud est vita quàm cognitio.* Cic.

de la peinture ou de la ſculpture ; c'eſt ſur cette queſtion que roulent les premieres lettres. Du reſte, en vous rendant compte de tout le recueil, je paſſerai de la traduction à l'extrait, & de l'extrait à la traduction, ſelon que l'exigeront les matieres, & je ne vous ferai grace d'aucune des réflexions qui me viendront dans l'eſprit.

Lettre de Michel-Ange Buonarotti *à Benoit Varchi* de Rome.

COMME la peinture eſt, ſi je ne me trompe, d'autant plus eſtimée, qu'elle tend au relief, & que le relief au contraire l'eſt d'autant moins qu'il ſe rapproche plus de la peinture, j'avois toujours penſé juſqu'ici, que la ſculpture étoit le flambeau de l'autre art, & qu'il y avoit entr'eux la différence du ſoleil à la lune. Mais depuis que j'ai appris par votre ouvrage à raiſonner plus philoſophiquement, & que j'y ai lu cet axiome, que deux choſes qui tendent à une même fin ne different point entr'elles, j'ai réformé ma façon de penſer, & je dis maintenant que, s'il eſt vrai qu'un art n'en

soit pas plus noble pour exiger plus d'intelligence & de soins, pour présenter plus de peines & de difficultés qu'un autre, à coup sûr il n'y a de la peinture à la sculpture nulle différence, que c'est exactement une seule & même chose, & qu'un artiste devroit s'appliquer à réunir l'une & l'autre partie, c'est-à-dire, être également habile à sculpter qu'à peindre, afin qu'à l'avenir le Public s'habituât à en juger de la sorte.

Au reste, je pense que, puisque l'un & l'autre art partent de la même source, il est aisé de les mettre d'intelligence. Et c'est à quoi l'on devroit, selon moi, travailler, plutôt que de fomenter une dispute, à laquelle on perd plus de tems qu'il n'en faudroit pour acquérir l'un ou l'autre de ces talens. Je dis encore que l'auteur qui s'est avisé de donner à la peinture la prééminence, n'y a rien entendu; ma servante eût mieux rendu que lui la question, si elle s'en fût mêlée. Il y auroit mille choses neuves à dire sur ces deux sciences; mais, je le répete, cela demande trop de tems, & il ne m'en reste guere à mon âge.

Autre lettre de Benevenuto Cellini, *orfevre, au même, sur le même sujet.*

Je répondrois beaucoup mieux de vive voix à votre question, que par lettres : voici cependant quelle est ma façon de penser.

Selon moi, de tous les arts où il s'agit du dessin, la sculpture est celui qui l'emporte sur tous les autres, & il est sept fois plus distingué, par la raison qu'il y a à une statue huit points de vûe différens, sous lesquels elle doit se présenter également correcte & bien saisie : c'est-là le nœud gordien de l'art, & ce qui fait que souvent le sculpteur (à moins que la passion de la gloire ne l'anime) se contente de perfectionner un ou deux points de vue tout au plus, que la patience l'abandonne à l'égard des six autres, & que de dix spectateurs qui environnent son ouvrage, un tout au plus en sera flatté ; mais ce défaut vient de l'artiste, & non de l'art. Comment Michel-Ange est-il parvenu à cet éclatant degré de sçavoir, qui le m. t aujourd'hui non-seulement au-dessus de ses contempo-

rains, mais encore de tous les peintres connus de l'antiquité? C'eſt que ſon pinceau a toujours pris les plus grands chefs-d'œuvres de ſculpture pour modeles. Le Bronzino eſt à mon gré celui qui approche le plus de ce grand homme : tous les autres ne ſont que médiocres.

Mais, pour revenir à la ſculpture, l'expérience ſeule prouve bien ſa ſupériorité. En effet, eſſayez d'exécuter les choſes les plus ſimples, telles qu'un vaſe ou une colonne, en vous appliquant à imiter le modele le plus parfait en ce genre, rendu ſur le papier avec toutes les regles du deſſin, vous ne ferez qu'un ouvrage défectueux, gauche, qui n'aura ni correction, ni grace, malgré la bonté du modele. Rendez au contraire ſur le papier les mêmes objets copiés d'après le relief, votre copie aura toute la grace imaginable. Auſſi notre grand maître, Michel-Ange, n'a-t-il jamais fait aucun de ces chefs-d'œuvres de peinture que nous admirons, ſans en avoir exécuté auparavant le projet en relief.

J'ajouterai encore, pour relever l'art

de la sculpture, que le statuaire, pour exceller dans son genre, doit être universel. S'il veut saisir, par exemple, la ressemblance d'un militaire, il doit avoir l'ame guerriere, & connoître la bravoure. Pour rendre un orateur, il faut que l'éloquence lui soit connue, &c. En un mot, la sculpture est la mere de tous les arts, où il est question du dessin; & l'artiste qui excellera en ce genre, sera nécessairement tout-à-la-fois bon opticien, bon architecte, excellent peintre, & plus habile à coup sûr en ce dernier genre, que ceux à qui l'art de la sculpture ne sera pas familier. Qu'est-ce que la peinture? L'image d'un objet réfléchi dans une fontaine: c'est l'ombre des choses, dont la sculpture exprime la réalité.

Autre de Jacques de Pontorme, *peintre, au même.*

Tout le mérite & de la peinture & de la sculpture a pour base commune le dessin: voilà par où l'un & l'autre se distingue, & c'est-là le point essentiel; aussi quiconque posséde à fond ce talent, est capable de peindre comme de

ſculpter. Or comment ſéparer deux arts qui n'ont qu'une ſeule & même ſource, où ils puiſent à frais communs toute leur beauté ? Ou ſi l'on prétend faire abſtraction de cette baſe réciproque, comment ne pas tomber dans des diſcuſſions interminables ? Le partiſan de la ſculpture, par exemple, dira que pour la perfection rien ne l'emporte ſur un ouvrage arrondi de toutes parts par le moyen du tour. Il vantera ces endroits délicats, ſi ſcrupuleuſement recherchés avec le burin, que l'on ne conçoit pas que la main d'un homme ait été capable de conduire l'outil aſſez légerement ſur des corps auſſi durs que l'eſt la pierre. Que n'aura-t-il point à alléguer ſur la difficulté de produire un bras avancé en l'air qui n'eſt ſoutenu par rien, & qu'il faut conduire à ſa perfection, au riſque de le rompre en le dégroſſiſſant; ſur l'impoſſibilité de réparer une faute, lorſqu'elle eſt commiſe ; enfin ſur la peine qu'il y a à faire accorder enſemble toutes les parties, attendu que l'effet ne s'en peut voir que lorſque tout eſt achevé ? Voilà ce que peut dire, entr'autres choſes, celui qui

tient pour la ſculpture, & il aura raiſon. Mais par où l'artiſte vient-il à bout de vaincre ces difficultés ? N'eſt-ce pas par la correction du deſſin ? Sans cette baſe, il fera ſans doute à chaque pas des fautes groſſieres, & de quelque nature qu'elles ſoient, je les tiens auſſi irréparables dans un art que dans l'autre. On peut encore, pour relever la ſculpture, faire l'énumeration des différens corps ſur leſquels elle s'exerce, comme le marbre, le bronze, tant d'eſpeces de pierres différentes, le bois, la terre, &c. variétés qui demandent dans l'artiſte beaucoup d'uſage & d'expérience. Je ne parle pas ici de ce que cet art a de fatiguant pour le corps, parce que, tout pénible qu'il eſt, la ſituation de l'ouvrier eſt en même tems ſalutaire, & contribue à fortifier ſa complexion ; ce qui n'eſt pas dans la peinture, où l'attitude eſt tout-à-la-fois ennuyante & funeſte à la ſanté.

Maintenant que ne peut-on pas dire en faveur du peintre ? Son audace & ſon courage vont non-ſeulement juſqu'à vouloir imiter les productions de la nature, & les rendre avec la couleur



qu l'embelliſſent. L'air eſt
gné de petits nuages ; une
repréſentée voiſine du ſpe
un lointain qui la recule, &
reſte ; de façon qu'il eſt poſſ
ſeul tableau vous remette to
ſous les yeux tout ce que l
jamais pu inventer & pro
peintre a encore pour lui c
diſcernement qui le rend
mandable, & qui conſiſte à
chaque choſe un port gra
placer avantageuſement ſes
à répandre de l'harmonie
enſemble. Cet art a auſſi ſe
différentes. Il y a la peinture
à l'huile, en détrempe, à l
qui exige une grande habi
beaucoup d'art pour connoî
le mêlange des couleurs dan
différens cas, & l'effet qu'

au peintre, je crois qu'elle lui convient, pour prétendre, comme il fait, enchérir ſur la nature, en tâchant de donner à une figure plane, la vie & juſqu'à l'expreſſion. Il n'eût pas eu cette témérité, s'il eût daigné réflechir que lorſque Dieu créa l'homme, il le fit de relief, comme plus facile à animer ſous cette forme. Cela devoit nous ſervir, ce me ſemble, de leçon, & nous détourner de chercher à faire un miracle, en animant une toile.

On peut appuyer ces raiſonnemens d'exemples pour & contre. Ce n'eſt point dans les admirables ouvrages de relief de Michel-Ange, qu'ont le plus brillé la grandeur de l'imagination & la correction du deſſin de cet artiſte, mais dans ſes tableaux, dans la régularité de ſes profils. La peinture l'attacha toujours, comme étant la plus difficile à acquérir, & ouvrant à ſon vaſte génie une plus riche carriere. Cependant il n'ignora pas que c'eſt de la ſculpture qu'elle emprunte ſon éclat & ſa durée. En effet, cet art a l'avantage en ce point; avantage dont la vraie ſource eſt plutôt dans la nature même du marbre que l'on y emploie,

que dans le mérite de l'ouvrier. C'e[s]
pourquoi je pense qu'il en est de ce[s]
deux arts comme du vêtement : l'u[n]
est, pour ainsi dire, l'étoffe de soi[e]
qui dure plus, & est aussi plus chere
l'autre, je veux dire, la peinture
ressemble au drap qui coûte & dur[e]
moins ; lorsque le lustre & le duve[t]
en sont partis, on n'en fait plus d[e]
cas ; mais quelle est la chose qui n[e]
doive pas avoir de fin ?

Autre de Tribolo, *au même.* (On n[e]
marque point qui étoit ce Tribolo.)

Je voudrois pouvoir résoudre c[e]
que vous me proposez. Ce n'est pa[s]
sans peine que j'éprouve combien j[e]
suis incapable de remplir là-dessu[s]
votre attente ; cependant je vous aim[e]
trop pour ne vous pas dire mon avi[s]
en deux mots. Je crois d'ailleurs de-
voir cette franchise au zele avec leque[l]
je vois que vous cherchez à découvri[r]
la vérité sur ce point : car je m'ima-
gine que vous connoissez toutes le[s]
raisons, qui de part & d'autres la con-
trebalancent. Voici donc ce qu'il m'en
semble. Le but de la sculpture est de

montrer aux hommes la vérité, & de la leur faire toucher au doigt, de façon que tout le monde ſoit à portée de la connoître, fût-ce même un aveugle de naiſſance, qui pourroit par le tact ſeul, en s'approchant d'une ſtatue, dire ſi c'eſt un homme ou une femme, ou un enfant qu'elle repréſente. Il n'en eſt pas ainſi de la peinture : en vain chercheroit-on à s'inſtruire en touchant, on n'y trouveroit rien. D'où je concluds que cet art eſt un art trompeur, qui ne préſente pas la vérité, & s'éloigne en cela de la nature qui n'en a jamais impoſé aux hommes. Ainſi il y a de la peinture à la ſculpture la même différence que de l'ombre à la réalité ; enſorte que, pour moi, s'il falloit perſonnifier le menſonge, ce ſeroit ſous la forme d'un peintre que je le repréſenterois. Voici encore un fait certain : faites exécuter un même ſujet par un peintre & un ſculpteur égaux en mérite : vous trouverez toujours de plus dans l'ouvrage du ſculpteur cet air de vérité qui aſſure à l'homme que ce qu'on lui préſente eſt tel qu'il le voit ; faites la même expérience, en prenant deux artiſtes

égaux en mal-adresse, le mauvais statuaire aura toujours sur l'autre le même avantage. Aussi je me rappelle d'avoir vu à Rome un emblême, où la sculpture est d'or massif, & la peinture d'argent : la premiere tend la main droite, & l'autre la main gauche.

Autre de maître Tasso, (*très-habile graveur en bois, & architecte*).

Je n'avois osé jusqu'ici répondre à la lettre que vous m'avez écrite pour me demander mon avis sur la grande question de la prééminence entre la sculpture & la peinture, parce que, quand je l'ai reçue, la plûpart de nos artistes de l'un & de l'autre genre, les peintres sur-tout, étoient soulevés contre vous, & très-scandalisés des lettres que vous écriviez de toutes parts sur cette matiere. Mais je passe par-dessus cet inconvénient.

Je n'entends ici décider que la question de la noblesse, & je dis que c'est à la sculpture qu'en ce genre le pas appartient, puisqu'elle a l'avantage d'être ce qu'elle paroît, au lieu que la peinture paroît simplement ce qu'elle de-

vroit être, & ce qu'elle n'eſt pas, je veux dire, de relief. Prenez la ſculpture en tout ſens & de tous les côtés, par-tout vous trouverez la nature, & vous la toucherez même. Dans la peinture au contraire, tout ſe borne au plaiſir de la vue. C'eſt ce qu'il eſt facile d'éprouver, en viſitant dans Rome les magnifiques chefs-d'œuvres qui s'y trouvent dans ces deux genres... La peinture vous ravit, mais la ſculpture vous enleve pour le moins autant. En un mot, la fin que la ſculpture ſe propoſe étant la plus noble, ſon art l'eſt auſſi davantage. On ne ſçauroit refuſer de convenir, que c'eſt lui qui approche le plus de cette nature qui m'a fait, comme vous me voyez, de relief, & qui veut que je ſois rendu de même.

Autre du Bronzino, *peintre, au même.*

Mon deſſein eſt de vous écrire de la maniere la plus claire & la plus courte cependant qu'il me ſera poſſible, touchant cette diſpute de rang & de nobleſſe entre les deux arts qui font plus d'honneur à l'induſtrie humaine, je veux dire, la ſculpture &

l'imite en ce genre, remplit mieux sa fin qu'il s'est proposée, en ne travaillant pas seulement pour la vue, comme la peinture, mais encore pour le tact; qu'ainsi une statue s'appercevant par plus de sens qu'un tableau, est un ouvrage plus universel, & qui réunit plus de perfections. Une autre raison que l'on allegue encore en faveur de cet art, c'est que le sculpteur ayant à présenter son ouvrage sous autant de points de vue qu'il y a de parties dans le cercle où l'on peut se placer pour l'envisager en tournant autour, il faut qu'il le travaille de toutes parts, & que sa figure soit dessinée aussi correctement par derriere & sur les côtés qu'en face : au lieu que le peintre n'offre jamais qu'un seul & même point de vue, encore le choisit-il selon sa fantaisie; & pourvu que du côté qu'il présente son objet, il le fasse avec grace, tous les autres lui sont indifférens. Donc, ajoute-t-on, la sculpture est plus difficile & demande plus d'habileté. Outre qu'il est plus agréable de retrouver dans la même figure toutes les parties d'un même objet, & de pouvoir y admirer successivement le

visage, la poitrine, les flancs, la chûte des reins, la position des épaules & des bras, & de considérer la parfaite harmonie qui regne dans tout cet assemblage, plaisir complet que n'offre pas la peinture.

Enfin, pour rehausser la sculpture, ses sectateurs avancent que les vues qu'elle se propose, sont plus relevées que celles de la peinture; que son objet est d'orner les villes & les places publiques de statues de bronze ou de marbre, en l'honneur des grands hommes, de contribuer à leur immortalité, & d'animer par-là les autres du desir de la gloire, & d'obtenir un pareil honneur. Ils n'oublient pas d'ajouter encore, que cet art est bien plus véridique que l'autre, en ce que les proportions y sont réelles, & ne peuvent s'y donner par la simple apparence, comme dans la peinture. Enfin ils se rejettent sur son utilité, & ils prouvent qu'en ce genre elle l'emporte encore, étant employée dans presque tous les ouvrages publics, comme fontaines, mausolées, & autres morceaux d'architecture; au lieu que ce qui sort des mains du peintre, n'est qu'une

pure fiction qui tend uniquement à l'amusement, & n'est d'aucune utilité réelle.

Ceux qui au contraire tiennent pour la peinture, ne manquent pas de répliques à toutes ces raisons ; & pour commencer par la premiere, qui est la durée, ils répondent que cet avantage n'est point un effet de l'art, mais de la nature qui a formé le marbre & le porphyre, dont se sert le sculpteur, & qui leur a donné ce caractere de solidité qui fait que l'ouvrage subsiste plus long-tems ; qu'ainsi c'est à elle que la gloire de cette solidité de la matiere appartient, non à l'art qui ne fait qu'en limer & polir, comme on sçait, la superficie.

Quant à la seconde objection qui roule sur la peine de l'artiste ayant un sujet aussi dur à traiter que la pierre, & sur la difficulté de reparer, si par malheur il a trop enlevé : on répond encore que, si l'on entend parler de la fatigue corporelle, loin que cela rende un art plus relevé, c'est au contraire ce qui l'avilit, attendu que plus il tient au méchanique, moins il est estimé ; autrement les plus nobles métiers se-

roient ceux de carriers, de paveurs, des payſans qui bêchent la terre, &c. Si c'eſt de la fatigue d'eſprit & de ſa contention qu'il s'agit, la peinture, ajoutent ſes partiſans, non-ſeulement en cela ne le cede point, mais l'emporte même beaucoup ſur l'autre. A l'égard de la difficulté, ou pour mieux dire, de l'impoſſibilité de remettre lorſqu'on a trop enlevé, la réponſe eſt, qu'il n'eſt point ici queſtion de ces ſculpteurs, ni de ces peintres qui ne ſemblent nés que pour déshonorer les beaux-arts, mais de ceux qui y excellent : or un grand artiſte ne tombera jamais dans l'inconvénient d'avoir enlevé plus qu'il ne falloit de ſon bloc, ſans quoi il pécheroit eſſentiellement contre les regles. Il commencera donc par ébaucher ſon ouvrage, de façon qu'il ſoit enſuite le maître de laiſſer ou d'enlever ce qui convient, beaucoup plus aiſément même que le peintre. Mais en ſuppoſant qu'il fût inévitable d'ajouter à une partie trop évuidée, qui ne ſçait combien cela eſt facile ? Ne voit-on pas tous les jours des ſtatues de pluſieurs pieces ? Combien n'y en a-t-il pas, dont on refait

après coup le buste ou les bras ? l
dextérité même de l'art consiste à ré
nir ces différens morceaux, de faç
que cela ne s'apperçoive pas ; & lo
qu'on y a réussi, une statue a beau êt
de plusieurs pieces, elle ne perd ri
de son mérite.

Enfin pour réponse à la troisie
objection, les défenseurs de la pei
ture disent qu'il est bien vrai que c
deux arts tendent au même but, q
est l'imitation de la nature, mais q
celui des deux qui travaille en r
lief, n'en est pas pour cela plus pa
fait que l'autre. L'avantage du r
lief est un de ceux dont l'honneur e
encore dû tout entier à la nature. C'e
elle qui a placé dans la matiere ces d
mensions de longueur, largeur & pr
fondeur, qui constituent le relie
L'art ne fait que développer sous u
certaine forme ces propriétés, ou po
mieux dire, appliquer aux corps q
les possédent, une détermination e
térieure, & qui ne consiste qu'en l
gnes superficielles. La même répon
sert encore à l'objection de la plurali
des sens que la sculpture contente
c'est toujours la nature qu'il faut a
mirer en cela.

Lettre de François Sangallo, *ſculpteur, au même.*

Verſé, comme vous l'êtes, dans toute ſorte de ſciences, vous n'aviez pas beſoin aſſurément de mes lumieres pour décider la queſtion que vous me propoſez ; & en ſuppoſant même qu'elle fût épineuſe, vous ſeriez venu à bout de la réſoudre, ſans le ſecours de perſonne. Mais la façon obligeante dont vous vous y prenez, exige du retour, & je me ſens indiſpenſablement obligé de ſatisfaire la noble curioſité qui vous anime, malgré la difficulté de l'entrepriſe, qui devroit plutôt m'engager au ſilence. Pour vous obéir donc en partie, je vous dirai d'abord ce que vous n'ignorez pas : c'eſt que la peinture eſt un art très-noble, & dont les anciens faiſoient beaucoup de cas, vu les difficultés qu'y rencontrent ceux qui la cultivent. Vous ſçavez encore que dans ce monde chaque choſe ſe préſente ſous deux faces, & que ſi la peinture a ſes déſagrémens, elle ne laiſſe pas de faire éprouver à l'artiſte un plaiſir ſecret qui le dédommage.

Il contemple avec satisfaction la réalité qu'il vient de donner, en peu de tems & à peu de frais, à une idée dont il est le pere ; ce mêlange agréable des couleurs, si flatteur pour la vue, le réjouit. L'exécution vient-elle à ne pas répondre d'abord à son dessein, il a l'agrément d'effacer autant de fois qu'il lui plaît, & de faire renaître divers objets sur sa toile, jusqu'à ce qu'ils lui plaisent. C'est principalement à cet avantage que nous sommes redevables de la perfection où nous voyons cet art parvenu. Sans ce pouvoir d'effacer & de refaire sur le champ, tous nos grands maîtres, moins animés par la possibilité du succès, n'eussent pas poussé si loin leur scrupuleuse exactitude. Un autre motif de contentement que fournit encore la peinture à ceux qui l'exercent, c'est qu'ils n'ont jamais qu'un seul point de vue de leur objet à perfectionner. Si c'est, par exemple, une nudité de face, pourvu que le côté qui s'en apperçoit, c'est-à-dire, tout l'abord antérieur, soit régulier, ni le dos, ni les côtés ne l'occupent point ; ce qui est d'autant plus heureux, que le peintre, comme on-

ait, ne présente jamais une figure
ıe, tellement disposée, qu'on puisse
voir & l'examiner tout autour,
›mme dans la sculpture. Le peintre
donc l'avantage de choisir l'attitude
.ıi lui paroît la plus gracieuse, & d'y
ettre toute son attention. Enfin j'a-
uterai que cet art a encore l'agré-
ent de ne point fatiguer le corps, &
: pouvoir s'exercer par un homme
élicat, sans qu'il en soit incommodé.
est donc vrai que toute chose a,
›mme je vous l'ai dit, son bon & son
ıauvais côté. Retournez en effet la
ıédaille, vous appercevrez des dif-
cultés considérables, telles que le
ıêlange des couleurs, pour la diver-
té des nuances & le traitement des
mbres, d'où dépend tout l'art de la
einture, & ce merveilleux secret qui
onsiste à faire saillir les objets sur le
lan uni d'une toile, ou à les y repré-
enter tellement enfoncés, que l'œil
lu spectateur s'y trompe, & croye
'oir du relief où il n'y en a pas : car
'oilà le vrai but & le point de la per-
ection que cherche tout peintre un
›eu jaloux de sa réputation. Mais ce
ı'est pas sans peine qu'on y atteint;

& quiconque y eſt parvenu, mérite les plus grands éloges. La difficulté eſt telle, ſelon moi, qu'un peintre de la ſeconde claſſe eſt encore, à mon avis, un homme rare & recommandable. Malheureuſement pour cet art, il n'eſt plus de Mécenes, & l'on ne s'aviſe guères de nos jours de payer les chefs-d'œuvres, ſoit de peinture, ſoit de ſculpture, comme autrefois, au poids de l'or. Qu'arrive-t-il de-là? C'eſt que les hommes quittent le noble chemin de la gloire, pour tenter la fortune par des voies moins honorables.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſur la peinture; venons maintenant, pour remplir notre tâche, à l'art dont vous parlez, je veux dire, à celui des *ſtatuaires;* car c'eſt ainſi que les anciens nommoient ceux qu'aujourd'hui le vulgaire appelle *ſculpteurs*. Il eſt très-noble ſans contredit: le nom d'art ne lui convient même que relativement à la fatigue corporelle qu'il occaſionne; car, ſi on le conſidere du côté des facultés ſpirituelles qu'il exige, telles que l'imagination & la préſence d'eſprit, il mérite le nom de ſcience. Cependant

pendant je vous dirai que, depuis que votre lettre m'eſt parvenue, j'ai beaucoup réfléchi ſur cette matiere : j'en ai cherché le côté le plus favorable, je veux dire, ce que l'art a de plus ſatisfaiſant, comme je viens de vous le faire voir dans la peinture, mais fort inutilement. De quelque côté qu'on l'enviſage, on n'apperçoit que fatigues, embarras, difficultés, déſagrémens ; ce ne ſont que ſujets perpétuels d'alarmes & d'inquiétudes, tant que dure l'ouvrage. Ce n'eſt que lorſqu'il eſt achevé que la ſatisfaction ſe manifeſte, & qu'on goûte le plaiſir du repos que tant de fatigues ont rendu piquant & néceſſaire. Entrons dans le détail, pour mieux vous en convaincre. D'abord le ſculpteur n'a pas ſeulement beſoin d'autant de correction que le peintre dans le deſſin ; il faut encore, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'il le ſçache mieux qu'aucun autre artiſte, & le poſſede plus en détail, attendu que la diverſité des attitudes eſt plus grande dans ſon art. Je veux dire que le même objet, une nudité, par exemple, rendue par le peintre & par le ſculpteur, offrira chez le dernier plus

de parties que ſur la toile, où un côté ſeul eſt apperçu; au lieu que, dans la ſtatue, il y a autant d'attitudes que de points de vue différens. C'eſt une figure qui, pour ainſi dire, en raſſemble nombre d'autres, ſelon le côté d'où on l'enviſage. Donc il faut une connoiſſance plus étendue du deſſin dans le ſculpteur, ce qui rend en cela ſon art plus difficile que l'autre.

Mais paſſons cela. La premiere difficulté que l'artiſte a à ſurmonter, c'eſt celle de ſe pourvoir de ſa matiere, je veux dire, de marbre: car pour le bronze & les autres matieres, je n'en parle pas, puiſqu'ils lui ſont fort inférieurs. Or comment l'artiſte ſe procurera-t-il du marbre? Le prix en eſt ſi conſidérable, qu'il n'y a qu'une république ou un ſouverain qui puiſſe en faire la dépenſe. Si, par malheur pour cet homme, ſon mérite ne perce pas juſqu'à eux, le voilà hors d'état d'exercer ſon ſçavoir faire, ce qui n'arrive que trop ſouvent: car l'envie eſt ſans ceſſe à épier le talent, mais pour l'étouffer, & l'empêcher de ſe produire. La cour, toujours faite pour ignorer la vérité, croit ſon temoignage. Et en

effet, obsédée par mille gens qui, pour avoir vu trois ou quatre médaillons, & s'être meublé la mémoire de deux ou trois mots de l'art, font profession d'être connoisseurs, comment ne s'y laisseroit-elle pas tromper? Ces gens louent ou blâment d'un ton décisif, quoique sans y rien entendre; ou, pour mieux dire, à travers mille flatteries basses, que leur arrache sans cesse l'ambition de se voir considérer, ou la crainte de perdre le crédit qu'ils croyent avoir auprès du prince, ils blâment constamment les autres, pour mieux se faire valoir. Souvent même la conformité d'ineptie, de méchanceté & de jalousie, venant à former entr'eux une espece de liaison, vous les voyez se liguer d'un commun accord, pour censurer tout ce qu'ils voyent, & ne trouver qu'eux dignes d'éloge: complots odieux qui annoncent le peu qu'ils valent, car s'ils se sentoient un mérite réel, chacun travailleroit de son côté à le mettre au jour, louant dans autrui sans partialité & généreusement ce qui mériteroit de l'être, & ne méprisent que l'ignorance. Tel est le caractere des gens ver-

tueux & vraiment estimables. Vous trouverez sans doute que je m'éloigne un peu trop de mon sujet : c'est lui au reste qui m'a conduit à cette digression, qui vous fera sentir à combien d'inconvéniens la sculpture est sujette. Mais revenons à notre argument. Sans l'aide donc de ce souverain ou de cette république, notre sculpteur ne peut exercer son talent. Il faut qu'il renonce à l'art, en maudissant la nature qui l'a engagé inutilement dans une pareille carriere. Poëtes & philosophes, que vous êtes heureux de pouvoir seuls, & à si peu de frais, mettre au jour vos productions ! Supposons à présent que l'on ait accordé à notre artiste le marbre qu'il demandoit, que d'hommes, que de machines & de leviers ne faudra-t-il pas pour remuer cette masse énorme ! Cela fait, c'est à l'artiste à s'armer ensuite d'une patience & d'une persévérance de plusieurs années, selon la nature de l'ouvrage, & à soutenir pendant tout ce tems son imagination sur le même ton, ce qui n'est pas peu de chose. Le plus long ouvrage de peinture peut aller à un an, mais il n'en est pas de même en sculp-

ture, les longueurs de cet art sont incompréhensibles. Si ceux qui ne sont pas au fait de ce talent, sçavoient tout ce qu'il renferme de peines & de difficultés, ils en demeureroient interdits. Quand il n'y auroit que la fatigue du corps, qui tantôt est renversé, tantôt prosterné, & prend mille autres attitudes gênantes, sans oublier ce pesant maillet qu'il faut toujours avoir levé, & ce ciseau qui fatigueroit à la longue l'homme le plus robuste & le mieux constitué; le sculpteur, au bout de sa journée, se trouve couvert de sueur & de poussiere, & dans un état à rougir de sa propre figure. Voilà du côté du corps les agrémens & la satisfaction que cet art procure. Examinons-le maintenant par un autre endroit, & voyons ce qui se passe dans la tête du sculpteur. J'y vois une crainte perpétuelle, que sa matiere ne vienne à lui manquer, soit par la rencontre de quelque défectuosité, soit par sa faute à lui-même: car que l'un ou l'autre cas arrive, voilà le statuaire hors d'état de continuer; ou s'il a la témérité de reprendre l'ouvrage, malgré ce défaut, il est dans l'obligation du moins d'y

rajuster une piece ; ce qui fait u
vilain effet.

Le peintre ne court pas ces ris
il efface tant qu'il lui plait, & re
mence sans qu'il y paroisse ; a
que le sculpteur, en cherchant m
réparer sa faute, s'affiche pour
rant & mal-adroit. Voyez donc
combien cette profession est épi
Je ne vous ai cependant rien
cette dureté du marbre, qui est
que l'ouvrage exige tant de tem
être conduit à sa perfection,
conséquent tant de courage,
duité & de patience de la part d
vrier : car les progrès que l'on
ce genre de travail, ressemblent
de la nature ; ce n'est qu'à la
qu'ils deviennent sensibles : auss
ce très-à-propos que ce statuair
Aléxandre le Grand demanda
c'étoit que la sculpture, rép
c'est une seconde nature. Ces p
ont été depuis gravées sur la pie
sont passées en sentence. Qu
cherche aujourd'hui parmi les g
cet art, des philosophes de la t
de celui qui fit cette répons
trouvera-t-on ? Que dis-je ! la p

ſont fiers, groſſiers, avares, envieux, médiſans, peu dignes du nom de *Virtuoſes*, puiſqu'ils ſont au contraire le vice même perſonnifié : voilà ce que produit en eux la haute fortune dont ils jouiſſent aujourd'hui, mais qui ne fait que mieux ſentir le peu de nobleſſe & d'élévation dont leur ame eſt ſuſceptible. Revenons à la ſculpture. Voici encore un nouvel inconvénient qu'elle préſente : c'eſt que ſi l'ouvrier a, par inadvertance, trop enlevé de ſon bloc, & qu'il veuille y remédier, plus il dégroſſit, plus il gâte ſon ouvrage, & plus ſa matiere décroît; de façon que le mal eſt ſi difficile à réparer, qu'il n'y a que les gens du métier qui puiſſent le concevoir. En voilà aſſez pour vous faire juger des déſagrémens de cet art. Je vous laiſſe maintenant à décider laquelle des deux profeſſions l'emporte ſur l'autre. Il eſt bien vrai que la ſculpture promet à celui qui y réuſſit, une gloire durable & qu'elle le rend immortel : car ſi quelque choſe en ce monde a la ſolidité en partage, c'eſt le marbre. La matiere employée dans toutes les autres ſortes d'ouvrages, dé-

génere bientôt, au lieu que la sculpture n'a rien à redouter, par exemple, ni du feu, ni de la glace. Le tems seul, ce destructeur universel, parvient enfin, mais non sans peine, à l'endommager : ainsi le statuaire est payé de toutes ses peines, par le point de vue flatteur d'une gloire durable, & l'on peut placer ici à propos une maxime de notre divin Dante, qui veut que l'on juge de la perfection d'une chose par la vivacité du plaisir & de la peine tout ensemble qu'elle est capable de faire éprouver. Or il est certain que, si les désagrémens sont aussi considérables que nous venons de le voir, le plaisir & la satisfaction de vivre long-tems dans l'avenir sont bien suffisans pour les compenser tous, quels qu'ils soient. Je conclus donc, en disant que, si la peinture a la difficulté des ombres & de la lumiere, la sculpture en trouve dans la coupe de la matiere qu'elle emploie : dans l'une, ce sont les profils, dans l'autre la multiplicité des points de vue pour le même objet. La peine du peintre consiste à faire bien saillir ses sujets sur une surface plane, telle que la toile ; celle du sculp-

r, à ne pouvoir réparer sa faute, squ'il a trop enlevé de matiere, s qu'il y paroisse. Enfin le premier, avec moins de peine & de tems, ouvrages que le feu, l'eau, le id, peuvent gâter très-facilement; dis que le second enfante, après longs & rudes travaux, un chef-œuvre que la seule longueur du tems it altérer. D'où je crois pouvoir r la conséquence que la sculpture, nme plus difficile & plus durable, des deux arts le plus noble, puis-e c'est par leur solidité que les choses quierent le titre d'immortelles; & ind elle n'auroit que cette qualité, seule la rend recommandable, elle plus que suffisante pour qu'aucun re art ne puisse point entrer en nparaison avec elle & pour con-idre ses adversaires. Je pourrois étendre encore plus que je n'ai fait cette matiere, mais je crains de ltiplier mal-à-propos les moyens. ne vous dirai rien par conséquent tous ces différens genres de sculp-e qu'on nomme bas-reliefs à demi-lans & de trois quarts, qui ont acun leurs difficultés.

Je n'ai plus qu'une seule preuve à vous donner de la supériorité de la sculpture, par rapport aux difficultés. Vous sçavez qu'en Flandre, dans la France, & même en Italie, il n'est pas rare de voir des femmes estimées pour leur habileté en fait de peinture; mais nulle part, ni en aucun tems, vous n'en trouverez qui se soient mêlé de sculpter. Ce que j'en dis au reste, n'est pas pour déprécier l'autre art, mais seulement pour vous faire voir combien la peinture est bornée, relativement à la sculpture, que l'on peut vraiment qualifier d'infinie.

« Vous voulez sçavoir de moi, écrit » à Varchi le célebre George Vasari(1),

(1) *George Vasari* d'Arezzo, peintre & architecte, a été le premier qui ait écrit les vies des peintres. Ce fut les invitations & les instances de *Paul Jove*, d'*Annibal Caro*, de *Molza*, &c. qu'il composa son excellent ouvrage, le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur cette matiere. On accuse *Vasari* d'avoir parlé avec trop de partialité des peintres de son pays. Ce défaut lui est commun avec tous ceux qui ont écrit les vies des artistes, &, si l'on en croit les Italiens, sur-tout avec les écrivains François.

» ce que je penſe ſur la prééminence de » la ſculpture & de la peinture : il s'é» leva pendant mon ſéjour à Rome » une diſpute à ce ſujet, & je fus pris » pour juge. Je recourus à Michel-» Ange qui me répondit d'un air cha» grin : *La ſculpture & la peinture ont* » *un même objet également difficile à* » *remplir* ; & ce fut tout ce que je » pus tirer de ce grand homme. Il » n'appartient qu'à la peinture de re» préſenter les vents, les tempêtes, » les pluies, les éclairs, la tranſparence » des eaux, les ombres de la nuit, & » l'éclat du jour. Elle ſeule peut varier » la couleur des chairs, ainſi que de » tous les objets, offrir des lointains, » & donner du mouvement aux nua» ges. Comment le ſculpteur pourra» t-il repréſenter un arbre dépouillé de » ſon feuillage par un coup de vent, » ou frappé & brûlé des feux de la » foudre, enſorte que le ſpectateur » voye tout-à-la-fois le vent, la flam» me & la fumée ? D'ailleurs peut-on » diſconvenir que le deſſin, qui eſt in» conteſtablement l'ame des arts dont » il s'agit ici, ne ſoit plus propre de

» la peinture que de la ſculpture (1)?»
Vaſari ajoute que la peinture eſt un art, dont toutes les parties doivent être regardées comme autant d'arts profonds & difficiles.

Raphaël d'Urbin, dans un titre qu'il écrit au comte Balthazar Caſtiglione, s'exprime ainſi ſur les travaux, dont le pape Jules II l'avoit chargé. « Le » pape, en me confiant le ſoin de la fa- » brique de ſaint Pierre, vient de met- » tre un peſant fardeau ſur mes épau- » les ; j'eſpere cependant ne pas y » ſuccomber. Le modele que j'ai tracé » plaît à ſa ſainteté, ainſi qu'aux hom- » mes de génie à qui je l'ai communi- » qué. Mais ma penſée s'éleve encore » plus haut : j'aſpire aux belles formes » des édifices anciens, & je ne ſçais s'il » en ſera de ma hardieſſe comme de » celle d'Icare.

---

(1) Ce que dit ici *Vaſari* eſt-il bien exact? Le deſſin paroît encore plus néceſſaire au ſculpteur qu'au peintre. Il s'en faut bien que le premier trouve dans ſon art les reſſources infinies que la couleur fournit au peintre, pour ſauver les défauts de correction & de pureté dans les formes.

» Je m'estimerois un grand homme, si »mon tableau de la *Galathée* renfermoit » une partie des beautés que vous m'assurez y avoir trouvées. Il est vrai que » je cherche le beau, & que *n'y ayant* » *rien de si rare que le goût & les belles* » *femmes* (1), je me sers d'une certaine » idée qui me vient dans l'esprit, & » au flambeau de laquelle j'épure mes » formes.

Que de chaleur & d'intérêt dans la maniere dont Annibal Carrache décrit à Louis Carrache, son cousin, les impressions que la vue des ouvrages du Correge avoit faites sur son ame! « Tout ce que je vois ici me confond. » Quelle vérité! quel coloris! quelle » carnation! les beaux enfans! ils vivent, ils respirent, ils rient avec » tant de grace & de vérité, qu'il faut » absolument rire & se réjouir avec » eux (2). J'écris à mon frere pour

(1) *Ma essendo carestia de i buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente.*

(2) *Puttini del Correggio spirano, vivono, ridono con una grazia e verita, che bisogna con essi ridere e rallegrarsi.*

» l'engager à venir me trouver : ah !
» qu'il vienne, & qu'il ne me rompe
» plus la tête de ses beaux discours &
» de ses dissertations éternelles (1).
» Au lieu de perdre notre tems à dis-
» puter, ne songeons qu'à saisir la belle
» maniere du Correge, c'est le seul
» moyen d'humilier nos rivaux....
» Mon cœur se brise de douleur,
» quand je pense au sort malheureux
» de ce pauvre Antoine (c'est le Cor-
» rège). Un si grand homme, si tou-
» tefois il ne mérite pas d'être appellé
» plutôt un ange (2), s'ensevelir dans
» un pays où jamais il ne fut connu,
» & y finir misérablement ses jours !
» Ah ! lui & le Titien feront éternel-
» lement mes délices. Ne me vantez
» plus votre Parmesan. Qu'il y a loin
» de ce peintre au Correge ! Celui-ci
» a tout puisé dans sa tête : ses pensées,

(1) *Augustin Carrache* etoit poëte & bel esprit. Il aimoit à parler de son art, & en parloit très-bien : il impatientoit Annibal qui avoit moins de sçavoir & d'esprit, mais beaucoup plus de gènie que son frere.

(2) *Se pure uomo, e non piùtosto un angelo in carne.*

» ſes conceptions ſont à lui ; il n'a eu
» de maître que la nature. Tous les
» autres recourent, tantôt au modèle,
» tantôt aux ſtatues, tantôt aux deſ-
» ſins, ils nous préſentent les choſes
» comme elles peuvent être : le Cor-
» rege les offre telles qu'elles ſont. Je
» ne ſçais pas m'expliquer ; mais je
» m'entends ; Auguſtin, mon frere,
» vous dira tout cela infiniment mieux
» que je ne pourrois faire „.

Paſſons aux lettres de Vincent Borghini. Quel homme que ce Borghini ! quelle étendue de connoiſſances ! quelle fécondité d'idées ! quelle force & quelle richeſſe d'imagination! Tout ce qu'en ſes jours ſolemnels l'ancienne Rome étala de grandeur, de pompe & de magnificence, Borghini le raſſemble dans l'eſquiſſe qu'il trace de la fête que Coſme I, duc de Florence, avoit ordonnée au ſujet du mariage du prince François ſon fils, avec Jeanne d'Autriche. Arcs de triomphe, pyramides, obéliſques, quadriges, fontaines, théâtres, ſtatues équeſtres & pédeſtres ; les idées les plus ſublimes, les plus honorables pour ſa patrie & pour ſon ſouverain, les moyens de les exé-

cuter, l'art de leur donner le plus grand effet ; voilà ce qu'on trouve dans la lettre où Borghini expose le plan de la fête dont son souverain l'a chargé. Il connoît les lieux, les emplacemens & les espaces ; il indique les divers embellissemens dont ils sont susceptibles ; il imagine tous les sujets, il trace les mesures, il assigne les proportions. Les rayons de son génie s'étendent à tout ; ils éclairent, ils échauffent & les cabinets des architectes, & les atteliers des sculpteurs & des peintres. Cet homme occupoit au milieu des arts la place que l'antiquité donnoit à Apollon au milieu des muses.

Avec quel enthousiasme Louis Carrache, dans une de ses lettres à dom Ferrand Carlo, annonce les talens naissans de François Barbieri, dit le Guerchin ! « Nous avons, dit-il, ici » un jeune homme qui est aussi habile » dessinateur que grand coloriste : c'est » un prodige, c'est un monstre ; je ne » vous dis rien de trop, ses ouvrages » épouvantent nos plus grands pein» tres ».

Il s'en faut bien, qu'avant Louis XIV on eût en France ce sentiment &

d'y faire paſſer la couleur à un doigt de profondeur. Il peignit ainſi une ſainte Véronique ; le marbre fut coupé & les traits étoient reproduits. M. le comte de Caylus, qui emploie tous ſes momens & une grande partie de ſes revenus à étendre la ſphere des arts qu'il cultive & qu'il éclaire, a fait récemment la même découverte, & s'eſt empreſſé de la répandre.

Le premier volume de cette collection eſt terminé par pluſieurs lettres de Salvator Roſa au docteur Ricciardi ſon (1) intime ami. C'eſt une choſe frappante que l'analogie qui ſe trouve entre la maniere d'écrire de cet artiſte & ſa maniere de peindre. On croit, en liſant ſes lettres, voir ſes tableaux & ſes eſtampes : c'eſt la même fougue, la même biſarrerie, la même ſingularité.

« Jugez, dit-il, au ſujet d'un procédé » dont il ſe plaint, jugez de la ſitua- » tion où je dois me trouver, moi qui

(1) *Jean-Baptiſte Ricciardi* étoit profeſſeur de philoſophie morale dans l'univerſité de Piſe, & un des meilleurs poëtes de ſon tems.

» suis tout bile, tout esprit, tout feu » (1)..... Excusez-moi, si je ne vous » écris pas plus au long aujourd'hui: » j'ai la tête pleine d'horreurs, de tu- » multe & de carnage; je suis comme » un Aleâton». Son goût pour les lieux escarpés & sauvages éclate dans la lettre qu'il écrit à son retour de Lorette. « Je » viens de faire un voyage bien plus » curieux, bien plus pittoresque que » celui que j'ai fait à Florence. Les » teintes d'une des montagnes que je » viens de voir, sont cent fois plus bel- » les que tout ce que j'ai vu dans toute » l'étendue de la Toscane. Votre Ve- » rucola, que je croyois avoir quel- » que horreur, est un jardin, en com- » paraison des roches que j'ai parcou- » rues». (2) Mais rien n'est plus propre à faire connoître le caractere de

(1) *Tutto bile, tutto spirito, tutto fuoco.*

(2) Il décrit encore ainsi la cascade de Terni. *Vidi a Terni la famosa cascata del Velino fiume di Rieti: cosa da far spiritare ogni incontentabile cervello per la sua orrida bellezza, per vedere un fiume che precipita da un lmonte di mezzo miglio di precipizio ed innalza a sua schiuma altretanto.*

Salvator que sa réponse au même Ricciardi, sur ce que celui-ci s'étoit plaint du refus que faisoit Salvator de mettre plus de deux ou trois figures dans des tableaux que Ricciardi lui avoit demandés. « Je suis extraordinairement » surpris qu'une tête comme la vôtre » ait différé jusqu'à ce jour à éprouver » ce que vaut Salvator Rose, & de » quelle trempe est son amitié. Si vous » parlez sérieusement, je dois croire » que vous ne me traitez avec tant de » liberté, que parce que vous imaginez » que je vous ai quelque obligation; » mais quand cela seroit, sçachez que » je connois les bornes de la patience, » & que je sçais jusqu'à quel point il » convient de supporter les duretés de » son ami. Ni vous ni moi nous ne » sommes des divinités; & si vous êtes » un homme, & un grand homme au- » près de moi, je ne prétends nulle- » ment être un zero auprès des autres. » Que d'exclamations! que de plain- » tes! que de folies! que d'extrava- » gances! & pourquoi? Parce que je » n'ai pas voulu mettre dans vos ta- » bleaux plus de deux ou trois figures. » Apprenez, M. le docteur, que quand



» ment votre fidelle Benv
» mais (vive Dieu) le meilleu
» du plus grand peintre... Tie
» ciardi, s'il s'agiſſoit ici d'un
» téraire, je te céderois de gra
» Mais quand tu me ſoupçonn
» gratitude, je te montrerai l
» ſinon pour te mordre, d
» pour me défendre.... Je vou
» depuis que je vous conn
» pour la premiere fois que v
» vez déplu, & que je n'aurc
» imaginé qu'un ami tel que v
» douter de la bonté de mon
» choſe du monde dont je me
» plus, & qui doit me fair
» d'honneur. Les artiſtes d'un
» re auſſi fougueux & d'un g
» biſarre que le mien, ne doiv
» être inquiétés ; il faut plutôt
» ſer la plus grande liberté,

» noiſſance de l'art. Un ſeul vers d'Ho-
» mere, M. le docteur, vaut mieux
» que le poëme entier d'un Cherile. Je
» n'en dirai pas davantage ; je ſens que
» ma colere s'en augmenteroit. O ciel!
» vit-on jamais ſottiſe pareille ? Juger
» des ſentimens de ſon ami, & de ſon
» ami peintre, par la quantité des figu-
» res qu'il met dans ſes tableaux ! Gar-
» dez, gardez ces petites attentions,
» ces obſervations ſcrupuleuſes pour
» vos poëſies, & non pour mon ame
» qui ne ſçauroit jamais avoir le moin-
» dre tort envers vous. Adieu. Si vous
» vous plaignez que j'aie le cœur trop
» franc & la langue trop libre, je m'o-
» blige à vous flatter, à vous louer,
» quand vous vous montrerez auſſi ri-
» dicule. Je vous embraſſe de toute
» mon ame, & je ſuis votre véritable
» ami ».

Il falloit que les ſatyres de ce peintre lui euſſent attiré bien des chagrins & fait beaucoup d'ennemis, puiſqu'il dit, qu'*il ſouhaiteroit s'être caſſé le col avant d'avoir commencé à les écrire* (1);

---

(1) Ces ſatyres ſont pleines de force & de poéſie. On a prétendu qu'elles n'étoient

bleaux & les ouvrages de sculpture ; mais on y trouve encore bien des choses, & sur-tout des détails domestiques qui font connoître le caractere de ces intéressans personnages. Dans les lettres de Michel-Ange, on voit la probité de ce grand maître, sa tendresse pour ses amis, & les dégoûts qu'il avoit dans son art. En parlant de la mort de Cosme Bartholi, prevôt de saint Jean de Florence, il dit : *Morendo m'ha insegnato morire, non con dispiacere, ma con desiderio della morte,*

---

bres, des soldats des batailles, des enchantemens, des spectres, & ce qu'il appelloit lui-même du singulier & de l'extravagant, *singulare & stravagante per la pittura.* Un cardinal l'étant venu voir, Salvator lui montra des tableaux d'histoire qu'il avoit finis depuis peu ; mais le cardinal attaché à regarder quelques paysages, lui en demanda le prix. *Eh quoi !* répondit Salvator, *me demandera-t-on toujours des paysages, des marines, & de semblables bagatelles, comme si je ne sçavois pas peindre les sujets grands & héroïques ?* Le cardinal, pour l'appaiser, lui dit, qu'il acheteroit un grand tableau & deux paysages. *Si vous achetez le grand, pour avoir les petits, j'en veux un million,* reprit Salvator.

« En mourant, il m'a appris à mourir, » & à ne point redouter, mais à désirer la mort ». Les regrets qu'il donne à la perte d'Urbin, son domestique, caractérisent une ame bien sensible, bien humaine, bien compatissante. Raphael Montelupo, célébre sculpteur, qui vivoit, selon Vasari, plus en philosophe qu'en artiste, peint ainsi son désintéressement, sa philosophie: *Ne vi crediate con che tutto questo mi paja esser povero, come à molti pare; anzi mi pare esser tanto ricco (vedete bella pazzia ch'e la mia) ch'io non cambierei al papato l'esser mio o con qualsivoglia signore; ne da molto tempo in quà non ho mai potuto capire dove consistan le felicità de' grandi vedendoli come i minori alla morte obligati.* « Ne croyez point » qu'avec tout cela je me trouve pau- » vre, comme je le parois à bien des » gens; je m'imagine au contraire être » si riche (voyez la belle folie que » j'ai là,) que je ne changerois point » ma condition contre celle du pape » ou de quelqu'autre souverain que » ce soit. Depuis long-tems, je n'ai » pu comprendre en quoi consiste le » bonheur des grands, en les voyant

»ſujets à la mort tout comme les petits. Il y a ici des lettres de deux artiſtes femelles, de Jeanne Garzoni qui excelloit dans la miniature, & d'Artemiſe Gentilleſchi, qui faiſoit très-bien le portrait.

La premiere lettre du ſecond volume roule ſur l'architecture. Quelques ſçavans du quinzieme ſiecle, que différentes circonſtances avoient raſſemblés à Rome, affligés de la barbarie qui s'étoit répandue ſur tous les arts, & environnés de monumens dont les ruines reſpirent encore la magnificence & la grandeur, formerent le projet de ranimer l'ancienne architecture (1). Tout ce que nous avons eu depuis de deſſins, de figures, de réflexions & d'obſervations, non-ſeulement ſur l'architecture, mais ſur tous les arts qui lui ſont ſubordonnés, & dont elle doit être regardée comme la

---

(4)Cet ſociété étoit compoſée de *Marcel Cervini*, qui fut Pape; de *Bernardin Maffei*; d'*Alex. Manzuoli*; de *Guillaume Philander*; de *Vignole*; de *Louis Lucerna*; de *Buonarotti*, & de *Tolomei*, auteur de cette lettre.

dominatrice, ces ſçavans hommes l'avoient embraſſé dans leur plan.

Quel dommage que le projet de ces reſtaurateurs de l'architecture n'ait jamais été rempli ? Que ne devoit-on pas attendre des connoiſſances & des efforts réunis des Vignole, des Philander, des Tolomei, d'une ſociété enfin qu'éclairoit & qu'échauffoit le génie puiſſant & ſublime de l'immortel Buonarotti ? Ne s'élevera-t-il pas un nouvel Aléxandre, s'écrie l'auteur de cette lettre, qui encourage, enflamme & anime les talens ? Ce conquérant, en aggrandiſſant ſa domination, étendoit l'empire des arts ; il fit conſtruire en dix-huit jours une ville : les princes de nos jours ne pourroient-ils pas faire que le traité dont j'expoſe ici l'objet & le plan fût achevé dans l'eſpace de trois années ? Ses vœux ne furent point exaucés, & il n'exiſte de cet ouvrage, qui eut été la véritable encyclopédie des arts, que l'eſquiſſe qu'en a tracée Tolomei ; mais elle ſuffit pour faire cherir & reſpecter à jamais la mémoire des hommes qui le conçurent & l'entreprirent.

On prétend, écrivoit Annibal Caro,

à Georges Vasari, que votre plus grand mérite en peinture est d'être expéditif. Pour moi qui sçais qu'il en est des peintres comme des poëtes, & que l'enthousiasme les conduit plus sûrement & plus rapidement au but, je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que j'attends avec impatience le tableau que vous voulez bien me destiner, & dont, sur votre manière d'opérer, j'ai déja conçu l'opinion la plus avantageuse. Choisissez tel sujet que vous jugerez à propos : vous êtes tout-à-la-fois poëte & peintre ; & le peintre, ainsi que le poëte, ne rend heureusement que ses propres idées. Pourvu que dans votre tableau il y ait deux figures nues, un homme & une femme, faites tout ce qu'il vous plaira. Si cependant vous vouliez sçavoir mon inclination, il me paroît que Vénus & Adonis sont les deux plus beaux corps qu'on puisse dessiner & peindre. Si vous prenez ce parti, il sera bon d'imiter, autant qu'il sera possible, la description de Théocrite, mais sans embrasser tous les détails ; car la composition deviendroit trop tumultueuse & trop embarrassée. Je peindrois seulement Vénus

qui embrasseroit Adonis expirant ; je mettrois dans les regards & dans l'attitude de cette déesse toute la douleur qu'on peut éprouver en voyant mourir ce qu'on a de plus cher. Adonis seroit étendu sur une draperie de pourpre, avec une blessure à la cuisse & quelques gouttes de sang qui couleroient sur ses chairs mourantes. Ses instrumens de chasse seroient à côté de lui par terre ; & si l'espace le permettoit, j'y ajouterois un beau chien. Je laisserois & les nymphes & les graces & les parques & tous ces amours, qui, dans la description du poëte, s'empressent autour d'Adonis. Je placerois seulement dans le lointain d'autres petits amours qui traîneroient le sanglier hors de la forêt, & dont l'un le frapperoit avec son arc, l'autre le piqueroit avec ses traits, & le troisieme le tiendroit attaché avec une corde, & le conduiroit à Vénus. J'indiquerois, si cela se pouvoit, que les roses sont nées du sang d'Adonis, & les pavots de ses larmes.... Il est aisé de s'appercevoir, dans la lettre d'Annibal Caro, que c'est un poëte qui écrit à un peintre, & que ce poëte sçavoit

que la poëſie & la peinture, pour n'avoir qu'un même principe & qu'un même objet, ne ſe ſervent pas des mêmes moyens, & qu'elles doivent en conſéquence être traitées différemment. La poëſie, dont toutes les images ſont momentanées & ſucceſſives, peut répandre l'intérêt ſur une infinité de détails, & même l'accroître en multipliant ces détails à propos; mais ſi la peinture, dont les expreſſions ſont fixes & ſimultanées, ne ramaſſe les points épars de l'intérêt, pour les appliquer tous à l'inſtant le plus favorable; ſi elle ne ſupprime les détails étrangers à cet inſtant, & n'y ſubordonne ceux dont elle l'accompagne, l'attention du ſpectateur ſera néceſſairement ou diviſée ou confondue.

On remarque dans les lettres du Titien, que ce célebre artiſte, en parlant de ſes ouvrages, ne les déſigne jamais par le mot *tavola* tableau : *Je finis*, écrit-il, *la fable de Vénus & d'Adonis... Je vous enverrai inceſſamment la poëſie de Perſée & d'Andromède.* Il ſeroit à ſouhaiter que les peintres enviſageaſſent tous auſſi noblement, auſſi grandement leur art.

Tout le monde connoit les chagrins & les traverses qu'essuya le Dominiquin pendant sa vie. Lorsqu'il exposa son tableau, qui est à S. Jérôme de la Charité, & qu'on regarde généralement comme un chef-d'œuvre ; tous les peintres en dirent tant de mal, que Pierre de Cortone qui ne faisoit que d'arriver à Rome, avouoit qu'il s'étoit vu forcé d'en dire du mal lui-même, pour ne pas indisposer des hommes dont l'amitié lui étoit nécessaire. A peine la tribune de saint André della Valle, un des plus beaux morceaux à fresque qu'il y ait à Rome, fut-elle découverte, qu'il fut question de l'abattre ; *cependant*, disoit le Dominiquin toutes les fois qu'il entroit dans cette église, & qu'il s'y arrêtoit avec ses écoliers, *il me semble que je n'ai pas si mal réussi.*

Ciro Ferri nous apprend que, dans le plan & le dessin que le Bernin avoit tracés du Louvre, cet habi e artiste avoit mis peu du sien, & qu'il en avoit emprunté les principales idées de Pierre de Cortone. Les lettres de Salvator Rosa, qui sont insérées dans ce nouveau recueil, sont pleines de fou-

gue & d'esprit, comme celles que nous avons déja fait connoître : elles ne renferment d'ailleurs rien de bien intéressant. M. le chevalier Gaburri proposoit à M. Molesworth, alors envoyé d'Angleterre à la cour de Toscane, d'entrer dans une académie d'artistes : à Dieu ne plaise, répondit M. Molesworth ; je ne sçais trop combien grande est la différence qui se trouve entre avoir le goût & le sentiment des arts, & en avoir la connoissance. Mon nom n'est pas digne d'être inscrit à côté des grands noms que vous me citez. Cette gloire appartient toute entiere à vous & à vos pareils ; il y auroit à moi de l'injustice & du ridicule à vouloir la partager : s'il faut en juger cependant par les réflexions que M. Molesworth communiqua à M. le chevalier Gaburri, sur deux tableaux qu'il avoit fait faire à Thomas Redi ; il y avoit assurément peu d'amateurs qui eussent plus de droit que lui à l'honneur qu'on vouloit lui faire. Mais il seroit bien plus étonnant de voir les petits talens ne pas prétendre, que de voir le vrai mérite souvent refuser.

J'ai retrouvé avec plaisir dans ce re-

cueil la lettre de M. Mariette à M. le comte de Caylus ſur la vie & les ouvrages de Léonard de Vinci. Cette lettre qui, comme tous les ouvragas ſentis & penſés, inſtruit, intéreſſe toutes les fois qu'on la relit, renferme un trait que j'ai cru devoir vous retracer. Lorſque Léonard, dans le tableau de la Cène, auquel il travailloit pour le réfectoire des Dominicains de Milan, eut à peindre la tête de Judas; il s'arrêta, & entra dans des méditations profondes. Le prieur du couvent qui regardoit la peinture comme un travail méchanique, impatienté que l'ouvrage n'avançoit point, s'en plaignit au duc Louis Sforce, qui rendit à Léonard les plaintes du religieux. Léonard proteſta qu'il n'y avoit point de jours qu'il ne travaillât deux heures au moins; cependant l'ouvrage reſtoit toujours dans le même état. L'impatience du prieur éclata de nouveau; il ſe plaignit au duc plus fortement que jamais. Le duc, perſuadé que Léonard lui en avoit impoſé, ne put s'empêcher de lui en faire des reproches; mais Vinci le calma bientôt, & lui fit aiſément comprendre que

souvent un génie sublime n'est jamais plus occupé, que lorsqu'il paroît l'être le moins, & qu'avant de mettre la main en action, il faut que la tête ait conçu des idées justes & parfaites. Ceci rappelle un mot de Laurent de Médicis à un de ses courtisans, qui, entrant le matin dans l'appartement de ce prince, lui marqua sa surprise sur ce qu'à dix heures il étoit encore dans son lit. Vous dormez, lui dit-il, & il y a quatre heures que je travaille? Ce que je viens de rêver, lui répondit Laurent, vaut mieux que tout ce que tu as fait dans tes quatre heures de travail. Que d'artisans, peintres ou littérateurs à qui les vrais artistes, les véritables gens de lettres pourroient souvent faire la même réponse !... L'éditeur de ce recueil observe dans une note que les vies des peintres de Leone Pascoli sont un mauvais ouvrage, que cet auteur étoit mal informé, que les matieres qu'il traitoit lui étoient absolument étrangeres, & qu'il n'avoit pas même l'art d'ajuster un période.

On croit communément que le Bacchus de Michel-Ange, qu'on voit dans le corridor de la galerie royale du

grand Duc, est la fameuse statue que ce grand maître fit enterrer, après lui avoir coupé un bras, & qui quelque tems après fut vendue au cardinal saint-George comme un ouvrage des Grecs. M. le chevalier Gaburri est d'un senti-ment contraire, & s'appuie sur l'autorité de Vasari, qui dit formellement, part. III, p. 721, que la statue que Michel-Ange fit enterrer, après lui avoir coupé un bras, étoit un Cupidon qui dormoit, grand comme nature; que cette statue, après avoir resté quelque tems sous terre, passa pour avoir été découverte par un coup de hasard; qu'elle fut regardée comme un des plus beaux ouvrages de l'ancienne Grece, & qu'elle fut vendue comme telle au cardinal Saint-George, qui l'acheta deux cens écus. Mais ayant appris que l'ouvrage étoit de Michel-Ange, le cardinal qui, comme tant de personnes de nos jours, étoit bien plus possédé de la manie des arts qu'il n'en avoit le goût, rendit le Cupidon & se fit rendre son argent (1).

---

(1) Cette statue passa depuis dans les mains du duc de Valentin, qui en fit présent au

De plus, Vasari dans la même page, parle séparement de la statue de Bacchus, & la description qu'il en fait se trouve parfaitement conforme au Bacchus qu'on voit actuellement dans la galerie du grand duc.... « Je ne sçais, écrit le Dominiquin à François Angelon « si c'est Lomazzo qui prétend » que le dessin est la matiere de la pein- » ture, & que la couleur en est la » forme; pour moi je pense tout le » contraire. C'est au dessin que la » peinture doit son être & sa forme: la » couleur, sans le dessin, ne définit, » ne prononce rien. Le même auteur » avance, que, pour avoir un tableau » parfait d'Adam & d'Eve, il fau- » droit que l'Adam fût dessiné par Mi- » chel-Ange, & peint par le Titien; » & que l'Eve fût dessinée par Raphael, » & peinte par le Correge. Dans quelles absurdités ne tombe-t-on pas, lorsqu'on se trompe dans les premiers principes !

Nombre de lettres écrites par M. Ma-

---

marquis de Mantoue. Celui-ci la fit transporter dans sa capitale, où vraisemblablement elle a péri.

riette à différens amateurs, forment une des plus intéressantes parties de ce recueil. Ceux qui prétendent au titre de connoisseurs, y apprendront à quel prix on mérite d'être regardé comme tel. Rien ne coule de la plume de cet habile homme, qui ne porte le caractere de l'instruction : toutes ses lettres, celles même qu'il s'est vu forcé d'écrire tout d'une haleine, renferment des vues & des réflexions utiles, tantôt sur la partie substantielle, tantôt sur la partie historique des arts. Sa lettre de remerciment au sécretaire de l'académie du dessin de Florence, à laquelle il venoit d'être associé, est pleine d'érudition pittoresque, & respire la modestie ; mais quand on a l'idée de la perfection, & que l'on mesure ce qu'on sçait avec ce qu'on sent bien qui reste encore à sçavoir, peut-on n'être pas modeste ?

Tout le monde rend justice à l'excellence de l'ouvrage de Vasari ; mais comme je l'ai déja fait observer, on l'accuse communément d'avoir parlé des peintres de son pays avec trop de partialité. C'est un défaut que j'ose à peine lui reprocher. Si jamais il pou-

voit être permis de sacrifier la vérité, ce seroit sans doute à l'amour, à la gloire de sa patrie. On lit dans Vasari, que Raphaël aggrandit extraordinairement sa maniere, après qu'il eut vu les ouvrages de Michel-Ange. Bellori blessé de cette proposition, qu'il regardoit comme injurieuse à Raphaël, l'a attaquée avec force & même avec une espece d'enthousiasme dans un de ses ouvrages intitulé : *Descrizzione delle imagini dipinte da Raffaelle d'Urbino* (1). Il y prétend, que pour arracher à Raphaël ses lauriers, & en orner la tête de Michel-Ange, (ce sont ses expressions), Vasari est tombé dans des contradictions énormes. M. Crespi, dans quelques lettres écrites à M. Bottari, justifie Vasari par des raisons qui nous paroissent victorieuses, & sans réplique. Il est certain que Raphaël n'abandonna la maniere séche & dure du Perugin qu'après qu'il eut étudié les ouvrages de Léonard de Vinci, & qu'il eut vu le carton que Michel-

(1) Cet ouvrage a été réimprimé à Rome en 1751.

Ange avoit fait pour la ſalle du conſeil de Florence. Il opera dès-lors beaucoup plus grandement qu'il n'avoit fait ſous le Perugin; mais il s'en falloit bien qu'il eût atteint la grandeur & la majeſté à laquelle il éleva ſa maniere, depuis que le Bramante l'eut introduit dans la chapelle que peignoit Michel-Ange: ce ſeul coup d'œil développa dans un inſtant tout ce que la nature avoit donné de nobleſſe & d'élévation à l'ame de Raphaël. La premiere fois que je vis l'Iſaïe, dit M. Creſpi, je fus frappé d'étonnement; je le jugeai de Michel-Ange bien plus que de Raphaël, tant le contour de cette figure eſt ſublime, fier & reſſenti. Examinons, ajoute M. Creſpi, ſi, comme Bellori le prétend, Vaſari a voulu ſubordonner Raphaël à Michel-Ange. Raphaël, dit cet illuſtre biographe, donna à ſa maniere plus de grandeur & de majeſté, lorſqu'il eut vu les ouvrages de Michel-Ange. Voici, ſi je ne me trompe, ce qu'on peut & ce qu'on doit conclure de cette propoſition. Raphaël eut donc le talent de chercher & d'obſerver, non-ſeulement les beautés de la nature, mais en-

core celles de l'artifice avec lequel les plus grands maîtres avoient cherché à rendre & à imiter la nature. Raphaël eut donc le bonheur unique de saisir & d'absorber toutes les perfections qu'il observoit dans les ouvrages d'autrui : Raphaël sçut donc ennoblir & embellir la noblesse & la beauté même que renfermoient les différentes productions des plus grands maîtres dans son art. Est-ce là déprimer Raphaël ? Mais écoutons Vasari lui-même. Les autres peintures, dit-il, en parlant du célebre tableau de sainte Cécile, peuvent s'appeller des peintures ; celles de Raphaël sont des choses vivantes. Les chairs y palpitent ; on en voit l'esprit & l'ame ; les sens y sont en mouvement, & la vie n'a rien de plus animé (1). Est-il rien au-dessus de cet éloge ? Et cela ne suffit-il pas pour convaincre Bellori, que c'est à tort qu'il accuse Vasari d'avoir voulu donner à Michel-

(1) *Nel vero l'altre pitture, pitture nominare si possono, ma quelle di Raffaelle cose vive : perchè trema la carne, vedesi lo spirito, battono i sensi alle figure sue, e vivacità viva si scorge.*

Ange la préférence & la supériorité sur Raphaël ?

L'un & l'autre étoient nés deux hommes supérieurs, dit M. Mariette dans ses belles remarques sur la vie de Michel-Ange, écrite par Condivi ; mais Michel-Ange est venu le premier, & ç'auroit été à Raphaël une mauvaise vanité, dont il n'étoit pas capable, que de négliger d'étudier avec tous les autres jeunes peintres de son tems d'après un ouvrage, qui de l'aveu de tous, étoit supérieur à tout ce qui avoit encore paru. « Plût au ciel, s'écrie M. Crespi, » que les peintres de » nos jours en fissent autant, & qu'ils » osassent s'élancer hors de la maniere » des maîtres, sous la direction desquels ils ont commencé leur carriere ! » Il faudroit pour cela que d'une part, » les professeurs, après avoir appris à » leurs élèves à dessiner & à peindre, » leur donnassent à étudier & les ouvrages & les manieres, pour lesquels » ils leur reconnoissent plus de goût & » plus de penchant ; & que de l'autre, » les élèves, après avoir pris des connoissances suffisantes du dessin & de » la couleur, étudiassent profondé-

» ment & long-tems d'après les plus
» plus grands peintres, & qu'ils se fé-
» condassent l'imagination en la rem-
» plissant de ce que leurs tableaux ren-
» ferment de meilleur & de plus ad-
» mirable. La tête d'un peintre, disoit
» mon pere Crespi, doit être une ga-
» lerie : il est impossible qu'un artiste
» excelle jamais, s'il n'a profondément
» réflechi sur les différentes manieres
» des plus grands peintres, & si, lors-
» qu'il travaille, il ne les a sans cesse
» devant les yeux ».

Michel-Ange étoit fier & sublime, mais souvent gigantesque & presque toujours sauvage. La hardiesse de ses contours, sa grande maniere de dessiner & de quarrer les parties, l'esprit de ses attitudes, firent sur Raphaël la plus profonde impression ; mais Raphaël, dont le génie étoit doux, naturel & nourri des plus beaux ouvrages de l'antiquité, en s'élevant aux formes grandes & terribles de Michel-Ange, en fit disparoître l'austerité, & y répandit la noblesse & la grace. Michel-Ange aggrandit Raphaël, & Raphaël embellit Michel-Ange.

L'éditeur de ce recueil, qui n'ayant

ſans doute reçu que ſucceſſivement les pieces dont il a composé ſon volume, s'eſt trouvé dans l'impoſſibilité de ſuivre l'ordre des tems, a inſeré ici une lettre du Titien bien propre à couvrir de honte ces hommes barbares, qui, chargés par leurs ſouverains de remettre aux artiſtes la juſte récompenſe de leurs talens & de leurs travaux, les forcent de perdre en vaines ſollicitations un tems précieux qu'ils emploieroient à honorer leur ſiecle & leur patrie. « Le tableau de la cène que j'ai » commencé il y a ſept ans, & auquel » j'ai travaillé preſque ſans relâche, » écrit (le Titien à Philippe II) eſt enfin » achevé: heureux ſi j'ai réuſſi dans les » efforts que j'ai faits pour rendre cet » ouvrage digne des regards de vo- » tre Majeſté! Cependant, Sire, ſi » jamais mes anciens & longs ſervices » vous ont été agréables, je vous ſup- » plie, au nom de votre clémence in- » finie, de vouloir bien ordonner que » mes proviſions me ſoient enfin li- » vrées, afin que je puiſſe paſſer tran- » quillement le peu de tems qui me » reſte à vivre, & dont je veux con- » ſacrer tous les inſtans au ſervice de

» votre Majesté. En faisant exécuter les
» ordres que vous avez donnés plusieurs fois à ce sujet, Sire, vous ferez
» un acte de bienfaisance, de justice,
» & en même tems de piété envers la
» mémoire de votre très-illustre pere.
» Je perds la plus grande partie de mon
» tems à écrire, à solliciter, à me plain-
» dre ; à peine puis-je arracher, après
» des instances réitérées, le peu d'ar-
» gent dont j'ai besoin pour mon en-
» tretien. Hélas ! si votre Majesté con-
» noissoit la situation cruelle où je me
» trouve, elle en seroit infailliblement
» touchée, & ne tarderoit pas à la ren-
» dre meilleure. Je sollicite en vain vos
» ministres, ils ne remplissent aucune
» de vos intentions : c'est ce qui me
„ force à me jetter aux pieds de votre
„ Majesté, pour la supplier humble-
„ ment de faire cesser mes malheurs &
„ mes plaintes... „ Comment ne craint-on pas d'opprimer les arts & les lettres ? Peut-on ignorer qu'il n'appartient qu'aux lettres & aux arts d'éterniser & la gloire & la honte, & toutes les actions des hommes ?

M. le marquis Capponi demandoit au célebre Baldinucci : 1° si un con-

noisseur intelligent & exercé pouvoit porter un jugement juste sur les ouvrages de peinture, ou si ce droit n'appartenoit qu'aux peintres : 2°. S'il y avoit une regle fixe & certaine, pour connoître si un tableau étoit original ou copie ; 3°. si l'on pouvoit affirmer avec certitude, qu'un beau tableau fût de la main d'un tel ou d'un tel artiste ; quatriemement enfin, ce qu'il falloit penser de l'usage où l'on étoit de faire copier les belles peintures, & quel cas on devoit faire de ces copies ? Baldinucci, après avoir déclaré qu'il ne parlera point de ces personnages ridicules, qui dépourvus de talent & de goût, se jettent par caprice & par manie au milieu des arts qu'ils cultivent ou qu'ils jugent sans les sentir & sans les connoître, rappelle le sentiment de Quintilien (1) & de Pline le jeune (2) qui disent formellement qu'il n'appartient qu'aux artistes de juger les artistes. Pour juger

---

(1) *Docti rationem artis intelligunt, indocti voluptatem.* Quint. lib. 9. 4.

(2) *De Pictore, sculptore & fictore, nisi artifex judicare non potest.* Plin. lib. 1, epist. 1.

de l'excellence d'un tableau, ajoute-t-il, il faut absolument avoir éprouvé les difficultés attachées au contour des raccourcis, à l'observation exacte & rigoureuse des proportions dans les figures, au choix des attitudes, au mélange des couleurs, à l'invention & à l'excution ; il faut sçavoir la position & le jeu des muscles dans chacune des formes irrégulieres & infinies que leur font prendre les divers mouvemens des principaux membres, & cela dans tous les points de vue. Si l'on n'est pourvu de toutes ces connoissances, on pourra bien dire, cela me plaît ou ne me plait pas ; mais il est impossible qu'on motive jamais son jugement. Vous me direz sans doute, que les plus grands peintres recherchent un suffrage universel, & que leur satisfaction n'est complette que lorsqu'ils sont parvenus à plaire à tout le monde. Je réponds, que c'est principalement des hommes profonds dans son art, que le peintre ambitionne l'estime & le suffrage : quand on a forcé les applaudissemens de ses rivaux, on entraine néceſſairement & bientôt ceux de la multitude. Baldinucci conclut en disant,

disant, qu'il peut bien se faire que, dans le grand nombre des amateurs, il s'en trouve quelqu'un, qui, né avec un goût exquis, après avoir long-tems étudié la théorie de l'art, & ayant quelque usage du pinceau, juge quelquefois sainement d'un morceau de peinture; mais qu'à la rigueur il n'y a de bons & de vrais juges que ceux qui ont parcouru tous les sentiers de leur art, & qui en ont éprouvé toutes les difficultés.

Avant de répondre à la deuxieme question, notre auteur observe qu'il y a une grande différence entre copie & copie. Une infinité de maîtres, dit-il, ont fait copier leurs ouvrages qu'ils ont ensuite retouchés; de sorte que le connoisseur, qui dans certains endroits sent & apperçoit la main du maître, se trouve dans le doute & l'embarras, lorsqu'il s'agit de prononcer. Nombre d'ouvrages d'Antoine Panico ont été retouchés par le Carrache. Innocent Taccone a non-seulement copié les ouvrages du Carrache, mais plusieurs de ses tableaux ont été dessinés & retouchés par ce grand maître. Le pinceau du Guide a passé sur un nombre

infini de tableaux qui sont sortis de son école, & ont été vendus comme étant entierement de lui. Les Bassans faisoient copier & recopier leurs plus beaux ouvrages, & après les avoir revus & retouchés, il les envoyoient aux foires ; aussi l'Europe est-elle pleine de tableaux qui passent pour être des Bassans. La Lombardie a été inondée de copies que, dans leur premiere ferveur, Annibal & Augustin Carrache firent des peintures du Titien, du Correge & du Parmesan, copies au-dessus desquelles les originaux n'ont rien que leur ancienneté. D'ailleurs il y a eu des hommes qui avoient un talent particulier pour la copie : personne n'ignore avec quel succès César Areturi & André Commodi ont contrefait les ouvrages du Correge.

Enfin combien de fois n'arrive-t-il pas que le connoisseur, frappé des beautés qu'il apperçoit dans une copie bien faite, parvient, à force de les admirer, à y trouver des choses qui n'y sont pas, & à regarder comme original ce qui n'est en effet que copie ?

Par tout ce que je viens d'observer,

conclud M. Baldinucci, il eſt aiſé de ſe convaincre que, dans certains cas particuliers , il eſt bien difficile que l'œil même le plus érudit puiſſe diſtinguer ſi un tableau eſt original ou copie. Cependant, continue-t-il, voyons s'il eſt une regle quelconque, pour donner au moins à ſon ſentiment quelque vraiſemblance & quelque valeur.

Quand on a l'intelligence du deſſin, & qu'on connoît le tour, le ſtyle & la touche d'un artiſte, rarement on ſe méprend, ſur-tout aux premieres penſées & aux eſquiſſes. Il eſt très-difficile d'imiter avec liberté ces traits rapides & ſubtils qui caractériſent les originaux, ſans s'écarter plus ou moins de l'exactitude & de la vérité du deſſin. Quelqu'un qui pourſuivroit un homme courant ſur le ſable , & s'impoſeroit l'obligation de poſer le pied ſur ſes traces, ne pourroit aller bien loin, ſans s'en éloigner. Il faut avouer cependant qu'il s'eſt trouvé des deſſinateurs qui, à force d'imiter & de contrefaire, ſont parvenus à tromper les yeux les plus exercés. La regle qui ſert à juger les eſquiſſes, ſert également à juger les

tableaux ; avec cette différence, que dans ceux-ci il ne suffit pas d'observer la hardiesse & la sûreté des contours, mais encore la maniere d'empâter les couleurs & de poser les teintes, la touche, le coloris, & sur-tout certains coups négligés & comme portés au hasard, particulierement dans les draperies, lesquels vus à une certaine distance font connoître l'intention du peintre, & rendent merveilleusement la vérité. L'éditeur ajoute, qu'il est encore un moyen pour distinguer les originaux d'avec les copies ; c'est que dans les copies on ne trouve ni changemens ni remords (*pentimenti*), & qu'on en apperçoit presque toujours dans les originaux.

Jettons actuellement les yeux sur la réponse que fait Baldinucci à la troisieme question.

Pour se procurer de bons tableaux, il faut sans doute s'adresser aux plus grands peintres; mais il ne faut pas non plus croire que tout ce qui n'est pas sorti de leur pinceau ne mérite aucune sorte d'estime, & que tous leurs ouvrages soient autant de chefs-d'œuvres. C'est aux yeux, & non aux

oreilles, à nous guider dans le choix que nous faisons des tableaux, ainsi que dans le jugement que nous voulons en porter. Que m'importe de sçavoir qu'un morceau de peinture est d'un tel ou d'un tel artiste, s'il n'a rien qui me plaise & qui doive me plaire? Lasca, poëte Florentin, se mocqua des beaux esprits de son tems, sur ce qu'ayant fait un sonnet & l'ayant donné pour être de la sçavante marquise de Pescara, on s'empressa de le lire & de le répandre : succès que n'auroit jamais eu le meilleur de ses ouvrages, s'il l'avoit donné comme sien. *Non più il vin, ma beonsi i paesi*, dit-il; *on ne boit plus le vin, on boit les terroirs*. La perfection seroit-elle donc attachée aux doigts, au pinceau, aux couleurs, à la toile des célebres artistes, & pour se vanter de posséder un trésor, suffiroit-il de sçavoir qu'un ouvrage est de leur façon? Non, sans doute; un tableau n'est précieux que lorsqu'il est véritablement beau. Pour répondre actuellement à votre demande, je dis en premier lieu, que dans le beau siecle de la peinture, les artistes, à force d'imiter les grands

peintres dans toutes les parties, dans l'invention, dans les airs de tête, dans le coloris, dans la maniere de draper, &c. quoiqu'ils n'eussent bien souvent ni la même hardiesse, ni la même correction, parvenoient quelquefois à faire confondre leurs ouvrages avec ceux de leurs maîtres. En second lieu, la réputation des célebres artistes a souvent commencé peu de tems avant, ou après qu'ils sont sortis de l'école de leurs maîtres. Michel-Ange jettant les yeux sur un dessin qu'il avoit composé lorsqu'il étoit encore éleve du Ghirlandai, s'écria qu'il avoit été plus profond dessinateur dans son enfance, qu'il ne l'étoit dans sa vieillesse. Les premiers ouvrages du Tintoret égalerent ceux du Titien; & les premieres productions du Dominiquin, celles des Carrache. Et que dirons-nous de Basaiti, de Diana, de Buonconsigli, de Silvestrini, de Poromese, de Belliniano & de Santacroce, dont la maniere & les procédés se ressembloient si parfaitement, qu'il seroit impossible de distinguer leurs ouvrages, s'ils n'y avoient mis leurs noms?

Observons en troisieme lieu, que

la plûpart des grands peintres ont souvent changé de goût & de maniere. Il est donc impossible d'affirmer avec certitude, qu'un ouvrage est d'un maître plutôt que d'un autre. Baldinucci convient cependant, qu'à force d'examiner les procédés qu'ont suivis les artistes, leur goût, le caractere de leur sujet, leur maniere de dessiner, de traiter les cheveux & les draperies, & sur-tout de poser les teintes, on peut rendre son sentiment au moins vraisemblable.

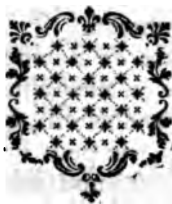
Reste à sçavoir ce qu'il faut penser des copies, & quel cas on doit en faire. L'usage des copies remonte à la plus haute antiquité. Quintilien (1) assure qu'au tems de Pharrasius il n'y avoit d'autres images des dieux & des héros, que celles qui avoient été copiées d'après les originaux de ce grand peintre. Il existe encore aujourd'hui une infinité de statues antiques qui représentent les mêmes personnages. Les grands peintres ont été rares, & le goût des arts s'étend à tout ce qu'il y a de peuples cultivés & polis. D'ail-

(1) Lib. 12, 10.

leurs plusieurs ouvrages de peinture sont ou attachés aux murs des palais & des temples, ou renfermés dans les galeries des princes : les copies sont donc absolument nécessaires. Eh, que deviendroient les artistes & les connoisseurs, sans le secours des copies ? Eût-on reçu de la nature les talens les plus marqués, ce n'est qu'à force de lire & de méditer les bons ouvrages, qu'on peut se promettre d'en faire à son tour qui soient dignes d'être lus & imités. L'Albane, le Guerchin, & Pierre de Cortone tapissoient leurs appartemens & leurs cabinets de copies qu'ils avoient faites eux-mêmes des plus beaux ouvrages des plus grands peintres. Les hommes, dont l'ame est sensible & l'imagination tendre & vive, dépendent infiniment de ce qui les environne. Ils s'élevent toujours au grand, & s'y soutiennent tant que leurs sens sont frappés par de grandes choses.

Il ne seroit point étonnant que cette notice ennuyât, même ceux de vos lecteurs qui profitent avec tant d'empressement & d'avidité des occasions

:crire ſur la peinture. Il s'agit bien
jourd'hui de s'inſtruire ! Quand on
ɔit ſçavoir écrire & penſer, a-t-on
ſoin de ſçavoir ce que d'autres ont
nſé & écrit avant nous?



RÉFLEXIONS *sur la Rime.*

On a imprimé en Italie plusieurs tragédies de notre théâtre, fidélement traduites en vers blancs, c'est-à-dire, en vers non rimés, par le cavalier Lorenzo Guazzesi.

L'Iphigénie de Racine paroît aussi bien rendue qu'elle puisse l'être; mais jamais une traduction, quelque belle qu'elle soit, ne peut faire l'effet de l'original. Il est impossible que la contrainte ne s'apperçoive pas dans un ouvrage de longue haleine. Une épigramme, un madrigal peuvent gagner dans une traduction; une tragédie ne peut jamais que perdre. C'est que l'auteur en composant a toujours été animé par le génie & par le sujet dont il étoit rempli; & le traducteur, en s'étudiant à copier les idées & les expressions d'un autre, perd nécessairement de vue le tout ensemble; cet asservissement éteint l'enthousiasme.

Comment se peut-il faire que la gêne de la rime, la plus grande de toutes

les gênes, laiſſe à Racine toute la liberté & toute la chaleur de ſon eſprit, & que le traducteur dégagé de ces entraves pénibles, paroiſſe cependant bien moins libre que Racine?

A peine un foible jour nous éclaire & nous
    guide,
Vos yeux ſeuls & les miens ſont ouverts en
    Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque
    bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucé cette
    nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, &
    Neptune.

Un debil lume
Fa ch'io ti ſcorga & dubbio à te mi guida,
In Aulida tu ſolo ed io ſiam deſti;
S'udi rumor per l'aere, o forſe i venti
Si ſvegliar queſta notte à noſtri voti?
Ma qui Ognun dorme, e in placido ripoſo
Giace l'armata, la marina, e il vento.

Il eſt peut-être difficile de mieux traduire, & cependant vous ne voyez dans ces vers ni la pompe, ni l'élégance, ni la facilité, ni la force de ceux de Racine.

In placido riposo énerve entierement ce beau vers :

Mais tout dort, & l'armée, & les vents,
& Neptune.

Cette césure si expressive, *mais tout dort*, n'est point rendue : *il vento*, *le vent*, ne fait pas le même effet que *les vents*. *La marina* est bien loin de signifier *Neptune* que le poëte représente ici comme endormi, sans affecter pourtant une figure poétique. *Neptune* à la fin d'un vers est une image & une expression bien supérieure au terme *vent*. Que de beautés pour ceux qui sont un peu initiés aux mysteres de l'art ! Elles sont toutes perdues dans la traduction.

C'est ainsi que nous n'avons jamais pu bien traduire les belles scènes du *Pastor fido*. La difficulté qui naît de la rime peut en partie en avoir été cause ; mais que dans une langue aussi abondante que l'italienne on ne puisse parfaitement traduire en vers blancs nos vers rimés, qu'on ne puisse, avec la plus grande liberté, imiter la facilité d'un auteur enchaîné par le retou

des mêmes sons, c'est-là ce qui paroît étonnant; & l'on ne peut, ce semble, en rendre raison qu'en avouant que celui qui invente, quelque gêné qu'il soit, paroît toujours plus à son aise que celui qui imite. En un mot, on ne traduit point le génie.

Le Cavalier Guazzesi rend très-fidelement ce vers d'Alzire,

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

Le tue nozze, o figlio
Tosto uniranno il gemino emisfero.

Mais *vos nôces, ô mon fils, uniront bientôt les deux hémispheres*, n'exprime point ce *nœud qui joint les deux mondes*, car ce nœud qui les joint fait une image qui ne se trouve pas dans la traduction, & le mot *tosto, bientôt*, affoiblit l'idée.

Il arrive donc qu'avec la chaîne de la rime on marche quelquefois d'un pas plus sûr qu'en se délivrant de cette servitude, & c'est de-là qu'on peut conclure que la rime, qui présente à chaque moment le mérite d'une grande difficulté surmontée, est absolument nécessaire à la poésie françoise.

Il eſt vrai que la rime ajoute beaucoup à l'ennui que nous cauſent tous les poëmes qui ne s'élevent pas au-deſſus du médiocre ; mais c'eſt qu'alors l'auteur n'a pas eu l'adreſſe de dérober aux lecteurs la peine qu'il a reſſentie en rimant ; ils éprouvent la même fatigue ſous laquelle il a ſuccombé. C'eſt un méchanicien qui laiſſe voir ſes poulies & ſes cordes ; il en fait entendre le bruit choquant : il dégoûte, il révolte. De vingt poëtes il y en a très-rarement un ſeul qui ſçache ſubjuguer la rime, elle ſubjugue tous les autres ; alors ce n'eſt plus qu'un vain tintement de conſonances faſtidieuſes.

Il faut que le poëte choiſiſſe dans la foule des idées qui s'offrent à lui, celle qui paroîtra la plus naturelle, la plus juſte, & qui en même tems s'accordera le mieux avec la rime qu'il cherche, ſans qu'il en coûte rien ni à la force du ſens, ni à l'élégance de l'expreſſion. Ce travail eſt prodigieux ; mais quand il eſt heureux, il produit un très-grand plaiſir chez toutes les nations, puiſque toutes les nations, depuis les Romains, ont adopté la rime.

Si en liſant les beaux endroits de l'Arioſte, du Taſſe, de Driden & de Pope, on s'apperçoit qu'ils ont rimé, on ne s'en apperçoit que par la ſatisfaction ſecrete que donne une difficulté toujours heureuſement vaincue. Milton n'a pas rimé, & la raiſon qu'en donna M. Pope à M. de Voltaire, c'eſt que Milton ne le pouvoit pas.

M. de la Mothe, en voulant introduire les tragédies en proſe, ôtoit le mérite en ôtant la difficulté.

Le plaiſir qui réſulte des vers de Racine, vient de ce que la proſe la plus exacte ne peut dire mieux. C'eſt le comble de l'art, on l'a déja dit, quand la proſe la plus ſcrupuleuſe ne peut rien ajouter au ſens que les vers renferment.

C'eſt une choſe très-remarquable, que de tous les étrangers qui ont dû goût & qui ſe ſont rendus notre langue familiere; il n'en eſt aucun qui ne ſente dans Racine le mérite de cette facilité, de cette harmonie, de cette élégance continue qui caractériſent toutes ſes tragédies. Quand ils ont commencé la lecture d'une de ſes pieces, ils ne peuvent plus la quitter,

ils cedent à un charme invincible. Il y a donc une beauté réelle dans l'art avec lequel Racine a surmonté la difficulté de la rime.

Le défaut ordinaire des vers vient de ce qu'on se croit en droit de parler en vers moins correctement qu'en prose. On est dur & lâche, le style est hérissé de solécismes, & les pieces qui réussissent le plus sur la scène ne peuvent soutenir l'œil du lecteur attentif.

N'en accusons point la rime, mais la négligence de ceux qui ne sçavent pas la manier. Elle ne doit fournir que des beautés par ces difficultés mêmes.

Ce n'est pas sans raison qu'on a imaginé le parnasse comme un mont escarpé sur lequel il est presque impossible de monter sans tomber. On n'a donné des aîles à Pégase que comme un emblême de la difficulté de régler tantôt son vol & tantôt sa marche. La gloire en tout genre n'est attachée qu'au difficile, & il faut que ce difficile ait toujours l'air aisé ; c'est à quoi Racine est parvenu, & il est presque aussi impossible qu'indispensable de l'imiter.



LE Retour du Printems. Poëme traduit de l'Italien.

Qu'on n'imagine pas s'être rendu digne du nom de poëte, pour avoir mefuré des fyllabes, cadencé des mots, préfenté des figures hardies, & même tracé des images brillantes; ce ne font là que les extrêmités & la furface de la poéfie, c'eft nous avoir montré les moyens dont elle fe fert pour faire paffer l'inftruction; mais l'inftruction où eft-elle? Les premiers auteurs de la fcience & de la fageffe furent des poëtes; & lorfque la philofophie eut rejetté le voile des fictions & qu'elle fe fut débarraffée des entraves du vers, les poëtes ne fe crurent pas difpenfés de l'obligation d'éclairer & d'inftruire: de forte qu'à la vérité quelques philofophes abandonnerent la poéfie; mais jamais la poéfie ne fe fépara de la philofophie. Détruifez cette précieufe alliance, la poéfie fera-t-elle autre chofe que l'art frivole de flatter l'oreille & d'amufer l'imagination? Nous invitons

nos lecteurs à comparer le poëme de M. Amelloni sur le retour du printems avec les descriptions qu'ont faites d cette saison riante la plûpart de no versificateurs. Des vers heureux, un touche facile, quelques images agréa bles ; voilà presque tout le mérite d plus grand nombre de ces derniers Dans le poëme de M. Amelloni, d sein des plus douces images & des plu grands tableaux naissent des pensée sublimes, les sentimens les plus affec tueux & la morale la plus vraie ; mai ce qui peut-être en fait le charme prin cipal, c'est la douce mélancolie q s'y trouve répandue. O tristesse cen fois plus voluptueuse pour les ame sensibles & tendres, que l'yvress même de la joie, où prends-tu la sourc de ton énergie ?

L'HIVER a cessé d'attrister la natur & les cœurs : l'aquilon dort, & l sombre orage ne ternit plus l'azur de cieux. Sortons de ces prisons où, pou régner plus tyranniquement sur de esclaves, l'ambition a renfermé le hommes avec les crimes ; quittons ce cachots où, enchaîné par la crainte &

par la molleſſe, l'homme renonce à la douceur de jouir de la nature, comme s'il ſçavoit jouir de lui-même. Je ſens que mon ame rétrecie va s'aggrandir à la vue de l'univers....

Je reſpire. J'ai laiſſé derriere moi les chefs-d'œuvres muets & fragiles de l'art, ces palais & ces murs qui cachoient à mes yeux le ſpectacle raviſſant de la nature. Ma vue s'élance de la terre aux cieux, & elle en a parcouru l'immenſité avant même que le ſoleil ait fait un pas dans ſa carriere. Mes pieds foulent la verdure & les fleurs : la terre aime à ſe revêtir de fleurs & de verdure : elle laiſſe l'or & la ſoie aux ſtupides mortels pour qui la ſimplicité n'a point de charmes.

Bois fleuris ! je vous ſalue ; retraites paiſibles ! recevez-moi ſous vos berceaux. Cent colonnes inégales & variées ſur leſquelles l'art ne porta point ſon ennuyeuſe uniformité, ſemblent ſoutenir avec leurs têtes couronnées de feuillages la voûte immenſe où roule le globe étincelant du ſoleil ; des faiſceaux de rayons tombent ſur ces mobiles réſeaux, ſe briſent, ſe décompoſent comme à travers le priſme, &

leur éclat s'adoucit en ſe colorant. Quel eſt cet aſtre dont je ne peux ſoutenir la majeſté ? C'eſt l'ombre de la divinité dont d'aveugles humains oſent ſonder la profondeur.

Oiſeaux, que chantez-vous ? Vos amours, vos plaiſirs. C'eſt vous qui êtes les rois de la nature ; la plaine des airs vous appartient toute à tous. La terre ne vous demande pas de déchirer ſon ſein pour fournir à vos beſoins, elle vous offre les fruits de la ſueur de l'homme ; que vous êtes heureux ! Vous n'avez ni maîtres ni ſujets. Vous vivez pour vous ſeuls ou pour vos petits. Vous ne craignez de partager ni vos biens ni vos plaiſirs. Si vous ſouffrez quelquefois, ce n'eſt jamais de la part de vos ſemblabes. Votre vie eſt courte, eh, qu'importe ? Elle eſt heureuſe ; & dans le ſommeil qui la terminera, vous n'aurez point à pleurer la perte de votre bonheur. Toute la félicité de l'homme déchirée, éparſe dans une multitude d'années, ne formeroit pas, ſi elle étoit réunie, la félicité d'un ſeul de vos printems. Vous aimez ſans trouble, & vous jouiſſez ſans inquiétude ; vous ne formez point

de deſirs qui ne puiſſent être remplis ; l'inſtinct ne vous éleve jamais au-deſſus de vous-mêmes. Ah ! gardez-vous de devenir plus parfaits, vous en ſeriez plus miſérables. Oiſeaux, chantez vos amours & vos plaiſirs.

Zéphire s'éveille : ſon ſouffle agite les bouquets odorans de l'aubépine. L'inconſtant, il fuit : il va former un tourbillon autour du tronc immobile d'un hêtre auſſi âgé que le ſol où la nature l'a attaché par des racines errantes & profondes.... Le ſilence défend au bruit l'approche de ce boſquet touffu. Je ſens.... (je ne ſuis point ſurpris que le druïde ait perſuadé aux peuples que la majeſté des dieux repoſoit dans l'épaiſſeur des bois) Je ſens une ſainte horreur ſe répandre dans mes veines, mes yeux ſe ferment à ce qui m'environne. Ici l'homme retombe ſur lui-même. Ici, à la faveur de l'ombre & du ſilence, la penſée ſe plonge dans les profondeurs de la réflexion : c'eſt moi que je conſidère & que je juge..... Je ne ſuis point heureux ! Eh, qu'ai-je fait pour l'être ? Que puis-je me dire à moi - même pour m'applaudir d'avoir vécu ? Mon cœur



ſions humaines ? Non, ce
la fortune qui éleve & qui
c'eſt l'intrigue, c'eſt l'envie,
price d'un maître plus jalo
deſpotiſme que de ſon intér
fois heureux ceux qui, lorſ
dre les a frappés peuvent
être émus des rumeurs de l
inconſtante, *j'ai fait des ingr*

J'ai fait des ingrats ! Per
mes, être ſuprême & bien
eſt le langage que tu dois t'ac
ceſſe. Vainement tu ſemes
autour de nous, vaineme
offres le plus raviſſant des
L'homme aime à ſe circon
ſes propres ouvrages : ſi ſ
abandonne un moment, il e
jet de ſes méditations : to

gnol de qui l'organe ſouple & délicat lance ces ſons flutés & ſoutenus que tout l'art humain n'imitera jamais. Les roucoulemens de la tendre colombe ne réveillent aucun ſentiment dans ſon ame : jamais il ne s'eſt arrêté pour voir bondir ſur l'herbe l'agneau bêlant à côté de la brebis qui broute. Les parfums des prairies embaument en vain l'air qu'il reſpire & qui remplace dans ſon ſein un ſouffle chargé de vapeurs corrompues. La joie & la reconnoiſſance n'entreront point dans ſon cœur, même à l'aſpect des mammelles d'une chèvre féconde, qui preſſées par une main ruſtique, verſent à grands flots dans des vaſes de terre le lait, ce nectar ſalutaire dont la vertu rappelle la ſanté dans ſon corps languiſſant.

Sors de mon cœur, ambition déſolante ! l'amour ſeul convient à ce ſéjour champêtre. L'amour ! ..... Ah ! s'il convient à ce ſéjour, c'eſt parce que tout ce qui aime dans ces lieux eſt aimé, & uni avec ce qu'il aime. Mais moi ! .... triſtes penſées, pourquoi flétriſſez-vous mon cœur ? Vous avez terni l'éclat de la nature.

Le diſque du ſoleil s'aggrandit, ſa



empire. Si j'avois dans ce lé
chaumiere indépendante du
l'univers, si l'objet que j'ad
plissoit ce temple de sa prés
trouvoit délicieux les légum
fruits dont la terre récom
mes travaux; que mon bo
feroit trouver la nature en
belle! que bientôt j'aurois ou
espece inhumaine qui se cor
s'entredétruit elle-même! M
de mon malheur est porté,
jouir de ce que j'aime, il
j'aille vivre avec des homme





*LETTRE de M*** ſur le tremblement de terre arrivé à Lisbonne en 1755.*

TOUS les ſçavans conviennent unanimement que notre globe eſt ſujet à éprouver de tems en tems des ſecouſſes, des mouvemens extraordinaires, qui ſe font ſentir ſur ſa ſurface, & qu'aucune de ſes parties n'en eſt exempte. En effet, ſi l'on attribue aux volcans la cauſe des tremblemens de terre, ou plutôt s'ils ne ſont produits que par l'inflammation des matieres combuſtibles renfermées dans le ſein de la terre, ou par l'éruption des vapeurs allumées & dilatées par l'action du feu ſouterrein ; il n'eſt pas d'endroit dans le monde où l'on puiſſe être à l'abri de ces terribles ſecouſſes. Le grand nombre de volcans qui ſubſiſtent encore, les veſtiges inconteſtables d'une infinité d'autres qui ſont éteints aujourd'hui, & qu'on trouve par-tout, même dans les climats qui ſe reſſemblent le moins, ne prouvent que trop cette vérité. Il s'enſuit donc qu'on ne

peut trop publier, trop répandre la connoiſſance des moyens qu'un gouvernement ſage a ſçu employer, pour réparer une partie des maux que le renverſement de Lisbonne avoit accumulés ſur nous, & pour en prévenir beaucoup d'autres.

Quel avantage pour l'humanité, ſi les hiſtoriens qui nous ont tranſmis les effets phyſiques des anciens tremblemens de terre, avoient eu ſoin de nous informer des moyens que la ſageſſe des princes & l'intelligence des gouvernemens avoient employés dans ces ſortes de calamités publiques ! Mais nous n'avons aucun monument qui nous éclaire ſur cet objet, ainſi que ſur beaucoup d'autres eſſentiellement utiles.

Perſonne ne peut ignorer le malheur arrivé à Lisbonne le premier Novembre 1755 ; permettez-moi d'en retracer les principales circonſtances.

Le ciel étoit ſerein, la mer calme, & ſans aucune nouveauté ſenſible, ſi ce n'eſt que la marée, dit-on, avoit retardé la veille de plus de 2 heures. Le baromètre étoit à 27 pouces 7 lignes, & le thermomètre de M. de

Réaumur à 14 degrés au-deſſus de la congélation. Environ à neuf heures quatre minutes du matin, on ſentit à Lisbonne une très-violente ſecouſſe qui ne dura qu'une minute, mais qui après un intervalle de 30 à 40 ſecondes, reprit avec plus de force. Au bout d'un ſecond intervalle, on eſſuya une troiſieme ſecouſſe, dont la durée fut d'environ trois minutes. C'eſt apparemment cette derniere qui fut reſſentie en même tems dans preſque toute l'Europe, ainſi que dans une grande partie des côtes d'Afrique & de l'Amérique, ſous différens degrés de force. C'eſt celle qui a cauſé à Liſbonne, & ſur toute la côte de Portugal, le déſaſtre affreux qui réduiſit le royaume dans l'état déplorable, d'où il ne devoit jamais ſortir, ſans le courage du ſouverain & l'habileté du miniſtre qui ont triomphé des obſtacles les plus difficiles à ſurmonter.

Il eſt impoſſible de peindre la miſere, la déſolation, l'abîme de maux de toute eſpece, où notre capitale fut précipitée dans un moment. Plus des deux tiers des maiſons de Lisbonne furent d'abord renverſées, & ne préſenterent

plus qu'un monceau de ruines. Les palais, les bâtimens publics, les places & les temples furent bouleversés presque d'un seul coup, écrasant sous leurs débris un nombre incroyable de personnes. D'un autre côté, la mer repoussée par le mouvement de la terre, franchit ses bornes & vint avec fureur couvrir ses rivages, inondant une grande étendue de terrein. Un peuple immense qui étoit accouru sur ses bords pour se sauver du bouleversement des maisons, fut emporté par les flots, & périt misérablement, sans pouvoir être secouru (1). Les secousses continuoient toujours à différentes reprises, moins violentes à la vérité que les premieres, mais assez fortes pour augmenter à chaque instant l'épouvante de ceux qui respiroient en-

(1) Quelques relations marquent qu'il y a péri plus de la dixième partie des habitans de Lisbonne, c'est-à-dire, plus de 25 à 30 mille ames; mais, selon le calcul le plus vraisemblable, ce nombre ne va pas au-delà de 10 à 12 mille. Il est sûr que celui des habitans de Lisbonne, y compris les étrangers, alloit alors au-delà de quatre cens mille.

core. La mer toujours agitée, enflée, furieuse, sembloit vouloir engloutir la terre. Le feu qui prit d'abord aux débris des ruines, commençoit à tout dévorer, & le même vent, qui dans l'été fait les délices de Lisbonne, dont il rafraîchit l'atmosphère, contribuoit à sa destruction, en répandant partout la flamme (1).

Quel spectacle plus effrayant que de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues, des essains de malheureux, qui, comme des spectres, pâles, défigurés, & ayant toutes les terreurs de la mort peintes sur le visage, couroient en foule de tous côtés, pour se sauver dans les places & dans les champs ! les uns à demi habillés, d'autres presque nuds; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant, ou prêt d'expirer ; ceux-là, pouvant à

---

(1) On ne peut calculer avec précision la perte immense que Lisbonne a faite en un jour, par ce funeste accident. Une relation, publiée quelque tems après, la fait monter à plus de 2304 millions de livres tournois.

peine se traîner eux-mêmes ; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confusion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéressoient le plus. Ici une mere, là des enfans, plus loin des époux, s'empressoient reciproquement pour se retrouver. Tel par l'effet de la frayeur ne pouvoit se soutenir sur ses jambes, & manquoit d'appui pour rester debout ; tel autre se laissant tomber par terre, sembloit ne lui demander qu'un tombeau. Tous par des cris touchans & de profonds soupirs, imploroient le secours du ciel.

Ce n'est-là qu'un foible crayon d'un tableau, dont on ne rendra jamais toutes les horreurs. Qu'on se représente seulement la consternation que toute une ville ébranlée dans ses plus solides fondemens, & qui menace d'ensevelir tous ses habitans sous ses ruines, devoit répandre de toutes parts : on concevra combien il a fallu de présence d'esprit, de force & de fermeté d'ame, de supériorité de génie, pour pouvoir chercher promptement des remédes à tant de maux.

Heureux, parmi tant de malheurs, heureux encore le Portugal, que, par un bienfait ſingulier de la Providence, le ſouverain qui le gouverne ait réuni toutes ces grandes qualités ! Heureux, qu'un miniſtre éclairé, & dont la ſageſſe admirée de toute l'Europe, juſtifie le choix du prince, ait ſecondé dignement ſes ſoins ! Eh ! n'eſt-ce pas en effet une grace ſpéciale du ciel, que le Portugal ait eu un maître, & ce maître un miniſtre ſi propre à concourir au ſalut d'un peuple nombreux, qui, ſans les ſages prévoyances émanées du trône, auroit totalement péri, tant à Lisbonne que dans les provinces ? La fondation d'un nouvel empire peut-elle être auſſi glorieuſe, que la conſervation d'un royaume dont les plaies ſubites & multipliées demandoient les plus prompts remédes ?

On comprend que, dans un état de déſolation ſemblable à celui de Lisbonne, tous les hommes ſemblent redevenir égaux & rentrer dans le cahos de leur condition primitive, où ils étoient ſans ſociété, ſans police, &c. Ceux qui n'étoient retenus que par la crainte des loix, ſe voyant tout-à-coup

débarraſſés de ce frein, déployent tous les reſſorts du vice enchaîné depuis long-tems. Les autres abattus par la terreur, ſe portent à des extrêmités contraires. Il falloit donc arrêter ceux-là, & pouſſer ceux-ci; & ce qu'il y a de plus difficile encore, imprimer ces mouvemens contraires dans le même tems. Or quiconque réfléchira ſur cette unique circonſtance, reconnoîtra l'habileté du méchanicien qui a réuſſi dans une ſi grande complication d'embarras.

Le roi penſa d'abord aux remédes, avec autant de fermeté que s'il eût été peu touché à de ſi cruelles diſgraces. L'extrême ſenſibilité du monarque, ſa vive & profonde douleur, & ſa tendreſſe paternelle ne prirent rien ſur la force qui lui étoit néceſſaire, & ne purent diſtraire ſes ſoins.

Le nombre prodigieux des bleſſés & des malades, dont la chûte des maiſons avoient épargné la vie, faiſoit un ſpectacle affligeant, dont l'humanité gémiſſoit; mais incapables de chercher les ſecours que demandoit leur état, le trouble commun les rendoit comme étrangers au milieu de leurs concitoyens. Ce fut donc d'abord vers cet

objet, que se porta l'attention du pere des peuples. On fit porter ces malheureux dans un grand appartement du palais (1), pour y être soigneusement traités sous les yeux & la direction de personnes qualifiées nommées par le roi. On ramassa tout ce qu'on put trouver de médicamens, & les plus grands seigneurs eux-mêmes assistoient à tous les traitemens (2). Le roi réduisit jusqu'à sa table, pour faire fournir de la volaille aux malades.

Tout étoit en mouvement à la cour; tout le monde, à l'exemple du roi & de la famille royale, exerçoit comme à l'envi les fonctions de l'hospitalité. La reine elle-même & les augustes infantes travailloient de leurs propres mains, soit à coudre du linge, soit à faire de la charpie pour les blessés; & toutes les dames de la cour, excitées par ces grands exemples, s'occupoient des mêmes ra-

(1) Attenant celui de sa Majesté.
(2) Quelques-uns (j'en suis témoin oculaire) servoient d'aides aux chirugiens, & ne dédaignoient aucuns des soins qui appartiennen t à 'humanité.

vaux, & diſputoient d'empreſſement & de zèle.

Il fallut raſſembler un nombre infini de médecins, de chirurgiens, d'Apothicaires, de garde-malades, de médicamens ou d'alimens propres aux malades; & graces à l'activité prévoyante, graces aux entrailles du ſouverain, en peu de tems rien ne manqua: les ſecours de toute eſpece furent auſſi prompts qu'abondans. C'eſt aux ſoins paternels du roi, qu'un grand nombre de ſes ſujets, abandonnés de tout le monde dans le déſaſtre univerſel où chacun étoit occupé de ſa propre conſervation, ſont redevables de la vie.

Dès que l'on put ſe reconnoître, on rétablit quelques hôpitaux; on en forma dans des magaſins, dans quelques palais, & dans des couvens de moines, avec des ſéparations convenables, tant pour les deux ſexes, que pour les maladies différentes. On fit apporter des lits de campagne, tirés des magaſins militaires & des arſénaux. Ils furent diſtribués particulierement au malades des priſons publiques, qui en avoient le plus de beſoin.

Ces miſérables furent, malgré leurs crimes, un objet d'attention pour le ſouverain, touché ſenſiblement de leurs maux, & ne voyant dans les plus coupables que des malheureux dignes de ſa pitié.

Après avoir pourvu aux bleſſés, ce qui devoit ſe préſenter enſuite à l'eſprit, étoit le grand nombre de cadavres qui étoient reſtés dans les rues, écraſés ſous les ruines des maiſons & des temples. Cet objet méritoit d'autant plus d'attention, que l'humidité de l'hiver, dont on ſentoit les approches, jointe à la réſidence des eaux retenues parmi les débris qui empêchoient leur écoulement, auroit bientôt corrompu l'air, & pu cauſer une infection générale. Pour prévenir ce malheur, on envoya des ordres au premier régent des chambres de juſtice, qui étoit un prince du ſang. Ce ſeigneur, en conſéquence, nomma des ſénateurs & d'autres commiſſaires qui furent repartis dans tous les quartiers de la ville & des environs, pour faire enterrer les morts, commander les gens de travail chargés de ce ſoin,

faire dégorger les égoûts, & maintenir par-tout le bon ordre.

Tout ceci se faisoit dans le tems que le découragement général avoit rendu les citoyens distraits sur les malheurs d'autrui; qu'il avoit même, pour ainsi dire, anéanti tous les principes du mouvement parmi le peuple, & que la frayeur le tenoit dans une stupide inaction. L'activité du ministre ne se borna point à ces sages mesures; il se fit encore seconder par les ministres de la religion. Le patriarche de Lisbonne, de concert avec la cour, ordonna aux curés des paroisses, & aux communautés ecclésiastiques, de faire de fréquentes processions, tant pour ranimer les esprits, que pour encourager le peuple à une œuvre de piété aussi naturelle & aussi juste que celle d'inhumer les morts. Tous ces expédiens néanmoins n'étoient pas encore suffisans, à cause du peu de monde qui étoit resté en état de travailler, & de la grande désertion des habitans de la ville & des environs; car chacun tâchoit de se sauver le plus loin qu'il pouvoit de ce théâtre d'horreurs. On

fut donc obligé, pour ſuppléer aux bras qui manquoient, de faire venir quelques troupes, & de les faire travailler à l'inhumation des cadavres. En même tems on afficha par-tout des édits du roi, qui convioit le peuple à ſeconder ſes ſoins paternels, dans les meſures que ſa Majeſté prenoit pour remédier aux maux dont elle étoit vivement touchée.

On bénit en différens endroits des terreins pour y donner la ſépulture chrétienne à tous ceux qui étoient morts dans le ſein de l'égliſe catholique, & chacun dans ces pieux travaux s'empreſſa de ſignaler ſon zèle. Les communautés religieuſes, entr'autres, ſe porterent à ces actions de piété avec une telle ferveur, que le roi fit expédier une lettre circulaire adreſſée à tous les couvens, pour leur témoigner ſa ſatisfaction.

Les cadavres qui ſe trouvoient plus près de la mer étoient chargés dans des batteaux, & on les y jettoit loin de terre attachés à des poids ſuffiſans, pour les faire enfoncer dans la mer.

Dans les endroits où l'on ne pouvoit pas tirer les corps morts, on fai-

ſoit de grands amas de terre, pour en étouffer la mauvaiſe odeur & l'empêcher de s'exhaler. On fit la même choſe pour les animaux qui périrent dans ce déſaſtre. Enfin on employa, pour purifier l'air, beaucoup de fumigations avec de la poix, des réſines, & autres ingrédiens convenables.

Après un pareil renverſement qui ne permettoit à perſonne de pouvoir s'occuper d'autres ſoins que de ſe garantir de la mort, il eſt évident qu'on devoit manquer de vivres : il fallut donc pourvoir à un beſoin ſi preſſant. Le préſident du ſénat eut ordre de commettre des ſénateurs & autres officiers de juſtice, qui ſe tranſporterent à toutes les avenues de la ville & ſur les chemins, pour raſſembler toutes les proviſions qu'on apportoit de déhors, & ce qui pouvoit s'en trouver parmi les ruines de la ville. Moyennant la bonne intelligence qui regnoit entr'eux, les vivres furent diſtribués dans tous les quartiers de Lisbonne avec beaucoup d'égalité & à juſte prix, ſans préférence ni acception de perſonne. On détermina enſuite les endroits les plus commodes pour les

marchés ; on fit enlever, des vaisseaux qui étoient à la rade, les vivres superflus qui s'y trouvoient ; on suspendit tous les droits d'entrée, & particulierement toutes les taxes sur le poisson. Outre cela, plusieurs seigneurs de la premiere qualité, (& la plûpart s'étoient offerts volontairement), furent envoyés par le roi dans les bourgs & dans les villages d'alentour, pour faire partir de tous côtés des convois de vivres, & en protéger le transport ; on fit aussi fournir un nombre infini de voitures & de batteaux. Il y eut des lettres circulaires expédiées pour tous les gouverneurs des places voisines. On obligea les boulangers & les vivandiers de revenir ; on construisit un grand nombre de fours ; on releva les moulins, enfin on fournit si abondamment, par tous ces moyens, le pain, la viande, & toutes les denrées nécessaires, qu'on prévint même jusqu'à la crainte du peuple qui s'attendoit à la famine. Il y eut un tel ordre, que les pauvres eurent de quoi satisfaire à tous leurs besoins, sans autre protection que leur indigence. On fit défense de vuider les magasins de grains qui

étoient un peu éloignés de Lisbonne, jusqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette ville. On défendit rigoureusement tous les monopoles, & le commerce de toutes les choses de premiere nécessité fut encouragé par des récompenses.

Mais tous les réglemens qui furent faits, pour procurer des vivres à une ville désertée par une partie de ses habitans, & abandonnée de ceux de dehors, n'auroient pas mis plus à leur aise ceux qui, ayant perdu toute leur fortune, n'avoient pas même de quoi acheter des vivres. C'est pourquoi le premier mouvement de la libéralité du roi, fut d'ouvrir ses coffres & de distribuer très-abondamment des aumônes de toute espece, avec une générosité égale à l'étendue & à la sensibilité de son cœur. On distribuoit encore dans les cuisines du roi des alimens à un grand nombre de personnes, qui, manquant de tout, s'adressoient en foule à leur pere commun, pour lui demander leur subsistance; & parmi ces infortunés, il y avoit des personnes qualifiées qu'un moment avoit fait passer du sein de l'opulence à la plus humiliante disette.

Après l'exemple donné par le roi, il n'étoit plus poſſible de reſter inſenſible aux beſoins d'autrui. Auſſi tous ceux qui avoient eu le bonheur de conſerver une partie de leur fortune, ou qui ſe trouvoient ſeulement moins pauvres que les autres, s'empreſſerent-ils d'ouvrir & leurs maiſons & leurs bourſes, pour donner le couvert & la nourriture aux néceſſiteux. Les communautés religieuſes donnerent encore en cette occaſion les exemples les plus touchans de la charité chrétienne; elles prirent ſur leur néceſſaire, pour nourrir autant de pauvres qu'elles purent.

La déſertion de Lisbonne étoit la ſuite inévitable d'une cataſtrophe auſſi effrayante que celle qu'elle venoit d'eſſuyer : il falloit donc en arrêter le cours, & ramener les habitans dans la ville. Les expreſſions du décret rendu par le roi, pour réparer ce déſordre, ſont remarquables. » Sa Majeſté exhorte tous ſes ſujets à imiter la pieuſe » tendreſſe avec laquelle le roi cherche » tous les moyens de remédier à la » calamité publique, dont ſon cœur » paternel eſt vivement frappé. Elle

» les invite en conséquence à retour-
» ner dans les quartiers de leur an-
» cienne demeure pour y coopérer à
» leur rétabliſſement, & prêter du ſe-
» cours à leurs parens & amis. S. M.
» compte qu'il ne faudra point uſer de
» contrainte, pour porter ſes fidéles
» ſujets à s'acquitter de devoirs ſi juſ-
» tes, &c ».

On fit de plus monter en chaire les curés & les prédicateurs, pour exhorter les fugitifs, & le peuple qui erroit dans les campagnes, à venir donner du ſecours à ceux qui étoient reſtés dans la ville, & à reprendre leurs occupations. Il fallut en même tems arrêter le zèle indiſcret de quelques eccléſiaſtiques, ſéculiers & réguliers, qui, par des principes de piété auſſi faux que mal-entendus, rempliſſoient tous leurs ſermons de terreurs, & ne faiſoient qu'augmenter les alarmes. On prit enſuite toutes les meſures poſſibles, pour empêcher le tumulte & la confuſion que le retour d'un peuple nombreux auroit pu cauſer.

Des ordres furent encore expédiés aux gouverneurs des villes & des places ſituées ſur toutes les routes de Liſ-

bonne, pour ne laisser passer personne venant de cette ville & des environs, sans une permission particuliere du gouvernement. En conséquence, on posa des gardes sur tous les chemins & les passages, & il fut encore plus étroitement défendu de sortir du royaume.

Pendant qu'on prenoit les précautions les plus sages, pour rétablir le calme dans Lisbonne; des brouillons répandoient de fausses prophéties, & publioient que cette ville seroit bientôt entiérement abîmée. Il fallut s'armer de ces sentimens mâles & courageux qui font les grands hommes soumis à la seule raison & à la véritable vertu, pour braver ces préjugés populaires, & l'on employa les moyens les plus propres pour détromper le peuple. On imposa des peines à quiconque abandonneroit la ville; on punit d'une façon éclatante plusieurs de ces faux prophétes, dont la plûpart étoient des voleurs qui vouloient faire déserter le peuple, pour piller plus aisement la ville.

Rien n'est plus étonnant sans doute, mais rien ne prouve mieux la corrup-

que l'on trouvoit entre les mains des voleurs, & par la ſuite ces effets furent rendus à toutes les perſonnes qui juſtifierent de leur propriété. On fit encore viſiter tous les vaiſſeaux & les bateaux qui ſe trouvoient dans le port; on enleva tous les larcins que quelques-uns receloient, & les coupables furent punis.

Pour empêcher le nombre des voleurs de s'accroitre, on fit une exacte recherche de tous les vagabonds, fainéans & gens ſans aveu; ils furent occupés au déblai des ruines & à d'autres travaux publics.

On faiſoit d'ailleurs tous les jours des patrouilles ſur le Tage & par terre, pour empêcher le cours & le tranſport des vols, & pour mettre les habitans à l'abri de toute eſpece d'inſulte. Il fut ordonné aux commandans des forteresses de ne permettre la ſortie d'aucuns vaiſſeaux, de ne point les laiſſer aborder par des chaloupes, ſans qu'elles euſſent été reconnues, ni même les laiſſer traverſer la riviere.

Le plus grand embarras, dans les premiers jours, étoit de ſçavoir ſi le malheur de Lisbonne étoit commun

aux

aux autres villes du royaume. C'est pourquoi les ordres du gouvernement adressés à la plûpart de ces villes, à l'effet d'en tirer des secours pour Lisbonne, étoient toujours conditionnels. Ensorte que celles qui partageoient les calamités de la capitale, n'étoient tenues que de fournir la moitié de ce qu'on leur demandoit de troupes, de vivres & d'autres choses.

Setubal & le royaume d'Algarve étoient principalement dans ce cas. On envoya cinq compagnies de troupes, tant pour subvenir aux besoins de l'Algarve, que pour garantir ses côtes de quelqu'invasion de la part des Barbaresques. Il fallut prendre pour Setubal à peu près les mêmes mesures que pour Lisbonne, & en obliger les habitans de retourner dans la ville, sous peine de perder tous leurs priviléges. La même attention s'étendit à tous les autres lieux du royaume qui avoient éprouvé de semblables ravages.

Plusieurs seigneurs de la cour furent envoyés pour commander & présider à tous les arrangemens qu'exigeoit

l'état des provinces aussi maltraitées que Lisbonne.

Enfin pour prévenir toutes les alarmes & les suites fâcheuses que la nouvelle de cet horrible accident pouvoit produire dans les domaines d'outre-mer de sa Majesté Polonoise, on expédia douze vaisseaux de guerre; sçavoir, deux de 70 canons, trois de 50, autant de 40, un de 44, & deux frégates de 30 pieces. Une partie de ces vaisseaux fut destinée à envoyer les flotes des Indes Orientales, du Brésil & de la côte d'Afrique; l'autre à croiser sur les côtes de Portugal, pour empêcher les incursions des Algériens. Cette derniere précaution fut très-nécessaire : car quelques jours après le tremblement, on apperçut des Barbaresques sur la côte de Lisbonne. Mais pour ne point alarmer le peuple, dont cette nouvelle auroit comblé l'affliction, on donna tous les ordres convenables pour garder le port & s'opposer aux descentes, sous prétexte d'empêcher l'exportation des vivres.

Parmi tant de soins, tant de prévoyances, c'étoit toujours la capitale qui demandoit le plus d'attention, &

où les beſoins étoient le plus multipliés. On y fit venir d'abord pluſieurs régimens de troupes, comme ceux d'Evora, de Caſcaës, de Peniche, de Setubal, & ceux qu'on nomme auxiliaires, composés de payſans; mais ces derniers furent renvoyés, dès que le tems de labourer la terre fut venu.

Le lendemain du tremblement, le roi manda tous les officiers ſubalternes des différens tribunaux de Lisbonne, pour leur donner des ordres conformes ou relatifs aux circonſtances.

On commença par chercher les imprimeries, & par les mettre en état de travailler, pour pouvoir imprimer & répandre plus promptement les ordonnances du roi, ainſi que les avis utiles & intéreſſans pour le public.

Le roi ordonna enſuite de continuer les ſéances des principaux tribunaux, pour ne point arrêter le cours des affaires publiques. On plaça une partie de ces tribunaux dans les appartemens qui ſe trouverent en état de ſervir, & l'on en fit conſtruire d'autres en bois pour ceux qui en manquoient.

On fit débarraſſer les rues & les

chemins ; on abattit les murailles à demi ruinées, & l'on coupa les maisons où le feu brûloit encore depuis plusieurs iours. Après avoir fait retirer le plus d'effets qu'il fut possible des maisons qui étoient tombées, on en fit fouiller les ruines, sous l'inspection de gens sûrs, préposés à la recherche des effets ; & tout ce qu'on put retrouver fut mis en dépôt, pour être rendu sur de bonnes preuves aux propriétaires. Les dépôts publics des notaires, les archives, registres, *&c.* furent, comme on juge bien, le premier objet de ces recherches. Les ponts & les chemins endommagés furent rétablis.

Un des plus pressans besoins, étoit la nécessité de loger un peuple nombreux qui n'avoit plus d'asyle. On fit apporter pour cet effet les tentes militaires, qui étoient gardées dans les magasins & dans les arsénaux des places les plus voisines de Lisbonne. Les planches & le bois, propres à bâtir, furent affranchis de tous droits d'entrée. On suspendit tous les privileges seigneuriaux, même ceux des villes & des terres de la reine, à l'égard de toutes

les fournitures qu'on pouvoit en exiger pour les besoins du public. On défendit d'augmenter le prix des loyers de toutes les maisons qui subsistoient; mais les propriétaires de ces maisons furent exemptés de céder forcément à qui que ce fût leur propre logement. On employa les planches, les bois, & généralement tous les matériaux qu'on put retirer des maisons tombées, à construire des barraques & des tentes; mais on détermina les limites des endroits où il étoit permis de placer ces barraques pour y camper, afin que chacun fût à portée de faire commodément ses provisions. On fit encore apporter une grande quantité de paille & de foin, pour suppléer au défaut des barraques, & pour servir de lits aux pauvres, que l'humidité de la terre auroit incommodés.

Toutes especes de monopoles, soit sur les bois & les autres matériaux, soit sur les habillemens & les comestibles, furent défendues sous de grieves peines; & comme elles se faisoient principalement sur les vaisseaux,

il fallut des ſoins infinis pour empêcher ce déſordre.

On fit conſtruire de grands magaſins pour recevoir les marchandiſes dont les flottes Portugaiſes reviendroient chargées. On établit en différens endroits des boutiques pour la diſtribution des denrées & des marchandiſes les plus néceſſaires. Les corps de métiers furent chargés de prendre les arrangemens les plus propres à continuer leurs travaux pour le ſervice du public. En même tems déſenſes furent faites à tous boulangers, ouvriers, marchands, &c. d'augmenter le prix de leurs marchandiſes, induſtrie, travaux, de la moindre choſe au-delà du prix ordinaire, ſous peine de reſtituer le quintuple, & d'être en outre condamnés pour quatre mois aux travaux publics.

L'adminiſtration des charges publiques ne pouvoit échapper à l'attention du monarque & de ſon miniſtre : on ſe hâta donc de pourvoir aux emplois de pluſieurs magiſtrats & officiers qui manquoient, & le nombre des autres fut augmenté. On créa de

plus deux de ces magiſtrats de police, appellés à Lisbonne *Juges du peuple.*

On fit auſſi recruter les troupes; on y rétablit la diſcipline, & on leur fit ſoigneuſement exercer toutes les fonctions militaires, comme dans un vrai tems de guerre.

On ne négligea point les études publiques de l'univerſité de Coimbre. Le dérangement général, occaſionné dans toutes les affaires du royaume, n'empêcha pas de tenir la main à la diſcipline des écoles, & rien ne ſe relâcha dans cette partie.

Le ſoin de la religion & de ſes miniſtres, fut ſans doute un des premiers objets de la pieuſe ſollicitude & de l'attention du monarque.

Il y eut d'abord un vœu public à la Sainte Vierge, de faire tous les ans une proceſſion ſolemnelle, en action de graces de ce que le terrible fléau du tremblement de terre s'étoit arrêté par ſon interceſſion. Il fut réglé que tous les tribunaux & le ſénat en corps, ainſi que tout l'état eccléſiaſtique, aſſiſteroient à cette proceſſion; qu'elle ſe feroit le même jour dans toute l'étendue du royaume, & qu'elle ſeroit

precédée la veille d'un jeûne général.

Celle de toutes les églises qui avoit souffert le moins de dommage, fut destinée à servir de patriarchale ; & une autre fut érigée en cathédrale sous le titre de *Sainte-Marie-Majeure*.

Pour remplacer une partie des autres églises que le tremblement de terre avoit détruites, on construisit en bois plusieurs temples & plusieurs chapelles, & le service divin y fut continué réguliérement. On pourvut encore au besoin des prébendaires & des ecclésiastiques. Par le bon ordre qui fut mis dans cette partie essentielle d'un gouvernement chrétien, dès l'année suivante on fut en état de célébrer la solemnité de la Fête-Dieu avec une magnificence & une pompe qui ne se ressentoient point de la catastrophe passée.

Le grand nombre de religieuses, qu'il y a principalement à Lisbonne, intéressoit trop de familles, pour échapper à l'attention du monarque & de son sage ministre. On remit chez leurs parens toutes celles qui pouvoient y rester avec décence ; d'autres furent renfermées dans des mai-

ſons de clôture qu'on répara promptement, & dans des maiſons particulieres qu'on loua pour elles; d'autres furent transférées, aux dépens du roi, en divers couvens du royaume, avec toute la décence & la commodité poſſible, & l'on aſſigna à chacune une penſion pour ſon entretien.

Après cette courte deſcription des maux que nous avons reſſentis, & de la maniere dont ils ont été réparés, j'expoſerai les moyens dont la ſageſſe du gouvernement s'eſt ſervi pour rebâtir Lisbonne avec la grandeur & la dignité convenables.

On a d'abord fait meſurer exactement tout le terrein de la ville, pour ne faire aucun tort aux propriétaires. Toutes les inégalités du ſol, hauteurs, éminences, déclives, talus, ont été nivellés avec ſoin. On a relevé quelques rues; d'autres au contraire ont été baiſſées; les pentes ont été adoucies avec des décombres & du cailloutage. Ces premiers travaux ont occupé un grand nombre d'hommes & d'ouvriers, & trois cens ſoldats. On a enſuite fixé des limites, pour que perſonne ne faſſe bâtir hors de

l'enceinte dans laquelle le roi a réſolu de renfermer la ville.

On a fait démolir toutes les maiſons qui menaçoient ruine. Défenſes ont été faites à tous les particuliers propriétaires de quelque terrein, de bâtir ſolidement, avant qu'on eût publié le plan de la ville, pour qu'il fût ſuivi.

Auſſi-tôt que ce plan a été fini, il a été ordonné à tous les propriétaires de s'y conformer, avec injonction à chacun de finir ſon bâtiment dans l'eſpace de cinq années. La hauteur des maiſons eſt déterminée dans ce plan, & l'on y donne les modeles de différens frontiſpices que l'on ſera tenu de ſuivre. L'édit du roi eſt de 1758.

On a deſtiné des quartiers pour les marchands, dans les endroits qu[illegible] paru les plus commodes pour le ſervice du public.

La largeur commune des rues ſera de trente-ſix pieds ; quelques-unes en auront quarante, & les plus étroites traverſes ſeront larges de vingt-quatre pieds, dont douze au milieu pour les voitures, & ſix de chaque côté pour les gens de pied.

Les propriétaires dont la largeur

des rues diminuera le terrein, ſeront dédommagés par ceux qui en profitent & qui tirent quelque avantage de cet élargiſſement de rue, proportionnellement à la grandeur de la face de leur maiſon.

Pour faciliter le recouvrement des matériaux, on a accepté les offres d'un Anglois (de M. Stephens) qui a trouvé le ſecret de faire de la chaux auſſi bonne & au même prix que la chaux ordinaire, ſans employer d'autre matiere pour ſes fourneaux que le rebut du charbon de terre. On lui a donné pour cet effet un privilége excluſif de quinze ans.

On a de même encouragé les fabriquans de briques & de tuiles, & lorſqu'ils manquent d'acheteurs, leur marchandiſe leur eſt payée pour le compte du roi.

Par ces ſages diſpoſitions, on commence à voir les beautés naiſſantes de la nouvelle Lisbonne, dans ſon magnifique arſenal, dans la place du commerce, & dans pluſieurs autres édifices.

Les illuſtres citoyens qui ont ſecondé le gouvernement dans le grand

ouvrage dont je viens de faire le détail, sont le duc de Lafoens, premier régent des chambres de justice, pour ce qui concerne le civil; le marquis de Marialva, pour le militaire; & le marquis d'Alegrette, premier président du senat, pour ce qui regarde la police. C'est sous ces trois chefs que le roi avoit réuni toutes les jurisdictions.

Quelle obligation ne leur a pas notre capitale, pour avoir si bien secondé le zele, si bien rempli les vues du ministre actif, qui n'est occupé que du bien de sa patrie & de la solide gloire de son maître?



HISTOIRE des Loutres marines, Par M. *Steller*.

CET animal est très-beau, aussi est-il d'un grand prix. Sa peau est garnie de poils souples, longs d'un pouce & demi, très-serrés & très-noirs. Il fournit quelquefois des fourrures qui sont d'un blanc argenté, mais cela est fort rare. Quoique ses poils changent de couleur, ils la conservent cependant plus long-tems que ceux des martres zibelines, dont le noir n'est jamais aussi naturel & aussi brillant que celui de la loutre. Il seroit à desirer que les peaux en fussent moins épaisses & moins pesantes; celle d'une jeune loutre pese ordinairement trois livres & demie. On prend rarement des loutres entierement noires; les plus estimées sont celles qui ont la tête blanche argentée; celles qui l'ont tirant sur le fauve, leur sont inférieures. Quelques-uns de ces animaux, & ce sont les moins recherchés, ont les poils courts, de couleur fauve & clair-semés. Ils sont paresseux

& tristes; on les voit toujours couchés sur la glace ou sur les pierres; ils marchent lentement & ne se méfient de rien, comme s'ils connoissoient qu'ils ne valent pas la peine d'être recherchés; d'où j'ai conclu deux choses: la premiere, que si les loutres paresseuses n'ont que des poils courts, c'est que les plus longs se gâtent par le frottement qu'ils essuient, lorsque ces animaux se roulent sur le sable, & qu'en hiver ces mêmes poils restent attachés à la glace sur laquelle ils sont toujours couchés, comme je l'ai vu de mes propres yeux: la seconde, que le noir de leurs poils s'affoiblit à l'air & au soleil, à l'exception des poils de leur queue qui y est beaucoup moins exposée, parce qu'ils ont soin de la couvrir de leur corps.

Plus ces animaux sont vifs, agiles & rusés, & plus leurs fourrures sont belles. On ne les prend que difficilement & par adresse; ils sont si attentifs à leur sûreté, que quand ils viennent dormir sur terre, ils regardent de tous côtés; & comme ils n'ont pas la vue fort perçante hors de l'eau, avant que de se livrer au sommeil, ils

flairent à tous les vents, pour découvrir, par l'odorat, s'il n'y a perſonne aux environs; &, lors même qu'ils ne ſoupçonnent aucun danger, ils ne s'éloignent point de la mer. Ont-ils la moindre alarme, ils s'éveillent ſur le champ & regardent autour d'eux; ils dorment peu & d'un ſommeil léger; ſi quelquefois des troupeaux entiers ſe couchent ſur la terre, il y a toujours des ſentinelles, & ce ſont les plus beaux du troupeau, qui réveillent les autres au moindre danger.

On diſtingue au premier coup-d'œil les peaux des femelles, en ce qu'elles ont le poil du dos plus court, plus fin & plus beau, & ceux du ventre plus longs; leur chair eſt plus tendre, en même tems plus délicate & a plus de goût, contre le naturel des quadrupedes & des oiſeaux, dont les mâles ſont plus ſucculens, ont les poils plus beaux ou les plumes ornées de couleurs plus vives.

Les loutres changent de poils, comme les animaux de terre, avec cette différence, qu'elles les perdent aux mois de juillet & d'août, mais en petite quantité, le reſte ne fait que chan-

ger de couleur & devenir plus fauves. Les plus belles fourrures sont celles des loutres que l'on prend aux mois de mars, d'avril & de mai.

On en porte peu en Russie ; le plus grand nombre va à la Chine, où les belles se vendent soixante-dix & quatre-vingt roubles.

Les Chinois estiment & payent ces peaux plus que celles des renards & des martres, parce qu'elles sont plus propres à augmenter le poids de leurs habits de soie qui sont trop légers, & qu'elles ont, outre la beauté, l'avantage de joindre mieux au corps & de résister au vent. Aussi donnent-ils une palme de largeur aux bordures qu'ils en font pour leurs habits, garnis entierement de ces peaux. Cette mode s'est répandue chez les Kalmoucs, les Sybériens Gentils & les Russes de l'un & de l'autre sexe. Chez les Kamschadales, il n'est point de plus grand ornement qu'un habit fait à peu près comme un sac, appellé *parka*, de peaux blanches de rennes, qu'ils bordent tout autour de fourrures de loutres, dont ils font aussi des gands & des bonnets. Les peaux de rennes ont, outre leur

poids, cet inconvénient, qu'elles ne réchauffent point & deviennent humides, quoique par leur épaiſſeur elles garantiſſent parfaitement du vent.

Les peaux des jeunes loutres ont cela de particulier, qu'elles échauffent moins que celles des renards.

L'on prend ces animaux dans la ſeule partie des terres de Kamſchatka, qui ſont baignées par l'océan depuis le quarante-ſixieme juſqu'au ſoixantieme degré. On n'en voit point dans les mers de Pentchin, ni au-delà de la troiſieme iſle Kurile. Il y a long-tems que les Ruſſes & les Gentils ont cru que cet animal n'étoit point originaire d'Aſie, mais qu'il venoit d'autres continens très-voiſins des Kamſchadales, où l'on en prend toutes les années. Si le vent d'orient ſouffle dans l'hiver pendant deux jours, ils arrivent ſur les glaces; ceux qui échappent à la rigueur de l'hiver, fréquentent pendant l'été les bords eſcarpés & pierreux des terres des Kamſchadales & des iſles Kuriles; ils y peuplent & y ſéjournent, parce qu'ils ne ſont pas aſſez forts pour nager long-tems, & qu'ayant le trou ovale fermé,

ils ne peuvent, en traversant ces mers à la nage, chercher leur nourriture dans le fond de l'eau, ni supporter la faim pendant plus de quatre jours.

Il y a vingt ans qu'on en prenoit beaucoup depuis l'embouchure du Kamschatka jusqu'à Tschaschma; à présent ils y sont très-rares. Les endroits les plus fréquentés aujourd'hui par ces animaux, sont les environs d'Ostrovnaia, du promontoire de Lapatna & des trois premieres isles Kuriles. Si les loutres ne vont point au-delà de ces trois premieres isles, quoiqu'elles puissent passer facilement de l'une à l'autre jusqu'au Japon, il ne faut point en être étonné, 1°. parce que ces isles sont couvertes de lions & d'ours marins qui poursuivent les loutres & en font leur proie : 2°. parce que les glaces ne venant pas jusques-là, elles n'y amenent point ces animaux : 3°. enfin parce que la distance entre l'Amérique & les dernieres isles Kuriles étant fort considérable, & les mers qui les séparent n'ayant point d'isles, les loutres ne peuvent faire un si long trajet. De plus ces animaux, de leur nature, ne sont point errans; s'ils trouvent des

lieux qui leur conviennent, ils s'y arrêtent : aussi ceux que les habitans de ces isles ont manqué pendant l'hiver, ne leur échappent pas en été.

Ils leur donnent la chasse en tout tems, mais de différentes manieres, suivant la différence des saisons. En hiver, & particulierement au mois de février, de mars & d'avril, ils en prennent beaucoup, mais avec des peines incroyables, & au péril de leur vie qu'ils y perdent très-souvent. Pendant ces mois, le vent d'orient qui souffle amene pendant deux ou trois jours une quantité prodigieuse de glaces du continent de l'Amérique; elles y arrivent même plutôt, si pendant l'automne elles ont été retenues dans le canal entre ces isles. Pendant que le vent souffle, les chasseurs se font des couverts de chaume dans ces isles & sur les bords, pour être à portée de saisir le moment favorable. Il paroît alors une si grande abondance de glaces, que la surface de la mer en est couverte depuis ses bords jusqu'à quelques milles; ce qui fait aux environs des isles Kuriles une communication du promontoire de la Patka à la

premiere de ces isles. Alors les chasseurs, armés de massues de bois, d'un couteau, & chaussés de souliers de bois appelés [illegible], longs de cinq ou six pieds, larges de deux pouces, qu'ils attachent avec des courroies, passent [illegible] sur la glace, & assomment toutes les loutres qu'ils rencontrent, les écorchent sur le champ, remuant sans cesse les pieds, crainte d'être submergés : & s'ils sont trop loin de terre, ils en abandonnent la chair. Pendant ce temps-là leurs chiens quêtent ; la loutre, dès qu'elle apperçoit un chien arrêté, s'arrête aussi & cherche à se cacher, jusqu'à ce que le chasseur, suivant la piste de son chien, arrive [illegible] & la tire. J'ai vu des gens s'animer tellement à cette chasse & s'éloigner tant, qu'ils perdoient la terre de vue. Si la glace est accompagnée de quelque tourbillon, d'une tempête ou de beaucoup de neige, comme cela arrive souvent, la chasse est beaucoup plus abondante, mais aussi plus périlleuse ; car les chasseurs, ne pouvant voir les trous qui se font dans la glace devant leurs pieds, sont obligés de suivre leurs chiens & de se conduire

au hasard. Il est impossible de considérer du continent, sans un étonnement mêlé de frayeur, la témérité de ces chasseurs qui, portés sur des glaces toujours mises en mouvement par les ondes, sont tantôt élevés & tantôt abaissés avec elles. Cette agitation de la mer & ces orages rendent souvent la chasse aussi facile qu'abondante, sur-tout si les glaces n'abandonnent pas les bords, parce que les loutres pendant ce tems-là ne pouvant connoître si elles sont sur les glaces ou sur terre, passent quelquefois & s'éloignent des bords de dix ou quinze stades; elles croyent avancer vers la mer, trompées par le bruit des branches d'arbre, causé par le vent, qu'elles prennent pour le bruit des ondes; ce qui fournit souvent à un seul chasseur le moyen d'en prendre jusqu'à trente ou quarante, & d'emporter leur chair avec leur peau. Les chasseurs font beaucoup d'attention au vent, de peur d'être emportés sur les glaces en pleine mer; car il leur arrive souvent d'y errer pendant trois, quatre, cinq ou six jours, jusqu'à ce que, favorisés du vent & du hasard,

ils soient rapportés sur le rivage. Quand le vent souffle de terre, il détache la glace des bords; si elle ne s'en éloigne pas beaucoup, les chasseurs se laissent emporter avec elle, parce que tant qu'elle s'en détache soit le jour soit la nuit, les loutres s'y transportent en grand nombre; ensorte que souvent la chasse est alors plus abondante que jamais. Les chasseurs chaussent alors leurs souliers de bois, pour se soutenir sur les glaces qui sont quelquefois si minces, que sans ce secours ils périroient infailliblement.

Le succès de la chasse varie suivant la nature des hivers; plus l'hiver est froid & venteux, & plus elle est abondante. Quoique dans les années 1740, 1741 & 1742, la quantité des glaces eût amené un grand nombre de ces animaux, on en prit cependant fort peu, parce que les glaces ne furent pas assez fortes pour porter les chasseurs. On prend pendant l'été les loutres de quatre manieres: lorsqu'on les trouve endormies sur l'eau & renversées, on les tue de dessus des bateaux avec des lances, ou l'on les poursuit avec deux barques, jusqu'à ce que leurs forces

ſoient épuiſées ; car elles peuvent vivre deux minutes ſous l'eau ſans reſpirer l'air. Lorſqu'elles ont été pourſuivies pendant quelque tems, elles ſont ſi fatiguées, qu'elles ne peuvent plus nager ; & dans cet état elles ſont facilement priſes par les chaſſeurs. Si la mer eſt tranquille, elles ſe couchent pour dormir ſur les rocs qui s'élevent au-deſſus de ſa ſurface, où on les aſſomme. On les prend auſſi avec des filets que l'on étend ſur l'eau & que l'on arrête à des pierres ou des rocs dans les lieux les moins profonds ; là, pendant qu'elles ſont occupées à chercher des coquillages & des écreviſſes, elles s'embarraſſent dans les filets, où les chaſſeurs les tuent facilement. Quelquefois ils placent au milieu de ces filets des loutres de bois, peintes en noir ; ces animaux les prenant pour de véritables loutres, nagent tout autour, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. Quand la loutre ſe ſent embarraſſée dans les filets, elle s'agite & devient ſi furieuſe, qu'elle ſe mord les pieds ; ſi par haſard un mâle & une femelle s'y prennent, elles ſe déchirent l'un l'autre & s'arrachent les yeux. Dans

l'isle de Berrings nous pouvions les tuer facilement, ou endormies ou occupées de leurs amours, avec des lances ou des massues.

Il y en avoit une si grande quantité, que nous ne suffisions pas pour les tuer; les bords en étoient couverts; j'ai déja dit que ces animaux ne sont pas errans, mais attachés aux lieux où ils sont nés, aussi ne craignoient-ils point notre présence, ils accouroient même à la clarté de nos feux, jusqu'à ce qu'à force de les inquiéter, nous les eussions obligés de fuir. Cela ne nous empêcha pas d'en prendre plus de huit cens; & si nos barques avoient été plus grandes, nous en aurions pris trois fois davantage. Aucun des animaux amphybies qui peuplent l'océan ne peut entrer en comparaison avec celui-ci pour la beauté & la souplesse de ses poils. Il se plaît également dans l'eau & sous terre; il fréquente par troupeaux les isles incultes où il trouve de la tranquillité & de la nourriture. Quand la mer est calme, il cherche les fonds bas & pierreux, où il trouve des écrevisses, des poissons, des coquillages, des moules,

moules, des polypes & des seches, qui lui servent d'aliment ; il mange même de la chair; j'ai vu une loutre en dévorer une autre que je lui avois jettée.

Pendant l'hiver, ces animaux sont couchés tantôt sur les glaces, tantôt sur les bords; en été ils remontent les rivieres jusqu'aux lacs, car ils se plaisent beaucoup dans l'eau douce. Durant les grandes chaleurs ils se retirent à l'ombre entre les côteaux, où, comme les singes, ils font mille & mille gestes. De tous les animaux amphybies, il n'en est point de plus vifs, plus gais, plus agiles.

Sur terre la loutre se couche comme les chiens, le corps replié en arc; avant que de dormir, au sortir de l'eau, elle se secoue, se frotte le nez & la tête avec les pieds, arrange ses poils, tourne la tête de côté & d'autre, & se regarde avec complaisance. J'en ai vu plusieurs faire mille singeries, & si attentives à s'arranger, qu'on pouvoit les tuer facilement dans ce tems-là.

On a beaucoup de peine à suivre ces animaux à la course, parce qu'ils biaisent & qu'ils font plusieurs détours

à droite & à gauche. Quand la loutre voit qu'on lui coupe son chemin vers la mer, épuisée de force, elle est obligée de s'arrêter, elle éleve son dos en arc, grince des dents & jette des cris comme un chat en furie, faisant mine de s'élancer sur celui qui la poursuit. Lorsque sans craindre sa fureur, nous lui donnions un seul coup sur la tête, elle tomboit sur le champ, se couvroit les yeux des pieds de devant & supportoit avec constance les coups redoublés que nous lui portions sur le dos. S'il nous arrivoit de lui frapper la queue dans sa course, elle se retournoit de la maniere la plus plaisante, comme pour nous faire tête. Il est arrivé souvent qu'elle tomboit d'un seul coup & faisoit la morte; mais nous voyoit-elle occupés ou distraits, elle partoit comme un éclair. Nous nous plaisions quelquefois à la réduire dans un enfoncement d'où elle ne pouvoit nous échapper, &, sans lui faire aucun mal, nous tenions seulement nos massues en l'air, comme pour l'assommer; alors elle se couchoit comme un chien, avec un air caressant & une contenance humiliée, regardant de tous côtés autour d'elle; & dans l'instant

où elle ſe croyoit hors de danger, elle partoit avec une promptitude incroyable, & ſe rendoit à grands ſauts vers la mer.

Lorſque les loutres ſont ſur leurs pieds, elles tiennent toujours le col étendu dans la ligne de leur corps, & ſont plus élevées ſur le derriere que ſur le devant.

Elles nagent également ſur le ventre, ſur le dos, ſur le côté, quelquefois dans une ſituation perpendiculaire; elle badinent enſemble, s'embraſſent des pieds de devant & ſe baiſent. Quand elles évitent le coup de maſſue, elles ſemblent ſe moquer du chaſſeur, tant leurs poſtures ſont plaiſantes; elles fixent ſur lui les yeux qu'elles couvrent d'un de leurs piedse comme pour ſe garantir de la lumier, incommode du ſoleil. Couchées ſur le dos, elles ſe frottent & ſe gratent ſans ceſſe, regardant ceux qui ſont préſens; & quand elles ſe jettent à l'eau, elles le font en plongeant la tête la premiere, comme les ours marins & les baleines.

Ces animaux ſont en toute ſaiſon occupés à la propagation de leur eſpece, & pendant toute l'année l'on

voit les meres accompagnées de leurs petits : j'ignore si elles en font plus d'un à la fois ; j'ai vu, & j'ai même tué quelquefois des meres ayant deux petits avec elles, dont l'un étoit d'une année, l'autre de trois ou quatre mois. Elles portent pendant huit ou neuf mois leurs petits qui naissent ayant toutes leurs dents & les yeux ouverts ; elles ne les alaitent que douze mois, & sont fideles à leur mâle qui n'a jamais plus d'une femelle. L'un & l'autre sont toujours ensemble tant dans l'eau que sur terre ; ceux qui n'ont qu'une année sont toujours avec le pere & la mere, & rarement cette derniere est-elle sans ses petits de six mois. Elles les font toujours sur terre, où elles les portent de même qu'en nageant, avec la gueule ; quand elle dort dans l'eau, elle les tient entre ses pieds de devant, comme les femmes tiennent leurs enfans entre leurs bras. Elles les jettent quelquefois à l'eau, pour les accoutumer à nager, & les reprennent dès qu'ils sont fatigués. Elles les baisent, les caressent, les jettent quelquefois en l'air & les reçoivent sur leurs pieds de devant. Si elles dorment sur terre, leurs petits attachés à

leurs mammelles ou couchés entre leurs pieds, veillent comme pour les garder. Quelque pressées que les meres soient par les chasseurs soit sur mer, soit sur terre, elles n'abandonnent jamais leurs petits qu'elles emportent avec la gueule, si ce n'est dans une extrême nécessité. Si quelquefois j'enlevois les petits sans faire de mal aux meres, elles se plaignoient & donnoient des marques d'affliction; si je les emportois vivans, elles me suivoient de loin, comme des chiens, appellant leurs petits avec un cri touchant; si je m'arrêtois sur la neige, elles accouroient près de moi, prêtes à les reprendre quand je les leur rendois. Je retournai une fois au bout de huit jours dans le lieu même où j'avois enlevé des petits à leur mere, je la trouvai couchée, paroissant accablée de douleur, & je la tuai sans qu'elle fît aucun mouvement pour fuir. Il m'arriva dans un autre moment de rencontrer une femelle dormant avec son petit; dès qu'elle m'eut apperçu, elle courut à lui, fit des efforts pour l'éveiller & l'obliger à prendre la fuite; mais n'ayant pu en venir à bout, elle le prit avec les dents par les pieds de

derriere, & le traîna ou roula comme elle auroit fait une pierre du côté de la mer. Le mâle & la femelle s'accouplent comme l'espece humaine.

Les loutres ne voyent pas bien distinctement sur terre, mais leur odorat est très-fin, de même que leur ouie: aussi le chasseur a-t-il soin de se placer de façon que le vent souffle toujours d'elles à lui. Leur cri ressemble beaucoup à celui d'un enfant. Il est hors de doute que les loutres vivent fort long-tems dans une grande paix les unes avec les autres; elles craignent extrêmement les ours & les lions; elles n'aiment point le voisinage des veaux marins, & évitent avec soin les bords que ces animaux fréquentent.

La chair des jeunes loutres est beaucoup plus tendre & plus succulente que celle des veaux marins; celle des femelles est encore meilleure, plus ferme & plus grasse, en quoi elles different des animaux de terre; celle de leurs petits est très-délicate & sans aucune différence avec la chair des agneaux de lait; elle donne un jus d'excellent goût: c'étoit notre principal aliment dans l'isle de Berrings, & même elle nous garantit du scorbut sans nous

cauſer aucune nauſée, quoique nous la mangeaſſions aſſez ſouvent crue & ſans pain. Le foie, le cœur & la rate de la loutre ont le même goût que ceux du veau. Les Gentils dans les iſles Kuriles, & dans les terres des Kamſchadales, donnent le premier rang à la chair d'aigle, & le ſecond à celle des loutres; ils en mangent le foie & les reins cruds & les trouvent délicieux; ils ſe ſervent, de même que les Ruſſes, de la rapure des os de la verge, comme d'un remede à la fievre tierce.

On donne aux peaux des loutres les apprêts ſuivans, avant que d'en faire uſage. 1°. On détache le pannicule muſculeux avec un couteau; 2°. on les étend enſuite autant qu'il eſt poſſible; ce qui augmente à la vérité leur prix, parce qu'elles en deviennent plus légeres, mais elles en ont auſſi moins d'apparence. Quant à leurs poils, on les arrange avec des barbes de plumes d'hirondelles de mer, & l'on couche à nud ſur les peaux pendant quelques ſemaines, pour les rendre plus brillantes, plus belles & plus nettes. Enfin les Coſaques, quand ils les achetent des Gentils, les battent ſouvent ſur la neige avec des bâtons; ſi le poil

en est fauve, il les frottent avec de l'alun & des bayes d'empetrum, bouillies jusqu'à consistance avec de la graisse de poisson, ce qui les rend noirâtes & brillantes. Mais l'on reconnoît cette tromperie, quand le poil s'arrache un à un, ou bien à la différence qui se trouve entre le noir de l'extrêmité du poil & celui de sa racine où sa couleur est naturelle.

Quand les peaux ont été préparées de cette maniere, on frotte le dedans ou l'envers avec des œufs de poissons desséchés & réduits en poudre. Les Russes se servent du levain de pain bien amolli : ils roulent ensuite les peaux qu'ils laissent dans cet état pendant quelques jours, après lesquels ils les tarissent avec des coquillages & des cailloux, & achevent de les polir avec des pierres ponces ; enfin ils broyent l'envers de la peau avec les mains & des instrumens de bois, jusqu'à ce que par le moyen de cette masse d'œufs fermentée, elle devienne molle & souple. Toutes les autres peaux de loutre qui se vendent aux marchands ont sans apprêt & grossieres, parce qu'elles en conservent mieux leur couleur naturelle.

Fin du deuxime Volume.

[redacted]



